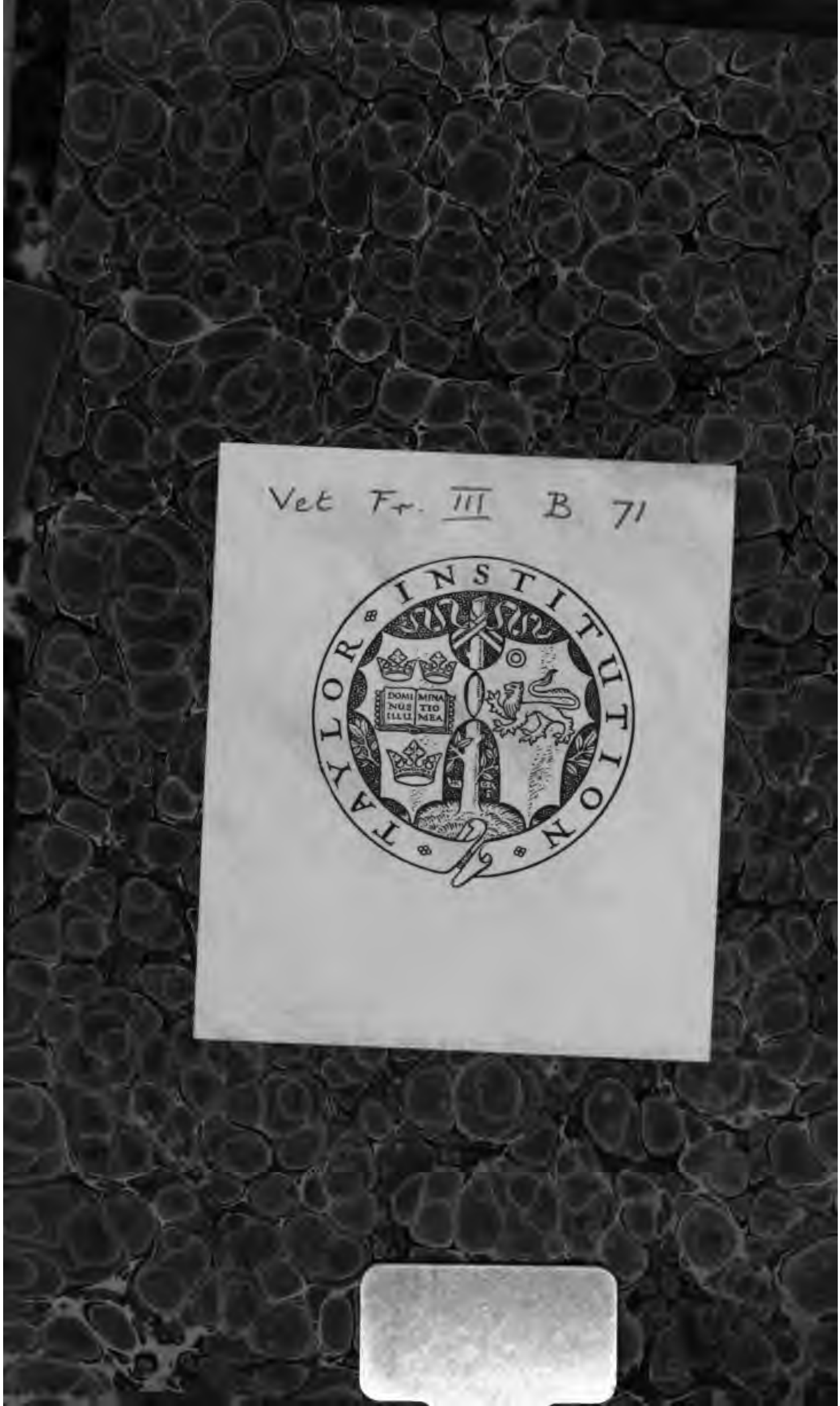
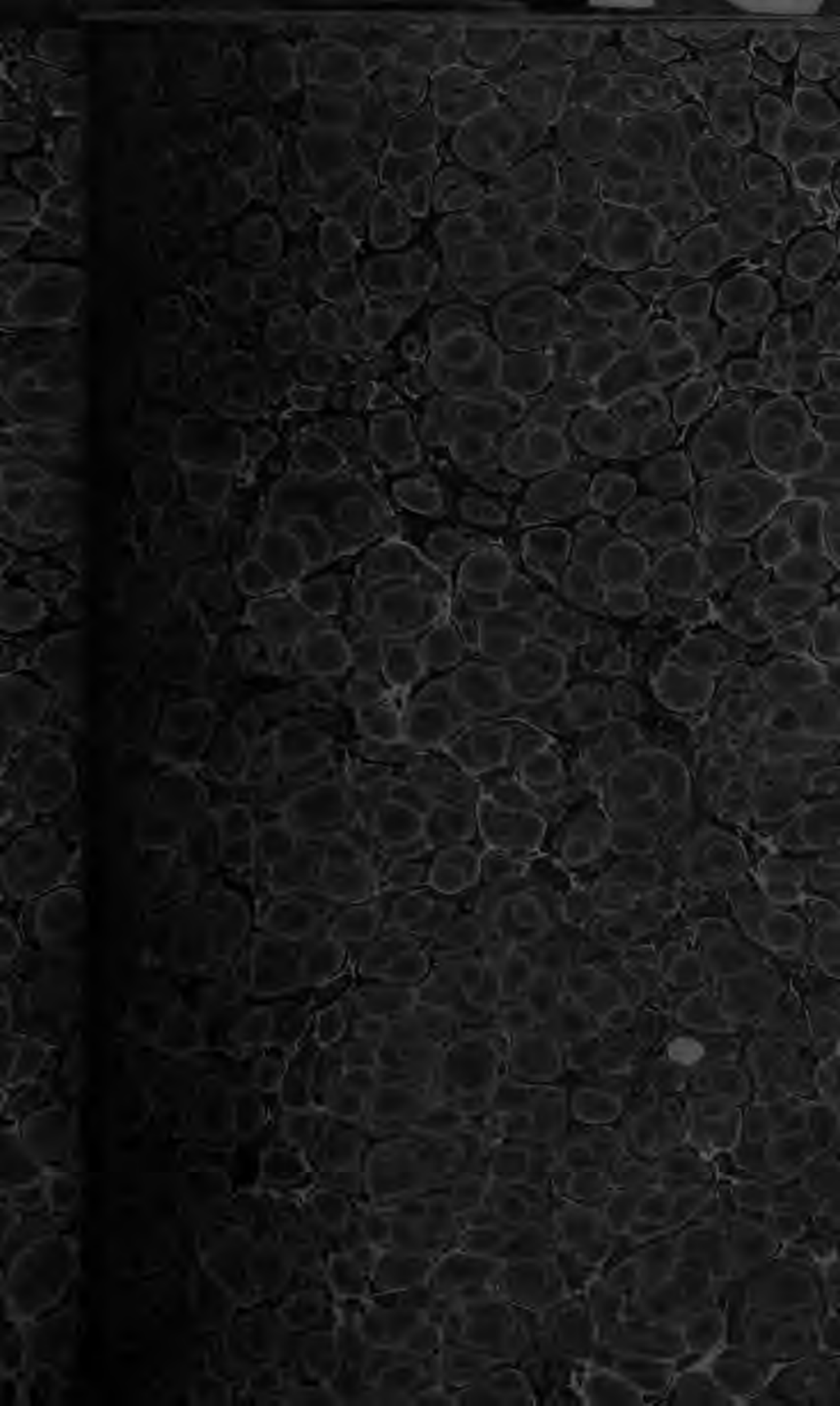
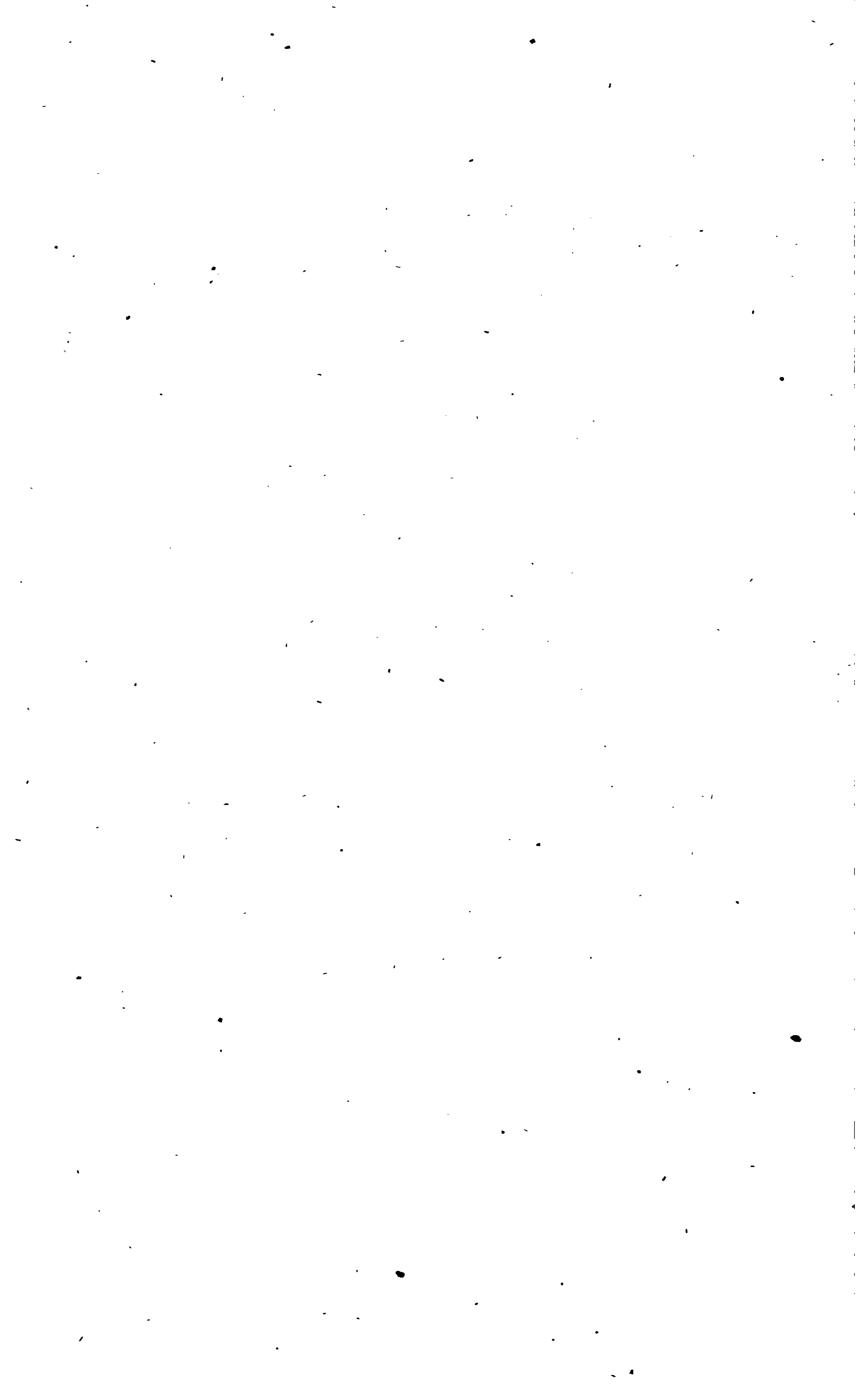



Vet Fr. III B 71
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA





LE
MONITEUR
SECRET.

LE
MONITEUR
SECRET,

OU

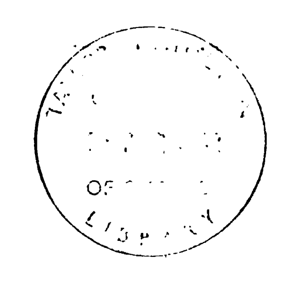
Tableau de la Cour de Napoléon, de son caractère, et de celui de ses Agens.

T. I.

A LONDRES,
DE L'IMPRIMERIE DE SCHULZE ET DEAN.

A PARIS,
CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

1814.



PRÉFACE
DES ÉDITEURS.

Le *Logographe ou Moniteur secret* n'est autre chose qu'une suite de notions, de conjectures et de morceaux improvisés sur la nature des événemens du règne de Buonaparte, et sur le caractère de ce tyran. Ils ont été composés et publiés à mesure que l'on recevait, à Londres, les nouvelles de Paris, soit par les voyageurs, soit par le moyen des correspondances particulières. Ces nouvelles n'avaient, en général, rien d'officiel : elles étaient aussi souvent l'expression de l'opinion générale, et le résultat des bruits populaires, que de pièces authentiques et de matériaux recueillis pour l'histoire. Les fragmens que nous publions, tantôt badins, tantôt sérieux, fondés quelquefois sur la fiction, et plus souvent sur la vérité, n'en sont pas moins recommandables sous le rapport de l'esprit et de la morale. Ils sont vrais, de la vérité exigée par toutes les *poétiques*, c'est-à-dire qu'ils conservent fidèlement le costume, *les* mœurs et les caractères ; et lorsque l'auteur n'a pas exprimé des réalités, quant aux faits, il a, du moins, peint avec une exactitude relative, et d'après les données de sa mémoire et de sa conscience, les événemens, les scènes et les personnages.

Ce plan, qui n'oppose aux saillies de l'imagina-

tion ni les entraves d'un cadre, ni la gêne des règles, explique toutes les libertés, et, si l'on veut, même les licences de l'Ouvrage. Au reste, ce sont des allégories déjà publiques, dont quelques-unes ont été imprimées dans les journaux de toute l'Europe, et traduites en plusieurs langues. Le succès en a été prodigieux, et on n'aura pas de peine à le croire, en songeant qu'elles avaient pour objet la cause de toutes les inquiétudes et le point de toutes les curiosités. On s'arrachait les numéros des journaux qui renfermaient ceux du *Logographe*; ils étaient le sujet de mille conjectures, de mille observations. Chacun, suivant sa façon de voir et de sentir, y voyait des vérités ou des fables. Quelques articles ont fait assez d'illusion pour qu'on les ait reproduits comme certains; on a été jusqu'à donner plusieurs de ces fragmens comme des instructions positives en diplomatie, et comme portant le cachet d'une authenticité incontestable, sinon dans les faits, du moins dans les caractères et dans l'ordre des probabilités.

L'*Ambigu* de M. Peltier était le dépôt accoutumé des numéros du *Logographe*; mais il n'en existe point de collection, et il serait aussi difficile de se procurer le recueil volumineux de l'*Ambigu* que d'en séparer cette partie distincte, qui porte un caractère tout particulier, puisqu'elle est entièrement et essentiellement dirigée contre le gouvernement de Buonaparte, les institutions et les actes émanés de son cabinet ou de ses comités.

Quoique nous ne recherchions point le succès du scandale, nous ne nous sommes point crus obligés à supprimer certains noms, ni de leur sacrifier le piquant des scènes où ils figurent : le ridicule est une vengeance innocente et tout-à-fait dans les mœurs françaises; d'ailleurs la justice a aussi ses droits, et la France et l'Europe en disent bien plus que notre auteur.

Nous regrettons d'avoir été forcés de laisser subsister les initiales d'un nom que les talens et le rang de celui qui le porte rendent plus respectable; mais il se rappellera que dans le pays où écrivait l'auteur, les ministres et les plus puissans seigneurs sont en butte à ces sortes de caricatures, et il aura le bon esprit d'en rire et de les braver comme eux.

Nous croyons fermement que si un ex-minissre dont le nom est conservé tout au long, reprend jamais le pouvoir dont il a joui, l'auteur pourra lui présenter avec confiance la lettre qu'il a supposée écrite par lui. Il y a peu d'honnêtes gens qui crussent devoir la désavouer.

S'il y a d'autres noms appartenant à des individus qui, accoutumés à n'être traités par tout ce qui les entoure qu'avec la plus grande eirconspection et beaucoup de déférenee, s'étonment de se voir traduits, sans aucun ménagement, sur le théâtre ou sur la sellette, quelquefois affublés d'un masque bizarre ou d'un accoutrement ridicule, nous leur dirons que ces portraits de fantaisie, ces caricatures comiques ou tragiques, sont un fruit du pays qui

les vit éclorre, et qu'il est convenu de rabattre de ces exagérations tout ce qui passe la mesure et la proportion ordinaire.

Après avoir éloigné de nous le reproche de ces honteuses spéculations de médisance trop communes dans les révolutions, il nous reste à excuser plusieurs passages que la délicatesse française peut réprouver; mais l'Ouvrage que nous offrons au Public est presque étranger : nous lui avons laissé sa physionomie native, et, s'il est permis de le dire, son goût de terroir. Le peuple anglais aime les couleurs fortes et les traits un peu chargés; on connaît, par des ouvrages très-estimés, le penchant qu'ont eu de tout temps les meilleurs écrivains de ce pays pour la morale libre, la satire austère et mordante, la leçon hardie tracée par une imagination originale et variée.

Enfin, tout ce qui paraîtrait d'une causticité trop vive, on le pardonnera à un homme qui s'exerçait sur des sujets si propres à échauffer la bile, et dans un temps où les prospérités du crime semblaient accuser la Providence même. Il faut considérer ce recueil comme le monument des justes haines et des ressentimens universels amassés de tous les points du globe, contre une tyrannie sans égale, et une bassesse sans exemple.

LE
MONITEUR
SECRET.

N.° I.er

Une nuit d'Assuérus.

BUONAPARTE avait une insomnie (les tyrans ne dorment guère); il imagina de mander l'historiographe Réal. « Réal, » lui dit-il, « vous ne m'avez jamais lu ce qu'en votre qualité d'historiographe de la défunte République française, vous avez dû consigner dans votre histoire sur mon origine, les progrès de mon élévation et ce qui en fut la cause principale. Je ne dors pas cette nuit; je ne dormirai plus jusqu'au moment où Rovigo viendra m'apporter le rapport du jour et de la nuit. Je suis curieux de voir ce que vous avez écrit sur les époques diverses de mon obscurité et de ma gloire. »

Réal rougit, balbutie: — « Sire, » répondit-il, « je n'ai que quelques fragmens; je n'ai rien de complet, de soigné. Vous avez lassé la plume de l'histoire; il y a long-temps que je l'ai posée par découragement.

— Ce sont là des fadaises, Réal; vous avez dû écrire. Je vous ordonne....

— Sire, j'avoue que j'ai écrit; mais mes sentimens étaient, à cette époque, si différens de ce qu'ils sont aujourd'hui, que la manière dont je les ai exprimés paraîtrait un libelle contre votre auguste personne.

— Je m'en doutais, conseiller Réal; oui, je soupçonnais que les notes que vous vouliez léguer à la postérité seraient un peu opposées au langage que vous avez tenu sur moi depuis que je vous ai appelé dans mes conseils. Monsieur l'historiographe, où sont vos notes incomplètes?

— Sire, je vous répète que ce sont des fragmens oubliés, qui depuis long-temps auraient dû être détruits, sans les occupations...

— Où sont vos notes, vous dis-je, vos fragmens?

— Sire, je les ai confiés à un ami.

— Ah! ah! un dépôt! et cela aurait vu le jour après ma mort! et vous vous apprêtiez froidement à calomnier ma mémoire! Qui est cet ami? où est-il? Qu'on l'arrête, qu'on l'amène ici, qu'on le fouille, qu'on l'interroge.

— Sire, c'est Baptiste l'aîné.

— Qui est cet homme? je ne le connais pas.

— Il est acteur du Théâtre-Français.

— Et qu'avez-vous à faire avec ces gredins? Quoi! ce sont là vos confidens, vos dépositaires! des acteurs! des histrions!...

— Sire, j'étais lié avec lui avant la révolution; il me rendit service à mon arrivée à Paris; il me fit employer chez un procureur de ses amis, et depuis ce temps, la reconnaissance....

— Il est bien question de reconnaissance dans les temps où nous vivons. Holà! qu'on m'envoie l'agent supérieur de la police qui est de garde au palais.»

Veyrat se présente; Napoléon lui donne l'ordre d'aller sur-le-champ chez le comédien Baptiste, et de le sommer, de la part de l'Empereur, de lui remettre tous les papiers, notes, etc., qui lui ont été confiés par le comte Réal; il dit ensuite à ce dernier de se retirer jusqu'à ce qu'il le fasse appeler.

Monologue.

Quelle destinée est la mienne! Environné d'indifférens qui attendent ma chute, de traîtres qui la préparent, d'ambitieux qui la désirent, de méchans qui s'apprêtent à me calomnier après ma mort, je n'ai encore inspiré d'autre sentiment que celui de l'effroi : personne ne m'aime; il est vrai que je n'aime personne. Mais me convient-il, à moi, d'aimer? et toute prédilection ne deviendrait-elle pas funeste à mon pouvoir? J'ai cru qu'en donnant des places à ces enragés, à ces révolutionnaires, je les attacherais à moi; mais les scélérats me flattent en public, et me déchirent en secret. Ils ont conservé leurs principes, tout en recevant le salaire de leur apostasie apparente; ils me haïssent comme despote, tout en jouissant des honneurs attachés à leurs places. J'ai cru détruire les partis, et je n'ai fait que les assoupir; ils sont là, prêts à se réveiller si je m'oublie un seul instant, si je cesse de faire peser sur eux les terreurs du supplice. Je suis seul, *oui* seul, personne ne tient à moi à cause de moi : tous ces gens-là ne voient que ce qu'ils peuvent obtenir de ma faveur, ce qu'ils peuvent gagner par leurs importunités, leurs bassesses, leurs flagorneries. Ces misérables! ils m'accuseraient comme ils ont accusé Robespierre, ils m'assassineraient comme ils l'ont assassiné, ils me maudiraient comme ils l'ont maudit, si jamais je succombais dans un

mouvement populaire, ou sous les coups d'un assassin. Et cependant je ne puis me défaire d'eux encore : leur activité convient à ma pétulance, leur violence sert mes passions, leur froide indifférence au milieu des détresses que je cause, des ruines et des cadavres que j'entasse, en fait pour moi des agens indispensables..... Oh! que je hais les Français! cette nation est mendiante et ingrate, sombre et légère, belliqueuse et lâche, souple et inquiète; elle déteste ceux qu'elle est obligée de flatter, elle méprise ceux qui la forcent d'obéir; frondeuse tout en se soumettant, et fière tout en paraissant esclave. Oh! que je hais cette nation! »

Ici Veyrat se fait annoncer. « Voyons ces papiers, lui dit brusquement Napoléon; et Baptiste, où est-il?

— Sire, il est gardé à vue.

— Bien; qu'on appelle Réal. Veyrat, retirez-vous. »

Réal entre avec assez d'assurance. Buonaparte, qui semble plus calme, lui dit : « Eh bien! comte Réal, me lirez-vous ce qu'un jour dira sur moi l'impartiale histoire? »

Réal prend le manuscrit et lit ce qui suit : — « Ce fut au siége de cette ville rebelle (Toulon) qu'apparut comme le dieu de la guerre, l'homme qui plus tard devait résoudre le problême de la révolution française. » (*J'aime cette image du dieu de la guerre; mais, comte Réal, ce mot l'*homme *est peu respectueux, écrivez :* le héros.) « Jeune encore, et n'ayant que le grade de lieutenant d'artillerie, il fut distingué de Barras, non seulement à cause de son activité, de ses talens et de son sang-froid, mais encore à cause de l'extase avec laquelle il voyait brûler les maisons de cette cité révoltée, et couler le sang de ses coupables habi-

tans. (*Qui vous a dit cela, Réal? où avez-vous pris cette rapsodie? Quoi! des extases en voyant brûler des maisons et couler le sang! Savez-vous que vous surpassez ici les plus effrénés libellistes d'Angleterre.*) « Sire, dit Réal, cette phrase appartient aux circonstances, elle a la couleur des temps auxquels elle se rapporte. » (*Continuez.*) « La part que ce jeune militaire... (*Ecrivez ce grand homme*) avait prise à un événement qui rendait à la république un de ses plus beaux ports et son plus bel arsenal maritime... (*Mon arsenal d'Anvers n'existait pas encore*) lui valut bientôt le grade de général de brigade; mais, emporté par cette ferveur révolutionnaire... (*Ecrivez : l'enthousiasme du génie.*) qui caractérisait alors les âmes fortes et les grands caractères, Buonaparte... (*Qui vous a dit, comte Réal, que je m'appelais alors Buonaparte? Je m'appelle Bonaparte, moi; du moins il me convient de franciser ainsi mon nom, afin qu'on ne se souvienne pas que je suis Corse.*) Bonaparte mérita d'être frappé par cette réaction thermidorienne, qui, tout en déplaçant beaucoup d'hommes sanguinaires, priva cependant la république de talens utiles; il fut destitué par le conventionnel Beffroi. (*Où est ce coquin?*) — Sire, il est, je crois, administrateur de l'hôpital de Saint-Denis. — *Je le destitue; que demain on l'arrête, et qu'après-demain il ne soit plus question de lui.* — Sire, V. M. sera obéie.) Privé de son emploi, ce jeune militaire, (*Ecrivez : ce héros précoce*) se trouvant dans un dénuement voisin de la misère, (*Qui vous a dit ça? effacez-moi ça!*) ce héros précoce se rendit à Paris, où il dut à l'humanité du comédien Baptiste un asile, un lit, et du pain. (*Qui t'a dit cela, vil historien, affreux propagateur du mensonge?*) — Sire, la voix publique, con-

firmée par le témoignage particulier de Baptiste l'aîné lui-même. — *Ainsi tu vas apprendre à la postérité què j'ai reçu la charité d'un histrion?* — Sire, votre élévation n'en paraît que plus extraordinaire. V. M. sait que les contrastes... — *Eh! que me font les contrastes? Crois-tu que pour prouver que je suis un grand Empereur, il faille établir que j'ai été un mendiant?* — Sire, cela prouvera que vous devez tout à votre génie. — *Ecrivez, comte Réal:* « Le baron Pasquier, préfet de ma bonne ville de Paris, fera arrêter sur-le-champ le comédien Baptiste aîné, et l'enverra à Bicêtre, pour y rester détenu pendant quinze jours. » (*Continuez votre rapsodie.*) Cette fois le talent soulagea l'héroïsme. (*Cela serait assez joli si vous l'aviez mieux placé.*) L'hôtel de Marigni, rue Froidmanteau, servit ensuite de retraite à Bonaparte, que ses moyens pécuniaires réduisaient à y occuper une chambre au sixième étage. (*Comte Réal, vous mentionnez sans doute ceci pour faire contraste avec mon palais des Tuileries?*) — Sire, l'histoire est le tableau des vicissitudes humaines, des coups de la fortune, des efforts et des succès du génie; il faut des ombres dans ce tableau, pour faire ressortir davantage les grands événemens et les grands hommes. Et c'est pour cela qu'il faut que la postérité sache, qu'au commencement de 1795, j'habitais un grenier dans le plus misérable des hôtels de Paris! — Sire, votre séjour en a fait un lieu consacré. — Eh! ne savez-vous pas que je vais l'abattre pour continuer la galerie de mon palais du Louvre? — N'importe, Sire, la postérité dira: celui qui a complété ce que trois règnes n'avaient pu terminer, qui a fait du palais des rois le centre de sa grandeur et le temple des arts, habitait autrefois sur ce même terrain un misérable taudis dans lequel on ne voyait ordi-

nairement que des escrocs et des prostituées. — Comte Réal, vous venez de déclamer là une assez belle tirade; mais il n'y a que le stupide historiographe du stupide Directoire qui ait pu imaginer de recueillir de pareils souvenirs. A-t-on recherché la vie privée de Romulus jusqu'au moment où il fonda Rome? Non : quoiqu'il fût un brigand, on l'a fait le descendant des dieux, et la mythologie politique des Romains en lui donnant cette céleste origine, le fait allaiter par une louve plutôt que par une femme, afin d'environner d'un mystère plus profond et d'un respect plus religieux les premières années de ce grand homme. L'histoire ne nous parle du berceau d'Hercule que pour nous montrer ce demi-dieu étouffant dans ses bras enfantins deux énormes serpens; et Alexandre, et César, et Auguste n'ont-ils pas été mis au rang des dieux? Ne leur a-t-on pas aussi donné une origine divine? Pour qu'on nous respecte, il ne faut pas qu'on sache ce que nous avons été. L'histoire doit laisser cela dans le vague. Les grands hommes, les fondateurs des grands empires doivent apparaître à la postérité comme l'astre du jour se montre aux humains. Avant qu'il ne brille, tout est ténèbres, obscurité; ensuite une teinte vaporeuse l'annonce, puis ses premiers rayons offrent toutes les gradations de la lumière et des couleurs; bientôt il brille, il éclaire, il éblouit, il échauffe, il féconde... enfin l'Océan, qui lui servit de berceau, le reçoit dans son sein à la fin de sa radieuse carrière. Ainsi il ne faut pas dire, il faut même qu'on oublie que je suis né à Ajaccio; que mon père était greffier d'un tribunal subalterne; que j'ai été élevé aux dépens et par la charité des Bourbons que je remplace : tout cela serait bon dans un roman comique, mais ne vaut rien pour composer une épopée. Je veux qu'on

me fasse sortir de la Méditerranée; qu'on dise que la Méditerranée me vit naître; que je naquis au milieu des parfums qui embaument ses îles délicieuses. Il faut me faire descendre des rois de Lacédémone; oui, j'aime une origine spartiate : cela explique la sévérité de mes manières, ma sobriété, mon activité, ma santé de fer et mon cœur d'acier. Vous ne manquez pas d'esprit, comte Réal, mais vous n'avez pas de grandiose, et c'est pour cela que vous vous êtes traîné sur les traces de quelques mauvais faiseurs de mémoires particuliers, et que vous êtes resté bien au-dessous de votre tâche et bien loin de ma pensée. Cependant ce que j'ai fait jusqu'à ce jour, pour dérouter les souvenirs de mon origine et pour jeter, à ce sujet, l'opinion publique dans un doute respectueux, doit vous prouver comment je veux que la postérité l'envisage. Vous autres écrivains français, vous n'avez rien de grand dans les idées, et c'est d'un Allemand qu'il faut que vous appreniez comment je veux qu'on me peigne à la postérité. Sans doute, Réal, vous ignorez (car vous ignorez tout ce qui peut contribuer à ma gloire) que Vieland, le Voltaire de l'Allemagne, a trouvé dans mon nom le pronostic des destinées du monde et le complément de ma grandeur; enfin, qu'il en a tiré l'horoscope de l'univers. J'aime ce Vieland; s'il n'est pas mort, je le fais mon historiographe, et je le nomme commandant de ma légion-d'honneur. Savez-vous, Réal, que mon nom existe dans toutes les langues? qu'on le trouve dans la langue grecque, et que bientôt je me propose de m'appeler *Calomeros*? Dimo Stephanopoli, que j'envoyai, en 1796, dans la Morée, m'a trouvé des parens, que dis-je! des ancêtres, dans cette Grèce qui a été le berceau de tant de grands hommes, que je devais surpasser

tous. On trouve mon nom parmi les Marmottes; on le trouve dans les ruines des républiques; il sera écrit en traits ineffaçables sur celles des monarchies. Il est gravé sur les monumens de l'Egypte et au milieu du grand désert; le voyageur le retrouvera, dans mille siècles, dans la bouche de l'Arabe vagabond. Et Napoléon, ce nom extraordinaire que seul je porte au monde, et qui, dans l'Apocalypse, indique un destructeur de villes, quel parti ne peut-on pas en tirer pour environner mes destinées d'un nuage que ne puissent pas pénétrer les conjectures du vulgaire, et que ne dissipera même pas la sagacité des historiens futurs! Je veux qu'il existe un grand vide dans l'histoire depuis le moment de ma naissance jusqu'à celui de mon élévation. Je veux qu'on présente la révolution française comme le chaos qui a précédé ma création. Les hommes, les choses, rien ne doit offrir de formes positives pendant cette confusion des élémens sociaux. Je ne veux pas que l'histoire recueille un seul des noms de cette époque; le mien seul doit en sortir : c'est comme la foudre qui, née du choc des nuages, les disperse ensuite par un bruit formidable, par ses terribles explosions, pour rendre aux humains un ciel serein et un air élastique. Quelques traits lumineux, tels que mes journées les plus fameuses, s'éleveront, de temps en temps, comme de brillans météores sur cette *mer* de sang et de larmes; mais ces fanaux historiques ne seront vus qu'à de grandes distances, et ils n'indiqueront des événemens que ce qui servira à prouver que j'étais destiné à régner sur les humains, à changer la face du monde; que ce qui montrera les pas de géant que j'ai faits dans la carrière que m'a ouverte le destin.... »

Réal dormait : Buonaparte le réveille d'un coup de pied, garde les annales de l'historiographe, et lui dit qu'il le fera appeler quand il lui conviendra d'en continuer la lecture.

N.° II.

Séance du Conseil d'Etat du 20 janvier 1811.

Le conseil d'état était assemblé depuis deux heures, et tous ses membres attendaient dans le silence et l'immobilité que Buonaparte parût. Il arrive, va s'asseoir, sans regarder qui que ce soit, à la place qu'il occupe ordinairement sur une estrade presqu'au centre de la salle. Le secrétaire vient lui remettre l'ordre du jour qu'il parcourt rapidement, et auquel il fait des changemens que le secrétaire écrit sur son genou, n'osant pas s'appuyer sur la table près de laquelle siége l'empereur. Cet ordre du jour ainsi modifié est porté au vice-président du conseil d'état, qui le lit à haute et intelligible voix. Pendant cette lecture, Buonaparte parcourt les diverses lettres d'excuse des membres qui ne peuvent pas assister à la séance. Tout-à-coup il s'écrie: « Regnault est un menteur; il se porte aussi bien que moi; je sais qu'il donne à déjeûner à des filles. Qu'on aille le chercher, qu'on l'amène, qu'il soit ici dans quelques minutes. » Le vice-président qui a interrompu sa lecture pour écouter respectueusement cette boutade, donne l'ordre à un huissier d'aller sommer le comte Regnault de paraître. Celui-ci arrive quelques minutes après, pâle, échevelé, dans un costume tout-à-fait grotesque, n'ayant eu que le temps de passer un habit de conseiller d'état sur une veste et des pantalons du matin. Il fait, en entrant une révérence profonde à Napo-

léon, qui sourit malicieusement en le voyant ainsi habillé.

On lit les adresses des chambres commerciales sur le brûlement des marchandises anglaises, ou plutôt le secrétaire d'état indique les altérations que ces chambres ont faites aux modèles qui leur ont été envoyés par le ministre de l'intérieur. Buonaparte qui pendant cette lecture a donné des signes violens d'impatience, mettant alternativement une de ses jambes sur l'autre, tantôt s'appuyant sur son pupitre, tantôt y faisant des incisions avec un canif, faisant des mouvemens brusques comme s'il voulait s'élancer sur le lecteur passif de ces pièces, s'écrie tout à coup : « Les canailles! les stupides! les animaux! qui osent changer, modifier à leur manière, ce qu'ils doivent signer aveuglément. Comte Montalivet, n'avez-vous pas mandé expressément aux préfets que toutes ces adresses devaient être renvoyées, signées telles qu'elles sont parties de vos bureaux? Pourquoi donc les préfets m'envoient-ils ces absurdités? Est-ce ainsi qu'on me sert, qu'on m'obéit? Si cela continue, j'enverrai faire...... tous MM. les avocats, les négocians, et je les remplacerai par des sergens de ma garde. L'administration ira au moins avec ensemble, avec rapidité, et surtout avec soumission. Qu'on ait soin de rétablir les originaux dans le Moniteur. Locré, continuez, épuisons toutes ces fadaises; il est bon de connaître l'esprit qui anime les chambres et les tribunaux de commerce de mon empire. » Locré qui, pendant cette explosion, a trouvé une adresse qui doit plaire à son maître, la lit avec assurance. C'est celle de la chambre de commerce de Montpellier. « Parmi les bienfaits, y est-il dit, dont V. M. comble chaque jour les manufactures de l'Empire, un des plus signalés, sans doute, est la grande et énergique me-

sure ordonnée par votre décret du 19 octobre dernier. En foudroyant les dépôts de marchandises anglaises...... (Ici Buonaparte se lève avec exaltation et s'écrie : « Foudroyer, c'est le mot : bravo! MM. de Montpellier! Oui, brûler les marchandises anglaises, c'est foudroyer les manufactures des Anglais, c'est les foudroyer eux-mêmes. » En disant cela, Buonaparte cherche à imiter l'attitude du Jupiter tonnant.) Locré finit la lecture de l'adresse dont plusieurs passages font éclore des rayons de gaîté sur la figure habituellement sévère de Napoléon. Ensuite, s'adressant à celui-ci d'un air embarrassé, il lui dit que l'adresse qui suit est loin de ressembler à celle-là, mais que, comme l'empereur veut qu'on ne lui dissimule rien, il prendra la liberté de la lire, à moins d'ordres contraires. « Voyons, voyons, dit Buonaparte avec une impatience visible. Y a-t-il en effet quelque corporation dans l'Empire, qui ose censurer la mesure grande et énergique prise par moi pour foudroyer le commerce anglais, ? »

Adresse de la Chambre et du Tribunal de Commerce de Rennes.

Sire, nous avons vu exécuter votre décret sur le brûlement des marchandises anglaises, et reçu du préfet de notre département l'ordre de vous faire à ce sujet une adresse de félicitations. Nous manquerions à nos devoirs, nous trahirions notre conscience, si nous donnions publiquement notre approbation à une mesure désastreuse, qui vous a été inspirée par des conseillers coupables. — (*Ils en ont menti; cette grande pensée m'appartient; personne ne me dirige, personne ne me conseille**.) — Le

* Pour donner une idée plus exacte et plus rapide de la

brûlement des marchandises anglaises, possédées par des négocians français, n'affecte nullement le commerce de l'Angleterre, tandis qu'il augmente la détresse du nôtre. — (*Cela est faux en tous les points; le commerce anglais marche à sa ruine, tandis que le nôtre s'enrichit de ses dépouilles. Eh! d'ailleurs, que m'importent les cris de quelques individus froissés par mes mesures énergiques! le présent n'est rien pour moi, je n'ai en vue que l'avenir.*) — Il est vrai que ce brûlement peut, dans une époque éloignée, décourager ceux qui spéculent sur les marchandises anglaises; mais comme il est de la nature de toutes les mesures violentes et illibérales (*Insolens!*) de se décomposer dans les progrès même de leur exécution, celle dont nous nous plaignons ici sera abandonnée par ceux même qui en sont les auteurs, (*Qui a dit cela à ces faquins? A-t-on jamais vu Napoléon reculer? Qu'ils sachent que si ce n'est pas assez pour l'exécution de mes vues de brûler les marchandises anglaises, je brûlerai ceux qui les importent, ceux qui les charrient, ceux qui les vendent, je brûlerai tous les Anglais qui sont en France.*) avant qu'elle n'ait fait la moindre impression sur le commerce britannique, tandis qu'elle aura privé le nôtre d'une propriété réelle, de marchandises qui ne peuvent se remplacer en France, et qu'il faudra racheter des Anglais à qui nos besoins donneront alors un surcroît de prospérité. — (*Oui, cela peut être, si quelque c......n gouverne alors la France; mais mon règne n'est pas fini, et je saurai priver MM. les Anglais de ce surcroît de prospérité.*)

scène que nous offrons ici à nos lecteurs, nous mettons en italiques, et entre des parenthèses, les exclamations de Buonaparte.

Supposons que la paix maritime, qui est l'objet si constant des vœux et des travaux de V. M., vienne à se conclure, ces marchandises que nous brûlons maintenant, pourraient-elles être alors proscrites, et ne seraient-elles pas, au contraire, admises en France, conformément aux tarifs fixés par les anciennes lois, et qu'on ne pourrait augmenter exorbitamment sans déroger aux principes sur lesquels reposerait le traité de paix? — (*Imbécilles, qui osent scruter mes pensées! croient-ils bonnement que je ferais la paix pour raviver le commerce britannique? Non, ce serait pour l'égarer dans des spéculations trompeuses, pour saisir les marchandises des Anglais comme j'ai saisi leurs personnes, et pour produire de plus beaux incendies que ceux qui ont réjoui notre vue depuis quelque temps.*) — Sire! si le but de cette mesure est de donner à nos manufactures une nouvelle activité et de prévenir sur le continent une concurrence qui leur serait désavantageuse, comment ces manufactures peuvent elles profiter de ces avantages, si elles manquent de matières premières, si tous les débouchés par lesquels elles peuvent se les procurer sont non seulement interceptés par nos ennemis, mais par le gouvernement même qui devrait les tenir sans cesse ouverts; enfin si elles manquent de capitaux? — (*Matières premières! c'est là le cri de tous les boutiquiers : Eh! sacred.... s'ils n'ont pas de cotons, qu'ils emploient des étoupes. Et d'ailleurs, est-ce que je n'encourage pas la culture du coton dans l'Empire? N'a t-elle pas réussi dans deux ou trois jardins près de Nismes et de Montpellier? et n'avons nous pas dans les serres de notre Jardin des Plantes cinquante tiges qui donnent les plus belles espérances?*) — Sire, s'il y avait quelque péril à vous dire la vérité, nous l'au-

rions de même fait parvenir au pied du trône; mais vous nous avez promis un gouvernement paternel, et vous savez entendre le langage de l'indépendance. — (*Tais-toi, bavard.*)

LOCRÉ. — Sire, je n'ai lu cette adresse que par les ordres de V. M. et j'ose lui annoncer qu'elle vient d'en entendre la fin.

BUONAPARTE. — Les signatures.

L. — Les signatures sont : Chevrier aîné, Presk, Petit-Pain, Le Boucher, Ville-Gaudin, Pont Gerard, Dulozain jeune, Dufresne, greffier.

Buonaparte qui a écrit ces noms à mesure qu'il les entendait, se lève brusquement, en s'écriant : « Point de délai ! ces b......-là vont avoir de mes nouvelles.

(Nous donnerons la suite de cette séance dans le numéro prochain.)

N.° III.

Suite de la Séance du Conseil d'Etat, du 20 janvier 1811.

On lit une lettre du ministre secrétaire d'état, dont la teneur suit :

« L'empereur m'ordonne de vous annoncer, messieurs, qu'il se propose de tenir, sur-le-champ, un conseil de police civile, et qu'il mande à cet effet, dans la salle du petit conseil, les membres du conseil d'état dont les noms suivent : MM. Berlier, Bérenger, Réal, Dubois, Pasquier, auxquels se réuniront les ministres Montalivet, Bigot et Rovigo. »

Signé Maret.

Le conseil est à peine assemblé, que Buonaparte arrive, et prend place près d'un large paravent derrière lequel il se cache ordinairement, lorsque des individus sont mandés pour être interrogés par le conseil.

Réal prend les ordres de l'empereur, pour savoir si sa majesté est disposée à entendre le rapport sur la situation politique des départemens du Nord et de l'Ouest. Buonaparte le fixe un instant avec attention, et l'encourage ensuite d'un signe de tête à prendre la parole.

Réal. J'ai cherché à établir, dans mes rapports précédens, une idée qui a paru vague et purement systématique, parce qu'elle dépend beau-

coup des développemens ultérieurs que j'y dois donner. J'ai voulu montrer la source de la soumission des Français, afin d'indiquer les moyens de la rendre indépendante des caprices de l'opinion, des suggestions du mécontentement, et même des égaremens de l'inconstance. — (*Au fait, Réal : gardez vos phrases pour vos rapports au sénat. Ce ne sont pas des hypothèses métaphysiques que je veux. Passez à l'état politique du Nord et de l'Ouest.*) Sire, j'oserai observer à votre majesté que le devoir des conseillers d'état, qu'elle a daigné charger des divers arrondissemens de la police générale de l'empire, me paraît être d'en surveiller la partie politique, et non de s'associer à son mécanisme, de recueillir les faits, moins pour les transmettre à votre majesté, que pour les placer dans un point de vue général, dans un cadre agrandi, digne de fixer les regards de votre majesté. — (*Vous vous trompez, conseiller Réal ; le devoir de tout homme que j'emploie est de rechercher, de désigner mes ennemis, afin que mon bras les atteigne ; de me dénoncer les opinions perverses, afin que je les anéantisse. Eh ! quoi, ne faudra-t-il pas, pour vous plaire, que je me batte contre des moulins à vent, tandis que je tournerai le dos aux forteresses que la haine élève contre moi?* ; — (Cette dernière phrase excite un murmure d'approbation parmi les conseillers présens ; Réal sourit ; Buonaparte, qui n'entend pas très-bien ce sourire, lui jette un regard de soupçon.) Sire, tous nos vœux sont pour vous, et nous nous soumettons tous à cette haute sagesse qui nous étonne par sa profondeur, et à cette éloquence qui nous éblouit en même temps qu'elle nous persuade. — (*A qui diable en veut Réal, avec ses grandes phrases ? aurait-il passé la nuit*

à déclamer avec les métaphysiciens Garat et Sieyes ?) — (Réal rougit et pâlit tour à tour ; il est obligé de s'appuyer sur Berlier qui le supporte, sans oser lui adresser un mot qui le console.) — (*Conseiller Réal, remettez-vous, et donnez-nous votre rapport tel que d'abord vous l'aviez rédigé. Nous ne voulons pas déconcerter les gens qui nous servent, nous ne voulons que les bien pénétrer de nos intentions.*)

Réal continue : « Toute mesure d'état, qui ne se rattache pas à un principe général ou à un système uniforme, peut bien un moment augmenter l'activité du gouvernement, mais à la longue elle en use le mécanisme, elle en froisse les ressorts. Ce sont les mesures de circonstance qui ont entraîné la Convention dans tant d'égaremens funestes, et qui ont rendu l'administration du Directoire si oppressive et si ridicule. Un gouvernement ne doit pas toujours faire tout ce qu'il peut : cela use sa force ; comme il ne doit pas toujours punir avec toute la rigueur dont il est le maître, parce que cela aliène de lui jusqu'aux opinions qui lui sont favorables. Il ne doit pas non plus se méprendre aux symptômes de malaise qui se manifestent quelquefois dans le peuple, parce que souvent le mécontentement naît des fausses mesures qu'on prend pour le prévenir. Lorsque plusieurs classes de l'état souffrent, vouloir réprimer leurs murmures, ou les punir comme des cris séditieux, c'est répandre parmi elles le ferment de la révolte, c'est semer dans leur sein des germes de haine, qui, tôt ou tard, se développeront d'une manière alarmante. En appliquant ces principes à la situation morale des pays qui sont compris dans le premier arrondissement de la police générale de l'empire, on calmera facilement les résistances passa-

gérés qu'y rencontre quelquefois l'exécution des lois, et les murmures légers qu'elle y excite. En punissant d'ailleurs un délit politique, il faut toujours considérer le rang qu'occupe dans l'état l'individu qui s'en est rendu coupable. Ainsi, un maire de campagne, moins éclairé et moins responsable qu'un fonctionnaire qui a un rang plus élevé, ou qui veille sur un arrondissement plus étendu...... (*Conseiller Réal ! vous dites là une bêtise : la loi est la même pour tous, soit qu'elle protège, soit qu'elle punisse. Souvenez-vous de votre chère déclaration des droits de l'homme !* — (J'avoue qu'au premier coup d'œil cette assertion ressemble à un paradoxe... — (*C'en est un bien prononcé, je vous jure.*) — Mais on trouvera, en bien examinant, que sur elle repose l'efficacité des punitions que le gouvernement inflige. Moins éclairés sur leurs devoirs, et placés plus près de la classe ignorante, les maires de communes ne connaissent pas toutes les conséquences de l'oubli, de la négligence, ou de la mauvaise volonté dans l'exécution des lois, et quelquefois même se croyant obligés à quelque condescendance envers leurs administrés, ils diminuent pour eux le fardeau des charges publiques, ou la rigueur des mesures générales. Il est souvent prudent de fermer les yeux sur ces déviations que corrige bien promptement la marche ferme et sûre de l'administration publique : c'est de ces compensations qui adoucissent les misères présentes, que résulte la soumission générale et même quelquefois l'alacrité avec laquelle la multitude obéit. Le premier arrondissement de la police générale de l'empire offre, plus qu'aucune autre partie de la France, des traces de nos discordes politiques : je sais que quelquefois la conscription y est entravée, que dans plusieurs

cantons les contributions se payent avec lenteur, même avec répugnance ; qu'on y a découvert des organisations secrètes, destinées à favoriser des correspondances coupables ; qu'on y conserve encore des souvenirs et des espérances qui se rattachent aux Bourbons. — (*Les Bourbons ! qui a nommé les Bourbons ? qui a osé nommer les Bourbons ? Sais-tu, canaille, qu'il n'y a plus de Bourbons ; qu'il y avait des Capétiens que ma dynastie a remplacés, comme la leur avait remplacé les Carlovingiens ? Continue.*) — (Pendant cette sortie, Réal s'est trouvé mal.) — (*Qu'on lui f.... de l'eau par la figure*, s'écrie Buonaparte, *et que cette scène de femmelette finisse.*) — Réal, ranimé par l'eau dont le duc de Rovigo l'a copieusement arrosé, continue d'une voix entrecoupée : « Mais toutes ces résistances sont partielles, mais ces espérances qui seraient coupables dans un moment de péril ont si peu d'appui et d'aliment, qu'à peine doit-on les remarquer. — (*Tu en as menti ; il faut les punir.*) — Le gouvernement est trop fort pour être sévère. — (*C'est par la sévérité qu'on gouverne ; sans la sévérité, je serais chansonné dans toutes les rues de Paris, et mon effigie serait brûlée dans les quatre coins de mon empire.*) — Rien ne concilie plus un mécontent qu'une indulgence inattendue, surtout lorsqu'il sait que le gouvernement est fort, et qu'il ne craint pas de punir. Je ne conseillerais pas cette modération dans toutes les circonstances, ni pour des délits prononcés, surtout lorsque la résistance vient d'une opinion pervertie et d'une opposition systématique ; mais ici ce n'est pas ce que j'ai remarqué ; et bien convaincu que les égaremens de quelques individus ne sont que des inconvéniens partiels et passagers, je ne voudrais pas que le gouvernement déployât

contre eux sa force et sa sévérité. Quels sentimens de reconnaissance et d'amour n'est-on pas sûr d'exciter dans le cœur des coupables, lorsqu'au lieu de les épouvanter par le bruit et les éclats de la foudre, on fait luire à leurs yeux un rayon de clémence! » — (*Conseiller Réal! finissez votre épopée. Duc Rovigo! duc Rovigo!*) — Le duc de Rovigo s'était endormi profondément, après avoir rendu Réal à la vie, et on ne parvint qu'avec beaucoup de difficulté à lui rappeler qu'il était en conseil et en présence de l'empereur. Celui-ci, rempli d'indulgence pour son ministre favori, l'excusa en ces termes : (*Il est bien excusable de dormir, en entendant de pareilles fadaises.*)

Le duc de Rovigo se lève, et appuyant une de ses mains sur sa hanche, tandis que l'autre est employée à tenir son manuscrit, il débite d'un ton d'écolier et d'une voix un peu nasillarde le rapport suivant :

Sire,

Elevé à l'école du plus grand des guerriers, formé par les leçons du plus profond des hommes d'état, je ne connais qu'un seul devoir, l'obéissance; je n'emploie qu'un seul moyen, la sévérité. Partout où l'obéissance est douteuse, je vois une conspiration; partout où on la refuse, je vois un crime. — (*Bravo, Rovigo!*) — Ce n'est pas aux agens d'un gouvernemant fort à oser être modérés. Il n'y a que le génie qui en a organisé les ressorts et qui en dirige la marche, qui puisse fixer les limites de la sévérité, arrêter l'explosion de la puissance, et répandre, sans péril pour l'état, les bienfaits de la modération. Quand la plus haute sagesse préside à nos destinées, et nous conduit vers la route que nous avons à suivre, c'est à nous de

donner l'exemple d'une obéissance aveugle, et de rendre inexcusable, par notre soumission et notre dévouement, l'hésitation ou la résistance des masses. Alors, c'est alors que, sans fatiguer le chef de l'état par des théories idéales, par des conseils déplacés, nous ne devons l'instruire des délits ou des crimes commis contre sa puissance, qu'en lui apprenant qu'une punition aussi prompte que terrible a vengé son autorité méconnue, et étendu dans la poussière le vil vermisseau qui a osé croire qu'il avait une force, une volonté qui pussent n'être pas brisées par le gouvernement. — (*Voilà les vrais principes, Messieurs les hommes d'état.*) — J'ai découvert que, dans le département du Calvados, une correspondance coupable était favorisée par les hommes même qui devaient l'intercepter ou la punir. J'ai fait conduire sur-le-champ trente suspects dans les prisons de Caen et de Bayeux. J'ai fait lier et garroter quatre maires des communes voisines des côtes, je les ai fait transporter à Paris, ils sont à la disposition de Votre Majesté.—(*Bravo, Rovigo ! c'est comme cela qu'il faut me servir.*) — J'ai suspendu Mollien, sous préfet à Pont-l'Evêque, et Lalouere, sous-préfet à Bayeux; j'ai fait saisir leurs papiers et ai mis ces messieurs en surveillance. J'ai écrit une lettre foudroyante à Caffarelli, en lui ordonnant de m'envoyer le maire de Caen, auquel j'ai deux ou trois questions à faire tête à tête. — (*Maître Réal, auriez-vous fait tout cela ?*) —Des agens de désordre et de sédition ont cherché à entraver la conscription maritime, dans quelques départemens de l'Ouest; des pères coupables ont voulu disputer leurs enfans à la loi qui les appelle. J'ai livré les plus séditieux aux commissions militaires; ils ne sont plus, ils ont été frappés de la foudre; les autres attendent dans les prisons la clé-

mence ou la sévérité de l'empereur. — (*Qu'on les fusille.*) — Votre Majesté! ils seront fusillés. Quelques prêtres ont osé s'appitoyer, dans leurs conversations particulières, sur le sort de ce fantôme monacal qu'ils appellent le pape... (Ici Buonaparte rit aux éclats.) J'ai recueilli soigneusement leurs propos; j'ai envoyé des gendarmes déguisés qui, dans les tribunaux de la pénitence, ont surpris les regrets de ces ministres coupables. Armé de ces preuves, j'ai plus fait; j'ai démontré à leurs évêques qu'ils n'étaient plus sous leur juridiction, qu'ils tombaient sous l'influence de la police de l'empire. Ces monstres ont été jugés: les ombres de la nuit ont été les uniques témoins de leur supplice; leurs cadavres reposent dans la profondeur des bois. Quelques jeunes gens ont osé parler, à Bordeaux, de la guerre d'Espagne; ils ne parleront plus. — (*Rovigo! je vous fais mon historiographe; ce discours est superbe.*) — Des femmes ont osé envoyer des branches de laurier à des Anglais faits prisonniers à la bataille de Busaco; j'ai changé les lauriers en cyprès. Les Anglais sont au cachot et les femmes dans la tombe. Des enfans ont osé assaillir à coups de pierres des gendarmes qui enlevaient des conscrits; les mutins ont été saisis, le fleuve voisin a conduit leurs cadavres à la mer. — (*Comte Bigot, vous pleurez, je crois.*) — Des soldats indignes de servir sous les drapeaux de Votre Majesté, ont osé dire, étant en marche pour l'armée d'Espagne, qu'on les envoyait à la boucherie: ils avaient raison; mais ce n'est pas sur le territoire espagnol que leur prédiction s'est réalisée. Sire, tout marche avec ensemble au moyen de ces rigueurs nécessaires. C'est une cautérisation qu'il faut de temps en temps appliquer au corps politique, afin de l'épurer et de l'assainir. — (*Duc Rovigo! je vous*

fais membre de l'Institut, classe de la langue et de la littérature françaises.) — Paris est calme; que dis-je, il est dévoué jusqu'à l'enthousiasme à Votre Majesté, qui peut juger, chaque fois qu'elle honore un spectacle de sa présence, combien sont sincères et unanimes les applaudissemens qu'on lui prodigue. — (*Duc Rovigo, je me f.... des applaudissemens des Parisiens, je ne crains que leurs sarcasmes.*) — Des sarcasmes! Sire! je crois qu'on en connaît trop le danger pour oser se les permettre. Mais si Votre Majesté, à qui rien n'échappe, était instruite qu'on a porté l'audace jusqu'à ce point, je m'estimerai heureux, je serai fier d'être le ministre de sa vengeance, de la faire tomber sur les auteurs de ces sarcasmes, comme sur ceux qui les ont entendus. Car dans ces cas-là, le recéleur est aussi coupable que le voleur. — (*Rovigo, rendez-vous dans mon cabinet particulier.*)

N.° IV.

Correspondance interceptée.

Lettre de *Pigault-Lebrun*, lecteur et bibliothécaire du Roi *Jérôme*, à son ami *Réal*, conseiller d'Etat de l'Empereur *Napoléon*.

Eh bien! mon excellent conseiller, mais fort mauvais prophète, vous voyez que je suis toujours ici, quoique vous m'eussiez prédit que je serais promptement sacrifié par l'inconstance de Jérôme, à la haine de Napoléon. Oui, je suis toujours à la cour de Westphalie, et dans une faveur croissante: bibliothécaire sans bibliothèque, et lecteur d'un prince qui n'aime pas les livres. Je ne lis pas, je conte. Je ressemble assez à la princesse Scheherazade à qui le sultan demandait chaque nuit une de ces histoires qu'elle contait si bien. Si l'on vous disait qu'il est sur la terre une cour où on ne s'ennuie pas, où il n'y a ni étiquette, ni intrigues, peu de bals parés, de dîners d'appareil; dans laquelle le libertinage aimable s'est réfugié avec ses goûts recherchés et ses vices élégans; où les courtisans chansonnent le maître qui les fait chansonner à son tour; qu'il est un pays où personne ne s'occupe de politique, où le gouvernement est sans inquiétude et la police sans activité; où l'on oublierait le nom et l'existence de Napoléon, si on ne s'en rappelait à la vue des espions qu'il nous envoie, des instructions qu'il adresse à nos ministres, et des mercuriales un peu rudes dont il favorise de temps en temps son jeune frère; si l'on

vous disait que cette cour est celle du roi Jérôme, que ce pays est le royaume de Westphalie, vous vous écrieriez que cela n'est pas possible, que cela n'est pas vraisemblable. Invraisemblable, soit; mais impossible, venez vous en convaincre vous-même. Il est vrai qu'on a fait beaucoup d'efforts pour nous donner une autre direction, qu'on a voulu obscurcir notre horizon de quelques-uns des nuages qui enveloppent le palais des Tuileries: mais on n'y a pas réussi; nous sommes restés gais, malgré la sombre politique qui voulait nous dévouer aux tourmens de la haine, du soupçon, aux entraves d'une étiquette sévère et d'une réserve repoussante. On nous a envoyé des instructions que nous n'avons pas lues, des ordres que nous n'avons pas exécutés, et des mentors que nous avons séduits. Ceux-ci commencent d'abord par réprimander, ils boudent ensuite quand ils voient qu'ils ne sont pas écoutés; mais bientôt la contagion les gagne, nos mœurs faciles, nos manières légères les séduisent, et ils n'écrivent plus sur notre compte que ce que nous voulons bien leur dicter. En sorte que nous pouvons nous écrier avec vérité : *Paris n'est plus dans Paris, il est tout où nous sommes.*

Vous connaissez le prince Jérôme, et vous devez bien penser que sa situation actuelle est loin d'avoir altéré son caractère. Moins surveillé, ou plutôt moins tyrannisé par son frère, il s'est livré à ses goûts avec plus d'abandon; et, excepté que nous lui avons ôté cette brusquerie qui est un des traits caractéristiques de tout ce qui porte le nom de Buonaparte; et que nous lui avons appris à être libertin sans scandale, et débauché sans crapule, il est resté le même. Et la reine, direz-vous, dont les manières sont si froides et les mœurs si sé-

vères, comment s'arrange-t-elle de la gaîté de cette cour? Ah! mon cher, la reine nous méprise trop pour s'occuper de ce que nous faisons, ou pour s'en plaindre.

Buonaparte nous importune pour que nous ayons des héritiers; mais qui rapprochera ces deux compositions hétérogènes, qui confondra leurs élémens? L'amour, le puissant amour, pourrait seul opérer ce miracle; mais il ne peut commencer où il n'y a point de contact, et je crois qu'il n'y en aura plus: c'est là le secret du roi; car vous pensez qu'il n'ose pas avouer qu'il méprise l'ordre que son frère lui a donné de croître et de multiplier. Rien de plus piquant que la scène de la première nuit, telle que, dans nos petites orgies de Napoléonshoehe, le roi s'amuse quelquefois à nous la retracer. Imaginez-vous un homme dont la femme est vivante, un jeune Corse, un Jérôme Buonaparte, le fils d'un bourgeois d'Ajaccio, le frère de celui qui a fait verser tant de larmes aux princes et aux princesses de l'Europe, imaginez-le, approchant sans ménagement une princesse orgueilleuse et timide, méprisant ses pleurs, la poursuivant jusque dans les bras de madame Westerholt, sa gouvernante, près de qui elle s'était réfugiée. Imaginez les sourires malins des dames d'honneur, et la rougeur des demoiselles de compagnie, toutes réveillées par ce bruit inattendu; imaginez, le lendemain, Jérôme regardant sa nouvelle épouse avec un air moqueur, et celle-ci, chez qui la timidité était évanouie, lui opposant la hauteur la plus provoquante, et vous n'aurez qu'une faible idée de cet épisode unique en son genre, et dont je me propose de consigner les détails dans un roman qui paraîtra quand il ne me sera plus interdit, de par Napoléon, d'écrire des romans. Depuis ce temps la princesse

nous méprise, et nous le lui rendons bien. Deux intrigantes consommées, la Bonneuil et la Reitz, que nous avons placées près d'elle, l'ont gagnée par leurs complaisances étudiées, leur conversation enjouée et spirituelle, et surtout par l'art avec lequel elles servent le goût qu'elles lui ont inspiré pour les modes françaises. Le roi a cinq maîtresses, mais tout cela est ménagé avec autant d'adresse que de décence. Aucune n'est en titre, les confidens du prince paraissent les avoir pour leur compte. Moi, je suis dans le bâtiment gothique de Napoléonshoehe, avec l'aimable Caroline, qui a fait tourner tant de têtes à Paris, avec sa jolie voix et sa figure mutine. Le médecin Personne est l'époux supposé d'une comtesse allemande que nous avons enlevée de Munich : celle-là est la Junon de nos petits soupers; la mienne en est l'Hébé. Le brave Siméon, notre ministre de la justice, ne se doute pas que son épouse entretient chez elle, sous le titre de première femme de chambre, la petite Héberti, qui, après avoir brillé quelques jours parmi les fringantes élèves de Terpsichore, a consenti, avec une complaisance que l'amour seul peut lui avoir inspirée, à végéter dans une situation obscure, dont les ennuis lui paraissent bien compensés par la préférence réelle que le roi lui accorde; mais qui pour cela même doit être enveloppée d'un profond mystère, si on ne veut pas exposer cette aimable enfant à être enlevée par ordre de Napoléon, comme le fut, il y a un an, la petite Hénin, qui avait eu la fantaisie de nous suivre de Paris à Cassel. Le secrétaire des commandemens couvre de son aile protectrice une Italienne charmante, qui peint comme Kauffmann et chante comme Festa, que le prince Borghèse avait enterrée dans les environs de Paris, et que nos limiers ont bien promptement

découverte. L'histoire de cette femme est un roman, et les incidens de son séjour ici, ses jalousies, ses caprices, ses tendresses, ses froideurs et ses infidélités, offrent ce qu'il y a de plus piquant et de plus varié. Mais, hélas! m'est-il permis d'écrire des romans? Enfin la cinquième de nos houris était l'élève d'un de nos ministres : mais laissée par celui-ci à la merci de la générosité du roi, nous l'avons séduite. Celle-là n'est sous la sauve-garde de personne; c'est une orpheline qui vit de nos bienfaits, et à qui, par égard pour la mémoire de son mentor, nous laissons la jouissance d'une des nombreuses chaumières éparses dans nos jardins royaux. Il faudrait le pinceau du grand Rousseau pour retracer dignement les progrès et les suites de cette séduction, précédée de toutes les résistances qui pouvaient en augmenter les délices, et de tous les remords faits pour en rendre les suites piquantes. Mais je ne sais pas peindre comme Rousseau, et je ne suis, hélas! que le Calot du sentiment.

Outre ce tour que nous a joué notre frère l'empereur, il en est un autre qui nous tient encore plus au cœur, parce que nous soupçonnons qu'il est le fruit d'une délation de la reine. Tornezy, banqueroutier génois, mais, par la protection de la princesse Pauline, devenu banquier de la cour de Westphalie, a une femme charmante. La voir, l'aimer, fut pour le roi l'affaire d'un moment, et l'obtenir le résultat d'un désir. Après beaucoup d'obstacles que madame l'Etiquette opposa aux volontés du souverain, celui-ci obtint enfin que sa nouvelle maîtresse serait présentée. Cette difficulté étant vaincue, on s'observa moins; on se plaît à embellir ce qu'on aime, et madame Tornezy eut les plus beaux diamans et le plus bel équipage de

la cour ; on aime aussi que l'admiration publique justifie le choix du cœur, et l'on ne peut se résoudre à jouir sans exciter un peu l'envie, et dès lors commencèrent les bals, les fêtes dans lesquelles la reine, se trouvant déplacée, cessa bientôt de paraître, laissant sa rivale l'objet de toutes les adulations et de tous les hommages. Nous disions tous au roi que cela ne pouvait durer, qu'il devait s'observer davantage, que ses amours finiraient par une catastrophe. Mais exalté par sa passion, il prétendait qu'il voulait être libre, qu'il n'en serait pas de cette femme-ci comme des autres, qu'il la disputerait à la tyrannie de son frère, et qu'au besoin il ferait un éclat qui étonnerait l'Europe. Un matin, à quatre heures, un courrier de Napoléon arrive avec un ordre spécial et péremptoire à Siméon, de faire partir, sur le-champ, sous sa responsabilité, et, autant que possible, à l'insu du roi, madame Tornezy et son époux. Siméon, les larmes aux yeux, entre chez le roi, lui communique cet ordre qui n'accorde aucun délai à la réflexion, et qui ne laisse aucun prétexte à la désobéissance. Hélas ! le roi Jérôme n'était pas brave ce jour-là. Il devint aussi tremblant que Siméon, se montra aussi soumis que lui, et, à six heures du matin, madame Tornezy quittait Cassel, avec son mari à qui l'on permit, par forme de compensation, d'emporter sa caisse. Vous pensez que plus cette soumission a été complète, et plus elle a dû laisser des traces profondes de chagrin ; mais ce n'est que dans les petits soupers de Napoléonshoehe qu'on ose laisser transpirer le mécontentement, bien certain que là il n'y a ni traîtres ni espions.

Quoique je vous aie dit qu'il y a à la cour peu de bals parés et de dîners, nous sommes obligés de nous prêter quelquefois à la représentation. Nous

modelant alors sur la cour des Tuileries, nous sommes vraiment magnifiques. Ce n'est guère que dans ces circonstances que nous voyons les grands officiers de l'état. Le roi aime d'autant moins ces séances solennelles, qu'il faut qu'il y paraisse avec la reine dont la belle tête, la fraîcheur et l'énorme embonpoint contrastent singulièrement avec sa petite stature, sa maigreur, son teint jaune et cette certaine laideur qu'il tient de famille. Il a cependant en aisance ce qu'il n'a pas en noblesse, et en effronterie ce qui lui manque en majesté. C'est dans ces occasions que, pour imiter son frère, il a toujours soin de rechercher, dans la toilette des individus qui lui sont présentés, ou qui viennent habituellement à la cour, quelque chose qui blesse le costume d'étiquette, et de faire à ce sujet des scènes dont il est le premier à rire avec ceux mêmes qui en sont les objets. Mais il sait que Napoléon en sera instruit, et que cela lui arrachera un sourire. Le costume du roi est superbe; c'est ordinairement un habit blanc magnifiquement brodé en or, avec des ordres et des diamans en profusion. Dernièrement, un jeune Rossi, colonel au service du prince de Lucques et de Piombino dont il est le parent, et qui, à ce titre, a été reçu à la cour où il était très-bien venu des dames, prétendit avoir le pas sur un lieutenant des gardes du roi. Celui-ci apprenant ce démêlé, arrive brusquement au milieu des contendans, et s'écrie : « Quoi! un colonel des soldats du pape, un homme au service d'un petit duc de Piombino voudra l'emporter sur un lieutenant de mes gardes! Monsieur Rossi, si vous ne connaissez pas votre place, je saurai vous y mettre. » Tout le monde disait, dans la soirée, qu'il y avait du Napoléon dans ce jeune homme-là. M. Rossi écrivit au prince de Piombino, lequel

se plaignit à l'empereur qui fit répondre à son beau-frère : « Rappelez votre petit fat de cousin ; mon frère a raison, il sait faire respecter son rang.» Ainsi va le monde, ou plutôt le nouveau monde.

Vous connaissez le style de Napoléon, puisque vous avez quelquefois tenu la plume sous sa dictée, mais vous n'avez jamais lu, peut-être, les lettres confidentielles qu'il écrit à ses frères. Je vais vous en citer une dont j'ai sujet de me rappeler, à raison des conséquences qu'elle a eues pour moi. Après le départ, ou plutôt l'enlèvement de madame Tornezy, le roi Jérôme reçut la lettre suivante, écrite toute entière de la main de Napoléon.

« Mon frère Jérôme Napoléon, roi de Westphalie,

« Tout ce que j'apprends de vous me prouve que mes conseils, mes instructions, mes ordres font à peine de l'impression sur vous. Les affaires vous ennuient, la représentation vous fatigue. Sachez que l'état de roi est un métier qu'il faut apprendre, et qu'il n'y a pas de souverain sans représentation. Vous aimez la table et les femmes. La table vous abrutira, et les femmes vous afficheront. Faites comme moi, restez à table une demi-heure ; n'ayez que des passades et point de maîtresses. Le prince de Paderborn, que je vous ai donné pour aumônier, écrit à mon ministre des cultes que vous ne vous entretenez jamais avec lui d'affaires ecclésiastiques : c'est mal ; il faut vous occuper de tout, même de religion. Vous avez relégué votre chambellan Merfeldt à Hanovre, parce que, lui avez-vous dit, ses continuelles homélies sur l'étiquette vous fatiguaient. Eh! f..... comment saurez-vous jamais votre rôle de roi, si personne ne vous l'apprend? N'a-t-il pas fallu moi-même que je prisse

des leçons, et beaucoup? Rappelez Merfeldt comme si cela venait de vous. La reine est négligée par vous. Eh! sacred.... polisson, n'est-elle pas assez grande dame pour vous? Je n'entends point parler de sa grossesse, malgré l'importance que j'attache à avoir des rejetons de races mixtes. Si vous courez les filles, si vous faites des orgies, sans doute ce n'est pas là le moyen d'avoir des enfans légitimes. Vous avez fait à la reine une mauvaise scène, quand vous avez feint d'être jaloux du baron de Seckendorf, que je vous ai fait nommer colonel à votre service, par considération pour le roi de Wurtemberg qui estime beaucoup le père de ce jeune homme. C'est pour couvrir vos propres sottises, que vous voulez en attribuer à votre femme. Mais souvenez-vous que si vous ne lui faites pas d'enfans, je lui en ferai faire. Je fais communiquer à votre ministre Siméon mes intentions ultérieures, il vous en instruira. » (Non signée.)

J'avais aidé le roi Jérôme, qui ne lit pas très-bien l'écriture de son frère, à déchiffrer cette lettre. « Pigault, » me dit-il, « je te garderai le secret, parole de roi. Mais toi, qui es un protée littéraire, fais-moi le plaisir de répondre à cette lettre, en imitant le style de l'empereur; je copierai sans examen ce que tu auras écrit. » Hélas! je ne connaissais point les rois, et surtout les Buonaparte, et voici la lettre fatale que je composai sur-le-champ, et qui fut, dans le fait, copiée et envoyée par le roi Jérôme, telle qu'elle était sortie de ma maudite plume.

« Mon auguste frère Napoléon, Empereur des Français, — J'ai reçu les conseils de V. M.; je les respecte. Quant à ses ordres, je suis roi; je donne des ordres et n'en reçois point. V. M. me reproche

d'aimer la table : j'avoue que, comme je n'aime pas à me repaître d'une vaine fumée de gloire, je cherche une nourriture plus substantielle. Je suis gourmand sans être glouton, c'est tout ce qu'on peut exiger d'un roi. Vous me dites d'avoir des passades et non des maîtresses : les passades sont bonnes pour ceux qui ne voient dans l'amour qu'une jouissance physique, et qui violent les femmes qu'ils ne peuvent ni séduire ni acheter; j'ai du sentiment, moi! je n'ai aucun goût pour des faveurs que le cœur n'accorde pas : c'est cette délicatesse qui distingue les amours de l'homme de celles de la brute. V. M. se plaint de mes procédés envers la reine : V. M. a bien pu me forcer à l'épouser; mais à l'aimer, cela n'est pas en son pouvoir. — « N'est-elle pas, » me dites-vous, « assez grande dame pour moi? » Il n'y a rien d'assez grand pour le frère de Napoléon, voilà ce que vous m'avez répété mille fois, dans une circonstance où vous vous plaigniez d'une mésalliance de ma part. Si j'ai de l'orgueil, c'est vous qui m'en avez donné. Je ne voulais pas d'une grande dame, V. M. le sait bien. Vous me reprochez de ne point aimer la représentation : je ne l'aime pas; elle m'ennuie, et d'ailleurs elle me plairait qu'elle ne va pas à ma taille, à ma tournure, deux choses qui, dans notre famille, ne sont pas, vous le savez, très-remarquables, ni très-imposantes. Au reste, j'ai modelé ma cour sur la vôtre; je m'habille comme vous, que pouvez-vous exiger de plus? Le prince de Paderborn est un radoteur qui me fait bâiller par ses éternelles homélies et ses longues messes. Je dois le garder, parce que vous me l'avez donné, mais rien ne m'oblige à m'entretenir avec lui d'affaires ecclésiastiques auxquelles je ne connais rien, auxquelles je ne veux rien connaître,

je renvoie le tout à votre ministre des cultes; je crois qu'en cela je me conforme à vos intentions. J'ai nommé Merfeldt préfet d'Hanovre, parce qu'il est un meilleur administrateur qu'un chambellan agréable. Je n'aime pas employer des étrangers à mon service personnel; j'ai germanisé les noms de ceux qui en sont chargés, c'est tout ce que je devais faire pour remplir vos vues et ne pas heurter l'opinion de mes sujets. »

J. N.

Ce fut Rapp, cette fois, qui, allant reprendre le gouvernement de Dantzick, fut le ministre de la foudre du Jupiter des Tuileries. Depuis l'envoi de la lettre, nous n'étions pas sans inquiétudes, mais nous étions loin de nous attendre à ce qui nous menaçait. Rapp arrive, nous surprend au milieu d'un petit souper auquel assistait la favorite du jour, plus Furstenberg et Witzingerode, deux favoris germanisés par le roi, et moi le misérable auteur de l'épître fatale. Rapp entre avec cette familiarité que vous lui connaissez, je crois même qu'il avait pris un air d'importance; il était accompagné d'un officier des gardes du roi. « Sire, » dit-il, « je suis chargé d'une commission désagréable qui ne souffre ni délai ni résistance. Je la tiens de votre frère, que j'ai laissé dans un état d'irritation et de fureur effrayant à voir, impossible à décrire. Je puis assurer V. M. que c'est à la promptitude de mon départ qu'elle doit de n'avoir pas été plus maltraitée : car, dans les résolutions qui se succédaient les unes aux autres dans son esprit, il était à craindre qu'il n'en prît une encore plus violente que celle dont je suis porteur. » Le roi Jérôme commence à pâlir, à peine a-t-il la force de dire à Rapp de s'asseoir, et au lieu de lui offrir un verre de vin, il en prend

un lui-même et boit une rasade, sans doute pour se donner du cœur. Furstenberg jetait des regards menaçans sur l'envoyé de Napoléon; Witzingerode lui faisait des mines; quant à moi, j'étais muet et confus comme un coupable. Rapp nous lit le terrible décret qui était conçu en ces termes :

Ordre manuel de l'Empereur.

« Notre aide-de-camp le général Rapp partira, sur-le-champ, pour Cassel, il fera venir en sa présence Muller, commandant des hussards de Westphalie, et se rendra avec lui chez le roi qu'il commettra à sa garde : le roi gardera les arrêts pendant quarante-huit heures. Pigault-Lebrun, auteur de la lettre insolente que nous a écrite notre frère, sera mis au cachot pendant deux mois, et ensuite envoyé en France sous bonne et sûre escorte. Nous donnons nos pleins pouvoirs au général Rapp, pour qu'il requière la force publique, dans le cas où, dans un excès d'aveuglement, on s'opposerait à l'exécution de nos ordres. »

NAP.

« Cela ne sera pas, » s'écria Furstenberg, « je vais assembler les gardes : c'est dégrader la majesté royale, que de corriger le roi comme un polisson, comme un écolier. Muller, vous jouez ici un vilain rôle. » — « Calmez-vous, Furstenberg, » dit le roi, la larme à l'œil, « je n'en veux ni à Muller ni à Rapp : un éclat nous perdrait, la résistance est folle, quand les forces sont si inégales. Je serais épargné, sans doute, mais vous mourriez tous sur un échafaud. Je me sacrifie, je vais garder les arrêts. Vous, Pigault, rendez-vous au cachot; mais que ce soit bien au cachot, entendez-vous? Je fe-

rai expédier l'ordre qui légalisera votre détention. »
Hélas ! j'obéis : on refusa de me recevoir, et ce qu'il y a de bizarre dans ma situation, c'est que je fus obligé de me rendre chez un officier de justice, à qui j'expliquai qu'un ordre du roi m'envoyait en prison, et qui ne m'y écroua qu'après s'être assuré de la volonté de S. M. Quelle nuit ! et combien je maudis ma mauvaise étoile qui me plaçait au milieu de la collision de ces deux grands corps ! Quinze jours je fus sans consolation, sans que qui que ce soit parût s'intéresser à mon sort. Le seizième, je me promenais tristement dans une cour de quinze pieds carrés, avec un prisonnier d'état qui a été dans l'intime confidence de l'ancien électeur, et que Napoléon fait détenir jusqu'à ce qu'il ait donné des renseignemens sur tous les trésors cachés ou possédés par son maître ; je vois entrer un jeune homme qui se cache la figure jusqu'à ce que, par l'ordre du geôlier, mon compagnon eût disparu. Je le reconnais ; c'était ma, ou plutôt notre Caroline. « Pauvre Pigault ! » me dit-elle, « mon cher petit vieux ! combien tu as souffert ! Va, nous te plaignons bien sincèrement. Mais c'est que ce Napoléon est terrible, et puis sais-tu que ce coquin de Rapp a laissé ici une escouade d'espions. C'est pour toi que notre bon petit roi se soumet à tout ; il dit qu'il déserterait le trône, si l'on t'enlevait à lui. Ah ! c'est que tu as plus d'esprit que nous tous, je crois même que tu nous en donnes ; je ne sais si c'est faute d'esprit ou de gaîté, mais nous avons été bien bêtes depuis que tu n'es plus avec nous. Le cher Jérôme ne parle que de toi. Il avait écrit une lettre si soumise à Othello (c'est le sobriquet que la petite donne à Napoléon), qu'il espérait abréger ta prison et te garder près de lui. On lui a répondu : « Pigault sera libre, si vous le renvoyez ;

vous le garderez, s'il est traité, trois mois, comme on doit traiter un prisonnier qui a mérité le cachot.» Ainsi, mon ami, il faut te résoudre ou à nous quitter, ou à ne pas sortir de ton triste réduit. Te voir, nous ne l'osons pas; te soulager, cela nous priverait de toi ou prolongerait ta détention : choisis. » J'avais déjà fait mon choix, et je m'écriai : « Six mois de cachot, plutôt que de me confier à la perfide clémence de Napoléon. » Je recueillis dans mes rides deux ou trois larmes que l'aimable enfant y déposa en me faisant ses adieux. Je fus ensuite deux mois et demi sans voir la lumière; et il y a cinq jours que je vole de plaisir en plaisir, parmi lesquels le plus doux est de vous écrire.

Voilà, mon cher conseiller, la raison de mon long silence. Confiez ceci à nos amis communs, dites-leur que si mon imagination s'éteint, mon cœur ne l'imite pas, et que mon affection pour eux est plus vive que jamais.

PIGAULT-LEBRUN.

Cassel, ce 27 novembre 1810.

N.° V.

Une matinée de Buonaparte.

24 février 1811.

Il est quatre heures et demie du matin; depuis une demi-heure, le maréchal, les officiers, les aides de-camp, le chambellan de service, le valet-de-chambre de Napoléon attendent son réveil. Roustan sort du cabinet particulier de Buonaparte, et prononce avec un accent arabe et d'une voix traînante et lugubre : *Mushuur, juur chuu l'empe-ruur.* Ce jargon, qui annonce que le maître est levé, produit une sensation visible sur les individus présens, qui se tiennent prêts à paraître quand ils seront mandés. Le ministre de la police entre le premier, sans être appelé. Napoléon, placé près d'une longue table éclairée de vingt bougies, tient d'une main une dépêche qu'il lit attentivement, et de l'autre une tasse remplie d'un café très-fort, qu'il porte machinalement à sa bouche. Après avoir lu la dépêche, il réfléchit profondément; et, se tournant brusquement vers son ministre : « Rovigo, lui dit-il : remettez-moi votre rapport d'hier et de cette nuit; nous nous occuperons de police un autre jour : je suppose que tout marche. — Sire, tout est au pas, » lui répond Savary en se retirant. « Qu'on aille chercher Bassano, » dit Buonaparte à son aide-de-camp Reille, qui s'avance dès le moment qu'il a vu sortir le ministre de la police. Le maréchal de service entre ensuite, et fait le rapport journalier

sur *la consistance et le moral** de la garde impériale. « Sire, dit le maréchal, les grenadiers de la garde sont loin d'être sobres, et il y a tous les soirs, jusqu'au moment de la retraite, des orgies près de leurs casernes. — Que disent-ils quand ils sont ivres? Sire, ils crient : vive l'empereur! — Qu'on les laisse boire, tant que cela ne nuira pas à la discipline. Et les chasseurs? — Sire, ils se plaignent d'être moins bien traités que les grenadiers. — Ah! c'est qu'ils ne m'ont pas rendu les mêmes services. Au reste, qu'on leur donne, ainsi qu'aux soldats de toutes les armes qui composent ma garde, un jour de paie pour boire à l'heureuse délivrance de l'impératrice. » Le maréchal se retirait; Buonaparte le rappelle et lui dit : « Maréchal, votre ami a-t-il reçu des lettres de d'Abrantès? — Sire, Junot écrit que vous l'avez déshonoré, et qu'il ne lui reste plus qu'à se faire tuer bravement. — Eh bien, qu'il se fasse tuer. Et M...? — Ah! celui-là est le plus mécontent de tous : il dit qu'après le service qu'il vous a rendu à Wagram, vous lui avez joué un tour cruel, en l'envoyant faire, en Espagne, une guerre qui ne ressemble à aucune de celles dans lesquelles il a été employé jusqu'à ce jour, et qui le dévorera lui et son armée, sans combats et sans gloire. » Ici Buonaparte laisse échapper un sourire et dit : « Croît-il donc qu'après qu'il a été si long-temps sans me servir, je le laisserai dormir sur l'édredon? Mon cher maréchal, la guerre d'Espagne est le cautère de notre état-major. » En ce moment, Maret entre. « Eh bien, Bassano! nous avons enfin le discours des commissaires qui ont ouvert le parle-

* Ces mots sont de Buonaparte; il les emploie à la place de ce qu'on appelait autrefois l'*organisation et la discipline* des troupes.

ment au nom du prince-régent : même doctrine, même politique; nos conjectures sont fausses ou prématurées. J'y ai réfléchi toute la nuit. Ah! je vais leur en f... à ces messieurs. Ecrivez; vous saisirez ma pensée, et vous arrangerez tout cela après. » Ici le maréchal prend congé. Buonaparte lit la traduction du discours à voix haute, en s'interrompant souvent par des juremens et des imprécations. « Ecrivez, Bassano : Les Anglais étaient maîtres de la mer, donc ils devaient l'être tôt ou tard de nos îles; et d'ailleurs, pouvaient-elles se défendre avec deux mille hommes, qui étaient tout ce que chacune d'elles pouvait faire subsister. * — *Sire, la Martinique avait près de quatre mille hommes, et l'Ile de France...* — Nous savons cela; n'importe; il faut en mettre deux mille : ce n'est pas pour les gens qui calculent que nous écrivons, c'est pour donner des argumens à nos amis, à nos agens, et pour tromper la canaille de l'Europe, qui croit tout ce que nous disons, qui n'a ni réflexion ni mémoire. Eh, sacred...! Bassano, quand vous pénétrerez-vous des vrais principes? Vous me faites des objections d'écolier, de novice; vous avez peur d'un mensonge, comme si personne ne devait le croire. Ne voyez-vous pas qu'en mettant deux mille hommes d'un côté et douze mille de l'autre, je diminue la gloire de la conquête? et l'opi-

* Nous mettrons en *italique* toutes les observations de Maret. Nous devons observer, à cet égard, que Maret, qui doit la faveur dont il jouit près de Buonaparte à l'habitude où il est, en écrivant sous sa dictée, de saisir sa *pensée*, de mettre de l'ordre dans ses phrases incohérentes, et de donner de la couleur et de l'élégance à son style haché et incorrect, est le seul homme, de tous ceux qu'il emploie, qui ait acquis, à la longue, le droit périlleux de l'interrompre quand il dicte, et de le redresser quand il s'égare.

nion ne voit plus la prise d'une île, mais bien la reddition de deux mille hommes à douze mille Anglais. D'ailleurs, ces îles restent françaises, elles ne perdent rien de leur attachement à la patrie; témoin le Canada qui, depuis cent ans... — *Ah! Sire, le Canada est plus anglais que les îles de Jersey et de Guernesey qui cependant ne sont pas mal dans les intérêts de l'Angleterre!* — Eh! qui diable ira désavouer ce que je dis ici? Les Français, les Européens iront-ils chercher des témoignages aux antipodes pour me donner un démenti? J'insiste pour que vous arrangiez cette phrase dans un bon genre. Ajoutons à cela que le café, les sucres, le coton, que ces îles produisent, font la boue à Londres, et que tandis que la France épargne vingt millions que lui coûtait la défense de ces îles, l'Angleterre en dépensera beaucoup plus pour les conserver, sans avantage pour elle. — *Mais, Sire, tôt ou tard, l'Angleterre nous vendra ce café, ces sucres, ce coton qu'elle a maintenant en trop grande abondance: car V. M. sait bien...* — Bassano, je ne prendrai jamais de ces denrées que ce que j'en voudrai; et quand bien même je leur ouvrirais des débouchés, ne faut-il pas dire qu'elles n'ont nulle valeur, qu'elles ne couvrent pas les frais du transport? Eh! c'est presque la seule vérité de circonstance que nous ayons à consigner ici: car enfin le commerce souffre à Londres, et les denrées des colonies conquises ne s'y vendent presque à aucun prix. — *Sire, j'admire votre profondeur.* — J'aime à discuter avec vous, Bassano, vous finissez toujours par être sincèrement de mon avis: ce n'est pas comme cette nuée de pieds-plats qui m'entourent, et qui ne hasardent des objections que pour me céder, avec plus de bassesse. Oh! que je méprise les hommes! continuons: les colonies re-

viendront à la métropole, ou à la paix, ou lorsque nous aurons 120 vaisseaux de haut bord et 200 frégates... » Bassano sourit. « Savez-vous, Bassano, que vous êtes décourageant, et que de tout autre que vous je ne souffrirais pas ce sourire impertinent? Eh bien, parlez. — *Sire, vous avez la toute-puissance, et je suis persuadé que rien n'est impraticable pour vous. Mais permettez-moi de vous demander comment à la paix vous vous ferez rendre vos colonies, si vous n'avez rien à donner en échange; et en outre, ne croyez-vous pas que les Anglais riront de vos* 120 *vaisseaux et de vos* 200 *frégates? Vous, Sire, qui possédez toutes les connaissances, savez bien que ce n'est pas dans un siècle qu'on peut créer une marine si formidable. Et d'ailleurs où sont les officiers, où sont les matelots? Ce n'est qu'à la longue et au moins dans un espace de deux siècles, qu'on peut diriger les goûts et les habitudes d'une nation vers la guerre maritime. A combien d'essais divers, de tentatives désespérées, ne faut-il pas avoir recours pour donner l'expérience aux officiers, et la hardiesse, la confiance aux matelots?* — Bassano, ce que vous dites là prouve que vous ne connaissez pas mon influence ni mes projets. Vous dites que je n'ai rien à donner en échange; mais je permettrai aux Anglais de reprendre l'Amérique Septentrionale et de s'emparer des Florides. Quant à la marine : N'ai-je pas à ma disposition les galiotes du Danemarck! n'aurai-je pas bientôt les flottes de la Russie? je compte même sur celle des Turcs. Les officiers! je les menacerai de mort s'ils ne reviennent pas vainqueurs; j'en ferai fusiller quelques-uns pour servir d'exemple aux autres. Les matelots! j'en ferai enlever de tous les pays qui ont des côtes ou des rivières; et, pour les tenir en ha-

leine, je les ferai exercer sur des bateaux plats aux embouchures de mes fleuves, sur mes canaux de navigation, dans mes ports et sur mes grandes rivières, enfin je leur ferai longer les côtes. Ah! ah! messieurs les Anglais! j'aurai une marine qui sortira de dessous les eaux tout armée, tout exercée, pleine de bravoure et d'esprit public! mon pavillon humiliera le vôtre. Que dis-je? il le déchirera en pièces partout où il le rencontrera, et vous en serez réduits à errer comme des pirates sur les mers les plus reculées! » (Après cette explosion prophétique, Buonaparte reste en extase, comme s'il suivait des yeux quelque chose de flottant sur les ondes.) « Maret, rédigez tout cela comme vous venez de l'entendre., donnez-y une couleur brillante.

« Maintenant, passons à la Sicile. Nous n'avons pas voulu conquérir la Sicile; la preuve en est que nous ne l'avons pas conquise. Nos bâtimens de flottille abordaient tous les jours la côte de Sicile, et nous sommes sûrs de nous emparer de cette île quand il nous conviendra de consacrer 30,000 hommes à cette entreprise. Ils nous ont repoussés! infâme menteur, comment peut-on repousser une entreprise qui n'a pas été tentée. » (*Sire, s'il m'en souvient, nous avons annoncé avec beaucoup d'éclat dans* le Moniteur, *qu'on allait tenter la conquête de la Sicile, nous y avons beaucoup enflé les préparatifs et exagéré nos espérances. Que V. M. se rappelle l'impatience que lui a causée l'annonce que la tentative avait échoué, après un débarquement assez considérable, de la colère qu'elle avait contre le Roi Joachim, qu'elle appelait un roi de théâtre, un bravache, un matamore, etc. etc. Ne ferait-on pas mieux de n'en rien dire*? « Non, Bassano; l'Europe ne doit pas croire

que nous ayons tenté sérieusement une entreprise qui a échoué. Ecrivez : et n'est-ce pas beaucoup d'ailleurs que d'avoir tenu en échec 12,000 Anglais ? » *Je dois observer à V. M. qu'en paraissant se réjouir d'avoir tenu en échec seulement 12,000 Anglais, elle donne beaucoup d'importance à l'armée anglaise, et que les écrivains à gages du ministère britannique peuvent vous répondre victorieusement :* « Voyez notre situation en Portugal, n'est-ce donc pas un grand avantage pour nous que d'avoir tenu en échec plus de 100,000 Français depuis que nous avons entrepris la défense de ce royaume ? etc. etc. » Bassano, peu m'importe, ce que diront les libellistes de Londres, je veux que vous arrangiez cette pensée : fausse ou non, absurde ou non, il faut qu'elle voie le jour; Napoléon ne renonce pas plus à une idée qu'à un projet. (Buonaparte dicte ensuite la tirade qui compose la note n°. 6 du *Moniteur*, dans laquelle il dit, comparant la position des Anglais près de Lisbonne à celle d'une armée qui prétendrait défendre l'Angleterre en prenant une position près de Londres : « Londres n'est pas la frontière pour une armée qui vient d'Ecosse, » il ajoute : « Eh! bien, Bassano, que croyez-vous que MM. les libellistes de Londres répondront à cela ? Parlez, je vous permets de parler. » *Sire, ils diront* : « que l'armée anglaise « en supposant qu'on l'eût augmentée de toutes « les forces disponibles en Angleterre, n'aurait « jamais pu, à la longue, tenir contre les troupes « que vous auriez envoyées contre elle, et qu'a- « près s'être épuisée dans des conflits inégaux, elle « aurait infailliblement dû se retirer avec désavan- « tage et précipitation vers les positions qu'elle « occupe maintenant, et où n'ayant pas eu le « temps de se retrancher, d'assurer ses flancs et

« ses derrières et de rassembler des provisions,
« elle n'aurait pu tenir long-temps; tandis qu'a-
« près avoir vu l'impossibilité où il était de profi-
« ter même de ses victoires, à raison de l'infério-
« rité de ses forces, le général anglais s'est ju-
« dicieusement établi dans une position qui tient
« dans l'inaction et à une distance considérable
« du vrai théâtre de la guerre, le meilleur de vos
« généraux, et la plus considérable de vos armées,
« et qu'il ne s'y est établi qu'après avoir dis-
« puté à vos troupes tous les points qu'il était
« possible de défendre, et qu'après avoir fait d'a-
« vance ce qu'elles auraient fait ensuite, c'est-à-
« dire, avoir dévasté le pays où elles devaient pas-
« ser. Ils diront enfin que vos troupes occupent
« une partie du Portugal; mais qu'elles ne l'ont
« pas conquis et que vous n'avez pas réalisé votre
« prédiction de jeter les Anglais dans la mer. »
« Eh! sacred... est-ce ma faute si cet écervelé de Masséna s'est querellé avec ce brigand de Junot, et si, depuis ce temps, l'un et l'autre ont perdu la tête, et n'ont pu réparer les fautes qu'ils ont faites? Savez-vous, Bassano, que vous venez de faire un libelle bien positif et que je suis étonné que vous ayiez pu le faire ainsi impromptu? avouez que vous y avez réfléchi auparavant. » (Bassano rougit et ne dit mot, Buonaparte le scrute avec attention et continue.) « Nous désirons beaucoup que Masséna manœuvre au lieu de vous attaquer et vous retienne ainsi quelques années. » *Ah! Sire! voilà une idée mère, il n'y a rien à répondre à cela.* « Tu en as menti, hypocrite! Je veux précisément le contraire; ah! je brûle de rage contre ces f... généraux qui se sont disputés au lieu de combattre; contre ce Masséna qui semble avoir perdu son audace dans le moment où j'y comptais le plus.

Eh! que sont cent mille, deux cent mille hommes, quand il s'agit de détruire une armée anglaise! n'avons-nous pas assez d'individus? l'espèce humaine nous manque-t-elle? Ne sommes-nous pas relativement à la population anglaise dans la proportion de neuf à un? Et ces Anglais qui osent se vanter d'avoir battu à Busaco mon armée; et moi, je leur dis qu'ils ne l'ont pas battue, et que seulement mes troupes n'ont pu se déployer. Ce sont eux-mêmes qui ont été battus; que ce soit le général, les officiers, les soldats, peu importe : une armée se compose de tout cela. Bassano, recueillez bien ce que je viens de dire, surtout cette dernière phrase, je n'ai jamais été plus lumineux qu'aujourd'hui. Le général français a fait ce qu'il voulait, le général anglais n'a rien fait, rien défendu, n'a exécuté aucun de ses projets; qu'en pensez-vous, Bassano! (Bassano garde le silence).

« Parlerez-vous, Bassano? » *Sire, veuillez considérer que je n'ai pas été assez heureux pour vous plaire par mes dernières réflexions.* — « Eh! bien, je vous ordonne de parler. » — « Sire, ils « vous diront qu'après la bataille de Busaco ils se « sont réemparés de Coimbra; qu'ils ne quittèrent « le champ de bataille dont ils étaient restés maî- « tres, qu'à cause de cette marche de Masséna que « vous avez tant blâmée; que, pendant plusieurs « mois, les derrières de l'armée française ont été « inquiétés par des corps de milices, que trois mille « Français ont été interceptés par trois ou quatre « mille Portugais, commandés par un colonel an- « glais.... » Ici Buonaparte se jette sur le duc de Bassano, le renverse de sa chaise, et le traîne par le collet de l'habit jusqu'à la porte de son cabinet, en lui disant : « Eternel radoteur, ennemi caché de ma dynastie, bavard pestilentiel, va-t-en, et

que jamais je n'entende tes impertinentes observations. » (Bassano immobile, silencieux, essuie cet emportement comme un homme qui y est accoutumé. Buonaparte reprend son sang-froid sur-le-champ; il relève Bassano, le fait asseoir, lui donne un verre d'eau, se promène assez long-temps sans mot dire, s'assied, prend une plume, trace quelques mots sur un chiffon de papier qu'il glisse dans la main de Maret, et qui porte une donation à perpétuité de cent arpens de bois dans une des forêts impériales.) Buonaparte continue ensuite ses observations comme si aucune interruption n'avait eu lieu; et, sans exiger de Maret qu'il continue à les écrire, il se contente de les lui indiquer en masse. « Nous savons bien, » lui dit-il, « que c'est nous qui avons été les agresseurs dans la guerre d'Espagne et de Portugal, mais cela n'empêche pas que nous n'accusions les Anglais d'inhumanité, pour prolonger une lutte dont le résultat doit être nécessairement en notre faveur, parce qu'enfin si l'Espagne et le Portugal doivent tomber dans un an, dans deux ans, tout le sang qui sera répandu jusque-là, retombera sur la tête de ceux qui ne nous laissent pas maintenant occuper ces deux royaumes. Vous concevez, Bassano, qu'il n'y a rien à répliquer à cela, et que ce que j'avance ici est une logique sociale. Je sais bien qu'en prolongeant cette guerre on nous tue beaucoup de monde, mais nous en avons tant à dépenser, qu'il est barbare, insensé, de se battre corps à corps avec nous, parce qu'on perd ses propres soldats, et l'on nous fait perdre les nôtres, auxquels le triomphe doit infailliblement appartenir. Et d'ailleurs, si on nous avait tranquillement abandonné l'Espagne, elle ne serait que dominée, au lieu qu'en nous la disputant pied à pied, on nous oblige à l'assujétir. Vous sentez,

Bassano, toute la finesse de cette distinction; vous sentez combien il est différent d'occuper un territoire ou de le conquérir; c'est une métaphysique politique que les cabinets routiniers n'entendent pas; mais nous nous sommes éclairés! Vous savez que l'Espagne, gouvernée par un de nos frères, eût été aussi indépendante que le royaume de Westphalie, celui de Naples, celui d'Italie, le duché de Berg, celui de Lucques et de Piombino; mais maintenant la politique nous défend de laisser exister les Espagnols comme nation, et s'ils cessent d'en être une, il faut en accuser l'imprévoyance de l'Angleterre. Passons maintenant aux ordres en conseil, car c'est une chose dont nous devons toujours parler, parce qu'ici c'est une lutte entre ma sagacité et le bon sens du gouvernement anglais. Je sais bien que depuis mon blocus, le revenu de l'Angleterre est augmenté, mais aussi ses banqneroutes sont triples, et nous aurons beaucoup fait, si nous prouvons que quelles que soient nos banqueroutes, elles n'affectent point chez nous l'état, tandis qu'en Angleterre elles en préparent la ruine. Je sais que si l'on compare le crédit apparent des deux gouvernemens, on trouvera que le ministère d'Angleterre remplit sur-le-champ ses emprunts, fait accepter ses bills à un très-petit escompte, tandis que nous ne faisons nos reviremens qu'avec des sacrifices considérables et des difficultés toujours croissantes. Mais je vais vous dire, Bassano, ce qui est un grand avantage pour nous, c'est que, quand nous avons un déficit, nous prenons sur nos alliés l'argent nécessaire pour le combler, et que nous ne le rendons pas; tandis que les Anglais, qui ne font qu'emprunter, sont obligés de rendre. Bassano, mûrissez ces idées dont le résultat est ceci: le gouvernement qui prend tout et ne rend rien est toujours plus

riche que celui qui emprunte avec la nécessité de rendre.

Buonaparte tourne ensuite le dos à Maret, et reçoit le ministre de l'intérieur avec lequel il concerte les réponses qu'il fera aux députations des colléges électoraux de la Haute-Garonne, d'Ile et Vilaine, du Nord, de Seine-et-Marne, et de la Somme, qui vont être présentées. Montalivet allait se retirer, il le rappelle. « A propos, » lui dit-il, « ne sera-t-il pas bien que, comme l'impératrice est près d'accoucher, je parle aujourd'hui de mes enfans; que je dise par exemple : « mes enfans tiendront de moi cet amour pour le pays, qui est le caractère distinctif des Français. » Ah! ah! je crois que l'on tremblera en Angleterre, quand on m'entendra ainsi parler, non de l'enfant qui va naître, mais de mes enfans. MM. les Anglais croiront déjà en voir une légion : cela fait tableau. » — « Sire, » dit Montalivet, « Dieu bénisse votre postérité, et vous donne une longue lignée. » — « *Amen*, » dit le cardinal Maury qui entre.

N.° VI.

Notes tirées du porte-feuille secret de Buonaparte.

État de ce que me coûtent mes vivacités de la semaine.

Donné une aigrette de diamans à l'impératrice à qui j'ai mis le poing sous le nez, parce que, l'ayant entendu soupirer, j'ai cru qu'elle regrettait Vienne et sa famille. — Valeur, 5,000 napoléons.

Fait compter, par Remuzat, à mon écuyer, dix napoléons d'or, pour lui avoir donné de ma botte par la figure, parce que mon pied droit a manqué l'étrier lorsque je montais à cheval.

Quinze napoléons à Menneval, pour un soufflet.

Un cheval de bataille à mon aide-de-camp, Mouton, pour un coup de pied.

Quinze cents arpens à Bassano, à prendre dans nos forêts impériales, pour lui avoir fait faire le tour de mon cabinet, en le traînant par les cheveux.

Une parure complète à la première femme de chambre de l'impératrice, dont j'ai déchiré les jupes, parce qu'elle voulait faire la bégueule. — Valeur, 15 napoléons.

A Decrès, la petite maison du parc de Mousseaux, après lui avoir donné un soufflet le jour où il m'annonça la prise de l'Ile de France.

A Rovigo, pour l'avoir envoyé faire f....., un

attelage de quatre superbes chevaux provenant des écuries de mon beau-père.

A mon valet de chambre, Lambardy, 10 napoléons d'or, après lui avoir donné des coups de cravache dans les jambes, parce qu'à raison de sa maladresse je n'avais pu sur-le-champ passer ma main dans le cordon qui y est attaché.

Au cardinal Maury, le revenu d'un des couvens supprimés d'Italie, qu'il choisira lui-même. J'ai dit à Maury qu'il était un sac..... hypocrite. C'est imprudent, j'ai encore besoin de lui; mais aussi pourquoi, au lieu de prendre le titre d'archevêque de Paris, ne s'appelle-t-il qu'administrateur capitulaire? Eh! sacred...... je l'intrôniserai, moi : ne suis-je pas le maître de tout faire?

Deux superbes perles orientales à ma sœur Borghèse que j'ai appelée .... Je n'écrirai pas ce mot, il est trop vilain. Je dois établir pour maxime que les sœurs de l'empereur ne doivent pas être soupçonnées.

A mon premier officier de bouche, un cabriolet; je lui ai jeté un plat à la tête, parce qu'ayant trouvé un goût extraordinaire à la fricassée de poulet qu'il contenait, je me suis crû empoisonné. C'était une vision. Guyton-Morveau a analysé la sauce. Ce que j'avais pris pour du poison, était un coulis de champignons. Il est cependant bien fâcheux de ne se rien mettre dans la bouche qu'avec l'idée du poison dans la tête. Joséphine m'ôtait en partie ces frayeurs : j'avais plus d'appétit, parce que j'avais plus de confiance. Ah! Joséphine!

Envoyé vingt douzaines de Clos-Vougeot à Regnault de St.-Jean-d'Angely, après lui avoir jeté un pot d'encre à la figure, parce qu'il ne pouvait exprimer une de mes pensées dans une lettre que

je lui faisais écrire. Regnault a plus de tact que de pénétration. Son style n'est pas assez serré; je ne l'emploierai plus qu'à des rapports.

Donné deux chevaux à mon cocher, Georges, que j'ai renversé de son siége, parce qu'il s'était arrêté deux secondes au tournant d'une rue, dans la crainte de briser une des roues de ma voiture. Mon cocher ne doit jamais s'arrêter. Les devins m'ont dit que je périrais en voiture.

Fait donner cent napoléons d'or à l'huissier de service dans mon cabinet. Je l'ai poussé dans le feu, parce qu'il employait trop de temps à l'attiser. J'ai cru qu'il ne restait là que pour écouter ma conversation avec Rovigo, et qu'il m'espionnait par ordre de l'impératrice. Ce n'est qu'après avoir brûlé la figure du malheureux, aux trois-quarts, que j'ai appris qu'il était sourd. En vérité, je l'avais oublié : les huissiers de service dans mon appartement doivent être sourds comme des pots.

En récapitulant mes vivacités, je vois que ce qu'elles me coûtent est énorme; mais aussi j'ai des plaisirs de roi : je bats des ministres, je bats tout le monde, personne ne me le rend, et j'excite la reconnaissance de ceux que je bats. Joséphine, l'ex-impératrice, m'a dit souvent que je m'exposais beaucoup par ces vivacités; qu'une mauvaise tête pourrait bien un jour me riposter vivement, et m'assassiner pour se venger, ou se tirer d'affaire. Joséphine avait raison. Cette femme avait du sens : elle n'était pas née princesse.

Pensées pratiques, fruits de mon expérience.

J'étais étonné, en arrivant au pouvoir, de la facilité avec laquelle je me faisais obéir; ce n'est

que par l'usage que j'ai vu que si l'obéissance est le résultat de l'instinct des masses, la révolte est celui de leur réflexion.

Je vois les hommes de trop haut pour les aimer; celui qui commande ne les connaît que par leur bassesse ou leur soumission.

Je m'étonne que tant de princes aient attaché un si grand prix à l'amour de leurs sujets. Ces princes-là ont fait le malheur de leurs successeurs, parce que pour être aimés ils ont été trop indulgens. Si ceux qui doivent obéir, se permettent d'aimer ceux qui les gouvernent, ils se croiront aussi le droit de les haïr; il faut donc leur inspirer un sentiment qui ne leur laisse aucune alternative, et je ne vois que la crainte qui garantisse vraiment l'obéissance. On ne jouit vraiment du pouvoir que par la crainte qu'il inspire; c'est là l'effet naturel qu'il doit produire, c'est là son plus noble attribut.

J'aime les flatteries, non parce que je les crois, mais parce qu'elles prouvent l'avilissement de ceux qui me les prodiguent. Les hommes qui s'avilissent ne conspirent pas.

En me rappelant les rêves de ma jeunesse et les pressentimens d'un âge plus mûr, je vois maintenant que j'avais la prescience du futur, et que j'étais prédestiné pour le rôle que je joue maintenant. La fatalité, c'est Dieu; Dieu, c'est la fatalité.

Il est heureux que mes principes ou mon instinct m'aient toujours rendu l'ennemi des hommes et de leurs institutions. Si j'avais aimé les hommes, je n'aurais pas pu les gouverner avec cette inexorable sévérité que leurs derniers égaremens prescrivent; si j'avais respecté leurs institutions, je n'aurais pas pu les détruire avec cette fermeté

qu'aucun doute, aucun scrupule ne déconcertent.

L'instinct est bien extraordinaire chez moi : il me montre dans tout homme un ennemi, et dans toute femme une proie. On m'a comparé au tigre : Que je ressemble au tigre ou au lion, peu m'importe ; si, quand cela est nécessaire au maintien de mon pouvoir, j'ai l'impitoyable férocité de l'un et la terrible colère de l'autre. Il y a un langage que je n'ai jamais entendu, c'est celui du sentiment. Les délices de l'amour me semblaient des chimères, ses tourmens une chose ridicule ; les plaisirs de la bienfaisance, les émotions de la pitié n'ont jamais eu d'accès dans mon cœur. Cette froideur est la plus grande qualité d'un homme destiné à commander aux autres. Alexandre aimait, il a mal fini ; César était aussi susceptible de sensibilité, il est tombé sous les coups de son propre fils. Auguste a été cruel, ce n'est que quand il a été affermi qu'il a paru humain. S'il eût été menacé ensuite, il eût été inexorable dans ses vengeances. J'aime Attila ; il n'avait point de pitié ; Tamerlan était trop généreux ; Gengiskan avait trop de grandeur d'âme. Parmi tous ces hommes-là, je n'en vois aucun qui me vaille, ou plutôt je possède toutes leurs qualités réunies sans avoir leurs faiblesses. Je suis né pour commander au monde. J'ai entendu Rœderer me citer une maxime dont voici, je crois, le sens : « Il faut croire n'avoir rien fait, tant qu'il reste quelque chose à faire » J'aime cette maxime, j'en veux faire mon *motto*. Dans le fait, j'oublie tout ce que j'ai fait, je suis insensible à mes triomphes, à mes progrès, quand je vois tout ce qui reste encore debout autour de moi. Ce n'est que de l'ensemble que je jouirai. Ce n'est que quand j'aurai tout détruit et tout recréé, que je me reposerai. Encore me reposerai-je ? Non, je déteste le repos, c'est mon

plus grand ennemi ; si je dois périr, c'est par le repos.

Je n'ai jamais été frappé de la gloire des autres que pour l'envier, et de leur pouvoir que pour le détruire. Je me suis trouvé avec les monarques de la terre, leur présence ne m'a inspiré d'autre émotion que celle de la haine. Et cependant le vulgaire les respecte. Ah ! je les réduirai si bas, qu'on n'osera pas même les plaindre.

Il y a une chose qui exciterait en moi un rire inextinguible, si mes muscles pouvaient se prêter à ce genre de convulsion ; c'est l'espoir qu'on a en général de me voir humain quand je serai redouté autant que je dois l'être, et généreux quand tout sera arrangé selon mes plans. Pauvres idiots ! vous ne connaissez pas mon cœur : je n'ai jamais été humain ou généreux que par politique, et quand je pourrai tout oser sans imprudence, c'est alors que ses replis se développeront à l'univers épouvanté ! ô que de délices ce moment me promet !

J'ai été Jacobin dans la révolution, ou plutôt, ainsi que les libellistes m'en accusent, j'ai été terroriste, tueur, mitrailleur ; je leur accorde tout cela, parce que l'ensemble de ma destinée l'explique et le justifie. Ce parti convenait à mon instinct, et si je n'étais pas empereur, j'aurais voulu être Roberspierre.

La preuve de l'affinité qu'il y a entre ce parti et moi, c'est que tous les Jacobins que j'ai employés m'ont servi fidèlement. Je sais qu'ils aiment mes mesures acerbes, et que partout où il y a sévérité et oppression on est sûr de l'alacrité avec laquelle ils prêtent leur ministère.

J'ai eu lieu de juger les hommes qui ont survécu à la révolution après y avoir joué un rôle. Ils

sont vains de l'influence qu'ils ont eue, parce qu'ils prétendent qu'elle fut la récompense de leur caractère et de leurs talens; mais en général, je les ai trouvés peu habiles dans l'administration, et peu fermes dans leur marche. Ils ont plus de pénétration que de connaissances, et plus d'astuce que de fermeté. Ce sont des tigres qui, en perdant leur férocité, sont devenus des chats.

Syéyes est un métaphysicien sans idées claires et sans caractère décidé. Ainsi que le dit Talleyrand, on l'a cru profond, il n'est que creux; son silence, qu'on attribuait à une haute prudence, n'était quelquefois que le résultat d'un défaut d'idées, et presque toujours celui de sa timidité et de son indécision. Quand j'ai vu cet homme de près, j'ai été surpris de sa nullité. Cependant, comme il avait acquis une certaine finesse par l'habitude où il était de jouer un rôle calculé, je n'aurais jamais pu écraser sa réputation sans le secours de Cambacérès.

Cambacérès a un vilain nom et un mauvais renom. Cependant je l'ai comblé d'honneurs et chargé d'ordres et de richesses. Il en est tout surpris, j'en suis étonné moi-même. Il n'y a qu'heur et malheur dans ce monde. On dit qu'il a l'air d'un singe; n'importe, j'ai chamarré ce singe-là; les magots de la Chine brillent quelquefois des plus vives couleurs. Il faut qu'il y ait à ma cour des hommes plus laids que moi; quand on rit de leur figure, on ne s'occupe pas de la mienne.

Talleyrand est le seul homme de mon empire qui ait osé me mystifier; c'est celui que je croyais le moins capable de tant d'audace. Les courtisans consommés méprisent l'idole qu'ils semblent adorer, et sont par cela même toujours prêts à la briser. Je dois me méfier de ces gens-là; Talleyrand est trop riche.

Les généraux sont maintenant ceux qui m'embarrassent le plus. Depuis que je leur ai donné une grande existence, ils sont jaloux les uns des autres. Les honneurs les ont rendus orgueilleux; les richesses ont fait d'eux des hommes plutôt avares qu'avides. J'en suis fâché; j'aimerais mieux les voir dépenser avec prodigalité, qu'amasser avec parcimonie. J'ai eu tort de leur donner des domaines, malgré le soin que j'ai pris d'ordonner que mes donations situées en Allemagne fussent échangées contre des biens situés en France. Ils ont rêvé qu'ils avaient des propriétés, et ils ne font plus la guerre avec tant d'empressement. Que serait-ce, si je leur avais donné des châteaux et des terres, et s'ils avaient goûté les délices et les honneurs de la vie seigneuriale !

Mes vétérans meurent; je ne serai bientôt plus obligé d'être général, il me suffira d'être despote.

Bientôt il n'y aura plus de batailles en Europe, parce qu'il n'y aura plus d'autres troupes régulières que les miennes. Je laisserai aux souverains des gardes, c'est-à-dire des géôliers. Mais l'Angleterre!

Je hais tout ce qui est Anglais, tout ce qui présente à mon imagination quelque chose d'anglais. Je n'ai rien pu contre ce pays; pourrai-je quelque chose contre lui? Oui, si la fatalité le veut. Mais n'est-il pas décidé que rien ne résiste à Napoléon?

Lorsque j'ai fait visiter les papiers de l'impératrice Marie-Louise, j'y ai trouvé une phrase qui m'a plu, et que j'ai transcrite sur-le-champ: « Le cœur de Napoléon est comme la lave du volcan qui est en fusion tant qu'elle est brûlante, et qui le dispute en dureté au marbre lorsqu'elle est froide. » C'est comme celà qu'un grand homme doit aimer; l'amour ne doit être en lui qu'une fureur physique,

à laquelle succède le plus grand calme lorsqu'elle est satisfaite.

Je n'ai pas plu aux femmes que j'ai désirées, et celles qui ont voulu de moi ne me plaisaient pas. Je dois avouer que l'organisation de mon cœur est bien bizarre. Les autres hommes jouissent dans des sentimens ou des transports partagés, cela me déplaît : je veux jouir seul et surprendre l'agonie de la douleur dans l'objet dont je ravis les faveurs. C'est là un vrai plaisir de prince ; je veux l'interdire à tous mes sujets ; je veux que partout le viol soit puni de mort.

On parle des embarras du pouvoir, des chagrins qu'il cause, des soins qu'il impose. Ceux qui s'en plaignent ne l'aiment pas ; ils ne savent pas comment en jouir.

Le commerce unit les hommes, tout ce qui les unit les coalise tôt ou tard ; donc le commerce est funeste à l'autorité ; je dois proscrire le commerce.

Tout gouvernant qui considère les hommes comme des individus, ne pourra jamais en user selon que son intérêt ou ses vues l'exigent. Il ne doit les voir qu'en masse ; ce sont des abstractions sur lesquelles s'exercent ses calculs et dont il ne connaît la valeur que par les résultats. Syéyes m'avait un jour dit quelque chose comme cela pour expliquer ma manière de traiter mes semblables. De ce qui était un reproche j'ai fait une maxime. C'est ainsi que les hommes de génie profitent de tout, même des poisons.

Je n'ai pas lu beaucoup l'histoire, mais je crois savoir, par les extraits que j'en ai fait faire pour mon usage, qu'à mesure que les dynasties s'éloignent de leur berceau, elles se détériorent. Le grand homme qui les établit, donne au pouvoir une énergie qui dure pendant plusieurs siècles ; mais il arrive des

hommes qui ne sont pas nés pour être rois, qui ont des inclinations douces, des idées fausses de justice distributive, qui écoutent les plaintes que produisent des abus nécessaires, que le nom de père de leurs sujets enivre ; enfin qui ne savent pas que si l'oppression fait gémir les hommes, elle les tient en même temps dans le degré d'obéissance où il faut qu'ils soient toujours (car l'oppression n'est pas la tyrannie). Ce sont ces hommes qui perdent tout, et comme il est plus facile de les imiter que de maintenir l'autorité au point de rigueur et de sévérité nécessaire à son existence, dès ce moment tout décline : la majesté souveraine tombe dans des trivialités qui la rendent ridicule, la puissance royale s'exerce dans des actes de modération et d'indulgence qui la corrompent ; et il résulte, en dernier lieu, de la bonté des souverains et de l'amour des sujets, la chute des premiers et la révolte des seconds. Les hommes, les Français surtout, sont atroces quand on les déchaîne, et leur amour apparent pour leurs rois a prouvé qu'il n'était qu'un sentiment faux, perfide, dangereux, précurseur enfin d'une rage qui dévore sans pitié tout ce qu'ils paraissaient adorer. Je n'étais pas Français, j'étais Corse ; en tuant des Français pendant la révolution, j'éprouvais les délices de la vengeance. Et lorsque j'ai régné sur cette nation, lorsque je me suis trouvé l'arbitre de ses destinées, j'ai juré de la punir d'avoir été l'instrument de l'esclavage de mon pays, et ensuite celui de la rébellion et de l'anarchie. Ne suis-je pas souverain maintenant, et même le plus puissant monarque qu'il y ait au monde ? Et ne dois-je pas laver dans le sang de ces révoltés les attentats qu'ils ont commis contre la royauté ? Je suis content, quand je vois cette race impie s'éteindre en servant mes projets, en ajoutant à ma

gloire et à ma puissance, et quand j'aurai vu le dernier des Français mourir en combattant pour moi, je croirai avoir rempli mes destinées. La postérité dira que j'ai usé avec un art merveilleux du fol amour-propre et des idées de cette nation; je l'ai appelée le grand peuple; et ce grand peuple s'est cru le peuple romain; il n'a plus envisagé que la domination universelle. Mais qu'était-ce qu'un citoyen romain comparé à un bourgeois de Paris ? Les imbécilles ne font pas ces réflexions; ils ne voient pas qu'avec ce titre de grand peuple, je les ai avilis et décimés plus qu'aucune nation ne l'a encore été par un de ses chefs. Néron brûlait Rome, moi j'incendie la France, et les larmes qu'il faisait couler dans sa capitale, moi je les vois couler dans tout mon empire. Je hais tous les hommes; pour les bien gouverner il faut les haïr. Le grand peuple qui a la vue courte, heureusement pour moi, ne voit pas que j'associe chaque jour à sa grandeur de nouvelles nations, égales à lui en droits, ou plutôt en esclavage, et que son titre n'est plus qu'une splendide dérision dès le moment qu'il le partage avec des Allemands, des Hollandais, des Italiens, etc. Salut au grand peuple!

N.° VII.

Lettre de Joséphine à Napoléon.

Navarre, le 28 mars 1811.

Aux îles d'Hières, dites-vous ? Ah ! c'est aux îles d'Hières qu'il faut que j'aille, pour ma santé ! tel est le conseil que vous me faites donner par madame de la Rochefoucaud. Et, quand je serai aux îles d'Hières, que fera-t-on de moi ? Eh bien, me dit une voix secrète, on vous jettera dans la mer. Les joies de la France, avez-vous dit, doivent être pour moi un triste tableau, auquel il faut que je me dérobe. Les joies de la France ! Vous y croyez donc ? Non, vous n'y croyez pas : vous n'avez pu, en si peu de temps, vous faire une si grossière illusion, après tout ce que vous m'avez dit de la cruelle légèreté des Français, et de ce que vous appelez leur noire ingratitude. Sans doute celle à qui vous avez transmis mes honneurs et mes droits, n'aime pas que je sois si près du théâtre où vous l'environnez de tant de splendeur. Mon image la trouble, ou peut-être l'exemple de ma chute, et les mauvais traitemens que vous me faites essuyer, lui donnent des pressentimens importuns. On la dit bonne ; mais elle est femme, et elle serait la première de son sexe qui ne serait pas jalouse de celle dont elle a usurpé les droits, et inquiète des sentimens quelconques que l'habitude peut avoir laissés dans un cœur sur lequel elle veut régner, sans doute, toute entière. Quoi qu'on

m'ait dit de ses répugnances et de ses pleurs, quand il a fallu qu'elle se soumît à vous épouser, je ne puis croire qu'elle s'y soit prêtée de mauvaise grâce, et, par conséquent, qu'elle soit indifférente aux affections passées ou présentes de votre cœur, ou plutôt de votre imagination. J'ai donc lieu de craindre que ses inquiétudes, combinées avec ses caprices, ne portent beaucoup plus loin qne vous ne l'aviez voulu ou calculé d'abord, les précautions qu'elle cherchera à prendre contre vos souvenirs, et les sacrifices que vous croirez devoir à sa tranquillité. En effet, si je juge du sort qui m'attend par celui qui m'a poursuivi depuis le moment que votre violence et votre tyrannie m'ont dépouillée de mes droits, je n'entrevois qu'un avenir affreux, que des persécutions d'autant plus cruelles qu'elles sont de tous les instans, qu'elles s'étendent sur tous les actes de ma vie, sur mes liaisons, sur mes habitudes les plus chères, sur mes goûts les plus innocens. Entourée d'espions, ou plutôt de gens qui, non contens de me surveiller, s'arrogent encore le droit de me prescrire ce que je dois faire, dire et penser, je ne puis jouir ni de la société ni de la retraite : on me désigne ceux que je dois voir, ceux que je dois éviter, et il se trouve que les premiers me sont odieux, et que les derniers sont les seuls qu'il me conviendrait de recevoir. Si je veux rester seule, on craint que je n'écrive, que je ne complotte, que je ne prépare des révélations. L'empereur désire un jour que j'aille prendre les bains qui conviennent à ma santé ; il me laisse le choix de l'endroit, et celui du moment de mon départ. A peine suis-je en route, qu'un de vos courriers confidentiels m'arrête, me signifie l'ordre de retourner, me sépare des personnes que j'ai choisies, me jette

dans une voiture envoyée par vous, m'escorte comme un prisonnier d'état, et me laisse à Malmaison, où je trouve mes gens dispersés, mes appartemens en désordre, et où je passe la plus mauvaise nuit au milieu de la solitude, de l'abandon, des privations et des inquiétudes de tout genre. Le lendemain, Savary arrive; ce Savary que j'ai vu traité par vous comme un polisson, et qui l'a toujours été par moi comme un soldat sans éducation et sans talens; cet homme qui, autrefois, m'inspirait du dégoût, et qui, maintenant, me fait horreur, ose prendre des airs importans avec moi, me parle par sentences, me répond par monosyllabes. « Madame, » me dit-il, « quand on est dans votre position, on doit s'observer, pour ne donner aucune inquiétude à l'autorité suprême, aucun aliment à la malignité. — Eh bien! monsieur, qu'y a-t-il de commun entre votre grave sentence et le traitement que j'éprouve? — Madame, vous ne m'avez pas permis d'appliquer cette sentence à votre conduite. — Eh! de quel droit prétendez-vous la juger? Suis-je sous la surveillance de votre détestable police? — Madame, je ne juge pas, j'exécute. — Ah! mais j'espère que vous n'êtes pas venu pour m'exécuter: votre dernière sentence me fait frémir. — Madame, vous devez avoir trop de confiance dans les bontés de l'Empereur, pour croire que jamais il puisse me charger d'une telle mission. — Mais, s'il vous en chargeait? — S'il m'en chargeait, me répondit le brigand, avec tous les signes de la confusion, s'il m'en chargeait...... et il s'arrête encore. — Oui, s'il vous en chargeait? — Madame, personne n'ose désobéir à l'Empereur. — Ah! non, surtout quand on trouve un plaisir barbare dans l'obéissance. Mais, venons-en, continuais-je, à l'objet

qui vous amène : est-ce l'Empereur qui vous envoie ? Quel est cet étrange caprice qui l'a saisi, cette esclandre qu'il m'a fait faire au milieu des chemins ? Suis-je aussi, moi, enveloppée dans ses soupçons, et a-t-on trouvé le secret de me comprendre dans une conspiration ? Je pars, parce qu'il m'invite à partir ; je vais aux eaux de Spa, parce qu'il me laisse la liberté de choisir l'endroit qui convient le mieux à mon goût ou à ma santé ; et, après avoir cru m'être mise à l'abri de ses conjectures et de son mécontentement, je me trouve arrêtée, comme un malfaiteur, sur la grande route ! — Madame, Bruxelles est sur la route de Spa, et Spa est une ville toute anglaise, voilà tout ce qu'il m'est permis de vous dire. La réflexion en est venue à l'Empereur, au milieu de la nuit. J'ai été éveillé par ses ordres ; et, une demi-heure après, le courrier partit, pour vous ramener sur vos pas. — Mais, où aller ? — Dans le midi. — Non ; Fouché y est. — Dans l'Est, à Plombières ? — Non : il y a trop mauvaise compagnie : cela n'est pas digne de votre rang. — Mon rang ! est-ce que j'en ai un ? — Vous êtes impératrice-reine couronnée. — Oui, oui, couronnée d'épines ! — Madame, l'Empereur veut que vous soyez respectée et respectable. — Dites plutôt qu'il ne m'a laissé du rang que j'ai occupé, que l'esclavage auquel il me dévouait, qu'une étiquette qui n'est plus qu'une gêne continuelle, dès qu'elle ne sert pas à la représentation ; dites qu'il me tyrannise maintenant, sous prétexte de mon rang, comme il le faisait auparavant, sous prétexte de ma qualité d'épouse.

Et, dans le fait, Napoléon, si je suis encore reine, pourquoi ne suis-je pas libre ? pourquoi ne m'est-il pas permis de voir qui je veux ? pourquoi votre police me surveille-t-elle ? pourquoi suis-je

poursuivie par votre autorité, comme si j'étais une personne mal intentionnée ? Ah ! vous le savez, puis-je vous nuire, puis-je violer ces sermens dont les effrayans apprêts et les redoutables formules me font encore frissonner ? Puis-je oublier sur quoi j'ai juré d'être silencieuse comme la tombe, et quels sont les affreux malheurs qui seraient la suite de mon indiscrétion ? Et que puis-je, dans mon isolement, dans mon impuissance ? Vous m'avez tout ôté, tout ravi, jusqu'à mes enfans ! Vous aurez Hortense, m'aviez-vous dit, vous l'aurez trois mois de l'année : elle se partagera entre ses devoirs de fille, d'épouse et de mère. Vaines promesses ! sensibilité fausse ! A peine avez-vous permis que nous nous vissions deux fois, et encore nous aviez-vous tellement fait espionner, que vous avez su qu'en voyant son fils, j'avais dit qu'il vous ressemblait à faire frémir. C'est ainsi que vous remplissez vos promesses ; que vous vous plaisez à exciter des espérances qu'ensuite vous détruisez.

Cette pauvre Hortense ! combien je la plains ! épouse sans mari, reine sans couronne, séparée de la seule personne à qui elle puisse confier ses douleurs, accusée par son époux, calomniée par le public, et méprisée dans une cour qui ajoute l'hypocrisie à la corruption, et qui serait scandaleusement dissolue si vous cessiez d'être sévère : était-ce là le sort que vous aviez promis à ma fille ? Et ne la fixez-vous près du théâtre de votre magnificence, que pour lui faire sentir plus cruellement ses misères ; que pour la rendre l'objet des mépris de votre concubine et des insultes de votre sœur Pauline ; de cette Pauline, qui eut l'impudence de s'établir au Petit-Trianon, quand, après m'avoir répudiée, vous allâtes, en feignant un chagrin hypocrite, habiter le Grand-Trianon ; de

cette Pauline qui, bravant tous les bruits répandus, voulut satisfaire, en même temps, sa vanité et sa haine contre moi, en faisant mettre dans les journaux, qu'elle s'était rapprochée de vous pour adoucir l'isolement où vous mettait votre divorce, et que vous trouviez de *grandes consolations* dans sa compagnie.

Et voilà la femme à qui vous permettez de tenir sur Hortense les propos les plus indignes, et d'influencer l'esprit de votre frère Louis, au point que celui-ci donne publiquement à son épouse les noms les plus outrageans ! Ah! lorsque, sous la pourpre et le diadème, je voyais mon sort envié par celles qui n'en connaissaient pas toutes les rigueurs, qui, ne jugeant que d'après des dehors imposans, ignoraient vos violences et mon état habituel de crainte et de désespoir, je croyais alors qu'on ne pouvait être plus malheureuse. Mais depuis, j'ai connu des souffrances dont je n'avais aucune idée. En vérité, je crois que j'avais le pressentiment de toutes mes douleurs, lorsque je luttais contre l'affreuse combinaison qui, tout en me dépouillant de mes droits, ne m'a laissé ni le repos qu'on trouve dans l'obscurité, ni l'indépendance qui suit un divorce. Je n'eus jamais tant de courage, et je dirai même d'héroïsme : pendant quinze jours, je résistai avec avantage à une violence dont l'explosion, ainsi que vous le dites vous-même, suffit pour donner une secousse à l'univers, et sans l'escobarderie que me fit Cambacérès, jamais je n'aurais paru approuver publiquement un acte qui excitait en moi une horreur que je n'avais jamais éprouvée et que je ne puis rendre. Hélas ! les Français ne sauront pas que je n'ai jamais aimé le rang auquel ma mauvaise fortune m'avait élevée ; que j'ai long-temps refusé de me prêter à la cérémonie de mon couronne-

ment ; que je n'y aurais jamais consenti, sans la promesse qu'on me fit de donner à mon fils un sort brillant, perspective qui me séduisit, m'enivra, et à laquelle je sacrifiai les suggestions de mon bon sens, celles de mon instinct, et tous mes pressentimens. Objet de ridicule pour les uns, d'étonnement pour d'autres, de haine pour plusieurs, quand leurs sarcasmes et leurs conjectures me donnaient tant de célébrité, ils ne savaient pas de quels sacrifices amers, cruels, mon élévation avait été suivie ; et lorsque, depuis, ils m'ont accusée de la plus criminelle des complaisances, ils ignoraient cette affreuse intrigue dont je ne devins complice que quand il fallut en cacher les suites affreuses ; intrigue qui trompa ma fille, et qui, après avoir été combinée pour satisfaire ce désir impétueux, comme tous vos désirs, de transmettre votre couronne à des héritiers dont vous seriez le père, n'a eu d'autre résultat que de jeter le déshonneur sur mes enfans, de répandre le désespoir dans le cœur de ma fille, la rage dans celui de son époux, et, à vous, de vous faire jouir, comme vous aimez à jouir, de plaisirs atroces, illicites, et de l'avilissement, de l'agonie des êtres qui les produisent sans les partager, et qui sont frappés de leurs suites funestes sans en avoir goûté les douceurs. Sans doute, je dus alors venir au secours de la victime de la plus puissante des illusions, comme de la machination la plus infernale. C'est à ce que je fis alors, pour soulager un cœur brisé ; à ce que j'ai fait depuis, pour cacher le plus révoltant de tous les scandales, scandale qui, dans tous ces temps modernes, n'a jamais été plus multiplié que dans votre famille ; c'est à ces efforts, inspirés par la pitié, que je dois ce mépris public qui me poursuit dans mon exil, et qui sert si bien vos calculs, parce qu'il

rend moins intéressante celle de vos victimes, la plus malheureuse et la plus injustement sacrifiée.

Cependant, les Français n'ont pas été aussi cruels que vous pour l'infortune, et je pourrais vous citer des preuves de bonté, de compassion de la part de plusieurs, qui vous prouveraient que cette nation n'est pas aussi vile que vous la supposez, ni aussi cruelle que vous voulez la rendre. Je vous ai entendu dire quelquefois qu'une nation légère finit par aimer les souverains qu'elle redoute. Je ne pouvais alors contester la vérité de cette maxime, car je jugeais les Français, d'après ce que vous m'en disiez, et vous ne faisiez que me répéter les rapports de vos ministres et les exagérations de vos flatteurs. Mais, depuis, étant plus rapprochée d'eux, j'ai pu mieux connaître ce qu'ils pensent de vous. Je ne vous le dissimulerai pas, quelle que soit la rage que vous inspire la vérité ; vous seriez trop heureux, si vous jouissiez de vos illusions sans mélange ; et, puisque je vous ai enseigné les premiers élémens de l'histoire, je puis bien, sans pédantisme, vous faire une citation et vous dire que je remplis près de vous les fonctions de l'esclave qu'on mettait, à Rome, derrière les triomphateurs, pour leur rappeler qu'ils étaient hommes. Les Français vous obéissent, parce que la révolution a froissé leur caractère, et que vous les avez reçus tout meurtris, tout ensanglantés des bras de cette horrible marâtre. Vous leur faites peur ; et quand ils veulent effrayer leurs petits enfans, ils leur disent que vous allez paraître. Ce dernier trait, que j'ai remarqué presque partout, est caractéristique ; il indique la nature des sentimens que vous inspirez, et ce que deviendrait votre pouvoir, si vous cessiez d'avoir les moyens d'être quelquefois terrible et toujours menaçant. Ils se consolent de

leur esclavage, en songeant que la tyrannie qui pèse sur eux ne tient qu'à vous, qu'à votre caractère, qu'à votre existence, et qu'elle finira avec vous; ils justifient leur humiliation actuelle, par leurs souffrances passées, et leur soumission, par les affreuses tortures que vous leur infligeriez, s'ils osaient résister. « Il n'est pas Français, » disent-ils; et ils trouvent une espèce d'orgueil dans l'idée qu'au moins la France n'a pas produit un monstre tel que vous. Car c'est ainsi qu'ils vous appellent. « Nous avons été livrés pendant quelque temps, » ajoutent-ils, « à d'affreux brigands, mais ils n'étaient pas endurcis comme le Corse : ceux qui ont eu le temps de se repentir se sont repentis. Roberspierre le farouche allait être clément quand il a été écrasé; mais Napoléon le féroce peut-il jamais le devenir ? » Si vous cessiez de payer vos préfets, vos juges, d'enrichir vos généraux, de prodiguer l'or et de permettre le pillage à vos soldats, vous verriez partout ce silence, présage terrible de la chute des tyrans et du mécontentement des peuples. Le Français est maintenant réservé, sombre : ces dispositions sont l'antipode de ses habitudes, de son caractère; il aime à parler, à chansonner; il est malin, railleur, sans être caustique; vous l'avez forcé à se taire, mais il prodiguera en exécrations à votre mémoire, ce qu'il ne peut vous donner maintenant en calembourgs et en bons mots.

Votre dynastie! ah, mon dieu! combien vous trouveriez ce mot ridicule si vous connaissiez l'état réel de l'opinion dans les pays sur lesquels pèse votre joug de fer! Mon cher, votre dynastie est un rêve dont vous serez désabusé avant d'arriver à ce moment terrible où l'on est désabusé de tout. Ce bambin dont on célèbre la naissance au

bruit du canon, des cloches, des feux de joie, que tant de mauvais poètes ont déjà chanté et chanteront probablement encore, les autres bambins qui pourront encore survenir, toute cette lignée de bâtards dont s'enorgueillira votre virilité ranimée, sera confondue avec vous dans le même tombeau et ne vous survivra pas deux jours. Où sont les appuis futurs de vos enfans? Est-ce dans l'intérêt de vos généraux, qui se battront entr'eux pour partager votre héritage, si toutefois vous laissez survivre un seul de ceux qui ont été les compagnons de vos succès ou les auteurs de votre fortune? Est-ce dans vos ministres, qui sont maintenant presqu'aussi odieux que vous, et qui, depuis que vous avez renvoyé Chaptal, Talleyrand et Fouché, ne sont, excepté Champagny, que vous ne tarderez pas à renvoyer aussi, que des exécuteurs stupides de toutes vos volontés, quelqu'absurdes ou barbares qu'elles soient? Est-ce dans le Sénat, que vous cherchez à rendre odieux et ridicule, et que vous employez comme un paratonnerre pour qu'il attire ou neutralise la foudre qui vous menace?.... Hélas! hélas! il faut vous en consoler d'avance : votre nom, et tout ce qui le porte, sera en exécration après votre mort, et il vaudrait mieux pour vos enfans qu'ils héritassent du patrimoine de leur grand-papa d'Ajaccio que du vaste empire que vous leur destinez. Croyez-en une femme que vous avez trop maltraitée, pour qu'elle s'aveugle sur votre sort, ou pour qu'elle ménage votre vanité : votre trône s'écroule avec vous; parce que tout se rattache à vous, parce que vous êtes si jaloux de votre puissance, que vous la tenez toute comprimée dans vos mains, en sorte qu'elle s'évaporera lorsque ces mains cesseront d'avoir le mouvement et la force.

Vous penserez encore en lisant cette lettre, comme vous le fîtes au sujet de la dernière que je vous écrivis, que j'ai puisé toutes les vérités que je vous adresse dans la correspondance de Fouché. Vous avez donc oublié (eh! que n'oublie-t-on pas quand il est question d'une femme répudiée!) que vous admiriez autrefois le style de mes lettres, que je corrigeais les vôtres, et que j'ai quelquefois eu la tâche de les composer tout entières. Qu'ai-je à faire avec ce pauvre Fouché, si ce n'est que sa chute a dû suivre la mienne, parce qu'il s'était prononcé contre votre scandaleux divorce? Vous avez cru qu'il avait quitté Arles incognito, pour venir me visiter ici; vous avez envoyé des espions qui, s'ils vous ont dit la vérité, ont dû vous prouver que le pauvre homme, qui éprouve sans doute maintenant autant de peur qu'il en a fait aux autres, n'a jamais songé à me voir. Quant à ses lettres, j'en reçus de lui une de condoléance après ma chute et une de doléances depuis la sienne. Elles n'existent plus; vous ne les aurez pas; d'ailleurs il y était à peine question de vous. Ah! ah! votre concubine a donc de la tête, elle sait vouloir et peut oser. Gare à vous, monsieur le Tyran! celle-ci ne se laissera ni battre ni insulter; elle n'aura pas la douceur de votre colombe, comme vous aimiez quelquefois à m'appeler, quand après vos emportemens vous reveniez à ce ton de bienséance qui ne doit jamais abandonner les hommes qui ont reçu de l'éducation et qui ont vécu dans la bonne société. Vous portez donc le chien favori de Marie-Louise, quoique, dit-on, il vous morde quelquefois; pauvre animal, je le plains comme ce petit chien que je vis un jour au Jardin des Plantes dans la même cage qu'un tigre. Celui-ci cédait en général quand l'autre lui montrait les dents; mais le tigre retrouva

un jour son instinct et le chien fut dévoré. Je voulais d'abord vous parler uniquement, en commençant cette lettre, de l'insolente proposition qu'on m'a faite de votre part de me rendre aux Iles d'Hières, ce qui est synonyme du château d'If; mais comme on aime à causer avec ceux avec qui on a eu l'habitude de vivre, je me suis laissée entraîner plus loin que je n'aurais dû, et j'ai oublié ma colère pour soulager un peu mon ressentiment. Sans doute j'irai aux Iles d'Hières, si vous avez décidé qu'il fallait que j'y allasse; mais songez qu'il faudra m'y traîner. Adieu, ne troublez pas le repos d'une femme que vos premiers amis ont rendue veuve, et qui l'est une seconde fois par vous. Oubliez que vous m'avez indignement traitée, et j'oublierai que j'ai droit de me plaindre. Ah! que ne pouvez-vous consentir à ne plus entendre prononcer mon nom que quand on vous dira que Joséphine et les secrets dont elle était dépositaire sont ensevelis dans la tombe!

J. B.

N.° VIII.

« Son empire est détruit, si l'homme est reconnu. »

Dépêches secrètes. — Espionnage extérieur.

Pétersbourg, 10 février.

Il y a quinze jours que je suis dans cette capitale ; j'ai passé par toutes les présentations d'usage, je connais toutes les femmes à la mode, je suis admis chez tous les princes, princesses et ministres ; je converse familièrement avec l'Empereur, j'ai eu deux entretiens particuliers avec lui, et conformément à ce qui m'a été ordonné, à ce que j'ai pratiqué dans toutes les cours où j'ai passé, je vois peu l'ambassadeur français ; je le fronde même quelquefois. Avant d'entrer dans le détail de ce que j'ai vu ici, je dois tracer un tableau rapide des cours que j'ai visitées, lorsqu'elles se sont trouvées sur la route qui m'a été tracée, et comprises dans les instructions que j'ai reçues.

A Stuttgard, je n'ai pas vu la cour : il n'y en a point : les seigneurs sont dans leurs terres, le roi est isolé, la reine ne se montre presque jamais en public. J'ai vu l'opéra : rien de brillant dans les loges, tout était triste et mélancolique ; j'ai voulu faire parler quelques Wurtembergeois, ils ont regardé mon uniforme, mon étoile, et se sont tus. Partout où j'ai passé, on s'attend à être réuni à la France ; les bons Germains sont résignés, et disent : « En porterons-nous double bât, double charge ? » — Je suis arrivé à Munich : j'ai bientôt

été introduit dans tous les cercles de la cour, et au bout de huit jours, j'étais au mieux avec la comtesse de B......, maîtresse de Montgelas. Elle est vieille, je lui ai prouvé qu'elle est fraîche comme Hébé; elle radote, je lui ai dit que sa conversation avait tous les agrémens de celle d'une petite maîtresse française; elle s'habille comme on se mettait il y a quarante ans, je lui ai parlé de son goût, de son élégance...... Résiste-t-on à cela? Toutes ces flatteries venant d'un jeune homme qui voyage accompagné d'un chef de bureau des affaires extérieures, et que celui-ci a eu le soin de faire passer pour un parent de Napoléon, ont produit le meilleur effet. J'ai témoigné beaucoup d'admiration pour Montgelas, que la bonne dame aime à la vérité à la folie, mais comme on aime à la cour, sauf les passades. Je lui ai dit que l'empereur, qui se connaît en hommes, le regardait comme un des plus grands administrateurs de l'Europe, et un des plus attachés au système continental; et ce qui est étonnant, avais je soin de répéter souvent, c'est qu'avec toute la profondeur d'un homme d'état, et cette aptitude aux affaires les plus compliquées, on dit qu'il écrit notre langue avec la plus grande facilité et la plus aimable élégance. La comtesse fut pendant longtemps sans m'offrir de lire quelques-unes des lettres de l'homme qu'elle aimait à m'entendre louer. Je me souciais fort peu qu'elle me les lût, il me suffisait de savoir où elle les conservait. Enfin, un jour, elle me dit : « Vous aimez Montgelas sans le connaître suffisamment : que sera-ce quand je vous aurai montré quel sang-froid, quelle gaîté même il conserve dans les occasions les plus difficiles! » Elle sonna mademoiselle Reuss, sa confidente, une espèce de demoiselle de compagnie,

comme il y en a tant en Allemagne, une femme jolie, une fringante Bavaroise, qui passe à Munich pour avoir partagé temporairement la couche du plus grand des personnages. (Je ne répète ici qu'un bruit, et je le répète parce qu'on m'a ordonné de les recueillir tous.) « Ma bonne amie, » lui dit-elle, « apporte-moi ma cassette couleur de rose. » — La bonne amie rougit beaucoup en me voyant; elle parut hésiter de faire ce qu'on lui demandait. « Va donc, ma petite, c'est pour un de nos amis qui est digne de connaître notre cher Montgelas. » Enfin, elle apporta la cassette rose. On en tira avec appareil plusieurs paquets étiquetés, qui me parurent aussi bien en ordre que la généalogie la mieux conservée, et on me lut avec emphase une lettre de Montgelas, écrite de Bareuth, lors de sa fuite dans cette ville en 1801. Il y tournait en ridicule toute la cour de Bavière, jusqu'à l'électeur, ce que madame la comtesse voulait me faire prendre pour du sang-froid au milieu de l'infortune; il y déclamait contre les émigrés français, ce qu'elle appelait de l'indépendance d'opinion. Enfin, il lui donnait la description d'un bal masqué, dans lequel un masque, qu'il croyait être Pichegru, lui avait dit : « Que fais-tu ici, scélérat? Viens-tu nous espionner pour le compte de Buonaparte? » Le pauvre homme! s'écria d'un ton attendri la comtesse, et cela me rappelait le pauvre homme du Tartufe. Je n'ai pas besoin de dire que j'appelai dans mes yeux les larmes les plus hypocrites que j'aie jamais versées, et que mon pieux enthousiasme produisit des éloges aussi exagérés que l'admiration de la bonne comtesse était folle. En ce moment, on entendit la voiture du premier ministre. « Ah! mon Dieu! » dit la comtesse, « c'est Montgelas! Mais comment faire?

Il ne faut pas qu'il vous voie ici; il n'est pas jaloux; non, certes, il n'est pas jaloux; mais il est si singulier, si questionneur, si minutieux, si..... Reuss, emporte ces lettres, cette cassette, et monsieur aussi dans ta chambre....... Mais au moins soyez sages. » Reuss, aussi troublée que son amie, mit pêle-mêle les petits paquets dans la cassette rose, l'emporta d'une main, et de l'autre me conduisit, sans façon, par un escalier dérobé, dans sa chambre. Arrivé là, je voulus faire le Français, et brusquer un peu l'aventure; dans tous les cas, si je ne réussissais pas à séduire la gardienne de la cassette, je m'attendais à quelque incident qui me permettrait de mettre en pratique une ruse qui tromperait ce fier ou rusé dragon; car je ne connaissais pas encore le caractère de la jolie Bavaroise. Celle-ci, se sentant un peu pressée, me donna, que dis-je, m'asséna le plus vigoureux soufflet dont une main germanique (ces mains si connues par leurs énergiques efforts) ait jamais puni une tentative impertinente. Je feignis de m'évanouir, je tombai à la renverse avec une vérité qui effraya beaucoup la demoiselle; car on veut bien corriger un insolent, mais on ne veut pas le tuer...... « Mon Dieu! » disait-elle, « il va mourir, il est mort. Imprudente, cruelle que je suis! tuer un homme pour une bagatelle!...... » Et en bouleversant tout pour trouver des sels, elle cassait une carafe d'eau dont je m'attendais à être inondé, mais dont j'aurais bravé les torrens plutôt que de me désévanouir. « Les sels, les sels, » disait la pauvre enfant. « Ils sont chez madame, » et la voilà qui descend avec rapidité l'escalier; je n'ai que le temps de découvrir parmi les petits paquets, celui qui était étiqueté *Paris*, en gros caractères, et de le mettre, non dans mon sein

qu'on allait sans doute découvrir pour me mettre plus à l'aise, mais....... Il suffit que je dise que, malgré mon empressement, je ne manquai pas de présence d'esprit, et fus bientôt en état de reprendre mon rôle d'immobilité. Mademoiselle revint, me fit respirer des sels, m'arrosa copieusement d'eau fraîche, me découvrit la poitrine, plaça sur mon cœur sa main, auteur de tout le mal, mais qui alors était douce et tremblante....... Enfin, je rouvris les yeux et les tournai languissamment sur elle. Comment vous trouvez-vous? » — « Très-bien, au mieux, » en me rajustant avec beaucoup de sang-froid, et je fis ensuite brusquement ma retraite par l'escalier dérobé. « Que faites-vous? » me criait-elle, « mais madame, le ministre, ils sont là, ils..... » Je n'en entendis pas davantage, j'entrai d'un ton déterminé dans la chambre où étaient le ministre, qui ouvrit de grands yeux, et madame qui, pour cacher sa rougeur, couvrait sa figure de ses deux mains. Je les saluai profondément, et une heure après j'étais avec R.... sur la route de Dresde, riant aux éclats de notre mystification, et parcourant avec impatience, avec curiosité, les épîtres enlevées, parmi lesquelles nous remarquâmes la suivante, qui prouvera que maître Montgelas s'évertue quelquefois :

« Mes premières lettres, mon aimable Adélaïde, étaient écrites dans le trouble qu'inspirent toujours des objets nouveaux, et qui diffèrent tant surtout de tout ce que j'ai vu jusqu'à ce jour. Je n'ai pu encore vous parler ni du premier coup d'œil qu'offre la cour du maître de l'Europe, ni de celui-ci, ni de son épouse, ni des dames d'honneur, sur lesquelles vous m'avez demandé tant de détails. Aujourd'hui, moins étourdi, plus

reposé, plus à moi, je puis en partie vous satisfaire.

Je puis d'autant mieux vous donner tous ces détails que j'ai un moyen sûr de vous les faire parvenir et de les dérober à l'active surveillance du gouvernement le plus curieux et le plus soupçonneux qui ait jamais existé. Vous me demandez ce que c'est que la nouvelle cour; ma chère, il n'y a point de cour dans ces gouvernemens militaires: il y a des audiences d'éclat, des présentations d'appareil, des séances solennelles, des revues brillantes, mais aucuns rapports entre le maître et les individus: l'un est trop fier, trop défiant, les autres sont trop soumis, ils sont tenus à une trop grande distance. On remarque quelque audace, quelque assurance dans la démarche de certains militaires; mais ceux-là sont les favoris du jour, ou parce qu'ils servent mieux que d'autres les volontés du maître, ou parce qu'un succès nouvellement obtenu ou un exploit récent les recommande, pour un instant, à sa bienveillance et à ses égards; mais tout le reste est abject: on ne voit que des flatteurs et point de courtisans. Quant à la splendeur de la cour, elle frappe au premier coup d'œil; cette profusion d'or dans toutes les décorations, sur tous les habillemens, étonne, éblouit; mais il n'y a que le goût qui a droit d'être toujours admiré dans ce qu'il produit ou ce qu'il inspire, et l'on est bientôt fatigué de ces meubles plus remarquables par leur inutile richesse que par leur élégance, de ces lourdes et larges broderies qui semblent plutôt destinées à couvrir la gaucherie des parvenus qui les portent, qu'à ajouter aux grâces de la personne ou à la dignité du maintien. Au reste, on est à la cour comme à la parade: chacun prend son poste selon son rang, se tient

ferme et droit jusqu'à ce qu'il ait été inspecté, et défile ensuite quand il a reçu le signal du départ. Les dames ont conservé beaucoup de la tournure française. Eh! quelle révolution, quelle tyrannie pourrait enlever à ce sexe aimable les charmes par lesquels il nous subjugue? Ne le voit-on pas, au contraire, briller par ses grâces et triompher par son courage et ses vertus, au milieu même des discordes de l'anarchie et des attentats du despotisme? Mais j'ai été beaucoup amusé de la différence qui existe entre les dames de l'ancienne cour et celles du nouveau régime. Les unes cherchent à rappeler ce qu'elles ont été, les autres à montrer ce qu'elles sont; et cependant toutes cherchent à s'imiter. Celles qui étaient accoutumées aux grands airs, à l'étiquette, à la représentation, sentent qu'elles perdent en aisance ce qu'elles ont en majesté: on les voit essayer l'air d'abandon et d'assurance des autres, tandis que celles-ci, de temps en temps un peu vulgaires, modèlent sur leurs rivales leurs attitudes, leur démarche, leur port de tête. Ainsi la femme qui essaie de paraître impertinente est une dame de l'ancienne cour, et celle qui vise à la dignité est une novice appelée depuis peu aux honneurs de la présentation, et à peine initiée aux mystères de l'étiquette. Les parures! en vérité, je suis un pauvre juge en pareilles matières. J'ai vu des soieries, des velours de Lyon, des dentelles de Valenciennes, tout cela coupé à la française, pour orner des tailles élégantes et s'assortir à l'aisance et au moelleux des mouvemens; enfin, j'ai cru voir bien des Adélaïdes... Mais, en examinant mieux, je n'ai pas trouvé ce naturel, cet air de bonté, de bienveillance qui la distinguent, enfin, ce je ne sais quoi qui annonce ce qu'elle est, par la naissance et la fortune, sans qu'elle paraisse s'a-

percevoir de ce qui frappe les yeux de tout le monde.

Venons à Napoléon, qui est votre héros, mais qui n'est plus tant le mien depuis que je l'ai vu de plus près. Grave et sévère, mais sans aucune majesté dans ses audiences publiques, il n'a de sourires que pour les militaires qui arrivent de l'armée, et encore ces sourires sont plutôt une grimace convulsive, que ses favoris cherchent à imiter, qu'un épanouissement gracieux de la figure. Il répond aux discours de ses corps constitués d'une voix basse, sourde, presque sépulcrale, d'un ton distrait, et avec une brièveté qui fait que quand il a cessé de parler on écoute encore, comme si l'on n'avait rien entendu. Il est cependaut causeur, et même bavard; mais c'est lorsque, parlant de son système continental, il cherche à en prouver à des étrangers la nécessité et les avantages. C'est alors qu'il se croit profond et éloquent, et qu'on ne peut pas mieux lui faire la cour qu'en l'écoutant sans l'interrompre, en donnant seulement des signes d'étonnement, d'admiration, et d'une approbation respectueuse. Il ne manquera pas de dire de son mimique interlocuteur, la première fois qu'il verra l'ambassadeur qui le lui a présenté : « Il a de l'esprit, des lumières, du sens, c'est un bon sujet; il en faut faire quelque chose. Eh! quoi, il n'est que conseiller, secrétaire ou capitaine! il mérite mieux que cela; écrivez à votre souverain. » Combien de promotions n'ont pas eu chez nous d'autre cause? Je l'ai vu trois fois : la première, il me démêla dans la foule où je cherchais à me cacher, sachant qu'il n'aime pas qu'on se mette en avant pour attirer son attention. Mais j'étais sûr que je serais le premier qu'il voudrait découvrir. Il me parla de mon attachement à mon souverain, de mon administration.

« M. Montgelas, » me dit-il sans me regarder fixement, ce qu'il ne fait jamais quand il veut paraître aimable, « vous êtes un bon serviteur; ce sont des hommes comme vous qu'il nous faut à nous autres monarques : je sais que vous êtes notre ami; j'ai souvent parlé de vous. Où logez-vous? Je dirai à Duroc qu'il vous fasse bien traiter. Vous avez vu les travaux que je fais exécuter pour l'embellissement de Paris et la commodité de ses habitans. Il faut s'occuper du peuple pour qu'il s'occupe de nous. Que pensez-vous de l'arc de triomphe, de la colonne?... » Et sans attendre ma réponse, il se tourna vers un aide-de-camp de l'Empereur de Russie, auquel il dit, je suppose, les mêmes choses. Je fus invité, quelques jours après, au cercle de la cour; Napoléon arriva au moment où l'assemblée était complète; il commença par les dames, sans saluer l'impératrice; il leur parla à toutes; il jetait sur les jeunes un regard oblique, qui prouvait le désir, ou qui indiquait qu'il était au mieux avec elles; mais je ne lui vis jamais ce sourire qu'il ne réserve sans doute que pour ses braves. Quand il fut arrivé aux hommes, il appela son premier chambellan pour les lui faire connaître. Il passait sans saluer devant ceux auxquels il ne parlait pas; mais il s'avançait avec un léger mouvement de tête vers ceux auxquels il adressait la parole : je fus de ce nombre. Il avança un peu dans l'intérieur du cercle et je le suivis. Il me parla de ses manufactures et des nôtres en homme qui répétait une leçon qu'il venait d'apprendre; sa volubilité était excessive et faisait honneur à sa mémoire. Oubliant un instant qu'il ne me consultait pas, et qu'il ne voulait qu'être entendu, je hasardai quelques remarques sur les caractères différentiels de l'industrie française et de l'industrie allemande; il baissa la

tête comme pour m'écouter, me regarda de côté, et me tourna le dos presque sur-le-champ. Le lendemain, il dit à notre ambassadeur : « Votre Montgelas est un excellent ministre, mais il est un peu pédant. Quand il eut fini le tour du cercle, il alla parler à l'impératrice, aux individus de la famille qui étaient là, tandis que divers groupes se formaient autour des dames, que sa présence semblait tenir dans un état de contrainte et d'effroi ; car à peine osaient-elles répondre aux propos galans qu'on leur adressait. Je vis que Buonaparte n'avait pas renouvelé la cour de Louis XIV. Bientôt les tables nombreuses qui étaient éparses dans le salon furent couvertes, comme par magie, de mets exquis : les chambellans, avec des listes à la main, appelèrent et firent placer tout le monde. Les tables étaient de quatre et six couverts, et parfaitement servies. Napoléon disparut après avoir vu tout le monde placé. J'ai su depuis qu'en général quand il se sent de l'appétit, il se fait servir à souper dans un appartement particulier, et qu'il fait appeler ou Duroc, ou ses aides-de-camp, ou quelques jeunes gens de la cour, ou même des auteurs ou des comédiens. Alors il se met à une table particulière placée près de celle où sont assis ses convives : si leurs saillies l'amusent, il reste très-tard avec eux ; il les met aux prises ensemble, et rit beaucoup des réparties que ces luttes produisent. En général il n'aime pas les jeux d'esprit, les épigrammes ; il se plaît aux mystifications ; et plus on arrache de bétises à un idiot qu'on provoque, plus il est content. Rapp, dont il a fait depuis un si grand seigneur, ne doit sa fortune qu'à sa bétise, qu'à ses naïvetés ; mais on se lasse de tout, et il est en exil à Dantzick, parce qu'il n'amusait plus son maître. Napoléon boit beaucoup dans ces petites

orgies ; et plus il rit, plus il a recours à sa bouteille de noyau de la Martinique, qui est sa liqueur favorite. Je n'ai pu découvrir si quelquefois des femmes étaient de ces parties. On m'a dit qu'il détestait la compagnie des femmes, qu'il agissait très-brusquement avec elles, et que l'influence de celles qu'il a, ou plutôt qu'il viole, n'allait guère au-delà du rapide intervalle pendant lequel il satisfait une frénésie à laquelle rien ne peut résister, mais à laquelle succède l'indifférence et presque le dégoût. On dit, cependant, que dans ses momens d'ivresse il a accordé des grâces, des faveurs, qui ont étonné la cour toute entière, qui sait combien peu il aime à obliger et à paraître bienfaisant. La troisième fois que j'ai vu Napoléon, il avait reçu de mauvaises nouvelles d'Espagne, et venait de passer en revue des corps qu'il envoyait dans ce pays. Il était entouré de généraux qui partaient et d'autres qui venaient d'arriver pour lui rendre compte des événemens de la campagne : car dans les occasions importantes, on a toujours soin de lui envoyer un officier de rang qui a assez vu et qui a assez d'intelligence pour répondre à ses mille et une questions sur chaque circonstance, chaque marche, chaque combat, chaque général et chaque corps. Ceux qui partent reçoivent de lui des promesses, des encouragemens, et un accueil assez gracieux ; il semble considérer avec soupçon, avec inquiétude ceux qui arrivent. Il jette sur eux ce regard redoutable dont le feu sombre, l'immobile fixité et la pénétration concentrée semblent tenir son objet sous un charme irrésistible, deviner toutes les pensées, et suspendre en lui le principe de la vie et la puissance de la volonté. Quand il a, en quelque sorte, aspiré tout ce que peut avoir dans l'âme

celui qu'il vient de scruter de cette terrible manière, il s'avance vers lui, lui fait quelques questions indifférentes, et le remet entre les mains de Duroc, qui ne le quitte pas qu'il n'ait eu la longue audience dans laquelle, comme je vous l'ai dit, il subit l'interrogatoire le plus pénible et le plus minutieux. Des mains de Duroc, il passe dans celles des militaires espions employés par Savary, qui, au milieu du vin et des filles, surprennent les secrets qui ont échappé aux questions de l'Empereur. Vous vous étonnez déjà sans doute de ce que je ne vous ai pas parlé de Joséphine, qu'on flatte beaucoup en disant qu'elle a votre tournure, vos grâces, mais qui a bien réellement votre air de bonté, et surtout votre manière de se mettre. Ce que je viens de vous dire est tout ce que j'en connais; elle parle peu, semble dans une espèce de contrainte, et donne tous les signes de la fatigue et de la souffrance. On lui montre en général peu d'empressement, et chacun en cela se modèle sur le maître. Je vous dirai, quand je vous reverrai, ce que je pense de Paris; qu'il vous suffise de savoir que les monumens élevés par Napoléon portent l'empreinte de son caractère, qu'ils sont étonnans, effrayans, gigantesques, mais qu'ils sont sans proportions exactes et sans harmonie; que le genre de leur architecture est incohérent, bizarre, et que la construction en est si étrange, qu'en les approchant on craint d'être écrasé sous leurs ruines. Ce qu'il a fini l'ayant été sur des modèles depuis longtemps réalisés ou connus, est vraiment étonnant; c'est la seule chose qui plaise aux Français. L'aspect de Paris n'est plus ce qu'il était autrefois, la populace y est triste, les visages soucieux, beaucoup de fracas dans les environs de la cour, un

grand silence, un triste repos dans les parties éloignées de la capitale. On m'a dit que la gaîté française s'était réfugiée parmi les espions de la police, parce qu'ils ne craignent personne, et que tout le monde les craint.

MONTGELAS.

N.° IX.

Espionnage extérieur.

(Suite.)

Lettres interceptées, etc., etc., etc.

A Dresde, je devais moins observer la cour sur laquelle Bourgoing et son sécrétaire d'ambassade donnent des renseignemens très-exacts, que connaître les rapports entre ce ministre et T*** et entre leurs épouses respectives. Au moyen de la lettre d'introduction enlevée au neveu de T***, qu'on retiendra, j'espère, assez long-temps à Strasbourg pour qu'il ne vienne pas ici démasquer son ménechme, je fus parfaitement reçu de M. et de madame Bourgoing. Le cher neveu Albert, celui qui doit hériter de l'immense fortune du plus riche particulier de l'Europe, était attendu depuis long-temps, et quand on vit celui qui avait usurpé son nom accompagné du plus ancien chef de bureau des relations extérieures, on ne douta pas de l'identité. Madame Bourgoing m'accabla de questions sur Paris qu'elle regrette, sur la cour qu'elle ne connaît pas et où elle ne désire plus d'être admise depuis que la chère princesse de B*** en est comme bannie. « J'ai, » dit-elle, « des nouvelles plus récentes de la chère princesse que celles que vous pouvez nous donner. Elle vous aime comme si vous étiez son fils, mais elle se plaint de votre indifférence, et surtout de ce que vous manquez d'ambition. Si vous connaissiez son cœur, vous

vous estimeriez heureux d'avoir une tante si bonne, si indulgente. Je veux vous lire sa dernière lettre; vous verrez sa sollicitude, sa tendresse pour son cher neveu, pour celui qui doit perpétuer la maison de B***. » Voici cette lettre dont il ne m'a pas été difficile de prendre copie. Je la laisse avec toutes ses fautes d'orthographe, pour lui conserver son caractère original et authentique.

« Nous voisi revenu à Oteuil (Auteuil), ma chaire damme, bien maicomptant de V*** ou nous avont passés deu triste moués, dans une des ele du chato, sant pouvoir communiquet avec le prinse roiale d'Aispange qui ne san souciait guaire ni sai jean nonplus qui nous detaiste, quoiquil laugent daut nautre chato, se qui devrés le randre plu pauli à nautre aigard. Le prinse roiale ait come prisauniés, quart il na que deu personne avait lui qui ne le quit nis jour nis nui, et qui marche à sais cautais cant il ce praumaine, se qui me fandait le queur de voire ce povre prinse insi gardés et me donnés ossi lideés que nous pourion bien aitre un jour come sa; puisque mintenan sais la maude de trété ensi les souverins et maime les prinses. Ah! ma chair damme; pourquoi some nous dant la quartégaurie de ses perçonâge! sa nous a porteé malleure. Quart nou navont praisque pas û un momant de bons depuit que nous some prinse et prinsaisse. Imaginés ma chair que se tairible ampreur qui fésais si bone mine à mon mari cant il avez besoings de lui, le regarde toujour de travairs depui quil sait broulié avai lui, et maime lanvoi sercher pour lui fair des saines, cequi es bien male aprais tant de sairvice qui l'ont rendu audieu, ansorte quon lui atribues tou le male et quon lainsult. Croiriais vous quon lapelais à V*** le diable boueteu, le rai-

nega, et que les damme de provaince ne voulais pas me voir disan que je sui la fame d'un évaique; ci il étais encore ministre, sela ne serai pas ensi. On nou flatrai come on fi la premiaire foi que nous vainme issi. B*** na pas plus de ranqune qun poulait, il rie de ces chosses, mes moi je les sant. Come il savais que le prinse roiale navé que deu plas assé movait à son diné, et que come vous savé nous féson bone chaire, il lui fi proposé de lui permete de lui envoié quelque plas choisi, ce qui été trais honnaite, mes il parais que les prinse ansien sons plu fiair que les nouvots, quart il refusa an disan quil naimez pas la quisinne des Tuilerie, se qui été male répondre, puisquil sais bien que nou some broulié avaic elle. Anfain ma chair nous avont quité ce vilm androi aprais avoir plusieur foué demandé à ce terrible ampreur de maitre faim a nautre eguezile. Ce Napauleon qui me fais une peur orible, quoiquil soit coze de mon mariage, se don lui nis moi ne nous sousion guaire, puisque sétais tout de maime entre lui et moi oparavant, eh bien, il nous ransone come si nous aitions des péis conquit. Vous savé conbien nous avont de couzain, de petit couzain et otres parans parmi les aimigrais qui ont des plasse à la coure, eh bien, se vauleur la leur done des pansion sur no biens, et maîme des gratification. Nous crainion bocoup que ce povre Albert, que jéme parsequil ait notre plu proche parant, soufre bocoup de tout ses saquirfisses, mes nous avont une bone some an resairve a Londre quon ne peu pas touché et qui cera une bone pouere pour la souef si on nous aute tout. Ce bon jeune home, nous le fésont voiagée jusqua ce que l'aurage se pace ou jusqua ce qun otre aurage dont B*** parle toujour, mes quil crin, viene a crévé, quart on ait bien malheureux et bien mé-

comptant partou. Vous le vairé et je vous le raicommande, et de lui dire combien je leme come ci jété sa maire. A Oteuil, nous voyon peut de monde, Napauleon nous fesans espioné come si nous étiont suspait, ce qui ce es bien dure aprais quon sai toutafait compromi. Se vilin Renault d'Angely, qui nous doigt tout, es notre plus grand enemie, ensi que Remuza qui es le porteure de toute lé movaise comision à B***. Je voudret aitre partout alieure quici; en Russie, en Amérique, à Londres. Je croi que ce vilin Napauleon nous jouera un movai tour. J'ai fet ladsus un rêve qui ma fai une peur dont je ne sui pas ancaure revenue. »

Vous voyez par les radotages de la bonne dame ses frayeurs et ses opinions, qui sont sans contredit partagées par son époux. Il me restait à découvrir la lettre que Bourgoing avait reçue de mon oncle prétendu, et qu'on n'avait pu trouver sur le neveu Albert, à qui le fin repard n'en avait confié qu'une très-insignifiante, prévoyant, peut-être, qu'il serait fouillé. Bourgoing m'étudia pendant quelques jours, me sonda pour deviner jusqu'à quel point j'étais dans la confidence de son ami. Mon air de réserve et de discrétion, ma conversation riche sur tous les détails que j'avais reçus de R...., qui fut pendant si long-temps dépositaire des vues et des pensées de T***, ne laissèrent bientôt aucun doute à mon *très-habile scrutateur*. Il me prit à part, un matin que madame Bourgoing déjeûnait chez la comtesse de Bose son amie intime, et me dit : « Nous ne nous connaissons pas encore. Vous étiez dans la province et en Suisse lorsque j'étais à Paris, et d'ailleurs, je vous y aurais vu, qu'à peine pourrais-je me rappeler vos traits, à raison de ma vue basse. Lorsque j'ai quitté

votre oncle, il était un des hommes les plus influens, un des ministres les plus courtisés de l'Europe; maintenant il est en disgrâce, et il jouirait comme il aime à jouir, en philosophe épicurien, de son immense fortune, s'il n'était constamment tourmenté par l'inquiétude, la jalousie, la haine du plus soupçonneux des humains, je ne dirai pas des tyrans, car c'est un mot qu'on ose à peine prononcer dans le silence de la retraite, ou dans la confiance de l'amitié, tant on est environné d'espions et de délateurs. T*** prévoit pour lui un sort misérable, et pour sa famille qui s'est réconciliée avec lui et qu'il porte dans son cœur, une proscription que les richesses qu'il lui laissera ne rendront que trop inévitable. Les despotes n'aiment pas : mais ils ont des favoris, des complaisans, des Séïdes qu'ils se plaisent à récompenser quelquefois d'une manière extravagante et aux dépens des hommes les plus riches de l'état. La fortune de votre oncle est donc une proie qui doit enrichir un jour un Savary, un Duroc, ou tel autre individu à qui son dévouement absolu aux caprices sanguinaires du tyran attirera sa faveur. On sait que vous devez avoir la plus grande partie de cette fortune, et cela même peut compromettre votre sûreté et tromper les vues vraiment paternelles de votre oncle. Il a donc voulu à la fois vous mettre à l'abri des périls qu'il craint pour vous, et vous procurer l'instruction et les avantages que les voyages procurent aux jeunes gens. Vous irez séjourner quelque temps à Pétersbourg, où probablement vous serez en sûreté, à moins que Buonaparte, découvrant les motifs qui vous ont éloigné de la France, n'insiste pour que vous y retourniez. Votre oncle me charge en même temps de vous annoncer ses intentions, et de vous donner les

conseils qu'elles rendent nécessaires. Vous deviez passer d'abord par Berlin, mais cela est inutile à nos vues, et pourrait devenir funeste. Vous ne verriez là que des douaniers et des espions. Peut-être aussi que Marsan a déjà reçu quelques ordres relativement à vous. Je ne vous croirai un peu en sûreté que quand vous serez à Pétersbourg; et si vous étiez inquiété, vous iriez sans balancer à Londres, où vous trouveriez l'hospitalité et la sûreté qui sont bannies du reste de l'Europe, et une somme dans les fonds, suffisante pour vous procurer non seulement l'aisance, mais encore toutes les jouissances du luxe. A la cour de Russie, vous rechercherez, autant que vous pourrez, la société des hommes qui ont de l'influence sur l'esprit d'Alexandre, afin que ce prince qui, quoique susceptible de courage et de grandeur d'âme, est sujet à abandonner un peu trop le soin des affaires de l'état à ses ministres, se rappelle votre nom, et empêche que vous ne soyez la victime d'un coup d'état, dans le cas où il serait demandé à Romanzow qui, sans aimer la France ni Napoléon, ne sait rien refuser à ce dernier. Kurakin, qui était ministre de l'intérieur, n'est plus en place; mais sa disgrâce n'est qu'apparente, et elle a été accordée à la jalousie de Romanzow qui craignait l'influence réunie des deux frères, et à l'inquiétude de Napoléon qui sait que Kurakin, qui est très-versatile, deviendra Anglais aussi facilement et avec aussi peu de raison qu'il était Français il y a quelque temps. Evitez Caulaincourt qui est un mauvais homme, un vil exécuteur des plus atroces desseins, et que l'empereur Alexandre déteste. Voyez Lesseps, le doyen des diplomates, cœur droit, esprit borné, mais très-ami de votre oncle. Je lui écris, sans cependant lui dire nos craintes et nos vues. Il peut vous

donner des conseils sur la manière de vous conduire. Il vous fera faire aussi des connaissances utiles et agréables, attendu qu'il est très-aimé de la classe moyenne, et surtout des négocians. J'oubliais de vous dire qu'Alexandre a des préventions contre votre oncle, et qu'il l'a long-temps regardé comme l'auteur de la dissolution de l'Europe et le conseiller intime de Buonaparte; mais il est à croire que maintenant il est désabusé de cette idée, car le système de décomposition générale a été suivi avec plus d'activité depuis la disgrâce de votre oncle, que pendant son influence, qu'on a d'ailleurs beaucoup exagérée. Je vous donnerai la dernière lettre de votre oncle. Vous y verrez ses sollicitudes pour vous, ses craintes pour lui, les tribulations qui troublent la fin d'une existence si extraordinaire et si orageuse. Quant à moi, je suis ici sans être exposé aux désagrémens qui, dans d'autres cours, affligent tant de mes collègues qui ont des principes et de l'honnêteté. J'ai trouvé la soumission tout établie, et je ne suis pas obligé de recourir à des notes violentes ni à un espionnage révoltant pour assujettir la marche de ce gouvernement aux calculs et aux volontés de Napoléon. J'attends ici une de ces révolutions telles que celui-ci en opère tous les ans sur quelques états de sa création : mais cela aura lieu sans crise pour le gouvernement et sans honte pour moi qui serai à peine instrument secondaire dans ce changement. »

Vous pensez que je recueillis soigneusement toutes ces confidences du bonhomme, et que je n'insistai pas pour rester plus long-temps à Dresde, dès que je me trouvai en possession de la présente missive de mon oncle supposé.

*Lettre du prince de B*** à Bourgoing.*

Auteuil, le 22 janvier 1811.

Le courrier Fontaines est sûr; il vous porte cette lettre, vous pouvez lui remettre votre réponse lorsqu'il reviendra de Pétersbourg. C'est dans les plus obscurs des subalternes qu'on remarque ce souvenir du cœur ou de l'imagination, qu'on appelle reconnaissance. Il n'y en a point dans des rangs plus élevés; ou du moins quand on en trouve, c'est un phénomène moral. Si je n'avais pas connu Le Hoc, cet ami fidèle qui ne m'a jamais plus recherché que dans ma disgrâce, et qui m'a été enlevé par la mort, au moment où, n'étant plus occupé des affaires publiques, j'appréciais davantage les charmes de sa société, si je ne vous connaissais pas, oh! combien je haïrais les hommes! Vous me félicitiez, dans une de vos dernières lettres, de mon retour dans ma retraite chérie, et vous compariez mes loisirs à ceux d'Horace. Comme on juge mal, de loin, les choses même qu'on connaissait le mieux quand on pouvait les observer de près! Eh quoi! c'est vous qui croyez aux charmes de mes loisirs, et à la possibilité de mon repos? Mon respectable ami, vos désirs trompent votre raison, et votre cœur obscurcit votre jugement. Non, je n'ai pas, je n'aurai jamais les loisirs d'Horace : je ne vis pas sous Auguste, et je ne suis pas protégé par Mécène... Mécène! combien de fois on m'a prodigué ce nom, que j'ai quelquefois mérité par la protection que j'ai accordée aux talens, mais qui ne s'appliquera jamais entièrement qu'à un ministre honoré de la confiance d'un souverain libéral et éclairé, et qui peut employer une partie des tré-

sors de l'état à l'encouragement des lettres et des arts! Sous le régime où nous vivons, quelques récompenses pompeuses excitent l'émulation, mais ne l'alimentent pas; et en dotant d'une manière extravagante un petit nombre de talens heureux ou protégés, provoquent la jalousie des autres, perdent, par un excès d'orgueil, les premiers, et les seconds, par un excès de découragement... Mas de quoi vais-je m'occuper, et dans quelles digressions s'égare mon esprit! Dois-je me rappeler que j'ai été ministre? En vérité, je conçois que d'Argenson, disgracié, mourut d'ennui et de douleur au milieu de sa magnifique retraite et de toutes les jouissances qui auraient dû lui faire oublier l'ingratitude ou l'inconstance de son maître... Mais il l'aimait; et moi, puis-je aimer le mien? J'éprouve cependant qu'il est difficile d'oublier ce qu'on a été, lorsque surtout on ne vous le rappelle que par l'inquiétude avec laquelle on vous surveille, et par les caprices auxquels il faut se soumettre : alors la persécution ajoutée à l'ingratitude, froisse le cœur, décourage l'esprit, abat les facultés et empoisonne tous les instans de la vie. Je ne montre pas publiquement tout ce que j'éprouve, tout ce que je souffre; mais combien ces sourires de satisfaction, par lesquels je cherche à tromper la malignité, à décourager l'envie, coûtent à ma sensibilité! Et quand j'ai entendu dire autour de moi que je supporte ma disgrâce avec une fermeté stoïque, et que je jouis en épicurien de mon repos, je vois que j'ai rempli mon but; mais j'éprouve aussi que je suis loin d'avoir la tranquillité que j'affecte. Avant d'entrer dans les détails de ma situation, je dois vous parler d'un objet qui occupe vivement mon cœur et mes pensées. Vous connaissez ma fortune, je dois dire mon im-

mense fortune, amassée par les calculs les plus hardis mais les plus sûrs, et due en partie à ma situation, qui m'a permis de prévoir les événemens de l'Europe, et de spéculer sur les chances financières qu'ils devaient produire. Tout le monde nomme celui qui doit en hériter, et moi seul je connais celui à qui elle est destinée si elle reste à ma disposition. Vous connaissez ce que, dans un moment d'orgueil, que j'ai payé bien cher, j'ai fait pour l'agrandissement ou l'illustration de ma famille. Je cédai, dans cette circonstance, aux instances de l'Empereur lui-même, qui, avec cette finesse qui n'appartient qu'à lui, voulant m'associer à des rêves que je regardais comme extravagans, et se jouer ensuite de mon imprévoyance ou de mon erreur, me proposa d'allier la branche aînée de ma maison à celle de Courlande, et me fit entrevoir les suites éventuelles de cette alliance. A peine eus-je tombé dans ce piége, que je fus obligé de donner aux nouveaux mariés les moyens de soutenir leur rang avec éclat, et ce qui vous étonnera, c'est que tous les sacrifices que j'ai dû faire pour cet objet, me furent commandés par Napoléon lui-même, qui, avec ce sourire effrayant qui n'appartient qu'à lui, me disait : « J'ai promis à la duchesse, en votre nom, pour cent mille écus de diamans, un carrosse de parade, des chevaux, enfin tout ce qui doit lui montrer qu'en s'associant à votre famille elle a fait une bonne affaire. Plus, douze mille louis par an, sauf à augmenter si cela ne suffit pas. Que feriez-vous de votre argent, si je ne me chargeais pas de l'employer ainsi? Vous avez un bon cœur, c'est vous rendre service que de l'exercer dans des actes de bienfaisance. » Cette mystification, faite à un homme qui depuis vingt ans est appelé le mystificateur de l'Europe, amusa

beaucoup la cour de Napoléon et celle des rois ses amis ou ses vassaux. Malheureusement, je la vengeai par une autre, qui n'a que trop réussi, puisqu'elle a produit ma disgrâce et éveillé dans le cœur le plus irritable, je n'ose pas dire une haine réelle, car je n'existerais plus; mais des soupçons, un mécontentement dont je serai peut-être la victime. On a beaucoup fait de conjectures là-dessus; personne n'a approché de la vérité : c'est un secret qui existe entre Napoléon et moi, et que nous ne sommes ni l'un ni l'autre disposés à révéler, lui par amour-propre, et moi par prudence. Le duc de Courlande (de notre façon) a donc été équipé, à mes dépens, d'une manière magnifique et digne d'un souverain; mais, oubliant ce qu'il me devait, il n'a presque pas mis de bornes à ses dépenses, et par conséquent à ses demandes, en général accompagnées de l'éternelle et fâcheuse remarque, que cela ferait plaisir à l'empereur. J'ai souvent cédé, et quelquefois refusé; mais en même temps j'ai pris des précautions pour punir l'indiscrétion de mon neveu, et dérouter la maligne générosité de l'empereur. J'ai fait venir près de moi un autre de nos neveux, jeune homme de beaucoup d'espérance. C'est lui que vous verrez dans quelques jours; c'est à lui que je destine les sommes que j'ai placées à l'étranger, et dont vous seul connaissez le montant ainsi que les particularités. (*Ici sont les détails de la conversation de Bourgoing, tels qu'ils ont été rapportés par l'espion voyageur. Nous ne les répéterons pas.*)

Maintenant que je vous ai communiqué mes desseins et mes sollicitudes au sujet de ce cher objet de mes espérances, dont le bonheur futur embellit mon avenir, je vais vous tracer rapidement notre situation.....

Notre situation ! Je ne vous dirai pas ce qu'elle était ni ce qu'elle aurait dû être, je vous l'esquisserai telle que je la vois, mais je ne ferai que l'esquisser : c'est un sujet trop affligeant pour que j'aime à m'y arrêter. Mon influence, celle de nos amis, de notre parti, est à peu près éteinte ; nous ne tenons plus au gouvernement que par nos souvenirs, que par quelques places qu'on nous a laissées, parce qu'on ne pouvait nous les ôter sans faire un éclat, ou parce qu'on n'a encore trouvé personne pour les remplir. J'ai ri de Syeyes, de Rœderer, de Marbois qui tous ont été trompés et même joués ; je rirais de moi qui ai été encore plus déçu qu'eux, si comme eux je pouvais être oublié, ou si les secrets dont je suis dépositaire n'éveillaient pas constamment l'inquiétude de Napoléon. Celui-ci a voulu prouver que les hommes qu'on croyait ses conseillers et ses guides, n'étaient que des agens auxquels il donnait l'impulsion, et qui n'avaient sur la marche des affaires qu'une influence réglée par sa volonté et calculée d'après leurs talens. C'est pour rendre cette preuve complète que, depuis ma disgrâce, il m'a presque toujours tenu éloigné du foyer du gouvernement, afin qu'on ne pût pas même supposer qu'il avait recours à mes conseils. Et cependant, malgré la distance où il me plaçait, que de courriers ne recevais-je pas de lui pour des renseignemens, que tous ses commis réunis ne possédaient pas, et qui restent dans la mémoire d'un ministre qui a tout vu par lui-même, et auquel se rattachent toutes les branches de son administration ? Napoléon ne veut pas des administrateurs, il ne veut que des commis ; prenant pour de l'expérience ce qui n'est qu'une dangereuse facilité, il croit faire les affaires quand il ne fait que trancher les difficultés sans les

résoudre. Il ne sait pas qu'une administration qui n'a pas d'ensemble, qui ne repose pas sur des principes stables, ne peut marcher long-temps, qu'elle éprouve d'abord des tiraillemens produits par l'incohérence de ses mesures, et qu'ensuite elle tombe dans une désorganisation que le despotisme peut bien pallier un instant, mais qui bientôt ne laisse que des ruines qu'il est impossible de rassembler. Si jamais, comme je n'en doute pas, cet homme applique au militaire ce qu'il a appliqué au civil, s'il veut des sergens et non des généraux, alors sa perte est inévitable et tout tombe avec fracas pour ne se relever jamais, ou pour être reconstruit sur un autre plan. Lorsque nous le portâmes au pouvoir, nous crûmes que tôt ou tard il serait saturé de gloire, et nous nous proposâmes de lui laisser le plaisir de gagner des batailles pendant que nous organiserions l'empire. Nous prenions sa pétulance pour un effet de sa jeunesse, son instinct despotique pour un résultat de l'habitude où il était de commander à des soldats; nous crûmes même que quelques petites cruautés qui échappèrent à la prudence dont il s'enveloppait, étaient excusables dans un homme qui avait assisté à tant de boucheries en Europe et en Afrique, et que tourmentait encore un reste d'effervescence révolutionnaire. Mais son caractère s'est dévoilé successivement d'une manière aussi alarmante pour l'exécution de nos projets, et pour la durée de notre système, que nuisible à ses propres intérêts.

A mesure que cette activité qui le porte à vouloir tout connaître et tout conduire, s'est développée en lui, il a échappé à tous les conseils et a fini par franchir toutes les limites. Il a cru, comme tous les hommes qui ont un besoin irrésistible de dominer, qu'en prenant dans ses mains toutes les

ramifications du pouvoir, il l'exercerait avec plus de vigueur, et il a regardé comme autant d'entraves que lui opposait notre ambition, ces calculs auxquels nous voulions assujétir sa marche. Ce n'est pas qu'il ne reconnaisse secrètement que nos efforts ont créé son autorité, et que nos conseils l'ont agrandie; mais il la regarde maintenant comme solidement établie, et il croit, dans son aveuglement, que seul il est capable de la maintenir, et qu'il a plus à craindre de l'accroissement de nos prétentions que de la marche des événemens. Parce qu'il a assisté à tous les conseils, il croit avoir acquis toutes les connaissances, et parce qu'il a quelquefois relevé de ces erreurs, que les ministres commettent volontairement, pour que le souverain en attribue la découverte à sa perspicacité, il s'est cru plus éclairé qu'eux. S'il n'y avait que l'inconvénient de son amour-propre, la machine pourrait aller quelque temps d'après l'impulsion que nous lui avons donnée : mais son caractère ! C'est là ce qui nous fait frémir tous; car si nous échappons à ses fureurs, nous serons enveloppés dans les catastrophes qu'il accumule et prépare autour de lui. Que penser d'un homme qui m'a trouvé trop scrupuleux pour servir ses projets, et qui a cru que Fouché était trop humain pour les circonstances actuelles? Champagny est moins que rien, il sert à tirer du portefeuille les pièces qu'on lui demande, Duroc est le vrai ministre ; Savary complette le trio qui gouverne la France, et qui aspire à dominer le monde. Dans quelles mains, grands Dieux! sont donc tombées les destinées des hommes!

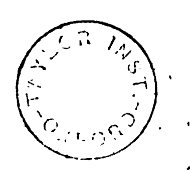
Il ne faut plus parler de constitution, de droits, de garanties, de représentation du peuple: ces idées, ces mots le font frémir, et le lâche Regnault

de St. Jean d'Angely, et cette autre femmelette que Napoléon a décorée du titre de Duc de Bassano, sont les premiers à ridiculiser tous les principes pour le triomphe desquels nous avions ensemble combattu. Nous voulions bien, à la vérité, un peu de despotisme après une si grande révolution, mais aurions-nous jamais pu vouloir cette tyrannie sombre, jalouse, cruelle, impétueuse, incessante, qui brise ses propres instrumens, et qui ne veut que des bourreaux pour délégués? Cette réforme n'a encore dépravé que la tête de l'état, mais elle va s'étendre rapidement jusqu'aux dernières ramifications de l'administration, et alors l'oppression tombant sur tous les individus, elle deviendra intolérable, et produira une crise qui enveloppera tout l'empire dans ses terribles éclats. Les finances, la police, le culte, les affaires intérieures, tout est conduit avec une violence qui est également opposée aux vrais principes du gouvernement et au caractère des peuples. Si l'on a besoin d'argent, on fouille dans toutes les caisses, on bouleverse l'ordre de la comptabilité, on confond tous les emplois, on recrute le trésor en imposant des rançons sur les tributaires, ou des taxes sur les administrés, qui tarissent les sources de l'industrie en appauvrissant toutes les classes, en desséchant tous les canaux. Si quelques résistances s'opposent à la marche aveugle et tyrannique de l'administration, tout est menacé, un voile de terreur enveloppe l'empire : innocens et coupables, tous tremblent à l'aspect d'un pouvoir qui se croit fort, parce qu'il est terrible, et irrésistible parce qu'il est emporté.

Cette marche peut réussir tant que le désespoir n'éveille pas dans les cœurs le besoin de la résistance; mais quand ce moment arrive, quand on

trouve moins de péril à braver une tyrannie implacable qu'à se soumettre à ses exécutions, il n'y a bientôt plus de gouvernement; et la furie des peuples s'exerce sur ce qu'ils ont le plus redouté. La même frénésie a dicté les mesures qu'on a prises relativement au culte. Depuis le dernier attentat commis contre le pape, pour s'emparer en même temps du domaine de l'église, et en détruire à jamais le chef, il existe dans le clergé que nous avons eu tant de peine à amalgamer, une scission réelle et d'autant plus alarmante, qu'elle n'est plus ici produite par des doctrines qui admettent des disputes théologiques, mais bien par une séparation prononcée entre les prêtres qui se sont vendus effrontément à un despotisme qui ne veut plus de religion que celle qu'il va établir, de dogme, que ceux qu'il va consacrer, et les fideles adhérens de l'église, d'autant plus fondés dans leurs plaintes, qu'on a violé toutes les promesses qui leur avaient été faites, et introduit non pas seulement un schisme dans les doctrines religieuses, mais un système qui les bouleverse toutes. On ne me reprochera pas d'aimer le pape : mais, sans l'aimer, je ne voulais pas qu'il fût renversé, parce que c'est la persécution qui le rend puissant. Pour conjurer tous les périls accumulés par tant d'outrages faits à Dieu et aux hommes, on compte sur le dévouement de l'armée, sur des succès militaires qui, à ce qu'on croit, justifient tout, ou du moins imposent silence aux plaintes et aux réclamations. Mais si l'armée commence à donner des signes non de mécontentement, mais de lassitude et de dégoût; si ses chefs éclairés sur le sort qui les attend ou sur les droits que leur donnent leurs services, commencent à vouloir un repos honorable et flatteur, et des honneurs dont la durée ne dépende pas d'un caprice;

si la fortune abandonnant les drapeaux pour lesquels elle a eu une constance si extraordinaire..... Adieu, je vous abandonne aux réflexions que vous suggéreront ces hypothèses, et je m'estimerai heureux que vous me les communiquiez. Tout se trouble maintenant dans mon cerveau ; le passé me semble comme un rêve, le présent pèse sur moi, et l'avenir me remplit d'effroi.....



N.° X.

Espionnage extérieur.

(Suite.)

Je quittai Dresde comblé des bénédictions et des vœux de ce couple benin, et après avoir traversé des chemins affreux, j'arrivai à Pétersbourg. J'allai voir Lesseps avant de me présenter chez Caulaincourt. Je voulais qu'on épuisât toutes les conjectures sur ma personne, sur les motifs de mon voyage, avant de me répandre dans les cercles de la cour, et dans les assemblées de la capitale; et surtout qu'on se persuadât bien que je n'étais pas un émissaire de l'empereur Napoléon. Je restai donc à peu près caché; n'ayant pour moyen d'instruction que la conversation de Lesseps et pour délassement que la société mitoyenne à laquelle il m'introduisit. Je remarquai parmi les Russes qui n'ont pas ce masque si facilement emprunté par les courtisans, une haine profonde pour la France et la persuasion qu'avec des chefs habiles et une bonne organisation militaire la nation russe dominerait bientôt l'Europe. Cette idée peut avoir des suites funestes si elle se propage dans toutes les classes, et si on ne la déconcerte pas bientôt par quelque tentative éclatante et audacieuse. L'Empereur Alexandre est très-aimé, et s'il reprenait le caractère chevaleresque qui l'avait rendu successivement le partisan de l'Angleterre, l'allié de l'Autriche et l'ami de la Prusse, il est à craindre qu'il n'obtienne de la noblesse les plus grands secours et du peuple les plus courageux efforts. On remarque ici toutes

fidences suivantes : « J'espère », me dit-elle un jour, « que vous n'êtes pas du nombre de ces vilaines gens qu'emploie Caulaincourt; non, vous n'en êtes pas, je m'en suis assurée; il ne vous aime pas, et au lieu de vous employer comme espion, il vous espionne. Chaque fois que je rencontre ce misérable en société, je lui trouve une odeur cadavéreuse, je m'éloigne de lui comme d'un reptile venimeux. Comment se peut-il que votre oncle ait permis qu'on nous envoyât un pareil monstre? Depuis qu'Alexandre a été forcé de l'admettre à sa cour, il ne peut supporter ces airs avantageux, cette effronterie qui est la dernière ressource des scélérats démasqués, et surtout cette affectation avec laquelle il porte le grand aigle de la légion d'honneur sur la décoration de Saint-André, ce qui est à-la-fois une insulte pour les Russes et une preuve de sa mauvaise éducation. On le voit; on est obligé de le voir, puisqu'il représente cet empereur qui nous fait peur à tous; mais on est loin de le recevoir aussi souvent qu'il voudrait le persuader; et, combien de fois sa voiture, arrêtée devant le palais, a fait croire qu'il était chez l'Empereur, tandis qu'il ne faisait qu'en parcourir les vastes corridors, et redescendre ensuite au bout d'une heure, sans qu'il eût vu d'autres personnes que les gardes, les heyducs et les valets! J'ai vu souvent l'empereur Alexandre, qui a plus de caractère et de fierté qu'on ne lui en suppose, frissonner en voyant cet assassin prendre la main de l'Impératrice ou des grandes duchesses pour danser avec elles au bal de la cour. Il est hideux sous ses riches broderies; sa tournure est celle, non d'un brigand, il est trop lâche pour qu'on lui donne ce titre, mais d'un valet de bourreau. Son front chauve, ses cheveux noirs et gras, sa taille grande et maigre s'assortissent parfaite-

ment à son caractère atrabilaire, envieux, orgueilleux et féroce. Malgré sa magnificence apparente, il est le plus avare des hommes; il fait de l'argent de tout, et quand il donne une fête, il en adresse à sa cour un compte double de ce qu'il y a dépensé. Voleur et assassin en même temps, voilà vraiment de belles qualités pour un ambassadeur! Vous avez été présenté, hier, chez la princesse Viasemsky, n'y retournez plus, cela vous nuirait: Caulaincourt n'en sort pas: il fait l'amour à la petite fille de la princesse qui se moque de lui, et confie tout ce qu'il lui dit à son époux qui en rend compte à l'Empereur. Mais la vieille maman l'aime parce qu'il ressemble à un de ses anciens amans. Excepté cette maison-là, il n'est reçu nulle part. Je crois, en vérité, qu'il veut trancher du Napoléon, car il agit avec ses secrétaires et ses laquais comme on nous dit que cet empereur traite les personnes qui l'entourent. Mais ce qui est supportable dans l'un parce qu'il est puissant et absolu, n'est plus qu'une méprisable insolence dans un subalterne. Il a le même ton arrogant avec les ministres des puissances dépendantes de la France, qu'il traite à tous égards comme ses laquais, puisque dans les fêtes qu'il donne, il les oblige de se tenir debout et de servir des assiettes aux dames. Je sais bien qu'il y en a parmi eux qui méritent peu d'égards; je suis sûr cependant que Napoléon, malgré tout l'orgueil qu'on lui prête, se conduit mieux avec eux que cet impertinent valet. Laissons ce sujet sur lequel je n'ai insisté que parce que c'est la première fois que j'ai pu soulager mon cœur avec un Français, et dire ce que je pense de ce vilain homme. Notre Empereur vous aime, il aime votre gaîté, votre franchise qui le réconcilient, dit-il, avec votre oncle. Savez-vous que nous sommes très-effrayés, très-mécon-

tens? Depuis le fameux mariage, on traite la Russie sans ménagemens. On veut enlever à notre Empereur toute liberté, on veut le brouiller entièrement avec les grands propriétaires, avec ses sujets, et cela dans un pays où les souverains ont beaucoup à redouter des intrigues de cour, s'ils provoquent trop de mécontentemens contre eux. Toutes ces considérations rendent Alexandre triste et soucieux, il n'aime pas le séjour de la capitale où il ne voit pas beaucoup d'empressement pour lui, où on l'accuse des maux qu'ont produits les concessions qu'il a faites à la France; il n'est bien nulle part : il est inquiet, tantôt il visite un port, tantôt une manufacture, un arsenal. Si on le heurte trop, on réveille son caractère qui a perdu un peu de son élasticité depuis les malheurs de la guerre. On a tout fait, depuis quelque temps, pour réveiller son énergie par l'insulte et la menace. Avec la connaissance qu'on avait de sa bonne foi, on a cru pouvoir tout obtenir de lui au nom des promesses qu'il a faites, des traités qu'il a conclus. On a su qu'il tenait beaucoup aux vues d'agrandissement indiquées par Pierre-le-Grand, et développées par Catherine, et dès lors on lui a offert les moyens de les réaliser Mais tandis qu'on lui faisait ainsi employer ses forces, ou plutôt les épuiser dans des entreprises impolitiques, on lui a imposé des sacrifices réels pour des avantages imaginaires; on lui a demandé de se lier à un système qui lui ôte toute popularité, et qui, bientôt le priverait, à raison du mécontentement public, de défendre son trône s'il était menacé. Voilà ce que je ne cesse de lui représenter; voilà ce que me dit sans cesse Strogonoff qui a entrepris de rendre l'Empereur au sentiment de son honneur et de ses intérêts. Vous sentez bien que je ne fais ici que répéter la

leçon qui m'est faite, et que balancer autant qu'il est en moi, l'influence de R......., qui a pour appui le parti français, et qui a tout obtenu jusqu'à présent de l'Empereur, par la peur qu'il lui fait de Napoléon. Mais son crédit baisse depuis quelque temps, et s'il ne fait pas volte-face, il sera bientôt disgracié. Je ne jurerais pas cependant que, voyant combien on est partout inquiet et mécontent de la direction qu'il donne au gouvernement, et combien il est difficile d'obtenir de notre Empereur les nouvelles concessions que demande Buonaparte, il ne changeât tout à coup de marche, et ne se fît près de son maître un mérite de l'avoir averti des périls créés par les mesures qu'il lui a conseillées lui-même. »

Voilà, en substance, ce que me dit l'aimable dame qui, vous le voyez, sait assez bien répéter sa leçon, et appartient toute entière au parti anti-français. Au reste, je sais que l'Empereur lui parle peu d'affaires, et que, quand elle veut l'en occuper, il lui dit : « Je viens ici pour échapper aux pressentimens fâcheux qui me tourmentent, et non pour les y retrouver encore plus tristes et plus alarmans. »

En général, je crois que Caulaincourt a montré ici trop de despotisme, et quelquefois trop d'emportement, qu'il n'a pu se concilier la noblesse, et encore bien moins le peuple, et que par le ton qu'il a pris, il a donné trop tôt l'éveil sur les projets ultérieurs qu'on a sur la Russie. Son orgueil ne s'étend pas seulement sur des personnes qu'il faudrait ménager, mais il repousse encore, par sa hauteur, celles qu'il devrait employer. Tous les agens subalternes de l'ambassade, et ils sont très-nombreux, sont dégoûtés de la manière dont il les traite. Il reçoit leurs rapports sans les examiner, et

leurs communications sans les approfondir. Les trois médecins qui avaient été dernièrement envoyés par le ministre des relations extérieures, pour être placés chez des personnages influens de la cour, sont ici sans place et sans argent. Ils viennent faire leurs lamentations chez Lesseps qui leur donne quelques secours et entretient leurs epérances; car il sent de quelle utilité ces hommes peuvent être en Russie. J'ai fait parler, par R...., à Caulaincourt, pour qu'il s'occupât de cet objet, (car vous pensez que je me tiens à une trop grande distance de monsieur l'ambassadeur, pour qu'il suppose que je m'occupe de pareils détails) il a répondu qu'il ne pouvait entrer dans de pareilles minuties; qu'il avait recommandé ces médecins à des dames qui les avaient trouvés trop vieux et trop graves, et que des seigneurs qui en auraient besoin, ne voudraient pas les prendre sur sa recommandation. « Je sais, » a-t-il ajouté, « que le prince Dolgorouki a besoin d'un et même de deux médecins; mais il se gardera bien d'en prendre parmi des hommes qui, étant venus spontanément en Russie, sont, par là même, soupçonnés d'y avoir été envoyés pour un but politique, et sur le front desquels le mot *espion* est écrit en gros caractères. Qu'ils retournent à Berlin : qu'on leur envoie des passe-ports sous d'autres noms, alors je pourrai en tirer parti et les faire appeler en Russie de manière à déguiser leur mission et à la rendre utile. Je ne sais pas comment tout va dans les bureaux : si je demande des musiciens, on m'envoie des médecins; si j'ai besoin de danseurs, on m'envoie des auteurs. Je suis trois mois quelquefois, sans nouvelles et sans envois, et tout-à-coup je suis encombré de gens qui arrivent pour être employés par moi, de communications à faire,

de notes à transmettre : tout va chez nous par sauts et par bonds..... » Vous voyez que le sieur Caulaincourt fait le censeur et joue le méconten t.

Il me reste peu à faire ici, il y a peu d'élémens pour une tête active. La cour est enveloppée de pronostics qui lui donnent un triste aspect, parce qu'ils rendent le souverain soucieux. On se dit à l'oreille que Napoléon a des vues sur la Russie, qu'il cherchera à prendre Pétersbourg, pour faire oublier qu'il n'a pas encore conquis l'Espagne. Les vrais Russes disent : « Nous nous défendrons jusqu'au dernier soupir; nous imiterons les Espagnols et les Portugais. » Les indifférens, les efféminés, les métis, et ceux-là sont en grand nombre, disent : « Mais cela est impossible; Napoléon est l'ami de cœur d'Alexandre.

B. . . . . . .

N.° XI.

Cercles de la Cour, Audiences, Entrevues, Entretiens, etc. etc.

Au cercle de la cour, le 12 avril au soir, l'Empereur s'est approché successivement de tous les envoyés de la Confédération du Rhin, et s'est entretenu avec eux de ce ton affable qui lui est si naturel. S. M. a dit ensuite quelques mots qu'on n'a pas entendus à l'ambassadeur de S. M. Prussienne, et tout à coup s'avançant vers l'ambassadeur de Russie, elle lui a parlé d'une voix haute et d'un ton ferme, ainsi qu'il suit :

« Eh bien! prince Kurakin, que me dit-on? qu'apprends-je? Quoi! votre Empereur veut donc faire la paix avec les Turcs, avec ces coquins de Musulmans, qui sont autant les ennemis d'eux-mêmes que du système européen! Il en est bien le maître sans doute; il est bien le maître d'abandonner ces riches provinces, ces positions militaires qui auraient appuyé la gauche de son empire sur l'Euxin, et dont la possession entrait dans le système dont il a hérité du grand Pierre et de la grande Catherine. Je les lui abandonnais ces possessions, je ne les lui aurais jamais redemandées, parce que je l'aime. Mon beau-père d'Autriche voyait cet agrandissement avec peine; je l'aurais calmé, je l'aurais indemnisé, parce que je voulais du bien à la Russie. La paix, si votre Empereur la conclut, change entièrement mes intentions, parce qu'elle me dévoile les siennes. Sans doute, la paix doit être le but d'un souverain, mais il faut qu'elle vienne à la suite de quelques

victoires, et le vôtre en a-t-il obtenu? J'ai vu des marches, mais point de batailles décisives; vous avez pris des forteresses sur le Danube, cela est vrai; mais il en reste encore à prendre, et d'ailleurs il vous faut des embouchures : les avez-vous? Dites à votre Empereur que ce n'est pas par le repos qu'on conserve ou qu'on agrandit les empires. Depuis que le sort de l'Europe a été fixé par des batailles, il faut que les princes agrandissent leurs états par l'épée : il faut de grandes puissances; il n'y a que les grandes familles qui prospèrent. J'ai proclamé votre maître l'Empereur du Nord, cela lui montrait ce que je voulais faire de lui, son existence était nécessaire à mon système; mais s'il veut en sortir, je changerai mes vues, je porterai à d'autres puissances les faveurs que je lui destinais. L'entrevue du Niémen avait laissé de bonnes dispositions dans le cœur de mon frère Alexandre; il m'avait promis de ne plus écouter les conseils d'un Strogonoff, d'un Soltikoff qui sont vendus aux Anglais; il m'avait promis de ne plus traiter avec les Anglais, d'annihiler leur influence. Point du tout : j'apprends qu'elle se ranime, et qu'on est tout Anglais à Pétersbourg. Un prince qui souffre chez lui une influence étrangère, n'est plus roi, il n'est que le jouet de quelques espions et de quelques flatteurs. Prince Kurakin, je gouverne par moi-même, je gouverne seul, je ne suis pas gouverné, j'ai beaucoup appris en gouvernant. J'avais donné à Erfurth, à mon frère de Russie, quelques conseils qui l'ont rendu puissant et respecté tant qu'il les a suivis; mais le parti anglais l'a gâté, j'ai peur qu'il ne s'en repente. L'Autriche aussi était soumise au parti que les Anglais se font toujours partout où l'on reçoit leur or et où l'on croit à leurs promesses; voyez-vous ce qu'elle était devenue; elle n'é-

tait plus qu'une puissance du second ordre. Voyez quel était l'état de ses finances, elle n'avait plus que du papier; voilà le cadeau que les Anglais lui avaient fait. Elle est rentrée dans le système continental, et déjà elle y reprend son rang, et sa perspective financière est meilleure. Je lui ai fait des promesses que je remplirai, mais votre souverain n'en devait point être jaloux. Son empire est assez grand; il ne lui fallait que des positions que je lui donnais, et que je ne demandais pas mieux que de lui voir conquérir; mais il a pris peur et il a cessé de consulter son cœur. Malheur aux rois qui ne consultent pas le leur, et qui reçoivent des impressions étrangères à leurs affections et à leurs intérêts! Votre maître veut être neutre dans les mesures que j'ai cru devoir adopter pour ruiner l'influence anglaise. Cette neutralité le perdra, parce que, dans la lutte à la tête de laquelle je me suis placé, il faut que le continent ou l'Angleterre succombe. Le résultat n'est pas douteux, j'ai pour moi l'opinion et l'appui des peuples que la tyrannie anglaise mettait à contribution; je réussirai, parce qu'il est décidé que tous mes ennemis seront confondus, et parce que je venge les lois des nations. Malheur aux souverains qui s'isoleront de moi, qui conspireront contre moi, leurs trônes seront réduits en poussière. (*Ici l'Empereur a frappé le parquet de son pied droit.*) D'où vient cette chaleur subite qui s'est emparée de votre cabinet? Pourquoi ces recrutemens considérables qui sont hors de proportion avec la population russe? pourquoi ces marches forcées? qui vous menace, ou qui menacez-vous? Je n'ai pas un soldat près de vos frontières, et le seul cadre d'armée que j'aie en Allemagne est à plus de cent lieues de votre frontière de Pologne. Veut-on me menacer? dans

quinze jours j'aurai cent cinquante mille hommes prêts à aller reprendre les positions que j'occupais sur le Niémen, il y a trois ans. Si une armée française va à St.-Pétersbourg venger la paix du continent et disperser le parti anglais qui y domine, ce sont les Anglais qu'il faudra en accuser, et non pas moi. Je ne veux rien de l'Empereur de Russie; que me veut-il? Tout est en paix sur le continent, excepté quelques séditieux que les Anglais soudoient en Espagne, et que mes armées châtient. Croit-on saisir ce moment pour m'attaquer? Je n'ai pas plus de quatre-vingt-mille hommes en Espagne et en Portugal, et j'ai cinq cent mille combattans, sans compter mes fidèles alliés de la Confédération du Rhin. Croit-on me faire peur? croit-on que je renoncerai à mes projets sur l'Espagne et à mes mesures contre l'Angleterre? On se trompe; et en paraissant vouloir les contrarier, on ne fait qu'en hâter l'exécution. Il y a trois ans que les Anglais rendaient les peuples du continent leurs tributaires, qu'ils nous vendaient, au prix qu'ils voulaient y mettre, leurs marchandises et leurs denrées coloniales; aujourd'hui ils ne peuvent pas introduire dans les ports de l'Europe une once d'indigo, une livre de sucre, ni une pièce de calico. J'en excepte ceux de Russie qui sont prêts à devenir tout anglais. Ce n'est pas là ce que mon frère de Russie m'avait promis. Si les souverains ne tiennent pas les paroles qu'ils se donnent entr'eux, il n'y a plus de bonne foi sur la terre, il n'y a plus de garans des traités. J'avais cent cinquante mille hommes en Espagne, quand l'Autriche m'a attaqué la dernière fois; sur les bords de l'Ebre j'ai décidé de châtier l'Autriche, et un mois après j'étais à Vienne, où je rentrais pour la seconde fois. Qu'on ne me force pas d'apprendre la route de Saint-Pétersbourg. Quand je

serai dans cette capitale, je n'en sortirai pas que je n'aie repoussé l'empire des czars dans les déserts de Sibérie ou du Kamschatka. Il ne convient pas à la France, qui existe comme puissance prépondérante en Europe depuis quinze cents ans, de se laisser insulter par un empire qui commence, et qui, il y a cent cinquante ans, n'était connu que par la cruauté de ses czars et la barbarie de ses habitans. Je sais qu'on ne tient pas ce langage à l'Empereur de Russie dans la coterie de la Nariskin; je sais qu'on l'environne de l'idée de sa puissance. Eh bien! si l'on m'y force, je dissiperai cette illusion d'une manière terrible.

Les braves d'Austerlitz et d'Eylau ne sont pas encore dans la tombe; ils sont pleins de courage et d'ardeur, ils sauront bien retrouver sur le Niémen les positions que je n'avais abandonnées que parce que mon frère de Russie m'avait promis son amitié et avait, en quelque sorte, juré de ne jamais se battre contre moi. Je croyais alors en avoir fini avec lui; mais, s'il veut encore me forcer à prendre l'épée contre lui, je ne la quitterai pas aussi facilement que quand, gagné par ses promesses, je me retirai moi, et mes soldats des avenues de Pétersbourg. Ce sont les femmes qui ont perdu les souverains. Toutes les princesses qui ont été gagnées par les Anglais ou par leurs amis, ont payé bien cher ces erreurs, elles les ont pleurées amèrement. Les femmes sont destinées par la nature à faire des enfans et à les élever : voilà tout ce que nous devons attendre d'elles: si nous leur permettons d'aller au-delà, le sceptre tombe en quenouille. Ecrivez à votre cour, dites-lui que sa politique me déplaît, que ses mouvemens m'inquiètent, qu'il faut y faire cesser l'influence des femmes et des favoris que l'or des Anglais a éblouis et gagnés. J'ai besoin de repos, je ne

veux pas de guerre, le bonheur de mes peuples demande tous mes soins ; mais si on m'interrompt dans les mesures que je prends pour l'établir, il sera ajourné, mais il n'en sera que mieux établi après. En attendant, je puis compter sur leur zèle, et ils ne permettront pas que leur Empereur soit insulté au milieu des loisirs qu'il consacrait à jeter les bases de leur prospérité et de leur grandeur future. Quant à vous, prince Kurakin, je vous excepte, parce que je vous connais, je sais que vous aimez la France et mon système. Vous pouvez encore sauver votre maître, en lui répétant franchement ce que je vous ai dit, et en lui faisant le tableau du dévoûment que mes peuples montrent pour ma personne et de leur coopération sincère dans toutes mes mesures contre les Anglais. »

Napoléon, attirant ensuite dans le milieu du cercle le prince Kurakin, lui tint le discours suivant d'un ton moins élevé mais encore assez haut pour être entendu de la plupart des personnes présentes. « Dans le fait, vous avouerez, mon cousin Kurakin, qu'on a inspiré de fausses frayeurs à votre Empereur. La prise des villes anséatiques est une suite naturelle du système continental approuvé et même exécuté par lui jusqu'à un certain point. Ces villes étaient autant de repaires de contrebandiers, autant de dépôts pour les marchandises anglaises; rien n'eût été plus indécent aux yeux de l'Europe que d'avoir laissé subsister toutes les transactions clandestines et scandaleuses qui avaient lieu au mépris de mon pouvoir et de nos conventions. Ce n'est pas par ambition que je m'en suis emparé, et même dans un temps paisible leur indépendance m'aurait été utile : mais il me faut des ports, des embouchures, des matelots, des navires pour conduire la guerre maritime, et tout doit céder

à ce grand but. Votre Empereur se plaint que je dépouille sa famille, parce que j'ai pris les états du petit prince d'Oldenbourg et forcé celui-ci de se réfugier en Russie. Mais pourquoi s'obstinait-il à les refuser, comptant sur la protection de votre Empereur? Dois-je faire à des princes qui maintenant ne seraient pas grands seigneurs en France, des demandes qu'ils osent me refuser, et surtout dois-je leur laisser croire qu'il est une puissance sur la terre qui ait le droit d'intervenir entr'eux et moi et le pouvoir de m'arrêter dans la marche que je me suis tracée? De tout temps les hommes et leurs propriétés ont été sacrifiés à ce que vous appelez dans votre ancien jargon diplomatique la raison d'état. Aux yeux des fondateurs de grands empires, les hommes ne sont pas des hommes, ce sont des instrumens qu'ils employent, des sujets qu'ils font obéir, des soldats qu'ils font tuer; le droit de propriété devient nul aussi quand il s'oppose à leurs calculs, il n'y a plus alors de propriétés; mais des territoires qu'ils modèlent à leur gré, qu'ils divisent, qu'ils agrandissent sans s'inquiéter du froissement des intérêts individuels. Je sais bien que vous n'êtes pas à la hauteur de ces principes dans votre cour, et que chacun y plaint cette pauvre maison d'Oldenbourg que je dépouille impitoyablement: mais j'aurais donné à cette pauvre maison des indemnités ailleurs, si son obstination ne l'avait pas rendue indigne de ma protection et de mes faveurs. Je l'aurais sortie de ma sphère d'activité; je l'aurais envoyée sur les rives du Bosphore, ou je l'aurais déposée dans mon royaume d'Illyrie, en attendant que je pusse lui donner des indemnités sur le Phase; car voilà mon frère de Perse qui renvoie mon ambassadeur pour complaire aux Anglais, et qui par-là s'expose à mon

courroux. Prince Kurakin, rien ne nous résiste; nous avons éte armés d'un pouvoir auquel tous les autres pouvoirs doivent céder. Je ne demande pas à détruire les trônes d'Europe : non, prince Kurakin, cela n'est pas dans mes intentions, car je porte dans mon cœur tous ceux qui les occupent; mais si on se ligue contre moi, si non seulement on me refuse sa coopération, mais même si on cherche à m'arrêter par des obstacles, des intrigues, des résistances, alors je me dois à moi-même, je dois aux intérêts de mes peuples, au succès de mes plans, à la stabilité de mon empire, de châtier ceux qui m'insultent et d'anéantir ceux qui mettent mon système continental en danger. L'Europe serait en paix depuis long-temps si les grandes puissances avaient voulu s'entendre avec moi. Mais au lieu de cela, elles se sont coalisées, pour protéger des intérêts qui n'étaient pas les leurs, pour recouvrer des territoires sur lesquels elles n'avaient aucuns droits, et surtout pour faire prospérer le monopole commercial et la tyrannie maritime des Anglais. Les petits pouvoirs ne sont que des demi-souverains, parce qu'ils ont besoin de la protection des grands pouvoirs, et que le prince qui ne sait pas, ou ne peut pas se protéger, n'a pas l'intégrité de la souveraineté. Il faut donc qu'ils appartiennent à une grande puissance dont ils doivent épouser les querelles, suivre les mouvemens, adopter les principes pour prix de la protection qu'ils en reçoivent. Ainsi, quand j'ai partitionné l'Allemagne, je n'ai fait qu'user de mon droit de protection. Je me serais contenté de la France telle qu'elle était quand je me suis chargé de ses destinées, mais les guerres qu'on m'a faites m'ont prouvé qu'il fallait entièrement refondre l'Europe sur un nouveau modèle, et d'après de nouveaux prin-

cipes ; et dès-lors toutes mes entreprises ont eu pour but de faire exister les autres souverains comme moi, puisqu'ils ne voulaient pas me laisser établir comme eux. Il en a coûté à ma sensibilité pour exécuter, dans toute son étendue et dans toutes ses ramifications, ce plan de réorganisation générale ; mais si les souverains écoutaient leurs affections particulières, ils seraient souvent en péril et ne pourraient surtout exécuter les réformes nécessaires. Si donc j'ai mis les petits états intermédiaires dans la situation où ils doivent être relativement à moi, cela ne doit pas inquiéter les grands états. J'aime les grands souverains, moi, et je l'ai prouvé lorsque j'ai laissé subsister la Prusse pour plaire à votre empereur, et lorsque j'ai répudié une femme que j'aimais, pour en prendre une dans la famille de mon frère d'Autriche. Je sais que votre empereur a vu cette alliance avec inquiétude, mais d'abord il doit savoir qu'il n'a pas droit de s'en plaindre, puisque s'il avait su vaincre ce faux orgueil d'un individu de sa famille, nous eussions alors été plus intimément liés ; ensuite, il ne faut pas qu'il se persuade que j'envisage l'Autriche et son chef sous un point de vue différent depuis que je leur tiens de plus près. Cette considération ne me fera renoncer à aucun principe, pardonner aucun outrage ni céder à aucune résistance. Il faut que tout ait une marche uniforme, ou bien qu'on s'attende à être brisé à mesure qu'on s'expose à être heurté par moi. Ecrivez tout cela à votre cour. »

(L'empereur a parlé avec beaucoup de volubilité dans cette occasion. Le prince Kurakin l'a écouté avec un sang-froid inaltérable, et l'a salué profondément après avoir attendu quelques minutes pour s'assurer que S. M. n'avait plus rien a dire).

N.° XII.

Archives de l'Empire, pièces historiques.

Buonaparte, sous-lieutenant au régiment de la Fère, artillerie, à son cousin Arena *, à Ajaccio en Corse.

Auxonne, ce 12 mai 1791.

Mon chair cousin **,

Le régiment est ici depui un mois, mais je ne croie pas que jy reiste longtemps, car on me pairsecute et jaie manque daitre asassine par de camarades qui ont prie querrel avec moi pour mon patriotisse. Imagine-toi, mon chair cousin, que je me promenait hier sur les bors de la Sone, lorsque tout a coup trois se sont jete sur moi et voulais me précipité dans la riviere disan que puisque jétai trop lâche pour me batre avec eux il voulais me noueyer; quil pensais que cétais rendre servisse a la France que de me tué come une baite ferosse,

* C'est celui que Buonaparte a fait, depuis, fusiller, sous prétexte de conspiration contre sa personne, mais, dans le fait, pour se venger de ce qu'il l'avait fait s'évanouir quand il fit luire à ses yeux un poignard, dans la salle de Saint-Cloud, le 18 brumaire.

** Buonaparte n'avait encore ni secrétaires, ni conseillers qui pussent lui faire ses lettres ou lui corriger ses fautes d'orthographe. Il n'était pas, alors, l'envoyé de la Providence, mais bien un très-obscur sous-lieutenant d'artillerie qui avait très-mal profité de l'éducation que le Roi de France lui avait fait donner, par charité, dans une école militaire.

car il voiais par mes propots que javait un caractere attrosse. Heureuseman un patriotte de mes amis qui es cordonié a Auxonne parus et vin à mon scour, se qui me sova la vie, et se qui es certeneman un gran servisse, et je lui ez promie que quant je le pourrez je lui temouegnerez ma reconesance, et come s'est un jauli garson, je me propause de le mariez a une de mes seures car: entre patriote nous some tous égos et il ne faut pas aitre fiair, vu qun cordonié bien établis en France es plus qun quelqun qui es nauble en Corse. Et daillieure jez aprit que ma seure Eliza avez fet un enfant avec un clair de mon pere, et quil ne voulez pas lépousée parse quil disais quel étais une grande coquine et quelle lavez elle meme agassé, se que je croie bien, car les fames sont chode dans note famille, et come les Français ne son pas si jaloux que les Corses, et que dallieur ils eme les étrangères je ne doute pas je ne place ma seure avantageuseman, jantans pour une demoisele qui a fai un fos pas. Insi je te pris de l'addressée a M. Veuillemain, mêtre cordonié ru du Parc à Auxonne, pour aitre remise a monsieur Buonaparté, sous-lieutenant du régiment de la Fere, artillerie, 5e compagnie. Dan le cas ou je serez partie, se qui se pourrez bien, je prierez une damme demes amis qu est la fille du bedoz de la parouesse que jeme panse quil ne croie pas plus en Dieu que moi, de ce chargez delle, mais de bien enpaichez que les plumets des militaires ne lui tourne la taite jusquà ce quelle soit marié come je le desire.

* Je suppose que la petite Paulette, quoique

* Nous rétablissons l'orthographe dans la suite de cette lettre, n'ayant voulu que donner à ceux de nos lecteurs qui

je fusse bien jeune quand je l'ai quittée, dont je me rappelle la jolie figure et l'excessive vivacité, n'a pas oublié celui qu'elle appelait son frère Nana; elle est encore trop jeune pour avoir eu des aventures, et comme je prends à elle un intérêt particulier, dis-lui, pour l'engager à être sage, que je vais bientôt partir pour la Corse, et je lui amènerai un joli petit mari. Il y a long-temps que je n'ai eu des nouvelles de la famille, qui au reste, excepté toi, qui es mon ami d'enfance, m'intéresse peu : je suppose que mon grand oncle Arrighi, qui était très-vieux quand on m'a envoyé en France, est mort maintenant ; je t'avoue que je n'en serais pas fâché, car j'ai toujours sur le cœur deux fiers coups de pied qu'il me donna, parce que j'avais volé ses boucles de jarretière. Je suis curieux de savoir ce qu'est devenu ce grand monsieur, par le crédit duquel j'ai été placé à l'école militaire, et à l'aspect duquel nous étions toujours obligés de quitter la chambre, quand il venait visiter ma mere, qui était toujours très-rouge quand il la quittait. Il faut que tu saches que j'ai eu, à ce sujet, une querelle très-vive avec Abatucci, quand j'étais à l'Ecole militaire. Celui-ci n'avait-il pas répandu dans l'école que j'étais un bâtard; que ma mère avait eu quatre enfans d'un M. de Marbœuf, gouverneur de notre île, ce monsieur, sans doute, dont je viens de te parler; ensorte qu'on ne m'appelait plus dans l'Ecole que le bâtard, ce qui m'irrita si fortement, qu'un soir j'attendis, dans l'obscurité, Abatucci, au moment où il sortait de l'école de mathématiques, et je lui portai un coup de canif qui, au reste, ne fit que lui effleurer les

ne connaissent pas la lettre interceptée de Napoléon à Joseph, une idée de l'ignorance de ce tyran.

côtes, qui furent garanties par un cahier de papier, qu'il avait sous son habit. Je dois dire qu'il s'est conduit, dans cette occasion, en brave garçon; il se contenta de me donner quelques soufflets, sans mentionner jamais cette circonstance qui m'aurait fait chasser de l'Ecole. Au reste, j'ai comparé les dates, et il n'est pas possible que je sois l'enfant de ce Marbœuf, car je suis né en 1769, et il n'est venu en Corse qu'en 1770. Et d'ailleurs, comment peut-on m'appeler bâtard, puisque je porte le nom de mon père? J'avais écrit à ma mère, pour qu'elle m'envoyât une dixaine d'écus, que je dois, à Besançon, à l'auberge où je mangeais, et où j'avais crédit, parce que la fille du gargotier avait des bontés pour moi et qu'elle adoucissait son père à mon sujet. Aujourd'hui, je veux rendre cette somme, parce que je me suis brouillé avec la demoiselle en question qui est une coquette, et que je ne veux rien lui devoir. N'ayant pas reçu de réponse, et me trouvant extrêmement pressé, et même menacé d'avoir cet argent retenu sur ma paye, j'ai écrit à mon cousin Arrighi, qui est prêtre-desservant à Saint-Eustache, pour lui exposer ma situation; il m'a envoyé, sur-le-champ, un louis, qui m'a fait un plaisir que je ne puis te dire, attendu qu'avec six francs, que j'ai empruntés de la fille de mon ami le bedeau, j'ai pu me libérer. Cet Arrighi est un bon parent, c'est dommage qu'il soit prêtre. Maintenant, il faut que je te parle de la situation de mon esprit et de mes projets. Je ne peux pas rester au régiment, on m'y déteste trop. La révolution a fait de moi un tout autre homme, et il y a des momens où je me sens une envie irrésistible de tuer et même de voler; car si j'aime les principes qui sont maintenant adoptés en France, je déteste les Français.

* Maintenant, que je t'explique les impressions, les idées nouvelles que je dois à la révolution. Lorsque j'étais à l'Ecole, j'aimais la solitude, non pour étudier, mais pour me livrer à mes réflexions : cependant, j'étais loin de connaître alors les sensations que j'éprouve aujourd'hui. Je me livrais à une mélancolie sans objet, sans cause, à une misantropie qui me peignait mes camarades comme autant d'ennemis ligués contre moi. J'avais bien quelques accès de rage, mais c'était quand, par espièglerie ou par malignité, les autres élèves interrompaient ma solitude ; et je me souviens qu'un jour, leur intrusion m'avait tellement transporté de fureur, que je courus sur eux l'épée à la main, et les mis en fuite par cette irruption soudaine. Mais depuis que la révolution a éclaté, mon sein fermente, mon cœur palpite, ma tête s'exalte. Je lis avec délices les catastrophes qu'elle produit; mais avec regret de n'y pas prendre part. Mes journées se passent dans des vœux sanguinaires, et mes nuits dans des visions effrayantes. Je ne sais ce que je veux, parce que mon ambition est sans bornes; je ne sais qui je hais, parce que j'éprouve, pour à peu près tous les hommes, une aversion indéfinie. Je veux des richesses immenses, une gloire extraordinaire, et je me sens presque anéanti sous l'impression de tant et de si grands désirs. J'ai besoin de me rappeler à chaque instant que je vis dans une société qui n'est pas encore désorganisée tout-à-fait, où l'on respecte encore quelques lois et quelques convenances, pour ne pas déchirer en

* La tirade suivante, qui prouve que l'instinct du crime et la soif du sang humain donnaient quelquefois à Buonaparte un talent d'inspiration, a été aussi remise en français pour l'intelligence des lecteurs. (*Note du traducteur.*)

pièces tout ce qui me déplaît, pour ne pas saisir comme une proie tout ce qui me convient. J'ai été élevé parmi les Français, et aux dépens des Français; et, malgré cela, je les hais; je les hais, parce qu'ils m'ont fait du bien; je les hais, parce qu'ils ont subjugué mon pays. — Si je veux coopérer à leur révolution, si j'en ai adopté avec enthousiasme les doctrines les plus folles, ce n'est par aucune similitude de vœux ou de sentimens avec eux, c'est parce que j'aime cette perspective de désordres, d'agitations, d'assassinats qui en seront la suite. Je commence à concevoir qu'il est des hommes qu'une destinée irrésistible, qu'un instinct impérieux entraînent dans ce que la société est convenue d'appeler des crimes et de punir comme tels, quoique souvent ils soient le résultat de l'exaltation la plus généreuse et de l'audace qui fait les grands hommes. J'ai beaucoup réfléchi là-dessus, et je pense que, dans un temps de révolution, les hommes sont ramenés à l'état naturel, et que celui qui en tue le plus, acquiert le droit de les dominer tous. Voilà ma doctrine à moi, et je veux la mettre en pratique, attendu que je ne suis point retenu par de vains scrupules; que je suis au-dessus de ces remords pusillanimes, auxquels des âmes timides peuvent seules céder; que je veux jouir dans le sang, dans le pillage et dans la vengeance. Je vais quitter le régiment, où je n'ai point d'amis, où, au contraire, chacun me donne des signes non équivoques d'aversion; je vais partir pour la Corse, aussitôt que j'aurai les moyens de faire ce voyage. Si mes compatriotes brûlent comme moi du feu du patriotisme et de la vengeance, nous profiterons des circonstances actuelles pour produire une commotion en faveur de notre indépendance; mais s'ils

craignent de courir les chances de ce mouvement, si j'encours leur haine en cherchant à l'exciter, alors je reviendrai en France, comme général des insurgés Corses, comme patriote à grandes vues, et je trouverai moyen de briller parmi les aventuriers auxquels la révolution offre une perspective de gloire, d'avancement et de fortune. Attends-toi à me voir bientôt.

N. B.

N.° XIII.

Police générale de l'Empire.

Second rapport à S. Ex. M. le duc de Rovigo.

Monseigneur,

IMMÉDIATEMENT après avoir reçu les ordres de V. Exc. concernant les affreux placards et les affiches atroces dont, depuis quelques semaines, les principaux et les plus populeux quartiers de Paris ont été infestés... (Oui, monseigneur! infestés: car, avec une adresse et une activité qui avaient jusqu'à ce jour déjoué la surveillance et les mesures de la police, ces brandons incendiaires avaient été attachés à tous les murs, et attiraient tous les regards par les funestes étincelles qui en jaillissaient); je me suis porté, animé d'nn zèle nouveau, vers le lieu qui m'avait été assigné, savoir, le Garde-Meuble et ses environs. Je me suis placé, avant le lever de l'aurore, dans un point angulaire, duquel mes regards plongeaient dans plusieurs rues à la fois, ayant devant moi un panier de gâteaux de Nanterre, afin de pallier l'objet de ma station; et avant que la lumière parût, je m'occupai de réflexions profondes sur l'importance de ma mission et la nécessité de son succès, cherchant à me rappeler tous les artifices divers dont j'avais été le témoin durant mes fonctions. Cependant les premiers rayons du jour commençaient à paraître, et déjà ils éclairaient la scène de rébellion que j'é-

tais destiné à dévoiler. Plusieurs murs offraient des imprécations contre l'empereur. Je les ai consignées dans mon procès-verbal, je ne les répéterai pas dans cette lettre, ma plume s'y refuse : c'est bien assez d'avoir été condamné à la cruelle tâche de les confier au papier qui semblait à regret les recevoir : car tout, jusqu'aux êtres inanimés, se révolte contre ce qui outrage ou menace l'empereur. Mais je ne voyais personne qui pût fixer mes conjectures : quelques ouvriers passaient de temps en temps, mais sans paraître remarquer les mots incendiaires écrits sur les murs. Je commençais à m'inquiéter de cette monotonie qui était loin de me promettre des découvertes, lorsque j'ai vu entrer dans la rue de la Concorde, une femme, en apparence dans un état de grossesse, laquelle s'appuyait fortement sur un gros bâton, et de l'autre sur l'épaule d'un enfant qui me parut avoir douze ans. Je n'eus d'abord aucun soupçon; mais cette femme s'étant arrêtée plusieurs fois contre les murs, et ayant vu l'enfant qui l'accompagnait comme grimper autour d'elle par un moyen que je ne pouvais concevoir, je ne découvris que graduellement la manœuvre suivante. Ladite femme avait attaché à sa ceinture un tabouret mobile qui la faisait paraître enceinte. Lorsqu'elle s'arrêtait, elle feignait de s'appuyer contre la muraille, tandis que l'enfant fixait au siége du tabouret le bâton qu'elle tenait à la main, lequel offrait ainsi audit enfant un moyen de s'élever assez haut pour afficher des placards imprimés. Lorsque l'opération était faite, l'enfant se glissait à terre entre la femme et le mur, et le tabouret, séparé de son pied, reprenait sa première apparence. Je ne délibérai pas, et m'élançant d'une encoignure d'où j'avais observé cette manœuvre, je sautai d'abord sur la femme, et la

saisis par ses habillemens qui me restèrent tous dans les mains, tandis que l'individu qui en était couvert s'échappa avec une rapidité extraordinaire, vêtu d'une veste blanche et d'un pantalon de même couleur. Je saisis l'enfant; mais je m'aperçus qu'il était aveugle, et, après avoir employé tous les moyens prescrits pour obtenir de lui des aveux, je vis que l'état d'imbécillité où il était, rendait toute révélation impossible; et, ne voulant pas être rigoureux sans nécessité, je renonçai à toute opération ultérieure sur le physique de cet individu que je fis déposer à l'hospice de la Pitié, pour y attendre les ordres de V. Exc. Voici l'affiche exécrable que j'ai arrachée moi-même, au moment où déjà il y en avait eu trois exemplaires placardés sur les murs.

Pleurez, Parisiens!

« Cet enfant pour lequel on cherche à exciter votre enthousiasme, qu'on vous représente comme devant à jamais assurer votre repos; qu'on a fait roi dès qu'il a vu le jour, et auquel on promet le sceptre de l'univers; cet enfant a poussé des cris, a versé des larmes dès le premier moment de sa naissance. Hélas! s'il a le cœur insensible de son père, s'il ressemble à cet homme que rien n'émeut, que rien ne touche; s'il ne doit appartenir à l'humanité que pendant la rapidité de son enfance, pleurez, pleurez, Parisiens!

« Eh! quel motif pourrait exciter votre joie ou vos espérances? Seraient-ce ces fêtes dans lesquelles se déploie la splendeur d'un trône élevé sur les ruines de votre indépendance et de votre prospérité? Ces fêtes dureront quelques jours;

mais de longues misères et d'incurables souffrances y succéderont. Au moment même où l'on paraît ne s'occuper que de vos plaisirs, on vous surveille, on vous espionne, on désigne vos enfans pour la guerre, on s'apprête à vous demander un tribut de nouvelles victimes humaines; et leurs cris pitoyables se font entendre immédiatement après ces chants de triomphe et d'alégresse dont retentissent les palais et les promenades de la capitale.

« Pleurez, Parisiens! oui, pleurez! La naissance de cet enfant rendra-t-elle votre tyran moins implacable? Adoucira-t-elle ce cœur qui ne vous a jamais montré que de la haine et du mépris? Arrêtera-t-elle cette ambition dont les Français sont les tristes instrumens? Non : cet événement ne fera qu'accroître vos misères, parce qu'il agrandit les vues de son ambition. Tant qu'il a cru ne céder son héritage qu'à des successeurs indirects, il a, peut-être, pénétré moins avant dans l'avenir, et songé davantage aux jouissances du présent; mais aujourd'hui qu'il peut s'enorgueillir d'un rejeton, il va bouleverser le monde, pour transmettre à son fils un empire dont les bornes soient aux confins de l'univers, et qui se compose de toutes les nations subjuguées et avilies.

« La guerre! la guerre! tel est plus que jamais son cri de ralliement. Que lui importe que les forces et les ressources de la France s'épuisent dans ces interminables conflits suscités et ranimés sans cesse pour satisfaire sa rage contre l'espèce humaine et contre toutes les institutions sociales! La France ne doit-elle pas partager le sort des autres pays? Ne doit-elle pas être confondue avec tous les peuples esclaves dans une dénomi-

nation commune? Enfin ne doit-il pas être dans les vues et dans la politique de Napoléon, que la nation qui a été l'instrument de sa grandeur, perde dans l'avilissement, dans la misère, et même dans un anéantissement presque total, la réminiscence de ce qu'il était quand elle le porta au pouvoir, et de ce qu'elle a fait pour l'y maintenir?

« Pleurez, Parisiens! il n'y a plus de France, il n'y a plus de nation française. Tous les Français qui succombent dans les batailles, sont autant de victimes agréables au tyran; tous ceux qui survivent sont autant de témoins importuns de sa première obscurité, d'instrumens de sa première élévation, qu'il voudrait faire disparaître de la surface de la terre, parce que leurs souvenirs mortifient son amour-propre, et leurs services inquiètent son ambition. Croyez-vous qu'il élevera son fils dans des sentimens différens de ceux qui le dirigent, qui l'inspirent lui-même depuis qu'il est arrivé à la suprême puissance? Croyez-vous qu'il lui dira de régner par la douceur, la clémence et la justice, quand toute sa conduite a prouvé qu'il regardait la terreur comme l'unique base de l'obéissance, comme l'arme la plus efficace de l'autorité; quand il a poursuivi de son implacable vengeance jusqu'aux individus les plus obscurs, quand tous ses actes ont été constamment marqués au coin de l'oppression et de l'injustice? Dira-t-il à son fils: « C'est au milieu des désordres révolutionnaires de la France que j'ai commencé ma carrière, et c'est en tuant des Parisiens que je suis sorti de l'obscurité et que j'ai mérité de commander une armée. Depuis ce temps les Français ont tout fait pour moi, pour moi qui fus dans tous les temps leur bourreau impitoyable. Ils espérèrent dans ma jeunesse; ils crurent qu'ayant acquis quelque gloire militaire,

je ne voudrais pas la ternir en imitant les monstres auxquels je succédais. Je les ai trompés. J'ai été aussi endurci dans le crime que si j'y avais vieilli. J'ai répandu sur cette brave et malheureuse nation la désolation, la honte et la misère. C'est à vous, mon fils, à guérir les blessures que je lui ai faites, à lui donner en bonheur tout ce que votre père a reçu d'elle en gloire et en puissance. » Lui tiendra-t-il un tel langage? L'élevera-t-il dans de tels principes? Non : une telle conduite, qui serait le fruit du repentir d'une âme élevée, ne sera jamais celle de votre tyran. Il formera son fils pour le despotisme; il l'accoutumera à compter pour rien la vie des hommes; il lui dira que la pitié est un sentiment indigne du cœur des rois; et pour lui prouver qu'on peut tout oser quand on exerce un grand pouvoir, il lui citera ses attentats et votre tolérance, sa tyrannie et votre avilissement. »

Pleurez, Parisiens.

Par un Français ennemi du tyran et du Corse.

Très-humble supplique pour la place d'Agent principal des Tortures au bureau de la Police générale.

Telle est, monseigneur, l'adresse atroce que j'ai eu le bonheur de soustraire aux regards de la multitude, toujours empressée de lire ce qui accuse ses maîtres. Si dans cette circonstance j'ai fait preuve de quelque activité et de quelque discernement; si dans le rapport dont j'ai fait précéder l'affiche ci-jointe, je me suis élevé, ainsi que j'ose le croire, au-dessus du vulgaire des inspecteurs, oserais-je solliciter de V. E. les hautes fonctions de

directeur des épreuves, tortures, etc. etc., qui se trouvent vacantes par le départ de......, chargé d'une mission pour Madrid. Croyez, monseigneur, que vous ne pouvez admettre près de votre personne un individu plus pénétré que je le suis des hautes qualités de V. Exc., et des talens éminens qu'elle déploie dans le département honorable et important que lui a confié un grand homme qui se connaît en hommes. Monseigneur, j'ai besoin d'activité, et j'ai la conscience que je trouverai à exercer la mienne sous la direction de V. E. Déjà toutes les branches de la police sont ranimées, depuis que monseigneur en tient les rênes. Une funeste torpeur, engendrée sous votre prédécesseur, commençait à glacer l'imagination des agens supérieurs, et à paralyser les moyens des subalternes. Les prisons menaçaient de rendre leurs victimes et semblaient refuser d'en recevoir de nouvelles; les instrumens de torture, ces puissans préservateurs de l'ordre, gissaient à peu près dans l'inaction, lorsque votre excellence, en paraissant, a tout régénéré, et même, si j'osais soulever le voile dont votre modestie s'enveloppe, j'oserais dire qu'elle a perfectionné l'art des tourmens, par des découvertes qui honorent son génie. C'est ce génie dont j'ose ambitionner de seconder les vues vastes et profondes. Monseigneur, je suis sans pitié, je n'ai jamais versé de larmes, jamais poussé un seul soupir; au contraire, quand je vois des humains se livrer à une telle faiblesse, je m'indigne, et ma fureur s'en allume davantage : ce qui est une qualité bien précieuse, pour l'emploi que je sollicite.

Je n'ai jamais rien aimé, Monseigneur, mon cœur n'est susceptible que d'admiration : celle que j'éprouve pour vous, Monseigneur, est, je vous

jure, bien vive et bien sincère. Comme il n'est pas juste, cependant, que j'obtienne la place éminente que je sollicite, sans donner des preuves de ce que je suis et de ce que je peux, je prie votre excellence de m'admettre à démontrer, par ma vie entière, que je suis incapable d'une lâche commisération, et par quelques épreuves préliminaires, que j'ai une grande sûreté d'exécution. Ma vie, je puis la détailler en peu de mots, car elle fut remplie de peu d'événemens. Avant la révolution, j'étais ce qu'on appelait communément *rat-de-cave*, et à ce titre la terreur de tous ceux qui étaient soumis à mes recherches ; au commencement des troubles de la France, je me mêlais à tous les excès, pour pouvoir les dénoncer après les avoir provoqués. J'ai été deux fois juré du tribunal révolutionnaire, et j'ai prouvé mon insensibilité en faisant assassiner tous les partis, à mesure que les chances de la révolution les soumettaient à ma décision. Depuis l'établissement de la monarchie, par le grand Napoléon, j'ai été successivement employé contre toutes les factions diverses que sa majesté a écrasées. J'étais greffier du tribunal qui a jugé à mort Aréna et ses complices ; j'étais huissier de la commission qui siégeait à Vincennes ; j'ai vu mourir Pichegru, Wright ; j'animais la populace, lorsque Georges fut exécuté, et dernièrement j'ai fait, sur la torture, un rapport qui m'a valu une lettre honorable de la part de la commission du mécanisme de la torture, instituée par sa majesté. Je demande préliminairement à mon admission, qu'on m'accorde la faveur d'un travail particulier, en présence de son excellence, espérant que par ma manière d'opérer sur les sujets, quel que soit leur âge ou leur

sexe, je mériterai une approbation qui fera mon orgueil.

Signé CAMBEROUSSE,

Inspecteur de police du 2me arrondissement.

Renvoyé à P...., sous-chef de nos bureaux, qui s'assurera de la capacité du pétitionnaire, pour l'emploi qu'il sollicite.

Signé DUC DE ROVIGO.

Rapport en conséquence de l'ordre précédent.

Nous avons examiné scrupuleusement le sieur Camberousse, et nous l'avons employé dans l'application de diverses tortures à des individus d'âge et de sexe différens. Nous l'avons trouvé ferme dans tout ce qui concerne les tortures par tiraillemens, par brûlement, par pression et par aspiration. Il a la main sûre, l'œil sec et le cœur froid. Quand il est en rapport d'action avec des individus de son sexe, il procède sans émotion et avec une persévérance imperturbable qui a mérité tous nos éloges. Mais nous avons cru voir une légère inattention dans sa manière, une espèce d'indécision dans ses mouvemens, lorsqu'il a eu à répéter les mêmes épreuves sur des adolescens et des femmes. Cette tache légère sera facilement effacée par plus d'expérience et d'habitude, d'autant qu'il promet de faire des progrès utiles dans la torture par le brûlement, à raison de l'habileté avec laquelle il saisit les nuances de la douleur, et employe les gradations de l'expédient. Il a même trouvé le moyen de produire autant d'ef-

fet au moyen de l'huile dont il enduit les membres du patient, que lorsqu'on était obligé d'affecter les os de celui-ci jusqu'à la calcination, ainsi que cela eut lieu dans le cas de Pichegru. Ce perfectionnement est d'autant plus précieux, qu'il préviendra cés traces de torture qui restaient sur les membres des patiens, et qui obligeaient quelquefois à prendre, à l'égard de ceux-ci, un parti violent mais nécessaire, pour qu'ils n'excitassent ni l'indignation ni la pitié publique.

Nous croyons, en conséquence, que le pétitionnaire annonce toutes les qualités réquises pour remplir dignement les fonctions importantes qu'il ambitionne.

Signé P......

Approuvé, *signé* DUC DE ROVIGO.

N.° XIV.

Police générale de l'Empire.

[Rapport à S. Exc. Mgr. le duc de Rovigo.

Monseigneur,

Conformément aux ordres que j'ai reçus de V. Exc., par rapport à des affiches incendiaires qui, depuis quelques semaines, ont été placardées sur les murs de Paris, j'ai inspecté lesdits murs et j'ai trouvé des choses horribles contre l'Empereur et le gouvernement *, qui font frisonner. Les unes étaient écrites en rouge et d'autres étaient imprimées. Je vais rendre compte successivement de celles que j'ai recueillies et des circonstances qui ont accompagné mes découvertes. Et d'abord, je me suis porté au Palais Royal à sept heures du matin, que j'ai exploré avec le plus grand soin, examinant tous les piliers sur toutes les faces, lesquelles portaient en plusieurs endroits : *J'aime les oranges mais sans l'écorce (sans les Corses); point d'étranger pour maître! vive l'ancienne France! point de parvenus couronnés.* Tous ces blasphêmes me parurent écrits de la même main, et comme il y avait dans ce moment-là peu de passans, je dépêchai un des barbouilleurs attachés à l'inspection pour effacer les placards. En même temps je me

* On excusera ce janotisme dans un rapport fait par un agent subalterne de la police.

tins à l'écart pour flairer ceux qui pouvaient en être les auteurs. Je vis arriver un enfant de dix à douze ans, marchant en apparence avec des crosses; et comme il n'était pas accompagné, je commençai à soupçonner quelque chose et je me mis sur sa piste. Arrivé à l'angle occidental, je le vis se retirer dans un coin obscur, et dans un clin-d'œil joindre ses crosses dont il fit une échelle par un méchanisme ingénieux. Il l'appliqua contre un des piliers, et avec une rapidité inouïe, il écrivit en très-grosses lettres une des imprécations mentionnées plus haut. Je le saisis, ainsi que cela est détaillé dans mon procès-verbal, et je trouvai sur lui deux boëtes de fer blanc, l'une remplie, d'un liquide rouge, et l'autre de colle pour afficher des placards; lesdites boëtes étaient perforées de deux trous pour admettre les pinçeaux qui servaient d'instrumens pour toutes ces horreurs. Outre cela, je trouvai autour du corps du jeune quidam, entre la chair et la chemise, plusieurs affiches imprimées, ayant pour titre en gros caractères : RÉJOUISSEZ-VOUS, PARISIENS; desquelles affiches séditieuses j'ai joint un exemplaire pour l'instruction de V. Exc.; et, comme ledit Quidam ne répondait à aucune question, contrefaisant, comme si il était sourd et muet, je le menai en l'hôtel de V. Ex. dans la chambre des aveux, pour le faire déboutonner; mais comme je n'obtins que des larmes et quelques grincemens de dents, ce qui n'était pas assez, j'approchai la plante de ses pieds d'un feu très-ardent qu'on tient toujours allumé à cet effet, et après avoir observé les gradations d'usage, je rendis la douleur si forte que le sourd et muet prétendu commença à chanter la game, et déclara : « Qu'un homme habillé en militaire qu'il ne connaît pas mais qu'il reconnaîtrait fort bien, si ledit militaire lui était confron-

té, l'avait un jour pris à l'écart, comme il se promenait avec les autres enfans de la Charité dont ledit jeune Quidam faisait partie, et lui ayant mis une pièce de quinze décimes dans la main, lui dit de le suivre, ce qu'il fit; et depuis il l'a tenu à l'écart dans une maison située entre deux jardins, l'exerçant continuellement à écrire diverses sentences, ainsi qu'à afficher des placards. — Qu'après avoir été traité de la meilleure chère et avec la plus grande bonté, il fut un soir conduit par ledit militaire près de la galerie du Muséum, et là exécuta divers placards et affiches de manière à mériter les applaudissemens de celui qui l'avait formé à ce genre d'exercice. Ici s'arrêtent les renseignemens que j'ai pu obtenir, quoique j'aie employé tous les moyens d'usage pour voir si ce jeune Quidam n'avait plus rien à déclarer, attendant les ordres de Votre Excellence pour procéder plus rigoureusement si V. Excell. le décide dans sa sagesse.

Réjouissez-vous, Parisiens.

« Oui, réjouis-toi, multitude imprévoyante, sans honneur et sans courage — enivre-toi de ce vin qui coule à grands flots — contemple d'un œil stupide ces torrens de lumière qui t'éblouissent de toutes parts; foule d'un pied gai et léger ces gazons où t'appelle une musique voluptueuse — remplis ces salles où les premiers acteurs de la France te préparent des jouissances gratuites — prête-toi aux vues du despotisme en célébrant les orgies de la servitude !

« Ce vin qui abrutit ta raison, qui égare tes esprits, c'est du sang, c'est le sang des fils de la France, des enfans de la patrie, ce sont les larmes

des familles auxquelles des mains ennemies, impitoyables, enlèvent sans relâche des êtres, objets de leur amour et de leur espoir; c'est du sang et des larmes, te dis-je, que le tyran te donne pour t'abreuver.

Ces feux qui éclatent dans les airs et dont brillent les palais ou plutôt les antres du despotisme, ces feux dont tu admires les effets éblouissans, brûleront un jour tes demeures, dévoreront tes cadavres; ils sont l'image terrible des ravages que dans d'autres contrées le tyran qui te flatte et qui t'amuse, en attendant qu'il te déchire, a répandus, avec une furie qui, un jour, provoquera contre lui et contre toi la vengeance des nations.

« Hélas! tandis qu'il fait illuminer ses palais, on réduit en cendres, ailleurs, par ses ordres sanguinaires, la chaumière du pauvre; on couvre de ruines fumantes un pays qui n'a pas voulu accepter son horrible et dégradante tyrannie.

« Ce sol paré de fleurs et de verdure, où tout t'invite au plaisir et sur lequel se dispersent tes groupes joyeux, ce sol sera un jour, et bientôt peut-être, inondé de sang par lui, souillé par ses fureurs et désolé par ses exécutions. Quand il aura dévoré toutes les proies qu'il est allé chercher à l'extérieur, avec cette soif de sang qui dessèche sans cesse les entrailles du tigre; quand les victimes étrangères manquerout à sa rage ou y échapperont, c'est sur toi qu'il exercera son féroce instinct; c'est sur les nouveaux-nés, les mères et les vierges de la France qu'il se précipitera à la tête de ses bandes effrénées.

« Réjouis-toi maintenant, car alors sera venu le moment où la pitié s'enveloppera dans l'ombre pour cacher des larmes dont s'indignerait la tyrannie, où le désespoir cherchera la profondeur des

bois pour troubler leur silence de ses rugissemens solitaires, où la vertu n'aura d'autre perspective que l'échafaud et d'autre asile que la tombe.

« Tu l'as déjà vue en partie cette époque formidable, mais tu n'en as vu qu'une esquisse imparfaite ; c'est lui, c'est le tyran qui doit compléter la punition des lâches et des parjures.

« Et vois s'il n'a pas déjà sacrifié plus de victimes que dans leurs affreux égaremens les tyrans révolutionnaires n'en immolèrent. Le système de ses assassinats est assujéti à un calcul toujours croissant, à une marche constamment progressive. Il enveloppe des générations entières, il frappe sans distinction, il agit sans relâche, et comme l'a dit M. de Fontanes, dans un moment où il cédait au cri de sa conscience, *il moissonne les générations dans leur fleur.* Le tyran te donne des fêtes pour célébrer ses victoires, son mariage, la naissance d'un fils; mais à quoi servent ses victoires, si elles ne lui donnent que de nouveaux prétextes pour immoler des Français ? Qu'espères-tu de son mariage, si loin de le rendre l'ami des têtes couronnées dont il le rapproche ou de la famille souveraine à laquelle il l'associe, il n'a fait qu'ajouter à sa haine contre tous les souverains, et que confirmer ses projets hostiles contre l'Autriche ? Que peux-tu attendre de la naissance de ce fruit du concubinage et de l'adultère qu'il appelle le Roi de Rome ? N'a-t-il pas fait précéder cet événement d'un attentat qui prouve qu'il méprise, qu'il foule aux pieds tout ce qui est sacré parmi les hommes ? N'a-t-il pas dépouillé le Pape pour asseoir un bâtard au capitole ? N'a-t-il pas envahi les propriétés du St. Siége pour former un apanage à ce rejeton dont il a salué la venue d'une manière si éclatante ? Ses victoires ne lui inspirent donc que plus d'ardeur pour de nou-

velles guerres; son mariage n'est donc qu'un moyen pour de nouvelles catastrophes; la naissance de son fils n'est qu'un signal pour de nouvelles usurpations. et toutes les fêtes par lesquelles il annonce ces événemens heureux pour lui, ne sont que le prélude de nouvelles hécatombes....

(Signé) *Un Français ennemi des tyrans et du Corse.*

Pour copie conforme à l'imprimé, saisi sur le jeune Quidam qui contrefaisait le boiteux.

(Signé) Coteret, Inspecteur de police du sixième arrondissement.

N.° XV.

Séance du Conseil d'Etat, du 26 janvier 1811. *

L'EMPEREUR entre brusquement dans la salle; il jette sur tous les conseillers présens des regards farouches, il ouvre ou plutôt déchire les dépêches qu'il trouve sur sa table, à laquelle il fait des entrailles en grinçant des dents d'une manière hideuse; il tombe ensuite dans une rêverie profonde, pendant laquelle il prononce involontairement les mots de sac... prêtraille, f..... calotins, infernale canaille, hypocrites, bigots.... Et comme ce dernier mot est prononcé plus haut que les autres, Bigot Préameneu, qui est présent, s'écrie : « Sire, Bigot est au conseil; que voulez-vous de Bigot ?... » Napoléon répond : « Eh quoi ! ai-je nommé Bigot? qu'il aille se faire..... avec les autres. » Puis, se ravisant, il dit d'un ton assez doux : « Bigot, je vous fais ministre des cultes. — Sire, Portalis occupe cette place; Votre Majesté ne peut l'avoir oublié.— Portalis est un imbécille, si toutefois il n'est pas un traître; et comme je ne veux à mon service ni traîtres ni imbécilles, je le chasse. Qu'on aille chercher Portalis. Vous, Rovigo, allez visiter ses papiers. »

Rovigo part avec un empressement qui fait sourire son maître. Portalis, qui ignore qu'on l'a mandé, entre dans la salle presque au même instant,

* Nous garantissons l'authenticité de cette scène, qui est fidèlement rapportée, à l'exception de la date et de quelques accessoires.

fait un profond salut à Buonaparte, et allait prendre place, lorsque celui-ci lui dit d'une voix sombre : « Arrêtez, Portalis; restez où vous êtes. » Il le fixe ensuite pendant plusieurs minutes, comme s'il voulait scruter sa dernière pensée. Portalis, que ces regards effraient et confondent, baisse les yeux, pâlit, et se sentant prêt à défaillir, s'appuie sur le dos d'une chaise. « Ne vous appuyez pas, » lui dit Napoléon, « restez debout; vous devriez être à genoux : c'est la posture qui vous convient. — Sire..... — Point de Sire; je vous défends de parler. » On entend dans le Conseil, qui est très-nombreux ce jour-là, un murmure confus. Buonaparte se lève, et mettant le poing sur la hanche, il s'écrie : « Je crois que vous murmurez, canailles! »

Le silence le plus profond règne partout, et l'expression de l'inquiétude et de la terreur est sur tous les visages; chacun baisse les yeux, dans la crainte d'échanger avec son voisin un regard qui serait mal interprété par l'Empereur.

Après une pause d'un quart-d'heure, pendant laquelle celui-ci a parlé très-bas à Locré, qui prend de temps en temps des notes sur son genou, il se lève, et descendant de son estrade, il s'assied sur un fauteuil en face de Portalis, qu'il interroge de la manière suivante : « Savez-vous ce qui s'est passé avant-hier dans l'église de Notre-Dame? — Sire... — Ne balbutiez pas, répondez sans détour : il y va de votre tête. — Sire, je le sais. — S.... D.... vous le saviez, et vous ne m'en avez pas instruit sur-le-champ! Vous souvenez-vous de votre serment, qui est que vous me dévoilerez tout ce qui pourra se tramer contre moi et contre l'Etat? Vous souvenez-vous de mes ordres, qui sont que les hommes que j'emploie près de moi doivent, à tous les instans du jour et de la nuit, m'instruire des

faits qui m'intéressent et qui viennent à leur connaissance? — Sire, je me rappelle mes sermens, et je connais mes devoirs. * — Vos sermens, vous les avez trahis; vos devoirs, vous les avez oubliés. Comment osez-vous garder le silence, quand on m'avilit publiquement, quand on prononce dans la chaire le nom de votre Empereur, de votre maître, avec des imprécations infâmes? Comment n'êtes-vous pas saisi d'indignation? comment n'accourez-vous pas pour invoquer ma vengeance contre le scélérat qui a eu la coupable audace de prononcer l'excommunication contre moi? Lâche, traître, misérable, vil avorton politique! vous que je n'ai conservé que par un certain respect pour la mémoire de votre père; idiot, fanatique, mauvaise commère, qui me faites des homélies au lieu de rapports, qui cajolez les prêtres, au lieu de les surveiller! Est-ce ainsi que vous faites la police des cultes? Quoi! un écervelé s'avise de monter en chaire et de lire une excommunication foudroyée contre moi par un vieillard imbécille et impuissant, et vous gardez le silence! et vous ne jetez pas au fond d'un cachot, les pieds, les poings liés, le forcené qui a eu cette audace sans exemple! Dites, dites, est il vrai que l'acte d'excommunication de l'évêque de Rome contre moi a été lu avec assurance, d'une manière distincte et précise, devant une audience nombreuse qui a gardé le plus profond silence? Est-il vrai que cette exécrable rapsodie a été lue en pleine église par un membre du chapitre métropolitain, un vicaire-général? — Sire, cela est vrai. — Qu'avez-vous fait, en con-

* Nous supprimons les juremens et les blasphêmes qui, dans cette séance, ont échappé à Buonaparte plus fréquemment que de coutume.

séquence? — Rien, sire ; j'ai cru qu'en sévissant ouvertement contre un homme qui a cru, dans cette occasion, remplir un devoir sacré, ce serait l'environner de l'intérêt qui s'attache ordinairement à un martyr, et j'ai pensé devoir ensevelir dans l'oubli.... — Dans l'oubli, dis-tu! dans l'oubli! ah! tu verras si cela sera enseveli dans l'oubli. Dans l'oubli! en vérité, c'est par trop d'audace. Dis, traître, dis-moi si rien de ce qui blesse la vénération, l'obéissance qui sont dues à ton Empereur doit être enseveli dans l'oubli; si, au contraire, il ne doit pas être puni de la manière la plus éclatante et la plus formidable? Sais-tu comme je l'ai enseveli dans l'oubli? J'ai fait saisir le scélérat ce matin, comme il allait à l'autel, et tout revêtu de ses habits, je l'ai fait conduire dans une voiture couverte à Bicêtre, où il est parmi les fous. Quant à toi, disparais de ma présence, et va attendre mes ordres à Rochefort, où je te mets en surveillance.» Portalis verse des larmes; il veut parler : les sanglots l'en empêchent. Buonaparte jette sur lui un regard du plus profond mépris, et dit : « Qu'on chasse cette femmelette. » Portalis est enlevé par les huissiers, qui sont entrés sur un signal qu'a fait l'Empereur. Pelet de la Lozère demande à parler. « Sur quoi? » lui dit Buonaparte d'un ton sévère. — « Sire, j'ose croire que Portalis.... — Quoi? que croyez-vous? Oseriez-vous l'excuser? quelqu'un oserait-il l'excuser dans cette enceinte? Pelet, retirez-vous, et attendez mes ordres pour reparaître au Conseil. »

La séance est levée presque au même instant, et Buonaparte se retire sans nommer aucun conseiller d'État pour l'accompagner.

N.° XVI.

Ordre secret de Son Exc. monseigneur le duc de Rovigo, *aux quatre inspecteurs-généraux de la Police de l'Empire.*

L'Empereur se rendant après-demain pour assister à la fête que lui donne sa bonne ville de Paris, vous êtes plus particulièrement requis que jamais de prendre toutes les précautions préliminaires qui doivent garantir la sûreté de la personne de Sa Majesté, durant sa marche à travers les rues, pendant le temps qu'elle demeurera dans les salles de l'Hôtel-de-Ville.

Vous ferez explorer, dès que cet ordre vous sera parvenu, tous les endroits par lesquels doit passer le cortége. Vous vous assurerez que, dans les maisons qui bordent les quais, il n'y ait point de mouvement extraordinaire que vous ne puissiez expliquer, point d'allées, de venues, autres que celles qui ont lieu communément. Vous placerez autant que possible dans chacune de ces maisons qui ont des balcons, ou des fenêtres au premier étage, percées très-bas, un de vos agens surveillans stationnaires qui examinera les gestes, scrutera les regards de ceux des spectateurs qui montreront le plus d'empressement pour voir l'Empereur. Si lesdits agens surveillans voient quelques personnes suspectes, ou autour d'eux, ou sous les fenêtres des maisons où ils seront placés, ils avertiront sur-le-champ les autres agens répandus sur le passage de l'Empereur, en faisant

flotter dans l'air le mouchoir blanc, liseré de noir, qui est le signal du *péril*. S'ils ne remarquent rien, ils se contenteront de déployer de temps en temps le mouchoir blanc, signal de la *sécurité*. Aussitôt qu'un des agens ambulans aura vu le signal du *péril*, il se portera au lieu d'où il est parti; et après avoir interprété les signes de l'agent stationnaire, il levera son chapeau dans les airs, ce qui est le signal du *secours*. C'est autour de la voiture de l'Empereur que doit s'exercer surtout la plus exacte et la plus active surveillance; chaque agent de *cortége*, placé par échelons sur la route, s'y réunit à mesure que la voiture passe à sa hauteur, et tout en ne perdant pas de vue l'objet de sa continuelle attention, il doit animer du geste et de la voix les spectateurs indifférens ou distraits, et crier vive l'Empereur, autant que lui permettra la force de ses poumons; s'il remarque dans certains individus de l'opiniâtreté à garder le silence, il doit sur-le-champ faire le signal d'*examen* en dirigeant son bras gauche vers l'individu à scrutiner, et mettant son chapeau sur sa poitrine; ce qui est pour les agens de *haie* un ordre de l'entourer et de ne le pas perdre de vue qu'ils n'aient connu l'état, la demeure et les opinions de ladite personne. Lorsque le cortége aura passé, les agens stationnaires dans les maisons, les agens ambulans sur les places feront parler, autant que possible, les personnes avec lesquelles ils se trouveront. Ils les entretiendront de la bonne mine de l'Empereur, de son air de santé, de l'espoir qu'il vivra long-temps; ils parleront des malheurs qui affligeraient la France si elle venait à le perdre, de l'avenir heureux et paisible que promet aux Français la naissance du Roi de Rome, etc., etc., etc. Après la cérémonie, et lorsque leurs services ne seront plus nécessaires,

tous les agens feront leur rapport sur ce qu'ils auront observé, en ayant soin de mettre sur chacun de ces rapports, qui pourraient contenir quelque renseignement d'une nature alarmante, une croix allongée, qui est le signal de *découverte.*

Service intérieur de l'Hôtel-de-Ville.

Les agens de cortége auront soin d'entourer la voiture à quelque distance, lorsque S. M. en descendra, et ensuite, conjointement avec les gardes, d'assurer entièrement les derrières de l'Empereur, lorsqu'il passera du perron à l'escalier de l'Hôtel-de-Ville. Les agens surveillans de l'intérieur ne quitteront plus des yeux la personne de l'Empereur, dès qu'il sera entré dans les salles; ils auront soin de placer les dames de la cour, les femmes des militaires, des maires et des préfets en front de la ligne que l'Empereur doit parcourir. Ils se tiendront toujours de manière à être vus de Sa Majesté, lorsqu'elle parcourra les appartemens, et auront soin, lorsqu'ils n'auront rien remarqué qui doive l'alarmer, de placer leur main droite sur le cœur, ce qui est le signal de *dévouement.*

(Signé) Duc de Rovigo.

N.° XVII.

Police générale de l'Empire.

Troisième rapport à S. Exc. Mgr. le duc de Rovigo.

MONSEIGNEUR,

Je n'avais pas besoin des ordres redoutables que V. Exc. nous a transmis de la part de l'empereur, ni de ses flatteuses promesses, pour remplir avec zèle la mission que j'ai reçue de découvrir le nouveau moyen employé par des factieux pour placer des affiches incendiaires qui, depuis quelque temps, semblaient comme tomber des nues. Jamais leurs adresses n'ont été plus audacieuses, ni leurs stratagèmes plus ingénieux, et je conçois que S. M. I. ait cru devoir rendre les inspecteurs généraux de la police responsables sur leurs têtes, s'ils ne découvraient pas, dans quarante-huit heures, les moyens par lesquels les affiches sont maintenant placardées sur les murs. J'étais dans la rue des Bons-Enfans, en face de l'hôtel d'Europe, vers quatre heures du matin, lorsque j'ai vu une espèce de bateau fait en osier, descendre d'un des étages de la maison, et lorsqu'il fut parvenu à douze pieds du sol, la personne qui était dedans donna un coup de sifflet, et ledit bateau resta stationnaire. Je vis ensuite le quidam appliquer une affiche contre le mur, et donnant un mouvement d'oscillation à la machine d'osier, fixer la corde à des crampons de fer attachés au mur pour cet ef-

fet, ce qui lui donna successivement les moyens de placer deux autres affiches, mais à une plus grande hauteur que la première, ce qui n'empêchait pas qu'on ne pût les lire, à raison de ce qu'elles étaient imprimées en caractères beaucoup plus gros que l'autre. Le panier remonta presque aussi rapidement qu'il était descendu. Je fis, sur-le-champ, un signal pour rassembler mes escouades, et sans frapper à la porte de la maison, ce qui aurait donné l'éveil, je la fis enfoncer, selon les procédés d'usage dans de pareilles occasions. Après une recherche exacte, je ne trouvai aucunes traces de la machine d'osier ci-dessus mentionnée, et comme je n'avais pu remarquer si c'était au cinquième, au sixième, ou au septième étage que l'individu afficheur appartenait, je me décidai à arrêter tous les habitans de ladite maison, afin de ne pas manquer les coupables. J'ai déjà employé, sans succès, les moyens coërcitifs préliminaires, pour les faire déboutonner; mais j'attends, pour forcer la dose, la présence et les ordres de V. Exc. Voici, Monseigneur, l'affiche nouvelle enfantée par la malveillance.

RÈGNERA-T-IL?

« Français, vous avez eu, pendant votre terrible révolution, des exemples frappans de la justice de la Providence. Si le trône a été renversé, si le meilleur des rois a péri sur l'échafaud, ceux qui ont été la cause directe, comme les instrumens actifs de ces attentats, ont péri misérablement, depuis les factieux qui, dans l'assemblée constituante, égarèrent l'opinion, attaquèrent les droits de la couronne et ébranlèrent le trône, jusqu'aux brigands qui ont versé le sang le plus pur et le plus

noble de la France. Croyez-vous qu'après avoir ainsi manifesté sa vengeance, le ciel soit sans colère et sans foudre contre le tyran qui vous opprime et son infâme postérité! Vous avez vu son prédécesseur, Robespierre, tomber comme s'il eût été frappé par un bras invisible et tout-puissant; vous l'avez vu s'anéantir au milieu de ses partisans éperdus et de ses ennemis, effrayés eux-mêmes du coup qu'ils lui avaient porté. Pouvez-vous croire, après ce que vous avez vu, que les succès du crime puissent être durables, quelque grands ou quelqu'éclatans qu'ils paraissent? Mais, dira-t-on, Robespierre n'était qu'un démagogue fougueux, que le chef d'une faction; il devait tomber tôt ou tard, par sa propre violence, ou sous les coups d'une faction contraire, tandis que Buonaparte a pris rang parmi les souverains, qu'il est entouré d'une garde nombreuse, protégé par une armée dévouée, servi par des généraux fidèles, craint de toute l'Europe, et obéi dans ses vastes états.... Français, plus son élévation est grande, plus sa chute sera terrible. Il aura vécu, il aura triomphé, il sera parvenu à une hauteur immense, pour être un exemple éternel des catastrophes réservées aux brigands qui désolent la terre et qui bravent les lois divines et humaines.

La révolution française, si terrible dans sa marche, si étendue dans ses ravages, ne pouvait se terminer par le supplice ou la chute de quelques factieux; quelques catastrophes d'un genre subalterne ne suffisaient pas pour épuiser sa vigueur et signaler sa fin. Non, un si redoutable fléau devait s'arrêter par des obstacles presque aussi puissans que l'impulsion qui l'a répandu sur le monde, et cette tempête dont la furie a déraciné tant de trônes, bouleversé tant d'états, asservi tant de peu-

ples, doit, dans les derniers efforts de sa violence, effrayer les humains par des mugissemens formidables, et lancer sur le monstre qui les torture, la foudre que recèlent encore les nuages amoncelés. Nous avons vu des météores sulfureux s'élever un instant dans l'horizon, y répandre une lueur trompeuse, et empoisonner l'atmosphère. Créés par les vapeurs malfaisantes qui s'exhalent de la terre, ils ont d'abord paru comme un point lumineux, que l'œil de l'homme pouvait à peine apercevoir; ensuite ils se sont étendus et ont importuné, plutôt qu'ébloui, nos yeux de leur éclat imposteur; tout à coup ils ont disparu, ne laissant après eux aucune trace de leur existence. Eh bien, cet astre qu'adore un vil troupeau de flatteurs, que saluent des peuples esclaves, qui semble vouloir éclipser le soleil lui-même; ce corps lumineux, que les regards abusés de tant de mortels contemplent comme une planète nouvelle qui va donner une nouvelle direction au système physique du monde, il s'évanouira comme ces comètes qui, après avoir promené dans l'azur des cieux leur sinistre lumière, cessent de déranger l'ordre établi, et se perdent dans un océan de feu.

« Non, il ne régnera pas, ce rejeton autour duquel se pressent, par ordre du tyran, tous les corps de l'état. S'il vit, ce sera pour voir la chute de son odieux père, pour maudire l'instant où il ouvrit l'œil, enfin pour déplorer les crimes qui, de son berceau, ont fait un trône. Les tyrans sont comme les animaux malfaisans; ils peuvent se reproduire, mais c'est rarement que leur race prospère : la prévoyante nature ayant opposé de salutaires obstacles à la conservation des espèces qui sont les ennemies naturelles des autres êtres vivans. Il est contre les vues de la Providence, que le tigre sorte

souvent de son antre, et qu'il multiplie au milieu des pays populeux; ce n'est que par des accidens rares, qu'il quitte le désert, qu'il répand l'effroi dans les riantes prairies, qu'il mêle ses hurlemens au chant des oiseaux, ou qu'il souille de sang les fleurs et la verdure. De même les monstres qui entretiennent contre l'espèce humaine une rage toujours active, ne paraissent sur la scène du monde qu'à des époques éloignées, qu'à d'immenses distances; et si on lit l'histoire, on trouvera que dans toute la succession des siècles, aucun tyran, quels qu'aient été ses forfaits, n'a égalé Buonaparte, et qu'il faudra encore parcourir une période aussi longue que celle qui s'est écoulée avant lui, pour que la nature enfante son pareil. Rassurez-vous, Français; vous n'êtes pas dévoués à l'éternelle honte, à l'affreux tourment de voir cette race mortifère jouir sur vous d'un empire permanent, donner son nom odieux à une dynastie, et perpétuer dans les siècles le souvenir de vos égaremens passés et de votre avilissement actuel : rassurez-vous, Français, le prétendu roi de Rome ne régnera pas. »

Par un Français ennemi du tyran et du Corse.

N.° XVIII.

Corps Législatif.

Le Corps Législatif est assemblé, depuis deux heures, en comité secret, par ordre de l'empereur qui lui a fait annoncer un message. En attendant qu'il leur parvienne, les membres se regardent sans oser parler, n'ayant rien à l'ordre du jour, et ayant reçu une défense expresse de s'occuper d'autres objets que de ceux qui leur sont indiqués de la part de l'empereur, ou qui ont pour but de contribuer à sa gloire. *Valetteaux* *, des Côtes du Nord, demande la parole pour une motion de grande importance. Le président lui enjoint de s'asseoir, en lui disant qu'il n'est pas d'usage qu'une motion quelconque soit faite sans qu'elle ait été communiquée, par écrit, au bureau, et appuyée de trois membres. La formalité étant remplie, et les législateurs *Soulier*, *Soufflot* et *Frontin* ayant appuyé la motion de leur collègue *Valetteaux*, celui-ci procède en ces termes :

Législateurs !

« C'est à genoux que je devrais faire la proposition que je vais vous soumettre : car il s'agit de

* Nous croyons que les noms cités dans cette séance sont supposés. Au reste, le choix en est si heureux, que nous n'avons pas cherché à nous assurer de leur réalité, de peur d'être obligés de les supprimer.

donner à notre empereur une marque profonde de respect, et de montrer à l'univers tout l'intérêt que nous prenons au grand événement qui vient d'avoir lieu... (On murmure.) Oui, législateurs! ce n'est qu'à genoux que nous devons parler du grand Napoléon et de tout ce qui le concerne; et, pour montrer combien peu je m'inquiète des murmures, je m'agenouille, et vous invite à découvrir vos têtes. » Le plus profond respect règne dans l'assemblée, et tous les membres se découvrent; quelques-uns se mettent à genoux, mais ce n'est pas la majorité.

Valetteaux continue : « Qu'il est beau, législateurs, ce mouvement simultané qui vient de vous porter à vous découvrir! Et j'espère qu'à l'avenir, chaque fois qu'il sera question de l'empereur ou de quelque chose qui concerne son auguste personne, vous lui donnerez tous la même marque de respect. Un grand événément a eu lieu, je n'ai pas besoin de vous le rappeler : tous vos cœurs ont deviné d'avance quel est celui dont je viens vous entretenir. Un fils est né au héros qui est digne de gouverner le monde : il le gouvernera, gardez-vous d'en douter. Je ne dirai pas tout ce que la naissance de cet auguste rejeton promet de bonheur à la France et d'avantages au monde. Je laisse aux conseillers d'état, à ceux qui nous communiquent les grandes pensées du souverain, cette tâche bien au-dessus des forces et des attributions d'un membre du Corps Législatif... (Murmures.) Je m'inquiète peu des murmures : je connais nos attributions; je ne me livre point à un orgueil inconstitutionnel. Je demande que le Corps Législatif nomme une députation de dix membres, pour aller porter au roi de Rome les hommages du Corps Législatif. »

Robinet, d'Ile et Vilaine, se lève pour combattre la motion; il la regarde comme injurieuse au Corps Législatif, ou au moins comme prématurée. Il ne croit pas qu'il soit de la dignité des législateurs d'aller complimenter un enfant au berceau, ou tout au moins, il pense qu'auparavant il faut régler le cérémonial d'introduction au roi de Rome; ce qui, ne pouvant être fixé que par le maître des cérémonies de S. M. l'empereur et roi, oblige le Corps Législatif à ne pas prendre l'initiative dans cette affaire. Le président déclare que, vu la situation actuelle de l'assemblée, qui, ayant déjà attendu trois heures le message annoncé, donne des signes de lassitude, il remet au lendemain la discussion. Un huissier, qui arrive dans le même moment, annonce que l'empereur permet aux législateurs de se retirer; qu'il a changé d'avis; qu'il ne se propose pas de leur faire aucune communication ce jour-là. La séance est levée.

Le lendemain, le président *M*...... prend le fauteuil avec tous les signes de la douleur et de l'abattement; plusieurs membres s'empressent autour de lui, et l'interrogent sur la cause de la situation où ils le voient. « Vous ne le saurez que trop tôt, leur dit-il; il m'est défendu de parler maintenant, j'attends les ordres de l'empereur. » Sur-le-champ, toutes les conjectures s'éveillent: on croit successivement que Buonaparte a eu une indigestion de pastilles, un accès de fureur qui l'a fait évanouir; que son érésipèle a reparu; qu'il y a peut-être eu un attentat contre sa personne; qu'il a imaginé ou découvert une conspiration; que l'impératrice a reçu quelque coup de pied dangereux; que le petit roi de Rome est mort de la coqueluche; que les armées françaises ont été battues en Espagne; que la flottille de Boulogne

est sous les eaux, etc. etc. etc. M.... répond à toutes ces questions par un signe négatif. Enfin on annonce un message. Un homme d'assez mauvaise mine, portant une livrée bleu et or, entre, le chapeau sur la tête, va se placer à côte du président, et lit la pièce suivante :

« *De par l'Empereur*, le grand-maître des écuries de S. M., après avoir pris les ordres de son auguste souverain, enjoint au nommé Cauchois, premier palefrenier de l'écurie n°. 2, section des chevaux de monture, de se rendre, à cheval, au Corps-Législatif, et de lui signifier qu'il est enjoint aux législateurs d'envoyer, sur-le-champ, une députation de dix d'entr'eux, pour venir complimenter, à genoux, le roi de Rome, ou plutôt sa nourrice. Le palefrenier Cauchois entrera ensuite dans la voiture du président, et introduira la députation, attendu qu'il a l'honneur d'être le frère de la nourrice de S. M. » M.... invite l'introducteur de la députation à se retirer dans la salle des ambassadeurs, pendant qu'il rendra compte à l'assemblée de ce que l'empereur a daigné lui dire au sujet de la motion qui a été faite la veille par son collègue Valetteaux, des côtes du Nord, et appuyée par les législateurs Soulier, du Mont-Blanc; Soufflot, de l'Yonne; et Frontin, de l'Eure. « Messieurs, » dit-il, « j'ai reçu l'ordre d'être fidèle dans mon récit, et quoiqu'il doive en coûter à mon cœur en blessant votre amour-propre, je ne puis, sans manquer aux devoirs qui me lient envers mon souverain, omettre la moindre des circonstances de mon entrevue avec S. M., ni une seule des paroles qu'il a daigné m'adresser. Mais auparavant, je vais nommer la députation qu'il vous est ordonné d'envoyer à l'illustre enfant. Elle

sera, en conséquence, composée des législateurs Bavoux de la Sesia; Beguin, du Cher; Bourlier, de l'Eure; Chiavarina, du Pô; Chiron, du Finistère; Goblet, de Jemmapes; Godaille, de Lot et Garonne; la Hure, de Jemmapes; Pardessus, de Loir et Cher; et Séné, du Var.

Messieurs, je me suis transporté, hier, pour rendre compte à S. Majesté l'Empereur et Roi de ce qui s'était passé à la séance. J'ai trouvé l'Empereur au moment où il revenait de la chasse. Il a daigné, en passant, me donner sur les jambes un coup de cravache amical, en me disant : « Je vous ai fait attendre, vous autres, mais vous êtes faits pour cela: je suppose que vous vous êtes tous regardés comme des buses, et qu'aucun de vous n'a eu l'esprit, pour tuer le temps, d'entretenir l'assemblée d'une de mes victoires, ou de la plus remarquable de mes vertus. » J'observai respectueusement à S. M. que si nous ne l'avions pas fait, c'est qu'aucun de nous ne se sentait capable d'arriver à la hauteur du sujet; que cependant nous nous étions occupés d'une chose qui concernait de très-près son auguste personne. « Comment, comment? » a-t-il dit avec impatience. — « Sire, une proposition a été faite par notre collègue Valetteau. » — « Valetteau, » a-t-il répété, « cela est fort drôle; est-ce que vous avez parmi vous un homme de ce nom-là »? et il a souri. — « Sire », ai-je ajouté, « cette proposition que, pour plus de respect, notre collègue a faite à genoux, et que tous les autres membres ont écoutée la tête découverte.... » — « Pourquoi pas à genoux : » a dit brusquement l'Empereur. — « Sire.... » — « Pourquoi pas à genoux, vous dis-je, a-t-il répété d'un ton plus ferme. — « Sire, plusieurs d'entre nous étaient agenouillés. » — « A la bonne heure, a dit S. M. en se radoucissant. — « Sire,

cette motion avait pour but de proposer au Corps-Législatif de nommer une députation de dix membres, pour aller complimenter votre auguste rejeton, le roi de Rome; et, aujourd'hui, nous devons délibérer là-dessus, après, toutefois que le grand-maître des cérémonies aura réglé le cérémonial de notre admission. » — « Ainsi, » s'est écrié l'Empereur avec furie, « vous avez hésité! vous n'avez pas accueilli, par des acclamations unanimes, cette proposition! Ah! les canailles, je leur apprendrai leur devoir. Quoi! ce que vous auriez dû regarder comme une faveur inappréciable, vous en avez fait l'objet d'un ajournement! Non, gredins, vous ne le verrez pas, mon roi de Rome; ce n'est pas pour un ramas de plébéiens, de va-nu-pieds, comme vous êtes la plupart, que je mettrai mon fils en spectacle. Mais vous vous présenterez à sa porte, coquins! et vous solliciterez en vain l'honneur d'être admis en sa présence : vous ne verrez que sa nourrice. Allez dire cela au corps que vous présidez. Je vous enverrai demain, mes ordres, et Ségur vous remettra les discours que vous serez supposés avoir prononcés dans cette occasion, afin que vous les répétiez à votre sac... tribune, et que vous les insériez dans vos registres. » — « Sire, » ai-je dit à S. M. au moment où elle se retirait, « le Corps-Législatif sera consterné d'avoir encouru votre disgrâce. » — « Ce n'est pas à vous, M......, » a répondu S. M. « que j'ai adressé tout ceci; je vous estime, je sais que vous m'êtes dévoué; mais une fois pour toutes, apprenez à ces canailles, que quand on leur propose de rendre au trône un hommage quelconque, il ne faut pas hésiter. Je ne leur demande pas un respect senti, un amour véritable : non, je m'inquiète peu de leur sincérité; ce qu'il me faut, ce sont les

symptômes de l'exaltation, du dévouement. Beaucoup de fracas, comte M......., beaucoup de phrases; des transports, des extases, et ensuite l'Europe s'écrie : « Comme les Français aiment Napoléon !... » L'Empereur m'a quitté ensuite en riant aux éclats, ce qui m'a fait croire qu'il était désarmé. Maintenant, messieurs de la députation voudront bien m'accompagner, et à mon retour, nous aurons une séance publique pour lire le *Compte rendu*, et les discours que S. M. aura daigné me faire adresser.

La députation part : elle est introduite par le frère de la nourrice de S. M. le roi de Rome. Une jeune fille assez fringante se présente, et demande ce que veulent ces messieurs. Tous répondent : « Nous venons mettre nos hommages aux pieds du roi de Rome et de sa nourrice. » — « Messieurs, » leur dit obligeamment la demoiselle, « vous venez dans un mauvais moment : les médecins ayant déclaré qu'il fallait purger le roi de Rome par sa nourrice, cette dame a pris la dose, et ne pourra vous accorder que quelques instans. » Enfin la nourrice se présente, d'un air assez leste, et sans attendre que la députation ait parlé, elle leur dit : « En vérité, messieurs, je suis bien fâchée de ne pouvoir vous admettre près de mon auguste nourrisson, mais il ne m'est permis de le laisser voir qu'à des princes ; encore l'archi-chancelier est-il formellement exclus. L'enfant est bien, quoiqu'il me tiraille à me faire jeter les hauts cris. Mais on dit qu'il tient cela de famille, et qu'à six mois, son père mordait, battait, égratignait sa nourrice. Adieu, messieurs, je suis pressée. » Les législateurs se retirent. M. Bavoux, en tête, et M. Séné par derrière.

N.° XIX.

Rêve de Buonaparte, le lendemain de la naissance de son fils.

Il est trois heures du matin, D.... et S..... ont été mandés près du lit de leur maître, qu'un rêve pénible auquel a succédé la vision qui le fatigue habituellement, a jeté dans une grande agitation. « Pourquoi, » leur dit-il, « faut-il que j'expie, par des souffrances cruelles, les momens de bonheur que j'éprouve ? Hier, j'étais dans l'ivresse; mais à ces émotions de délire ont succédé des rêves affreux, chargés de pressentimens funèbres; cette vision, cette cruelle vision qui m'obsède chaque fois que quelque événement heureux me survient, ou que quelque accident fâcheux me menace; je l'ai encore eue cette nuit, et elle me quittait, lorsque je vous ai fait appeler. Je ne parle qu'à vous de ces terreurs indéfinissables auxquelles je suis sujet; autrefois je les confiais à J......., qui ne manquait jamais de les calmer; mais je ne puis les dire à l'impératrice actuelle, qui en écrirait à son père, et qui, d'ailleurs, trouverait mon côté faible et pourrait bien en abuser. C'est à vous, D...., qui ne me quittez presque jamais, et qui êtes plus particulièrement chargé de la sûreté de ma personne, c'est à vous, S....., que j'ai mis à la tête de la police générale, et qui devez veiller sur tout ce qui menace l'empire et moi, que je crois pouvoir dévoiler ces faiblesses. Je n'ai pas besoin de vous dire que ma disgrâce punirait celui qui oserait parler, et que ma disgrâce,

c'est la mort. F.... a été indiscret, il n'est ou ne sera plus. L'impératrice venait d'accoucher; j'avais vu le nouveau-né, ce premier chaînon qui attache aux siècles futurs l'existence de ma dynastie; je l'avais vu déposé dans le berceau donné par la ville de Paris; j'avais entendu les médecins répondre de sa vie et de celle de l'impératrice, j'avais vu sur le visage de tous mes entours une satisfaction, dont la vivacité ne pouvait être feinte. Je m'étais couché, sentant que j'étais vraiment empereur: car qu'étais-je, lorsque je n'avais pas de descendant direct? Un conquérant couronné, un soldat heureux, le créateur d'un empire éphémère. Les illusions nouvelles, ou plutôt les perspectives immenses, que cet événement offre à mon imagination, l'ont occupée assez avant dans la nuit; tout à coup mes pensées ont pris une autre direction; les images douces se sont perdues successivement dans de vagues idées, et j'ai cru dormir. Quelle transition brusque! Tout m'est présent comme si j'étais encore sous l'impression de cette longue, de cette terrible chimère, et j'ai peine à croire que quelque puissance surnaturelle, quelqu'agent supérieur ne se soit pas emparé de mes sens et de mon esprit, pour les pénétrer de la prescience, du plus affreux, mais peut-être, hélas! du plus réel des avenirs. J'ai tout à coup senti en moi comme deux êtres qui, malgré leur identité, éprouvaient des sensations distinctes, et dont l'un souffrait et était affecté des événemens qui survenaient à l'autre. J'étais placé sur un point dont la hauteur me tenait à une grande distance de celui où un autre moi se trouvait soumis à toutes les révolutions qui peuvent affliger la vie d'un homme. La lumière la plus importune m'environnait, tandis que le moi qui était le jouet de la destinée, paraissait nager

dans l'obscurité. Au moyen de cette intuition, j'ai conservé un souvenir très-clair de ce long épisode trop suivi, je vous le répète, pour que je le croie une déception produite par le sommeil. Je me suis trouvé transporté tout à coup sur ce rivage bien connu de moi, où la fortune fit tout pour ma gloire, et d'où elle me donna les moyens d'échapper, pour venir ici remplir ma destinée. Je planais sur l'Arabie déserte, l'océan de sable avait disparu, je ne vis plus qu'une mer de sang qui enveloppait les pyramides et n'en laissait paraître que les pointes, sur l'une desquelles une main invisible me plaça. Comme je jouissais, à la vue de cet immense amas de sang qui de toutes parts touchait aux bornes de l'horizon, je m'y sentis précipité, et une voix formidable me cria : « Bois ce sang dont tu es si avide, rafraîchis-en tes entrailles plus desséchées que celles du tigre; quand tu seras saturé, tu le diras. » En effet, j'étais comme balancé dans le fluide que j'avalais à longs traits. Une soif brûlante dévorait mes entrailles, et plus je cherchais à l'apaiser, plus je la sentais augmenter. J'éprouvais en outre une rage formidable qui fermentait dans mon sein, et ma haine contre le genre humain était portée au plus haut degré de frénésie. Je me vis seul alors dans la création, et je crus qu'un nouveau déluge avait englouti tous les mortels excepté moi. Cet océan se dessécha à mesure que j'étanchais ma soif, et bientôt je me trouvai transporté dans une plaine immense, parée de tous les charmes de la nature et du bonheur. Le ramage des oiseaux, le parfum des fleurs, le murmure des ruisseaux, les zéphirs les plus légers, tout semblait concourir à flatter les sens et à égayer l'imagination. Ce tableau de félicité et d'innocence me déplaisait, je n'aimais pas ces gazons fleuris, je détournais mes

yeux de ces groupes qui les foulaient d'un pas gai et cadencé; je sentais en moi l'instinct de la destruction...... La même voix que celle qui auparavant m'avait fait entendre ses terribles accens, me dit: « Tu es revêtu d'une puissance sans bornes: si ces images te déplaisent, fais-les disparaître.... » Je fis un signe: la foudre éclata de toutes parts, le paysage et ses enchantemens s'étaient évanouis, j'étais dans un désert qui offrait des traces de tous les fléaux dont le monde peut être affligé: les ruisseaux étaient teints de sang, et des cadavres couvraient entièrement la terre dépouillée de verdure. Je me trouvai encore élevé dans les airs, et je vis que ce tableau de désolation s'étendait du Volga jusqu'à l'embouchure du Guadalquivir, et de la Baltique jusqu'aux Dardanelles. A mesure que d'un vol rapide je parcourais dans toutes les directions cet immense espace, la foudre s'allumait sous mes pieds et tonnait en mille éclats sur les mortels effrayés. Leurs voix lamentables, en parvenant jusqu'à moi, flattaient agréablement mon oreille, et je trouvais même des délices dans l'odeur qu'exhalaient les cadavres putréfiés qui, gissant sur le sol, produisaient un effet très-pittoresque par la bigarrure de leurs habillemens. Je crus voir toutes les nations éteintes en même temps. Cet aspect m'inspira de ces sensations solennelles que ceux qui changent la face de la terre peuvent seuls connaître et apprécier. Ensuite un vaste silence me sembla envelopper l'univers; la foudre avait cessé de gronder, l'atmosphère était brûlante, l'air se refusait à mes poumons oppressés, ou plutôt il semblait y convoyer des torrens de feu. Je me trouvai bientôt à la porte de mon palais. Mes soldats remplissaient les cours: ils étaient immobiles et silencieux. Un homme, que je re-

connus pour Cornégliano, parcourait les rangs, et semblait les haranguer en leur montrant les fenêtres de la salle du trône. En ce moment, L....... sortit du palais, accompagné d'une foule immense de généraux, d'officiers disgraciés par moi; il tenait en main un poignard : « Le tyran est mort, » s'écriait-il, « nous sommes vengés!.... » Et comme quelques officiers de mes gardes s'élançaient sur lui, il s'écria d'une voix formidable : « Sur vos têtes, n'avancez pas, soldats! gardez vos rangs. » Je voulus m'écrier : « Arrêtez l'imposteur, soldats! je ne suis pas mort. » Ma voix se perdit en sons inarticulés; personne ne me reconnut, personne ne voulut me reconnaître. Je vois un de mes aides-de-camp s'avancer vers moi, je pense qu'il me voit : « Camarade, » crois-je lui dire, « est-ce que Napoléon est méconnu des braves qu'il a si souvent conduits à la victoire? Est-ce que je perdrai, par une imposture, le fruit de mes travaux, de mes services et de mon génie? » Je ne fus point entendu, et je le vis se cacher derrière une des colonnes du péristyle, tirer de son sein mon portrait enrichi de diamans, et, après l'avoir brisé en mille pièces, se rendre en toute hâte vers le groupe à la tête duquel j'avais vu L....... En ce moment, M......., L......., S..., arrivèrent dans l'enceinte du Carrousel, et furent salués par les acclamations de presque tous les militaires présens. M....... était vêtu d'un uniforme blanc, et portait une fleur de lis d'or à son chapeau, à la place de l'aigle de la légion d'honneur. Je m'arrachai à ce spectacle importun; et, à travers une foule immense, dans laquelle je ne vis aucun des costumes dont j'avais revêtu les hommes qui sont employés par moi, je me rendis à la salle du trône. Le trône était couvert d'un drap de velours noir, et sur les degrés

qui y conduisent, je vis trois cadavres : l'un, frappé d'un coup de feu, c'était le vôtre, S.....; l'autre, percé d'un coup de poignard, c'était le vôtre, D....; l'autre avait la tête séparée du corps, et je reconnus celle de R..... Je m'avançai pour enlever le drap mortuaire dont le trône était couvert; à peine l'eus-je soulevé, que je me trouvai enveloppé dans ses replis, et fortement étreint dans les bras d'un squelette qui, m'attirant sur lui, m'étendit sur ses os putréfiés, et d'une voix sépulcrale, dont je ne puis rendre l'effet, me dit : « Viens; dors près de moi : dans mes bras est le repos, et dans mon souffle l'oubli. » En même temps deux lèvres froides me donnèrent un baiser empoisonné, et je m'évanouis. En sortant de cet état d'insensibilité, je me trouvai dans un des donjons du château de Vincennes. J'étais vêtu d'un habit de galérien, une chaîne de fer était attachée à ma ceinture, et à l'extrémité de cette chaîne, au lieu du boulet que traînent les galériens, était fixée une tête sanglante; c'était celle d'H....., le commandant de Paris. Sur une table était un crucifix, à côté duquel on avait placé deux vases; je m'avançai pour voir ce qu'ils contenaient : dans l'un était un cœur, et dans l'autre du sang. Comme je reculais avec effroi, un homme, d'une figure hideuse, parut, et me dit avec un sourire affreux : « Eh quoi! Buonaparte manque de cœur! Monstre! bois ce sang, c'est celui d'un de tes favoris; dévore ce cœur, c'est celui de la femme que tu as le plus aimée, si toutefois tu es susceptible d'aimer. » En ce moment, il voulut porter le vase à ma bouche, mais une autre voix cria : « Arrête, c'est assez pour son supplice qu'il ait connu l'horreur qu'inspire la vue du sang humain! »

En ce moment la voûte fut illuminée de

mille flambeaux, et je vis apporter quatre cercueils, qui furent posés sur autant de mausolées; ils contenaient les restes du duc d'Enghien, de Pichegru, de Georges et de Wright. Un prêtre vénérable, dont la figure m'était inconnue, s'avança vers moi, et me dit: « Napoléon Buonaparte, voilà quatre de vos victimes; elles ont été assassinées par vos ordres; vous avez violé toutes les lois divines et humaines; priez pour désarmer la vengeance céleste: celle des hommes vous attend; elle va faire de vous un exemple nécessaire. » « Je suis empereur, m'écriai-je, je ne dois compte qu'à Dieu de ma conduite. Quels mortels seraient assez audacieux pour la juger et la punir? — Napoléon Buonaparte, » me répliqua-t-il avec beaucoup de douceur, « vous n'êtes plus rien; les pompes, les vanités de ce monde vous ont abandonné; vous n'êtes qu'un pécheur, un grand pécheur: oubliez vos dignités usurpées, pour lesquelles vous avez commis des forfaits qui seront l'objet de l'exécration et de l'horreur des races futures; vous avez encore quelques momens pour vous repentir. Ah! songez qu'un seul instant d'un véritable remords peut vous sauver et vous rendre plus pur encore que ceux qui vont être vos juges. » Le dirai-je? je sentis mon cœur défaillir: cette voix touchante, cette douce exhortation m'attendrirent; et, pour la première fois, des larmes de sensibilité, de repentir, coulèrent de mes yeux, qui n'ont jamais versé que les pleurs brûlantes de la rage. « Mon fils, me dit alors le prêtre, en me serrant dans ses bras tremblans, oh! quel exemple vous allez donner aux hommes, si vous vous laissez toucher par la grâce; ne fermez pas votre cœur à ses inspirations, ne vous abandonnez pas au désespoir; vos

crimes sont grands, et cependant vous pouvez dans quelques heures assister aux concerts des anges. Mon fils, recevez avec résignation, avec humilité, avec confiance, les secours de la religion, qui console, et les bienfaits du Dieu qui pardonne. » Je cédai, malgré la rébellion qu'excitaient dans mon cœur les brillantes illusions du passé; j'appliquai mes lèvres tremblantes aux parties du crucifix qui représentent les cinq plaies de Jésus-Christ, et je commençai ma confession. Le prêtre m'écouta avec bonté, m'interrompant quelquefois par ses sanglots. Quand j'eus fini, il me fit répéter un acte de contrition, qui donna à mon repentir, jusque-là purement humain, quelque chose de céleste; et lorsque, par une absolution générale, il m'eut réconcilié avec l'Eglise, avec les hommes et avec moi-même, il me dit: « Mon fils, je vais vous quitter, jusqu'au moment où vous serez prêt à entrer dans l'éternité; supportez avec résignation les épreuves qui vous sont encore réservées. Ah! puissiez-vous être purifié par elles, et confirmé dans les dispositions que vous venez de me montrer! » A ces mots, il me quitta: deux hommes, vêtus de longs manteaux noirs, s'emparèrent de moi, me rasèrent la tête, et, après m'avoir ôté ma chaussure, m'ordonnèrent de les suivre. Je vis un cortége immense qui entourait les cercueils dont je viens de parler, et j'entendis se succéder, sans interruption, des chants funèbres, dans lesquels je distinguais des lamentations douloureuses. On se mit en marche; je suivais, les pieds nus, le cercueil, sur lequel était inscrit le nom du duc d'Enghein, et, de temps en temps, mes guides faisaient arrêter la marche, tandis que je répétais à voix haute et intelligible la formule suivante, qu'ils m'avaient remise imprimée en gros caractères: « Je

demande pardon aux Français d'avoir trempé mes mains dans le sang de leurs maîtres légitimes; j'espère humblement que le mien satisfera la juste vengeance des hommes. » J'entendais le son intermittent des cloches, parmi lesquelles je distinguais le bourdon de Notre-Dame, qu'on avait sonné pour moi dans une circonstance bien différente de celle-ci; je répétais avec componction les litanies des morts. Enfin, le cortége arriva devant le portail de Notre-Dame; le clergé était assemblé sur les degrés. Après que les cercueils furent entrés dans l'église, un évêque se mit entre moi et la grande porte, et dit à haute voix: « Ce pécheur que je vois ici est-il digne d'entrer dans le temple du Dieu saint?» En ce moment un prêtre, que je reconnus pour celui qui m'avait confessé, s'avança lentement, fit une génuflexion, et dit: « Dieu a daigné visiter le cœur de ce pécheur; accordez-lui l'entrée de l'église. »

Je vis alors sortir par une des portes latérales de l'église, un cortége d'hommes vêtus d'uniformes, les uns rouges, les autres bleus, au milieu duquel était un cercueil portant pour inscription le nom du capitaine Wright: « Mettez-vous à genoux, me dit un de mes guides, et prononcez la formule que je vais vous lire: » « Je demande pardon à la nation anglaise d'avoir fait lâchement assassiner, après l'avoir inhumainement torturé, le brave capitaine Wright, qui aima mieux périr dans les plus affreux tourmens, que de rien faire d'indigne de son caractère, du corps auquel il appartenait, et du peuple, dont il était un des plus courageux défenseurs. » Je ne pus d'abord prononcer ces mots que d'une manière faible et inarticulée; mais on me les fit répéter jusqu'à ce que ma voix devenant plus assurée, ils eussent été entendus des Anglais qui

étaient là présens. Ceux-ci me regardèrent avec calme, et sans me donner aucun signe de pitié ni de haine, ils suivirent le cercueil qui renfermait les restes de leur compatriote. J'entrai dans l'église: l'office des morts avait commencé : sur la tenture noire qui tapissait les murs, étaient mille fois répétés les mots suivans : « Les fidèles sont invités à prier pour les victimes de la longue et sanglante révolution qu'il a plu à Dieu de terminer par un acte de sa clémence et de sa justice. » Les prières publiques cessèrent ; un prêtre monta dans la chaire et dit d'une voix forte et solennelle : « Mes frères, la vengeance du ciel est désarmée ; saluons l'aurore d'une ère nouvelle, dans laquelle refleuriront la religion et les lois ; pardonnons à nos ennemis, et n'empêchons pas le coupable qui est devant nos yeux de participer à la clémence divine; ne jetons pas le désespoir dans son cœur, par des imprécations que réprouve la charité chrétienne: qu'il meure en paix avec Dieu et avec les hommes. » Ah ! comme je me sentais petit devant tant de magnanimité ! Je ne craignis pas de laisser éclater toute ma sensibilité ; je poussai des soupirs, je répandis des larmes, et mes sanglots purent être entendus dans toutes les parties de l'église. On ôta la chaîne qui ceignait mon corps, et l'affreux trophée qu'on y avait attaché ; on me jeta sur la tête un drap mortuaire, et après m'avoir fait marcher pendant quelques minutes, tandis qu'on répétait autour de moi les prières des agonisans, on me découvrit la tête, et je me vis dans une salle voûtée, en face d'un amphithéâtre où siégeaient une vingtaine d'hommes à figure vénérable et à cheveux blancs, revêtus du costume de l'ancienne magistrature de France. « Mettez-vous à genoux, me dit celui qui paraissait les présider, et écoutez votre

sentence : Napoléon Buonaparte, vos crimes ont été commis en face de la terre épouvantée, au mépris de toutes les lois divines et humaines foulées aux pieds par vous avec une audace et une perversité dont on ne croyait pas le cœur d'un homme susceptible ; ici la notoriété rend toute instruction inutile, et les formalités ordinaires ne seraient qu'une vaine dérision. Délégués pour rendre à la justice son cours interrompu par vous, nous n'avons qu'à vous annoncer qu'un de ses premiers actes est dirigé contre vous, et que le tribunal vous condamne à être pendu jusqu'à ce que mort s'ensuive, à une potence haute de soixante pieds, en face de l'arc triomphal élevé par vos ordres sur la place du Carrousel. » On m'ôta sur-le-champ la casaque ignoble dont j'étais revêtu, pour me couvrir des magnifiques habits dont j'étais si fier le jour de mon couronnement, et l'on me fit monter dans le carrosse qui m'avait servi lors de cette fastueuse cérémonie. Ce costume, cette voiture, où brillaient l'or et les pierreries, bannirent en un instant tous mes remords, toutes les dispositions chrétiennes qui s'étaient insinuées dans mon cœur ; je fus saisi d'une rage presque surnaturelle, et j'accablai des plus affreuses imprécations la foule qui se pressait pour être témoin de mon supplice. On me mit un bâillon, et j'allais suffoquer, lorsque j'arrivai au pied de la potence.

Entre cette potence et l'arc triomphal, était un monument carré, de pierre brute, haut de trois pieds et long de six, portant l'inscription suivante : « *Ci-gît Napoléon le Féroce, usurpateur du trône de France, oppresseur de l'Europe, ennemi de l'humanité, qui n'a laissé que le souvenir des plus grands forfaits, sans qu'aucun acte de vertu ait, pendant le long espace qu'il a brillé d'une funeste*

gloire, prouvé qu'il appartenait à l'espèce humaine. O vous, qui vous arrêtez pour contempler cette tombe où repose celui dont la formidable activité a tant troublé le monde, songez au néant des choses humaines, songez à la vengeance céleste, qui n'a jamais épargné ni les rebelles, ni les pervers. » Le prêtre qui m'avait confessé s'approcha de moi, comme mes yeux étaient fixés sur cette effrayante inscription; je le repoussai avec horreur; je portai les mains à mes oreilles pour ne plus entendre ses accens séducteurs, résolu de mourir encore plus par l'excès de ma rage, que par les effets du supplice. Mes yeux, qu'avait attirés l'inscription, se portèrent ensuite autour de moi, et je vis avec surprise que j'étais entouré de toute ma garde, qui ne donnait aucun signe de pitié ni de mécontentement, et dont les armes baissées semblaient annoncer qu'elle avait renoncé à me venger. M...., revêtu d'un uniforme éclatant, mais qui n'était pas celui de mes maréchaux, s'avança alors sur un cheval blanc, et donna le signal à l'exécuteur, qui me hissa avec une poulie qui était attachée au haut de la potence.... En ce moment, l'obsession a cessé, j'ai été éveillé par le bruit de la sonnette qui m'annonce qu'une dépêche importante vient d'être glissée dans la boîte qui est à la tête de mon lit. Après avoir examiné, pendant quelques minutes, mon lit, mon appartement, m'être assuré que j'étais encore possesseur des attributs de la souveraineté et de la clé de mon trésor particulier, j'ai visité ma cassette aux dépêches secrètes. Ici, messieurs, s'arrêtent mes confidences; je ne vous dirai pas le contenu de ces dépêches : qu'il vous suffise de savoir qu'elles formaient un étrange contraste avec le rêve, la vision, je ne sais quoi, qui venait de m'agiter. »

N.° XX.

Club des Flatteurs.

Ce club a tenu sa première séance dans une des salles de l'Institut, sous la présidence de Regnault de St. Jean d'Angely. Comme cette réunion était en quelque sorte spontanée, et qu'elle avait lieu à la suite d'une assemblée de l'académie française, le club était peu nombreux; mais on n'y remarquait que des individus distingués par une grande réputation littéraire, ou par les places importantes qu'ils occupent. L'unanimité des suffrages ayant porté Regnault de St. Jean d'Angely à la présidence, celui-ci a ouvert la séance en des termes :

« Messieurs,

« Depuis long-temps j'étais occupé de la grande pensée sur laquelle repose le principe de cette réunion unique dans les annales du monde, et qui honorera à jamais le siècle dans lequel des hommes supérieurs au vain préjugé de leur dignité, se sont empressés de la former. La flatterie contre laquelle s'élèvent des philosophes cyniques ou des esprits vulgaires, a été souvent utile et jamais pernicieuse; et combien de fois, en louant les princes des vertus qu'ils n'avaient pas, elle en a déposé le germe dans leur coeur! Mais ce ne sera pas ici l'effet qu'elle aura à produire; car quelle est la vertu dont ne soit pas doué le grand homme qui est l'objet du

culte auquel nous allons donner une direction plus élevée et des formes plus régulières ? Depuis long-temps il fallait un foyer d'où pût jaillir sans contrainte l'expression de tous les sentimens que notre grand empereur inspire à ceux qui l'approchent. Eh bien, messieurs, ce foyer, vous venez de l'établir ; c'est à vous, à votre zèle, à cet instinct qui nous a réunis simultanément, que sera due cette institution destinée à recueillir, à encourager, à perpétuer les témoignages de l'admiration publique. Qu'il m'est doux à moi, qui, comblé des bienfaits du héros qui nous gouverne, regarde comme le plus grand qu'il ait pu m'accorder, l'avantage de l'approcher quelquefois, et de contempler de mes yeux éblouis les étonnantes qualités dont il brille ; qu'il m'est doux, messieurs, d'avoir été appelé, par vos suffrages unanimes, à vous présider! Il est donc vrai que mes faibles tentatives pour rendre à Napoléon un hommage digne de lui, pour exprimer les grandes pensées que quelquefois il m'a chargé de développer, pour peindre les bienfaits de son administration, m'ont valu l'estime publique, puisque je me trouve, sans m'y attendre, et sans l'avoir sollicité, à la tête de cette illustre réunion. Ah ! messieurs, si la plus grande félicité dont l'homme puisse jouir n'était pas de vivre sous l'empire de Napoléon, je dirais avec transport, en recevant cette marque de votre estime : « J'ai assez vécu. » Mais vivons, messieurs, pour nous associer à l'éclat d'un si beau règne, pour en faire comprendre les merveilles à nos contemporains, et les transmettre à la postérité. » On demande l'impression de ce discours qui est accueilli avec la plus grande faveur. Un membre observe que rien ne peut être imprimé sans avoir été préalablement censuré par la police. Délibéré qu'il sera fait une

députation au duc de Rovigo, pour lui demander de ne pas assujétir à des formalités, à des délais qui ne pourraient que la refroidir, l'expression de l'enthousiasme qui anime le Club des Flatteurs, et de permettre à cette réunion dont on ne peut suspecter la loyauté, de publier sur-le-champ le résultat de ses séances. On procède la discussion d'un réglement provisoire, médité d'avance par le président.

But de l'institution du Club des Flatteurs.

Cette institution a pour objet de réduire la flatterie en système, et de rechercher dans les annales des empires les modes divers employés pour flatter les souverains, afin de déterminer celui qui est le plus digne du grand Napoléon. Elle rassemblera dans ses archives tout ce qui a été publié en l'honneur de ce puissant empereur, après toutefois que ces pièces auront été revisées et corrigées par son comité suprême; afin d'en faire disparaître les incorrections, les inconvenances, et leur donner la teinte d'exaltation qui pourrait quelquefois y manquer. Le club s'occupera principalement de célébrer les vertus, les talens, les qualités et les victoires du grand Napoléon, et pour prévenir la confusion, ainsi que pour traiter chaque sujet avec l'étendue et la profondeur nécessaires, il ne sera permis, dans chaque séance, de s'occuper que d'un seul des traits dont brille le caractère ou le règne de l'empereur, et en même temps pour que chaque membre arrive préparé à ces importantes discussions, le calendrier du club indiquera, pour chaque séance, d'une manière invariable, la vertu, la qualité, le talent, la belle action ou la victoire de S. M. qui devra être célébrée ce jour-là, et

comme la vertu qui distingue le plus éminemment notre auguste empereur est la *clémence*, la première séance régulière du club sera entièrement consacrée à rechercher, à faire ressortir les nombreuses occasions dans lesquelles S. M. I. se livrant à sa grandeur d'âme et à sa vive sensibilité, a donné des preuves éclatantes de clémence.

Composition du club. Principes généraux d'admission, de rejection et d'exclusion.

1°. Seront admis, sans examen et par acclamation, tous les individus qui prouveront que par un acte, discours ou écrit quelconque, ils ont reconnu la suprématie, l'excellence et la prédestination de Napoléon, antérieurement au 18 brumaire; que lorsqu'il massacrait à Toulon, ils ont prédit sa grandeur à venir; que lorsqu'il mendiait à Paris, ils voyaient en lui un futur potentat; que lorsqu'il mitraillait les Parisiens, ils le proclamaient déjà le plus grand des héros; enfin, que dans toutes les exécutions terribles, mais nécessaires, qu'il a ordonnées, il a été plus utile à l'humanité que s'il eût montré une politique timide ou une clémence déplacée.

2°. Seront admises de même, par acclamation, toutes les personnes qui sont honorées de la faveur de l'empereur, sans distinction d'état, depuis le grand maréchal du palais jusqu'au cuisinier ou au palefrenier de S. M. I.

3°. Seront admis, après avoir été balottés, les individus qui ont attendu l'élévation du grand Napoléon, pour lui prodiguer leurs hommages, lui consacrer leurs talens, lui dévouer leur existence: lesdits individus étant obligés de prouver qu'ils ont écrit au moins cent pages d'éloges, en prose ou en

vers, pour célébrer les vertus et les triomphes de leur souverain.

4°. Seront admis, en outre, les individus auxquels l'empereur aura souri, ou dit un mot flatteur dans une audience publique, ou dans quelqu'occasion éclatante.

5°. Seront membres du club tous les princes crées par le grand Napoléon, ceux qui sont en alliance ou amitié avec lui, et leurs premiers ministres.

6°. Seront rejetés tous les individus, quels qu'aient été leurs services antérieurs, ou quelles que soient leurs fonctions actuelles, qui, après avoir joui de la confiance de l'Empereur, l'ont perdue; qui, après avoir occupé des places dans le ministère, ont été disgraciés; tous ceux auxquels l'Empereur aura adressé en public un regard sévère ou un mot dur, ou qu'il aura semblé négliger à dessein, soit en ne les regardant pas pendant trois audiences de suite, soit en ne les invitant pas à ses chasses, ou en ne les nommant pas pour l'accompagner dans ses palais.

7°. Seront exclus tous les membres qui auront laissé écouler un mois sans flatter l'Empereur et sans montrer, d'une manière remarquable, le respect, l'admiration dont chaque membre du club ne doit jamais cesser d'être pénétré pour cet illustre prince.

Devoirs généraux des Membres.

Dans les cérémonies publiques auxquelles l'Empereur daigne assister, les membres du club, qui ne sont pas autour de son auguste personne, doivent exciter, si non par eux-mêmes, du moins par ceux qui sont sous leur influence ou dans leur dé-

pendance, l'enthousiasme public sur le passage de Sa Majesté. Il leur est aussi enjoint de se répandre, autant que possible, dans les cafés qui avoisinent la route que suivent Sa Majesté et son cortége, et d'y raconter les bienfaits que le règne de S. M. vaut à la France et à l'Europe. Si, dans la chaleur de leurs récits ou de leurs éloges, ils éprouvent quelques insultes, reçoivent quelque blessure ou quelque châtiment manuel, ils en rendront compte à la prochaine séance du club; et leurs noms, ainsi que les outrages qu'ils auraient pu souffrir, seront mentionnés honorablement dans les registres du club, inscrits sur un tableau particulier qui sera suspendu dans le lieu des séances.

Il est expressément enjoint à chaque membre de vouer à l'exécration tous les peuples, toutes les puissances et tous les individus qui déplaisent à Sa Majesté impériale Napoléon premier, et ceux desdits membres qui inventeront des imprécations nouvelles, seront dispensés, pendant six années, de la contribution annuelle qui doit être levée pour subvenir aux frais de l'institution.

Ces articles ayant été accueillis par acclamation, un ministre disgracié a demandé la parole, et a prononcé le discours suivant :

« Je n'ai pas besoin de dire que mon cœur a tressailli de joie (si toutefois la joie peut encore en approcher), lorsque j'ai vu se former la réunion dont la pensée appartient à l'homme illustre qui la préside. (*Ici le président sourit avec dédain.*) Eh! qui mieux que moi a su employer le langage de la flatterie, et charmer par lui le cœur et les oreilles du grand homme qui nous gouverne? Que de sourires j'ai fait éclore sur ses lèvres impériales,

et combien de fois sa noble tête m'a donné des signes d'approbation qui faisaient ma puissance et mon orgueil! Hélas! ces momens de faveur sont évanouis, et à peine maintenant puis-je obtenir dans une année un regard qui ne me terrasse pas par l'explosion du dédain et de la colère. Mais parce que je suis victime d'une inconstance dont je respecte les motifs, et qui ne change que trop souvent les affections des souverains, dois-je pour cela être exclu d'une réunion à laquelle j'appartiens par ma vie entière. Messieurs, j'ai flatté le peuple, j'ai flatté les Jacobins, j'ai flatté le Directoire, j'ai flatté les consuls, j'ai flatté le perroquet de l'impératrice Joséphine, j'ai flatté le chien de la princesse Pauline, j'ai flatté le singe de la princesse Elisa, j'ai flatté l'Empereur : eh! qui de vous a flatté autant que moi? et en faveur de mes anciens services, ne doit-on pas oublier ma disgrâce actuelle? L'article par lequel vous excluez de votre sein les individus disgraciés, appartient aux plus hautes combinaisons de la sagesse et de la prévoyance; mais avec la conscience de mes droits, je réclame en ma faveur une exception qui ne peut m'être refusée. Eh! d'ailleurs, songez, messieurs, qu'un mot heureux, qu'une circonstance habilement saisie, qu'une fantaisie même de notre auguste Empereur peuvent me rendre la faveur que j'ai perdue; et qui de vous ne se repentirait pas d'avoir jusqu'à ce moment heureux enchaîné ma voix et empêché ses accens de se mêler aux vôtres! Eh! messieurs, je vois parmi vous celui qui m'a remplacé au ministère : a-t-il été épargné plus que moi? et parce qu'il n'est plus ministre, l'éloignerez-vous de votre sein? Être déplacé n'est pas être disgracié; veuillez, messieurs, comprendre cette distinction. »

Un assez long silence règne dans l'assemblée. Hauterive demande à répondre à l'opinant ; celui-ci le regarde avec étonnement ; mais Hauterive, sans se déconcerter, procède de la manière suivante :

« Messieurs,

« Les exceptions tuent les règles, et si lorsque vous n'êtes pas encore organisés, vous dérogez aux grands principes qui ne sont qu'indiqués dans votre réglement provisoire, vous manquez votre but, vous commettez un meurtre politique sur vous-mêmes. Eh quoi! le maître que nous servons, ne doit-il pas être flatté jusque dans ses caprices? Ne devons-nous pas proscrire ce qu'il rejette, aimer ce qu'il adopte? Plus son inconstance paraît tenir de l'ingratitude, et plus nous devons y applaudir. Quel mérite aurions-nous, si nous n'avions à proclamer que les actes de sa justice et de sa bienveillance? En vérité, je suis étonné que le préopinant, qui est un homme d'un sens rare et d'un tact exquis, ait débité tant de paradoxes dont lui-même sent l'inconvénance et le ridicule. Il nous a offert la probabilité de sa réintégration dans la faveur de notre auguste maître. Rien de mieux : je ne combats point cette hypothèse; mais quand elle se réalisera, il sera temps de l'appeler dans votre sein, et je serai le premier à proposer qu'on l'y admette, et à l'applaudir quand il y entrera ; mais jusque-là, messieurs, soyons sévères ; si l'on punit un général, parce qu'il a été malheureux, ne faut-il pas de même proscrire un courtisan, parce qu'il a été disgracié? »

Le discours d'Hauterive est applaudi avec trans-

port, et le président l'invite à venir prendre place au bureau, comme secrétaire.

L'ex-ministre se retire avec toutes les marques de la confusion; il est suivi du duc de Cadore, qui ne juge pas à propos de courir les chances d'une discussion. Un membre, dont nous n'avons pu savoir le nom, demande la parole pour une motion d'ordre. « Je vois ici, » dit-il, « avec une espèce d'étonnement, M. F......., connu, à la vérité, par les discours d'apparat qu'il a adressés à S. M. I. au nom du Corps-Législatif, mais soupçonné à juste titre d'avoir quelquefois mêlé l'ironie à la louange, et de n'avoir pas employé, en flattant notre auguste maître, ce langage franc qui ne laisse aucune prise à la malignité, et qui ne prête jamais à l'équivoque. Et je croirais, messieurs, que l'Empereur, à la pénétration duquel rien n'échappe, a voulu déplacer ce louangeur maladroit ou mal intentionné, lorsqu'il l'a porté de la présidence du Corps-Législatif à la tête de l'Université impériale. Je demande si ce n'est pas là une disgrâce déguisée, surtout quand on considère que si M. F...... avait eu des intentions prononcées, personne n'était plus propre que lui à donner à la flatterie des tournures variées, des couleurs vives, et un langage plein de verve et d'élégance. Je demande au moins qu'on suspende son admission. »

« Messieurs, » s'écrie Regnault de St.-Jean-d'Angély, « un courtisan est comme la femme de César, il ne faut pas même qu'on le soupçonne.

F...... se retire la tête haute, et avec une démarche assurée.

« Messieurs, » dit un membre qui demande la parole sur le réglement, « je vous propose, comme article additionnel, de consacrer aussi quelques-unes de vos séances à faire l'éloge des personnes

que l'empereur honore depuis longtemps de sa faveur particulière ; ce sera un culte secondaire que nous lui rendrons dans les objets de ses affections, et je propose qu'on consacre une séance extraordinaire à célébrer les vertus morales et les talens politiques et militaires de l'illustre Roustan, Mameluck confidentiel de S. M. l'empereur et Roi. »

Un membre trouve quelqu'inconvénient dans cette propositon, parce que, comme il est possible que les personnes qui jouissent de la confiance de l'auguste Napoléon tombent en disgrâce, le club se trouverait dans la dure nécessité ou de rétracter ses éloges, ou d'être en opposition avec les goûts de l'empereur.

Arrêté que les séances extraordinaires du club seront consacrées à l'éloge des personnes que l'empereur Napoléon honore de sa confiance et admet dans son intimité ; mais que quand sa majesté leur retirera sa faveur, leurs noms seront biffés du registre, ainsi que le procès-verbal des séances dans lesquelles on aura célébré leurs vertus, etc. etc.

Arrêté en outre, par forme d'amendement, que sur la demande de deux membres, il sera fixé une séance extraordinaire dans laquelle on rétractera ces éloges avec la faculté d'y substituer telles accusations qu'on jugera convenables.

Un membre a proposé de s'adresser au grand maréchal du palais, pour qu'il fût permis au Club des Flatteurs de tenir ses séances aux Tuileries, dans l'emplacement destiné aux valets de pied, sans cependant que ceux-ci puissent être obligés de céder la place lorsque les assemblées auront lieu, attendu qu'ils pourront y rester comme associés étrangers. Cette proposition ayant été adoptée, la séance a été levée au milieu des embrassemens de tous les membres.

N.° XXI.

Les lettres suivantes ont été communiquées par ordre, le 18 août, au cercle de la cour à Trianon.

Lettre écrite de la main de l'Empereur Napoléon, à l'Empereur François.

Otto m'écrit, mon frère et cher beau-père, qu'une scène scandaleuse a eu lieu à votre cour le jour qu'il a voulu célébrer, conformément à l'étiquette établie par moi, l'anniversaire de ma naissance. Les femmes de vos courtisans se sont absentées, dit-il, de Vienne ce jour-là, en sorte que le bal qu'il avait préparé n'a pas eu lieu, et que n'ayant pu faire danser les femmes, il a fait dîner les maris. Vous imaginez bien que je me ..... de ce que pensent ou font ces bégueules, mais je ne suis pas également indifférent à la manière dont vous réglez votre cour, et dont vous faites respecter votre gendre. Si la même chose avait eu lieu chez moi, relativement à vous, j'aurais banni une partie de ces caillettes, et envoyé les autres pour quelques jours à la Salpétrière. C'est ainsi qu'on gouverne. J'ai eu de la peine à organiser ma cour, mais les obstacles que j'ai rencontrés m'ont appris qu'il n'est rien dont on ne vienne à bout avec de la fermeté et du caractere. J'avais des individus de tous les partis à concilier, il fallait que je confondisse des duchesses avec des servantes, les femmes de mes généraux avec les dames de l'ancienne cour. Comment serais-je parvenu à amal-

gamer tout cela, si j'avais consulté tous les scrupules, cédé à toutes les fantaisies, et donné l'essor à toutes les répugnances de cette foule bigarrée qu'il était de mon intérêt de réunir autour de moi? C'est en mettant ma volonté à la place de toutes les prétentions, que je suis parvenu à former un ensemble vraiment satisfaisant. Quand il s'agit d'obéissance, je ne fais nulle distinction entre le dernier de mes sujets et le plus distingué de mes maréchaux. Aux yeux d'un souverain, tous les hommes sont égaux, parce qu'un même devoir les lie à lui, et s'il pardonne une faute à raison du rang de celui qui l'a commise, il n'est bientôt plus qu'un mannequin que ses entours dirigent à volonté. Si quelques femmes de la populace de Vienne s'étaient concertées pour m'insulter, votre ministre aurait fait grand bruit de leur audace et de leur châtiment; mais comme cette conspiration s'est tramée entre les dames à paniers et à falbalas, ces messieurs ont gardé le silence, et ne vous ont conseillé aucunes mesures de rigueur. Aussi voyez comme vos états sont gouvernés. Lorsque mes grenadiers et mes mameloucks étaient à Vienne, je les ai forcés de respecter ces mêmes femmes qui m'outrageut; qu'elles tremblent, ces misérables, car un jour je pourrai bien les livrer aux derniers goujats de mon armée. J'ai été généreux, moi, je ne me repens pas; non, je ne me repens pas de vous avoir donné personnellement des marques de mon estime; mais si on oublie ce qu'on a dû à ma modération, je serai bien forcé de montrer ce qu'on doit attendre de ma colère.

Sur ce, je prie Dieu, mon frère et cher beau-père, qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

Signé NAPOLÉON.

Lettre de Madame N... à Madame V..., à Vienne.

Trianon, 21 août.

Mon Dieu, ma chère, quel terrible homme que cet empereur Napoléon ! Mais, dites-moi, qu'avez-vous fait, qu'ont fait les dames de Vienne, pour exciter sa colère ? Imaginez-vous qu'il entra, hier, dans la chambre de ma chère princesse, au moment où je lui lisais un nouveau roman de Lafontaine. Il sauta sur le livre, maudissant tout ce qui est Allemand, en me saisissant par les deux mains, il me força à une pirouette qui lui donna l'occasion de me faire un affront avec son pied. C'est ainsi qu'il traite tout le monde, quand il est en fureur. Des exclamations de rage lui échappaient contre notre auguste Empereur et les dames de sa cour : non, ma chère, je ne vous répéterai pas tout ce qu'il disait ; je voudrais pouvoir l'oublier. Cet homme n'a pas plus d'éducation qu'un Pandoure...... Cela est bien dur, d'avoir quitté une cour aussi polie que la nôtre, pour venir recevoir des coups de pied dans celle-ci. Sans faire attention à la grossièreté dont il s'était rendu coupable, il s'est mis à appeler nos ministres des ganaches, nos généraux des vieilles perruques, nos archi-duchesses des mijaurées, et nos dames de la cour des catins, et bien d'autres mots que je ne puis redire. La chère princesse le regardait d'un air étonné, mais nullement ému. « Madame, » lui a-t-il dit, « votre père se perd ; sa cour n'est qu'une pétaudière, où chacun fait ce qu'il veut. Cela ne me convient pas ; il faut que cela change : je veux que tout marche différemment. Quoi ! des...... (oh ! je ne répéterai pas ce

mot) auront impunément refusé d'assister à un bal donné pour célébrer l'anniversaire de ma naissance ! Quoi ! cette insulte m'aura été faite, en face de l'Europe, par des..... péronnelles, qui me doivent le peu d'honneur qui leur reste ! Voilà ce que c'est que de s'unir à des familles dégénérées : elles se laissent insulter dans leurs propres alliances. Il me prend envie d'envoyer Rustan à Vienne, avec quelques Mamelucks, et de fairc fustiger ces impertinentes en plein cercle, en face de toute votre cour. Jour de D...., c'est ainsi qu'on me traite, quand je prépare pour vous des fêtes qui feront l'étonnement de l'Europe; quand j'en ai donné, pour la naissance de notre fils, qui surpassent tout ce que les temps anciens et modernes offrent de plus magnifique en ce genre! A quoi me sert de rivaliser de galanterie avec mes prédécesseurs, si le sexe même que j'honore par ces fêtes m'insulte par ses répugnances. Madame, madame, cela marchera bientôt différemment; j'ai encore deux ou trois de mes frères les souverains à châtier. » Et il s'est retiré brusquement; et moi, par ordre de l'impératrice, je vous écris cette lettre, pour que vous la communiquiez à notre intermédiaire. Mon Dieu! mon Dieu! quand reverrai-je ma chère ville de Vienne !!!

Signé N....

N.° XXII.

Les apparitions.

(Buonaparte, dont l'Europe continentale subit le joug odieux, et qui inspire à tous les hommes, même les plus prévenus contre lui, un secret effroi, est lui-même sujet à des terreurs puériles, et il emploie, pour les calmer, dès moyens auxquels tout être sensé rougirait d'avoir recours. Après la répudiation de la veuve Beauharnais, il se retira à Trianon, et, lorsqu'on le croyait occupé de ses vastes projets, il était occupé, avec sa sœur Pauline, à consulter le destin dans un jeu de cartes. On négociait, dans ce temps-là, son mariage avec l'archiduchesse Marie-Louise; et craignant que quelque accident ne le fît manquer, il avait recours aux talens divinatoires de sa sœur pour calmer ses inquiétudes. Nous ne faisons cette observation, qui ne sera démentie par aucune des personnes qui connaissent Buonaparte, que pour montrer que nous ne nous sommes pas écartés des règles de la vraisemblance, lorsque nous lui faisons rendre compte des apparitions qui l'obsèdent.)

Il était trois heures du matin: tout était calme dans le palais; tout, excepté le cœur du tyran qui l'habite. La princesse Marie-Louise, relevée de couches depuis peu, partageait le lit de Buonaparte; un bruit extraordinaire la réveille, elle croit entendre une conversation dans la couche même où elle repose. Saisie d'une émotion inconnue, elle voit, à la lueur de la flamme bleuâtre qui, pendant la nuit, éclaire l'appartement, Napoléon gesticulant, non en maître qui commande, mais en esclave qui supplie, se lever tout endormi, se jeter à genoux, et dire, d'une voix dont les accens lui

sont étrangers, puisqu'elle est adoucie par tout ce que l'humanité peut ajouter de touchant au langage de la douleur : « Au nom de tout ce qu'il y a de plus sacré pour les êtres doués d'intelligence, au nom du Dieu qui nous créa, cesse, ah! cesse de me poursuivre de tes terribles admonitions, et d'élever devant moi des fantômes dont les formes tour à tour bizarres, gigantesques, effrayantes, toujours présentes à mon imagination, soit que je veille, soit que je dorme, me donnent des jours sans plaisirs et des nuits sans repos. La constante obsession dans laquelle tu me retiens, a éteint à mes yeux toute la nature, empoisonné toute mon existence, et me rendant importunes des jouissances que je ne puis partager, augmente chaque jour ma haine; que dis-je? ma rage contre mes semblables. » Ces mystérieuses paroles répandent le trouble et l'effroi dans le cœur de la princesse; elle saisit Buonaparte par le bras : mais celui-ci toujours endormi et toujours obsédé, continue ainsi son étrange discours : « Quelle est cette main? elle n'est pas glacée comme celle qui s'appesantit si souvent sur moi, et qui répand dans mes membres les convulsions de l'agonie et le froid de la mort. Ah! ne la retire pas, cette main caressante, et laisse-moi la conviction que ton bras infatigable est enfin désarmé. » En ce moment il s'éveille, et se sentant pressé par la main tremblante de la princesse, il lui dit d'un ton assez doux : « Ah! c'est vous, Marie-Louise! j'étais bien tourmenté, cruellement tourmenté, quand vous m'avez éveillé; c'est bien, je vous en remercie, vous venez de me procurer la seule sensation agréable que j'aie connue depuis bien des années. Ecoutez-moi, vous ne dormez pas, je ne dormirai plus : je vais vous dévoiler un cœur que personne ne connaît, et vous

expliquer des emportemens que tout le monde redoute. Je ne vous aurais pas fait ces confidences sans la sensation que votre voix douce et votre tremblante main m'ont causée lorsque l'apparition terrible qui m'obsède s'est évanouie. Une magicienne m'a dit que je cesserais d'y être assujetti lorsque je trouverais une femme qui, sans être effrayée de mon caractère et de ma renommée, m'aimerait pour moi seul, et désarmerait, par son innocence et sa pureté, le courroux formidable qui me poursuit. Vous êtes peut-être cette femme; j'aime à croire que je l'ai trouvée en vous; mais si vous ne l'étiez pas, hélas! Marie-Louise, il me faudrait en chercher une autre. Ecoutez : je vais vous conduire à travers toute ma vie, en partant du moment où je pus me rendre compte de mes sensations et de mes affections.

J'étais en Corse; j'avais douze ans; je couchais dans une maison voisine de la mer; nous étions en été, le jour avait été chaud; mais une brise rafraîchissante venait me carresser doucement; pour la première fois je sentais l'influence des objets dont j'étais entouré. Le bruit des vagues qui venaient frapper mollement le rivage, le murmure des zéphirs me causaient des émotions inconnues : enfin, j'existais réellement. O princesse Marie-Louise! ce moment fut délicieux, mais il fut rapide, il n'est plus revenu depuis. Tout-à coup une lumière douce éclaira la chambre où j'étais, et je crus respirer un air embaumé. Une voix, dont le charme est encore présent à ma mémoire, m'appela trois fois par mon nom, et presqu'aussitôt je crus voir au milieu d'un nuage argenté, une jeune fille à peu près de mon âge, d'une figure céleste et vêtue d'un tissu léger qui voilait, sans les cacher, des formes charmantes. « Napoléon, » me dit-elle, « consi-

dère-moi bien; j'ai ton âge; je suis liée à ta destinée; je t'apparaîtrai quelquefois : il dépend de toi de me voir toujours sous ma forme présente; malheur à toi, malheur au monde, si jamais elle s'altère. » Funeste avertissement! et combien peu j'étais capable de sentir alors tout ce qu'il avait de solennel et d'effrayant pour moi. D'autres impressions effacèrent en partie celle-là; j'oubliai les mystérieuses paroles et la suave apparition, et deux jours après je m'embarquai pour la France. J'arrivai à l'école militaire de Brienne : j'avais vécu jusque-là très-isolé, et la vue d'une si grande quantité d'élèves excita en moi une aversion pour mes semblables, que je n'avais pas connue dans le silence de la solitude. A mesure que j'avançais en âge, je sentais en moi un changement extraordinaire; je n'aimais de mes études que la partie qui m'enseignait l'art de détruire les hommes, et de nos amusemens que ceux qui offraient le simulacre de la guerre. Les cris joyeux de mes camarades, leurs jeux bruyans me fatiguaient, et je cherchais tous les asiles où je pouvais échapper à leurs ébats importuns. Un jour, fatigué des observations de tous ces jeunes gens qui me reprochaient mon caractère sauvage, et qui menaçaient de venir m'enlever de l'endroit où je me retranchais comme dans une forteresse, je me saisis d'une vieille épée pour m'en servir comme d'un moyen de défense. Il y a des prédestinations, je ne puis en douter; il y a des hommes qui sont nés les ennemis naturels de leur espèce, et qu'un instinct irrésistible entraîne à la destruction de leurs semblables. Lorsque j'eus dans les mains cet instrument de vengeance, je sentis fermenter en moi une rage inconnue; mes yeux éblouis croyaient déjà le voir teint de sang, et dans un délire furieux, j'imaginais que

je le plongeais mille fois dans le sein des assaillans que j'avais à redouter. Bientôt j'entendis le tumulte de cette jeunesse gaie et impétueuse; et, et sans attendre qu'elle vînt violer ma retraite, je me jetai sur elle avec l'aveuglement de la fureur : je fus bientôt désarmé et laissé seul dans un état d'étourdissement. Quand je recouvrai mes sens, je m'indignai de l'indulgence de mes camarades, et je regrettai qu'elle ne m'eût laissé contr'eux aucun motif de haine. Car, ô princesse Marie-Louise! la haine est l'élément dans lequel mon cœur palpite avec liberté, et goûte les seules délices auxquelles il soit sensible. La nuit suivante (c'était encore une nuit d'été, mais un peu orageuse), un bruit semblable aux sons vagues d'une harpe dont les cordes seraient frappées par le vent, m'éveilla en m'inspirant une terreur secrète; et j'aperçus, au milieu d'une vapeur rougeâtre, une jeune fille vêtue d'un tissu bleu, et dont les traits me rappelèrent celle qui m'avait apparu en Corse quelques années auparavant; mais la teinte naïve de l'adolescence avait fait place à un air de chasteté sévère. Je cherchai en vain ce sourire céleste qui m'avait charmé la première fois, et je reconnus à peine sa voix, lorsqu'elle me dit d'un ton grave : « Napoléon, cesse de nourrir de funestes pensées; l'innocence de ton premier âge s'est évanouie, et avec elle une partie des charmes dont j'étais douée : je te le répète, nos destins sont communs; malheur à tous deux si tu te livres à tes passions. » Le dirai-je? je ne fus nullement touché de cet avertissement, et l'idée qu'en me rendant coupable je ferais le malheur d'un être qui semblait d'une nature supérieure à la mienne, domina dans l'impression qui me resta de cette mystérieuse visite.

Plusieurs années s'écoulèrent, pendant lesquelles

je ne fis rien pour changer ces disposition haineuses qui s'étaient manifestées en moi dès le premier moment que je m'étais trouvé au milieu d'une grande réunion d'hommes ; ceux-ci, comme avertis par leur instinct, cessaient de me rechercher ; et, accueilli par l'indifférence des uns, repoussé par la répugnance des autres, je n'attendais qu'un moment favorable pour donner l'essor aux fureurs qui faisaient bouillonner mon sang.

Pendant tout l'intervalle qui s'écoula jusqu'en 1790, je ne fus plus visité par cette apparition ; mais les traits célestes qu'elle m'avait offerts, la première fois, étaient sans cesse présens à mon imagination, et produisirent dans mon cœur une espèce de passion idéale, la seule qui ait jamais fait sur moi quelqu'impression durable ; parce qu'elle se rapporte aux seuls instans de ma vie que je me rappelle avec plaisir. La révolution française avait éclaté, j'en avais adopté avec transport les principes et vu avec plaisir les ravages. Bientôt fatigué des querelles que j'avais avec mes camarades au sujet de mes opinions, je songeai à quitter mon régiment et à porter en Corse mon inquiète activité et mes projets révolutionnaires. La nuit qui précéda mon départ, éprouvant une agitation qui m'ôtait le sommeil, je me levai et allai me promener sur les bords de la Saône. Il était minuit, je m'abandonnais non à une mélancolie douce, telle que l'auraient inspirée à tout autre le silence de la nuit et le calme des eaux, mais à des rêveries sombres, lorsque tout-à-coup j'entendis derrière moi un cri de détresse trois fois répété : je me détournai, et vis dans le point le plus éloigné de l'horizon un globe lumineux qui avançait avec rapidité. Lorsqu'il fut près de moi, il sembla se dissoudre et je ne vis plus qu'une vapeur jaunâtre dans le milieu de laq uelle nageait la même

figure qui déjà deux fois m'avait apparu; mais l'éclat de la jeunesse et les formes qui m'avaient charmé avaient disparu, et dans les traits dont j'avais autrefois admiré l'expression enchanteresse, je ne vis plus que les traces de la souffrance et la pâleur de la mort. Je voulus fuir : un pouvoir invisible me fixa dans le même lieu, aussi long-temps que l'apparition dura; enfin elle s'évanouit, et je pus me retirer, mais jusqu'au moment où j'arrivai chez moi, les mêmes cris de détresse trois fois répétés, à de courts intervalles, assaillirent mes oreilles et froissèrent mon cœur. Cette troisième apparition me laissa une sensation pénible, je ne pouvais effacer le souvenir de ces cris douloureux, ni repousser le contraste importun qui résultait de cette vierge brillante de jeunesse et de beauté qui m'avait apparu dans mon jeune âge, et de ce même individu mystérieux qui, dans la troisième apparition m'avait offert des traits altérés par une expression douloureuse et entièrement décolorés. Je fus pendant long-temps poursuivi par cette image, elle flottait devant mes yeux pendant le jour, et la nuit elle se représentait dans mes rêves. J'arrivai en Corse; je me fis un parti parmi les révolutionnaires, mais je fus loin de produire les secousses politiques que j'avais en vue, et je revins en France chargé des malédictions d'une grande partie de mes concitoyens et échappant avec peine à leur furie. Aussi je hais les Corses et je voudrais pouvoir oublier que je suis né parmi eux. Princesse Marie-Louise, je n'étais alors qu'un sous-lieutenant d'artillerie et je n'avais aucun moyen de repousser les affronts que je reçus en arrivant à Toulon, affronts extrêmement sensibles et qui m'ont inspiré contre les Français en général une rage plus violente encore que celle qui m'anime contre mes com-

patriotes. Bientôt cependant j'eus lieu de me venger des habitans de cette ville, lorsqu'elle fut reprise sur les Anglais. Avec quel plaisir je dirigeais les batteries contre ses remparts, contre ses édifices! quelle ivresse apportaient à mon cœur les cris des mourans et la vue des flammes qui jaillissaient de cette ville coupable! Et lorsque la vengeance nationale s'exerça sur ses habitans, lorsque je fus désigné pour détruire les rebelles par la mitraille, quel moment pour moi! C'était la première fois que je voyais des femmes éplorées, des enfans éperdus se prosterner à mes pieds pour détourner la foudre, l'inévitable foudre dont j'étais le ministre formidable: leurs larmes, leurs cris ne faisaient aucun effet sur moi; je vis, je vis alors, que j'étais essentiellement l'ennemi de l'homme, et que j'étais éminemment destiné à l'opprimer sans relâche, à le torturer sans pitié. Nous avions eu un soir une exécution terrible aux flambeaux, plus de deux cents victimes étaient tombées sous la mitraille. J'avais joui d'un coup d'œil dont l'effet m'avait paru sublime. Ces fanaux placés derrière les victimes et qui répandaient sur elles une teinte sanglante, leurs traits décomposés, rendus encore plus hideux par les ombres qui les faisaient ressortir, le silence qui avait précédé la détonation de la foudre, les hurlemens qui y avaient succédé lorsque les soldats allaient achever les coupables qui respiraient encore, tout m'avait causé des sensations extraordinaires. J'avais laissé écouler la multitude; je me promenais au milieu des cadavres comme un homme qui serait resté seul parmi les débris de la création. J'étais absorbé dans mes ineffables jouissances lorsque je crus sentir la terre se mouvoir sous mes pieds, et je me trouvai couché dans une espèce de tombeau à côté d'un cadavre enveloppé d'un linceul. Je fus,

je l'avoue, saisi d'un effroi, qui, pour le moment, m'ôta l'usage de mes sens : une espèce de murmure plaintif me réveilla de l'évanouissement dans lequel j'étais tombé. Une main douce, mais froide, serrait la mienne et une voix gémissante soupirait dans mon oreille les paroles suivantes : « O fils des hommes, je t'avais en vain prédit que nos destinées étaient communes, qu'à mesure que tu te rendrais criminel tu me rendrais malheureuse. Tu ne me verras plus sous ma forme première, ton supplice va commencer, le mien est fini. » En ce moment une vapeur brûlante me suffoqua, et je perdis une seconde fois connaissance. En revenant à moi, j'étais seul, mais un fantôme vague s'agitant devant moi et sous des formes diverses, me montrait toutes les convulsions et toutes les agonies qui précèdent la mort. Mon supplice commençait ; le sommeil ne dissipa point ces illusions ; le même murmure se faisait entendre à mon oreille, c'était comme le bruit de plusieurs voix qui s'unissent dans une psalmodie lugubre et solennelle. Je voyais ensuite des enfans mutilés, des femmes, des vieillards assassinés, qui gisaient pêle-mêle sur la terre ensanglantée, et tous ces cadavres me rappelaient les traits de la vierge mystérieuse qui avait déposé dans mon oreille ses dernières paroles et son dernier soupir. Depuis cette soirée, cette funeste ressemblance était ce qui me tourmentait le plus dans mes visions funèbres ; car il m'eût été indifférent, sans cela, de voir dans mes rêves des cadavres mutilés. Bientôt le parti dont j'avais servi les vengeances fut poursuivi par une réaction dans laquelle je fus enveloppé : la prison, le dénûment, la misère devinrent mon partage, le partage de l'homme qui devait élever le premier trône du monde et voir à ses pieds tous les souverains que

son bras a pu atteindre. Je supportai, avec tous les frémissemens de la rage, cette horrible situation, mais je jurai mille fois, dans le secret de mon cœur, de ce cœur dévoré d'ambition et d'orgueil, de me venger de cette nation chez laquelle j'éprouvais des traitemens si cruels et des besoins si pressans. Dès ce moment, toutes mes pensées, toutes mes affections furent occupées par l'espoir de la voir prosternée à mes pieds, mutilée par mon bras et écrasée par mon despotisme. Que les rêves dans lesquels, par une prescience inconcevable, je la voyais soumise à ma volonté, étaient doux à mon cœur! Mais en même temps, combien les tableaux odieux qui me poursuivaient, surtout dans le silence des nuits, empoisonnaient mon existence et flétrissaient mon imagination! Et cependant ils étaient loin de m'inspirer l'horreur que les visions qui m'ont obsédé depuis ont répandue sur tous les momens de ma vie. »

En ce moment le bruit des cors, les aboyemens des meutes annoncent à Napoléon que tout est prêt pour la chasse; il interrompt brusquement son récit, et quitte, sans mot dire, la princesse Marie-Louise.

N.° XXIII.

Lettres de famille.

Lettre de *Louis Buonaparte* à son beau-frère *Murat.*

J'IGNORE si je fais une imprudence, si je me confie à un ami ou à un ennemi; mais l'excès de mes souffrances, celui de mes terreurs explique la démarche que je fais, et quel qu'en soit le résultat, je ne puis être ni plus misérable, ni plus menacé. Joseph, aussi espionné que moi et plus infortuné peut-être, m'a écrit qu'il ne pouvait m'être utile : vous trouverez sa lettre ci-jointe. C'est donc à vous, malgré ce qu'on m'a dit de votre absolu dévouement à Napoléon, que je m'adresse pour me rendre le repos et la liberté, espérant que vous ne trahirez pas votre collègue en royauté. Vous savez ma fuite de Hollande, toute l'Europe a connu mes motifs, et j'aime à croire qu'elle n'a pas vu sans intérêt un homme qui avait le choix du déshonneur ou de la puissance, de la trahison ou des richesses, s'effacer lui-même de la liste des souverains, afin de ne pas être complice de la ruine de la nation qu'il gouvernait. Depuis ce temps, rappelé, ou plutôt ramené à Paris comme criminel, ayant pour garde pendant ma route depuis les bains de Tœplitz, Bertrand, un des aides-de-camp de mon frère; j'ai été constamment obsédé de la surveillance de ses agens et de la multiplicité de ses frayeurs ou de ses caprices. Son premier mouvement fut,

en me voyant, de s'élancer sur moi comme s'il eût voulu me déchirer en pièces : je n'ai jamais vu la rage avec une expression si terrible. Mais tout-à-coup il s'arrête, et me dit : « Non, vous êtes roi, je ne porterai pas mes mains sur vous ; je ne vous dirai pas même ce que je pense de votre infâme conduite ; je suis irrité, il est vrai ; mais je ne me livrerai pas à mon courroux contre un homme que j'ai fait souverain : je dois me respecter dans mon propre ouvrage. Je ne puis cependant m'empêcher de dire que mes frères sont de sac.... poules mouillées, et que quand j'ai compté sur eux pour donner du relief à ma dynastie, j'ai plus consulté mes affections personnelles que mon jugement ; mais je suis souverain avant tout, et je ne commettrai plus le sort de mon grand empire à quelques écervelés qui se laissent égarer par des conseillers perfides, ou entraîner par des lubies héroïquement sentimentales.... Eh ! c'est avec la tête qu'on gouverne, ce n'est pas avec le cœur. C'est Lucien qui vous donne tous ces beaux avis ; c'est ce philosophe contemplatif, ce politique de tribune qui vous a inspiré une fausse idée de vos devoirs et des sentimens exaltés en faveur des peuples que je vous ai confiés. Non, non, l'époque où je vis, n'est pas, ne sera pas, ne peut pas être celle du bonheur des hommes ; mais je prépare celui des nations à venir. La nature, ou tout ce que vous voudrez, m'a fait sans pitié, parce qu'il faut être sans pitié pour disséquer cette carcasse sociale que j'ai contribué à abattre, et que seul je dois régénérer. Eh ! S.... D.... vos proclamations anodines, vos protestations amicales, vos jérémiades sur mes rigueurs, auraient produit bientôt la révolte parmi vos gouvernés, si je vous avais laissé conspirer avec les Hollandais au lieu de les gouverner. Je m'en charge, moi.

de les gouverner : vous verrez si je serai assailli, comme vous de remontrances! Des remontrances! je n'en reçois point, moi; je veux être obéi, moi, et je vous ordonne d'aller coucher avec votre femme. » — « Plutôt mourir, » lui répondis-je avec indignation. — « Mourir, » ajouta-t-il d'un ton ironique, « eh! qui vous menace de la mort, qui vous dit de mourir? Ah! mon frère! on ne meurt pas de délicatesse, et ce n'est rien autre chose qu'une fausse délicatesse qui vous empêche de vous réunir à la reine Hortense. Cependant il faut que cela ait lieu tôt ou tard, du moins en apparence; vous savez ce qu'on répand, et comme il ne me convient pas d'employer d'autres moyens pour détruire les bruits accrédités par les méchans, et accueillis par les oisifs, il faut que ce soit vous, oui, vous, roi Louis, qui les démentiez en renvoyant votre femme. Il y aura demain grand lever, soyez-y, la reine Hortense y sera aussi, on arrangera tout cela pour le public. Adieu, allez dîner chez l'archi-trésorier, il vous attend. »

Depuis ce temps, j'ai été aussi obstiné dans mes refus que Napoléon l'a été dans ses volontés, et comme il prétend qu'il faut que je cède ou que je sois brisé, je ne veux pas céder, mais je puis fuir, et j'ai recours à vous pour que vous me procuriez une barque dans laquelle je me jetterai pour aller chercher un asile à Malte, ou au fond de la Méditerannée. Napoléon voulait m'envoyer à Valançay, pour vivre, me disait-il ironiquement, avec des rois détrônés comme moi. Mais je lui ai déclaré qu'il n'y avait que la force qui pût m'arracher de Paris. Chaque jour des avis sinistres me parviennent; c'est lui, je n'en doute pas, qui, voulant lasser ma résistance, cherche, par ses espions, à m'inspirer des frayeurs que peut-être son atroce caractère réa-

lisera. Je ne le vois plus, je ne l'ai pas vu depuis notre courte entrevue; mais les journaux m'apprenuent qu'il traîne partout la reine Hortense à la suite de son impératrice.

L.... B....

Lettre de *Joseph* à son frère *Louis* (indiquée dans la précédente).

« Je quitte demain Madrid, mon cher ex-roi, pour aller recevoir, à Paris, les reproches ou les ordres de eelui qui me fait trôner et qui t'a détrôné. Quelle vie! Quelle chienne de vie! (oserais-je dire, si ce langage ne dérogeait pas à la majesté du trône.!) Qu'ai-je fait à Dieu, à sa Providence, en qui je crois plus que notre auguste empereur, pour me trouver ainsi le jouet d'une destinée qui m'enlève à mes goûts, à mes habitudes, à mes rêves, sans me donner aucune des compensations qui y sont ordinairement attachées! Heureux Louis! tu te plains, et cependant tu es rendu à l'obscurité, tu y es rendu par un acte éclatant de ta volonté, qui dans cette occasion, a trompé celle de notre très-auguste frère! Tu éprouves des inquiétudes, dis-tu, des persécutions : on t'inspire des craintes sur ta liberté, sur ta vie; tu crains un donjon, tu crains le cordon, le poison, la torture, la fusillade. Eh! mon pauvre ami! tu es à l'A-B-C du caractère de notre héroïque frère. Toutes ces terreurs te viennent de lui; il veut en même temps se venger de toi et te subjuguer; il veut t'amener à lui demander grâce; il veut conduire à une réparation aussi publique que ta faute a été scandaleuse. Crois-moi, ne vois que tes laquais, prends un maîtresse, ne bois que du Bourgogne, bois-en beaucoup, ris-toi de toutes les menaces, et tu triompheras de

l'invincible. C'est comme cela, mon cher ami, que depuis quelques années je laisse écouler ma vie, étouffant, par une rasade, chaque soupir que provoquent mes infortunes. Tu me demandes un vaisseau pour t'échapper en Amérique, et à qui demandes-tu ce moyen de liberté? A un esclave, plus esclave que le nègre qui bêche la terre sous le soleil brûlant des Tropiques, à un simulacre royal entouré d'aides-de-camp qui l'espionnent, de généraux qui ne lui permettent ni de délibérer, ni d'hésiter quand ils lui présentent une mesure à exécuter, un ordre à signer; enfin à qui on n'a laissé que les douceurs de la vie animale. Et d'ailleurs irais-tu en Amérique? Vois Lucien, où est-il? que fait-il? Envierais-tu son sort? Pauvre Lucien! il fut pour nous le frère le plus tendre, le conseiller le plus sage, l'ami le plus fidèle, et cependant à peine puis-je lui pardonner l'élévation où il a conduit notre malheureuse famille, ni le service qu'il rendit à celui qui, en voulant faire d'elle une dynastie, n'a cessé de tourmenter notre existence par ses caprices, et de déshonorer notre nom par ses crimes. Au reste, j'expie bien moi-même certain vœu téméraire qui vint se glisser dans mon cœur, quand je vis Eugène Beauharnais, vice-roi d'Italie. J'avoue que j'ai toujours aimé l'Italie, et que cette délicieuse contrée m'a toujours apparu dans mes rêves de bonheur comme l'unique asile où j'aimerais finir mes jours. L'idée d'y occuper un trône me flatta lorsque la possibilité s'en offrit, et je me plaignis à Napoléon de la préférence qu'il donnait au fils de sa femme sur moi. « Vous aurez Naples, » me dit-il de ce ton laconique et dur qu'il conserve même avec nous. J'eus Naples; j'y fus heureux autant qu'on peut l'être sur un trône qu'on usurpe; et presque en vue des légitimes

souverains; enfin, j'eus au moins les jouissances du climat, du pays, et je ne vis pas une population immense exécrant mon nom et proscrivant ma personne. Murat me supplanta, et je fus placé sur le trône d'Espagne comme Ixion sur la roue. En voilà assez sur mon sort. Nous en dirons davantage s'il nous est permis de nous voir. Mon valet de confiance, qui me précède, te porte cette lettre.

J..... B.....

*Joachim I*er*,* Roi des Siciles, à son auguste Empereur *Napoléon,* salut.

Mon auguste frère et magnanime protecteur!

Voilà deux lettres qui vous intéressent : faites-en l'usage que V. M. I. croira convenable. Je ne connais qu'un maître, qui est V. M. Je suis souverain par vous, je dois exister pour vous, et ce ne sont pas des homélies qui me feront oublier ce que je vous dois. Je n'ai rien à démêler avec votre famille, c'est à V. M. à faire d'elle ce que bon lui semble et je reconnais votre suprématie, même sur ma Caroline, que je ne réprimande jamais, que je ne dirige jamais, et qui fait tout à sa volonté, sachant qu'elle n'a d'autre maître que vous.

Signé. JOACHIM.

*Napoléon I*er au Roi *Joachim.*

Le roi Joachim a agi sagement, en m'envoyant les lettres des deux frères indignes de mon nom et des desseins que j'ai sur eux. Puisque le roi Joachim m'a donné cette preuve de sa fidélité, qu'il

m'en donne aussi de son zèle. Il jouit trop de sa situation, il fait trop le roi de théâtre, le moment n'est pas venu pour lui de jouir, il faut qu'il s'occupe de ses devoirs, qu'il imite mon activité, qu'il serve mes projets. La Sicile est devant lui, les Anglais y sont; voilà la pensée qui doit l'occuper sans cesse. Si tout ne marche pas conformément à l'impulsion que je donne, il y aura des tiraillemens, des convulsions. Je n'en veux pas. Le roi Joachim est en bonheur; son acte de fidélité lui a épargné une lettre comme j'en écris quand je suis mécontent et qu'on ne me sert pas à ma manière. La reine Caroline se comporte bien, je le sais, qu'elle le sache.

Signé NAPOLÉON.

N. B. Nous avons reçu une foule de questions au sujet du Logographe, de la vérité des faits, de l'authenticité des pièces qu'il contient; nous répétons ce que nous avons dit quand nous l'avons commencé : nous ne garantissons rien; c'est à la sagacité de nos lecteurs à séparer ce qui est vrai de ce qui est vraisemblable, et à démêler, dans les pièces variées que nous leur offrons, les allégories, les métaphores, les hyperboles, etc., etc., auxquelles nous avons recours pour faire ressortir les hauts faits de Napoléon le Féroce.

(Cette note est traduite de l'anglais, comme le reste; elle ne sera pas moins utile aux lecteurs de ce pays-ci qu'à ceux d'Angleterre, pour bien comprendre la nature de cette espèce de journal.)

N.° XXIV.

Opérations navales, manœuvres maritimes, etc.

Lettre de Buonaparte à son Ministre de la Police.

S'il arrive quelques journaux anglais qui rendent compte d'une affaire de ma flottille avec des vaisseaux de cette nation, le duc Rovigo ne les communiquera qu'au baron Leponthon, mon secrétaire du cabinet, qui en fera les extraits d'usage que Rovigo m'enverra à Anvers. Je suis mécontent de ma flottille; on m'a pris une de mes prames en face de moi, sous mes yeux; sacr.... je me serais fait sauter plutôt que de me rendre, si j'eusse été le capitaine et que j'eusse combattu en présence de mon empereur. Il n'y a pas de dévoûment dans mes marins; je n'ai pu qu'à force de menaces et de coups de canon, envoyer une partie de ma flottille contre une frégate anglaise et quatre bricks. Mon armée de terre m'est plus dévouée : quand je suis présent, mes soldats ne craignent pas la mort; mes marins la craignent, il faut que cela change. Decrez allait bien; il a su à propos employer la menace et la louange; il voulait monter une prame et aller combattre, quoiqu'il soit boiteux. Cet homme m'est utile, je n'ai pas voulu qu'il mourût; il serait mort, car il ne se serait pas rendu. Ce n'est pas assez d'être brave, il faut être dévoué. J'ai besoin de dévouement, moi, pour exécuter les grandes choses auxquelles je suis appelé par le destin. Je vous dis cela à vous,

Rovigo, parce que vous possédez ces deux qualités. Je vais à Ostende, de là à Anvers, ensuite à Flessingue. Empêchez les faux bruits. Je vais voir mes flottes, inspecter mes vaisseaux; je veux porter un grand coup qui, depuis long-temps, est dans ma pensée. Je vous envoie l'article sur l'affaire de ma flottille; qu'on l'insère sans changemens, sans réflexions, bonnes ou mauvaises: je n'aime les réflexions que quand je les fais, ou que je les autorise. J'ai mal dormi la nuit qui a suivi l'affaire de Boulogne; je me suis levé au milieu de la nuit, et j'ai supprimé dix journaux; je n'aime pas les journaux, ils me donnent des spasmes; c'est bien assez de la presse anglaise pour amuser les oisifs et susciter les traîtres; je ne veux pas que celle de France conspire avec elle; et croyez, Rovigo, qu'elles conspirent ensemble. Je hais les auteurs, je hais les lettres; on ne peut rien faire pour le bonheur des hommes et la durée des empires avec des gens qui raisonnent, qui censurent, et avec des lumières qui finissent toujours par produire l'insubordination. J'ai long-temps médité ce sujet dans ma pensée; plus j'y ai réfléchi, plus j'ai été convaincu qu'on ne gouverne bien qu'un peuple ignorant, et je veux bien gouverner, moi. Rovigo, je sais que comme moi vous détestez les lettres; sans cela vous ne seriez pas l'exécuteur de ma pensée, mon ministre de confiance. La révolution a enfanté une nuée de ces gens-là, je veux leur faire la guerre, je suis las des ménagemens qu'ils exigent, des craintes qu'ils inspirent, je suis rassasié de leurs éloges, ils sont assez vils, je n'en veux plus. Je mettrai les jeunes sur mes flottes, et les vieux dans mes maisons de fous, s'ils sont récalcitrans, ou dans mes hôpitaux, s'ils se soumettent de bonne grâce. Vous avez commis une mé-

prise que je pardonne à votre zèle, mais qu'il ne faut pas renouveler. V......, mon espion de l'Institut, a parlé dans un sens que je lui ai prescrit; quand vous l'avez fait enlever, et qu'il vous a montré le cachet et le chiffre, signe de confiance, vous auriez dû le relâcher et me rendre compte. J'aime que mes agens se surveillent entr'eux, mais je ne veux pas qu'ils s'arrêtent. Vous avez fait manquer une opération qui était mûre : je voulais épurer l'Institut. Je voudrais pouvoir le détruire : mais on crierait à la barbarie ; eh ! ce sont les barbares qui ont rajeuni le système social.

L'Observateur maritime.

Je n'avais jamais vu Napoléon; j'avais vivement désiré me trouver à bord du vaisseau sur lequel il devait monter pour faire la revue de sa flotte; l'archevêque de Malines, que je connaissais beaucoup, m'offrit de l'accompagner, et bientôt nous arrivâmes au milieu de cette forêt de mâts, tous pavoisés, qui, ainsi que me le dit l'archevêque, semblent porter aux nues les preuves du génie, du pouvoir et de l'activité de Napoléon. On montra partout beaucoup d'égards au prélat, et sur sa demande il fut conduit avec tous les honneurs d'usage au vaisseau destiné à recevoir l'empereur. On le laissa monter sans examen, mais il y eut quelque difficulté pour m'admettre. Il alla sur-le-champ parler à un homme revêtu du costume de conseiller d'état, et que j'ai su être depuis M. Réal : celui-ci parut embarrassé, mais sur un mot que monseigneur lui dit à l'oreille, il me fit approcher, m'examina attentivement, me remit entre les mains d'un homme en uniforme, qui était près de lui,

et je fus conduit dans une cabine où l'on m'ôta mes habits qui furent scrupuleusement examinés. Lorsque j'eus subi cet étrange examen, on me ramena près de monseigneur, qui me voyant un air soucieux et étonné, me dit assez haut pour être entendu de M. Réal : « Ce n'est qu'une bagatelle, mon cher, une formalité; maintenant, voyez, écoutez, ne dites mot et ne vous éloignez pas de moi un instant. « Bientôt une partie de l'équipage fut appelée sur le pont; il me parut que c'était tous des matelots allemands et hollandais. A un signal, ils se précipitèrent, par les échelles dans des bateaux qui les attendaient, et peu d'instans après, je vis approcher des chaloupes, des yachts qui portaient les marins de la Garde, des officiers, des généraux, des conseillers d'état, des officiers de bouche, des valets de chambre; enfin, je n'ai jamais vu tant de gens chamarrés, tant de costumes et d'uniformes divers. Les maîtres de cérémonies assignèrent ensuite à chacun sa place, ayant soin de mettre les militaires près du magnifique tapis préparé pour Napoléon. Enfin, au bruit de mille fanfares, je vis le yacht étincelant d'or qui amenait cet homme étonnant. L'archevêque, revêtu de ses habits pontificaux, s'avança pour le recevoir. Il passa brusquement sans lui parler, sans même lui jeter un regard; mais il me lança, à moi, un coup d'œil qui prouvait que ma figure lui était étrangère. Il fit signe à Réal, qui arriva avec la plus grande promptitude, et qui lui parla très-bas pendant une minute, sans que Napoléon répondît un seul mot, et lorsque celui-ci lui eut tourné le dos pour recevoir les officiers du bâtiment qui lui furent présentés par le comte Baste, il se retira aussi brusquement qu'il avait mis de vivacité à s'avancer. Je vis ensuite arriver les ministres précédés de leurs

secrétaires portant d'énormes portefeuilles. Sans attendre les ordres de Napoléon, ils descendirent tous dans la chambre du conseil. Napoléon fit le tour du vaisseau en examinant soigneusement chaque individu; lorsqu'il fut arrivé près de moi, il se tourna brusquement vers ceux qui le suivaient, et dit : « Que fait là cet homme? que veut ce prêtre? qui l'a amené ici? » Réal répondit que l'archevêque de Malines m'avait amené sur le vif desir que je lui avais témoigné de contempler de près le grand monarque. Celui-ci s'adoucit, et dit à monseigneur, d'un ton plutôt gai que sévère: « Mais l'abbé, savez-vous que nous n'avons pas besoin ici de bouches inutiles? » Avec une présence d'esprit merveilleuse, mon introducteur répondit: « Sire, l'admiration ôte l'appétit. » Je crus voir sourire Napoléon, mais ce sourire ne ressemblait à aucun sourire humain, il y avait à la fois du mépris, de la malignité et de la satisfaction.

Napoléon commença ensuite la revue de la flotte; mais à peine considéra-t-il les vaisseaux: sa tête était baissée; il avait un air rêveur, et paraissait importuné du balancement du navire. Gantheaume, qui était à sa gauche, lui parlait de temps en temps, mais sans qu'il parût faire attention à ce qu'il lui disait. Tout à coup il parut frappé comme d'une commotion électrique, et prenant Duroc à part, il lui donna probablement un ordre, car je vis disparaître celui-ci et revenir un instant après avec un papier, que Napoléon parcourut, et qu'il lui rendit en faisant un signe d'approbation. Cependant le *Charlemagne*, après avoir fait le tour de la flotte, était revenu se placer en tête des navires, mais à une assez grande distance. La mer était houleuse, et malgré tous les bras qui étaient employés à la manœuvre, il fut impossible de ramener le

vaisseau à la hauteur des autres, et j'entendis les marins déclarer qu'il était impossible de rentrer dans le port. Napoléon regarda pendant quelques minutes le ciel et les flammes des mâts, avec tous les signes de la menace et de la colère, et je le vis quitter le pont comme un furieux et un désespéré. Monseigneur s'attendait à chaque instant à être appelé (car il y avait ordre, pour tout le monde, de ne pas approcher du vaisseau préparé pour recevoir l'Empereur, sans un ordre de sa part); mais on paraissait l'avoir oublié. Nous nous regardions tous deux sans mot dire, conformément aux instructions qui m'avaient été données, lorsque le baron de Beausset, un des préfets du palais, parut sur le tillac, et montant sur l'estrade où Napoléon était resté pendant qu'il passait la flotte en revue, publia la proclamation suivante :

« De par l'Empereur,

« Le préfet en second de mes palais, le baron de Beausset, est chargé de la police intérieure du vaisseau; il se tiendra constamment sur le pont, pour y surveiller les individus suspects. Tout individu qui n'est pas employé à la manœuvre du vaisseau, ou attaché au service de l'Empereur, déclarera sur-le-champ son nom, le motif qui l'a amené, le droit qu'il avait d'être admis, et le nom de son répondant. Notre maréchal du palais, le duc de Frioul, est chargé de la police intérieure : c'est à lui que doivent être adressés tous les renseignemens qui intéresseront notre sûreté. » En ce moment, on vint avertir l'archevêque que l'Empereur le mandait près de sa personne, et je me trouvai isolé, ce qui me causa quelque inquiétude. J'allai, selon l'ordre qui avait été publié, déclarer mon nom, etc. Lors-

qu'on me demanda d'un air assez sévère, en quelle qualité j'étais venu sur le navire, je crus que je préviendrais tout soupçon en disant que j'y étais comme grand-vicaire de monseigneur de Pradt, aumônier ordinaire de l'Empereur; mais j'étais loin de prévoir que ce mensonge serait précisément la cause des soupçons que je voulais empêcher. Au bout d'une demie-heure, lorsque je m'attendais à voir reparaître monseigneur, ou à être appelé dans l'appartement qui lui avait été assigné, je fus saisi brusquement, entraîné je crois à fond de cale, et jeté sur un hamac, où l'on m'attacha. Environ un quart-d'heure après, on m'amena une autre personne, que je crus être un individu frappé de la même arrestation que moi. Je ne pus rien discerner, parce que nous étions dans une profonde obscurité. J'étais déterminé à garder le silence, lorsqu'ayant fait quelque mouvement, mon compagnon d'infortune, car je le croyais tel, m'adressa la parole.

« Eh! quoi, me dit-il d'une voix plaintive, que je crus contrefaite, et qui me donna le soupçn qui s'est depuis changé en certitude, que c'était un mouton placé auprès de moi pour m'espionner, quoi! j'ai un compagnon d'infortune. » Je lui répondis que je ne savais pas de quelle infortune il parlait, que j'avais été à la vérité un peu brusquement entraîné dans l'endroit où je me trouvais, et que je souffrais d'y être sans vivres et dans l'obscurité; mais que j'espérais que la précaution dont j'étais l'objet ne durerait pas long-temps. « Vous appelez cela précaution, me répliqua-t-il assez vivement; quoi, vous ne voyez qu'une simple précaution dans cet acte de tyrannie, cet enlèvement arbitraire, cet emprisonnement dans le plus triste des réduits. Ah! qu'on est heureux de voir les cho-

ses ainsi !... Tel que vous me voyez, je suis auteur; et désirant faire imprimer le récit du voyage de l'Empereur, et surtout de son séjour à bord du vaisseau le *Charlemagne*, je me suis introduit avec les marins de la Garde, croyant échapper dans la foule. Je m'étais étrangement abusé, je ne savais pas qu'en quittant la terre Napoléon n'a pas laissé sur le rivage ce caractère farouche et soupçonneux qui répand autour de lui la terreur. » Cette sortie était trop vive pour être sincère, et devinant le piége qui m'était dressé, je répliquai de la manière suivante : « Je ne me plains pas, j'ai mérité mon sort, en disant un mensonge qui a dû inspirer des soupçons : du reste, je suis innocent, et je me confie dans la justice de l'Empereur, quoique j'aie mérité sa sévérité. » Le silence le plus profond régna pendant quelques minutes; je crus entendre mon prétendu compagnon d'infortune sortir doucement de notre réduit, et je fus bientôt moi-même ramené sur le pont, et de là conduit dans la cabine, où monseigneur m'attendait avec un dîner digne de mon appétit et de la délicatesse d'un sybarite tel que l'archevêque. Celui-ci rit beaucoup en me voyant. Je vous dirai dans une prochaine lettre ce qui se passa sur le vaisseau pendant le séjour involontaire que j'y fis.

Du Coudray.

N.° XXV.

Trois jours et deux nuits de ma vie.

A l'Impératrice Marie-Louise.

J'ai besoin, Madame, de m'entretenir avec vous. Je suis au milieu des marins, espèce brutale, et je suis balotté par les flots, élément dangereux! Gantheaume me dit qu'il n'y a point de péril à courir; j'aime à le croire; cependant je l'ai sévèrement réprimandé pour n'avoir pas prévu que le vent pouvait, dans la saison actuelle, tourner tout à coup et m'écarter de ce rivage où je suis mieux et plus en sûreté qu'ici. Lorsque j'ai vu que toutes les tentatives pour revenir à terre étaient inutiles, je n'ai pu m'empêcher de m'écrier : qu'allais-je faire dans dans cette maudite galère! Enfin m'y voilà, dieu sait quand j'en sortirai; c'était demain que je devais vous rejoindre. Cette idée augmente mes impatiences et mes regrets. Ce que c'est que la nature humaine! Combien elle est variée! sous combien de formes différentes elle se présente dans les occasions diverses! le croiriez-vous, princesse, je crois qu'à mesure que mon séjour sur ce vaisseau se prolonge, je puis voir diminuer dans les individus qui m'approchent le respect profond qu'ils me témoignent ailleurs. Ils se croient plus rapprochés de moi à mesure que l'espace dans lequel nous sommes eux et moi, se rétrécit. On me regarde avec plus d'assurance, on me traite avec plus de familiarité. On me voit dépouillé du faste de ma

cour, sur le pont étroit d'un navire : les uns, ce sont les marins, sentent que mon sort dépend de leur fidélité ; les autres, ce sont mes courtisans, voient qu'ayant moins d'individus autour de moi, j'ai besoin de parler à ceux qui y restent et leur confiance s'accroît de cette idée. Je n'aime pas cela, je redoute tout ce qui rapproche de moi cette race humaine que je suis destiné à gouverner. Je suis sévère, moi, je le suis autant par caractère que par politique, et je ne dois ma sûreté actuelle qu'à l'austérité de mes manières, qu'à cette rigueur qui jamais ne se relâche, et qui, toujours prête à punir, s'adoucit rarement pour donner à la récompense l'air de l'aménité. Pénétré de cette idée, et convaincu que je devais frapper un coup qui prouvât que, même au milieu des vagues soulevées et sur un vaisseau balotté par elles, ma police veille autour de moi et qu'elle surprend jusque dans les replis les plus secrets du cœur, la velléïté du crime, j'ai imaginé de m'entourer de tout l'appareil de la menace et du soupçon ; et, du fond de l'appartement où je me suis retiré, j'ai publié des arrêtés foudroyans et ordonné des mesures rigoureuses: Pouvait-on croire que, sur un vaisseau comme dans un palais, qu'à la merci des marins ou de mes gardes, je cesserais d'être Buonaparte? Telle était ma position qu'un seul instant de relâchement dans la discipline, qu'une provocation subite de la part de quelqu'agent aposté pour me perdre, pouvaient, en un clin d'œil, détruire tout l'édifice de ma fortune et de mon génie, et me livrer peut-être dans les mains des Anglais! Cette pensée traversa mon esprit comme l'éclair, au moment où il me fut annoncé que je ne pouvais rentrer dans le bassin aussi long-temps que le vent soufflerait dans la direction qu'il venait de prendre. Je m'élançai avec cette brus-

querie qui m'est naturelle, et que, par caractère, j'exagère quelquefois, dans la salle du conseil préparée pour me recevoir, et de là je fulminai mes ordres. Je fis arrêter d'abord tous les individus qui, par des protections quelconques, étaient entrés dans ce vaisseau, sans y avoir des fonctions à remplir. Cela se borna à cinq pauvres diables, qui n'avaient, j'en suis sûr, d'autres motifs que la curiosité, mais qui devaient servir à prouver ma sévère vigilance. Ensuite je me fis rendre compte de la discipline qui régnait à bord, et sur quelques indices, non d'insubordination mais de négligence, qui s'étaient manifestés huit jours auparavant, dans la conduite du maître et du contre-maître, et qui se trouvaient mentionnées dans le rapport général remis dans le moment même à l'amiral, je les fis enlever et mettre à fond de cale, ayant soin en même temps de distribuer des croix, de l'argent, et de promettre des pensions aux pilotes et autres marins qui s'étaient distingués.

J'ajoutai à ces précautions celle de donner un coup de pied à G...... ..., et un soufflet à l'évêque de Namur, ce qui inspira aux autres individus de ma suite une terreur respectueuse. Mais, hélas! si ces rigueurs salutaires écartèrent de moi la familiarité des uns et les intrigues des autres, je ne pus de même chasser de ma couche les songes et les fantômes qui l'assiégèrent pendant les deux nuits que je passai à bord du *Charlemagne*.

Mon premier rêve.

Je crus qu'on me transportait sur une haute montagne, et que j'étais dans une obscurité profonde. De temps en temps des mains glacées effleuraient ma figure, et de légers soupirs se fai-

saient entendre à mon oreille. Mais tous les attouchemens étaient si distincts que chacun produisait en moi une sensation différente; les soupirs ayant aussi chacun une expression particulière, j'éprouvais, malgré la rapidité avec laquelle ils se succédaient, les nuances diverses de la douleur, de l'effroi et du remords. Un rayon de lumière vint frapper mes regards, et bientôt éclairé par lui sur toute ma conduite, ces rigueurs, par lesquelles j'ai dû établir mon autorité et me faire redouter des mortels, me parurent d'inutiles atrocités et d'impardonnables forfaits. Le crime avait perdu pour moi son attrait, et le sang ne m'offrait plus qu'un tableau hideux. Je voyais toutes les victimes sacrifiées par mon ambition, par ma vengeance, par cette ardeur féroce qui semble être l'unique principe de ma vie, je les voyais dans tout l'éclat de leurs vertus, de leurs belles actions et de leur innocence. Je maudissais la main qui les avait frappées, j'exécrais l'instinct qui m'avait poussé au meurtre. Il semblait que leurs ombres m'environnaient, et que chaque attouchement, chaque soupir, m'indiquaient ou un prince cruellement assassiné par moi, ou un général immolé à ma jalouse inquiétude, à mon barbare orgueil, ou une femme victime de ma brutalité, ou un malheureux enlevé au sein de la nuit et frappé avant le retour de l'aurore........ J'entendis ensuite des cris lugubres et prolongés, semblables à ceux des oiseaux de la nuit; et je vis l'horizon se teindre d'une vapeur couleur de sang, présage de la désastreuse journée qui allait commencer. Au-dessus de ma tête, mais dans un espace resserré, je voyais se mouvoir des corps lumineux sur lesquels étaient portées des formes aëriennes qui brillaient de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel; bientôt ces ombres for-

tunées s'abaissèrent sur le plateau de la montagne où j'avais été transporté, et elles se rangèrent autour de moi, sans cependant dérober à ma vue l'aspect effrayant qui commençait à se dessiner devant moi. J'étais tourné vers le nord et au point le plus éloigné de l'horizon, je vis la comète qui, depuis quelques semaines, a brillé sur notre hémisphère, mais ses proportions énormes embrassaient au moins le quart du cercle du globe. A son extrémité supérieure, elle offrait une large sphère dans laquelle circulaient avec rapidité des flammes qui, remplacées constamment par d'autres, descendaient dans la partie inférieure, comme pour alimenter sa terrible activité. Cette autre extrémité de la comète présentait d'immenses ramifications qui, dans leurs mouvemens oscillatoires, semblaient fouetter la terre, et en dévorer graduellement les vastes flancs. Cette terrible dévastation était accompagnée d'un bruit mille fois plus formidable que celui de la foudre. A mesure que la terre diminuée n'offrait plus d'asile aux humains éperdus, et qui tous fuyaient vers la montagne au sommet de laquelle j'étais, on voyait s'étendre de toutes parts un vaste océan de feu, sur lequel voltigeait avec rapidité et avec tous tous les signes de l'allégresse, les nouveaux habitans du globe en fusion. Cependant je voyais arriver vers moi ce terrible instrument de la vengeance ou de la régénération, et sans perdre l'usage d'aucune de mes facultés, sans éprouver d'autre sensation qu'une compression très-forte produite par la raréfaction de l'air, je pensais qu'une puissance supérieure m'avait transporté sur le roc où j'étais pour que j'y visse en sûreté les progrès de la destruction du monde. Je fus bientôt désabusé de cette dernière illusion de mon orgueil. Les ombres dont j'étais

entouré, et qui avaient jusque-là offert dans leurs traits célestes toute la sérénité du bouheur, élevèrent tout à coup au ciel des mains suppliantes, et il me sembla entendre leurs voix s'unir dans un murmure doux et plaintif, et articuler faiblement ces mots : « O justice, justice céleste, épargne, les humains! » En ce moment, les mille tonnerres qui ébranlaient de leurs voix formidables la voûte des cieux cessent de mugir; l'azur d'un beau jour succéda aux lueurs funèbres qui avaient éclairé le plus affreux des tableaux, la terre se couvrit de fleurs, de fruits et d'habitans rendus à la sécurité et à la vie. Cette image de félicité excita en moi un accès de rage qui bouleversa tout mon être, et je crus sentir de froids reptiles se rouler autour de mon corps pour l'entraîner dans un abîme où une voix céleste me cria : « Le châtiment des hommes est fini, avec toi cessent tous les fléaux qui les désolaient...... » J'étais mort.

Le lendemain de ma mort.

J'ai toujours cru à la métempsycose. Cela s'accorde avec mon système du fatalisme. J'avais été vivement frappé du rêve précédent; et il n'est pas étonnant qu'après en avoir été occupé tout le jour, les songes de la nuit en aient été le complément. J'étais mort, mais je rêvai que mon âme avait passé dans un autre corps, et que petit à petit, l'amalgame des deux substances s'étant faite, je conservais cependant assez de souvenir de ce que j'avais été, pour en sentir le contraste avec ce que j'étais devenu. J'étais crieur de journaux, et je me trouvais devant l'hôtel de ma bonne ville de Paris, lorsque je vis arriver un homme à cheval, qui venait apporter la nouvelle de ma mort. Cette an-

nonce répandit l'ivresse parmi la multitude : jamais messager ne fut mieux accueilli ; les uns embrassaient ses bottes, d'autres baignaient de larmes de joie son cheval, d'autres lui remplissaient ses poches de pièces d'or. Enfin, il fut porté en triomphe à l'Hôtel-de-Ville, où s'étaient rassemblés à la hâte quelques maires des municipalités voisines, et j'entrai avec la foule dans la salle du conseil. L'excès de l'émotion qu'éprouvait cet homme l'empêcha pendant quelques instans de parler, mais il faisait un geste qui annonçait que j'avais été frappé au cœur. Enfin, il fit signe qu'il voulait parler, et le plus profond silence régna tout à coup au milieu de l'assemblée impatiente. « Français, » s'écria-t-il, « le tyran n'est plus, je l'ai vu tomber percé d'un fer vengeur ; il est mort, j'ai mis ma main sur son cœur coupable, il ne battait plus, il ne battra plus ; respirons, rendons grâces à Dieu, nous avons une patrie, le nom de Français n'est plus synonyme de celui d'esclave ou de brigand. Dans un de ces accès de frénésie, qui ont été le scandale de sa vie et le tourment de la nôtre, il s'est jeté sur un capitaine de vaisseau, et lui a arraché ses épaulettes. Celui-ci, avec la rapidité de l'éclair, lui a plongé son épée dans le corps ; j'ai vu briller l'épée vengeresse, et je l'ai vu ensuite teinte de son sang. On amène à Paris le cadavre du tyran qu'on a disputé avec beaucoup de peine à la furie des personnes présentes à sa mort. » Mille acclamations de joie saluèrent cette nouvelle, et j'entendis un homme proposer que sur-le-champ des hérauts d'armes, ayant en tête celui qui l'avait apportée, la publiassent dans Paris avec le plus grand appareil. Un autre demanda que la ville de Paris accordât une pension de dix mille écus à l'homme qui avait eu le bonheur de voir expirer le tyran,

et d'annoncer sa mort à la capitale de la France. Ici il y a une lacune dans mon rêve, mais je me retrouvai tout à coup au milieu de la rue de Tournon, en face du Sénat; j'étais habillé en page, j'avais sur ma poitrine un écriteau portant en lettres d'or : « Le tyran est mort. » Je conduisais par la bride le cheval d'un homme qui annonçait cette nouvelle, à haute voix, à la multitude ivre de bonheur et de joie. Il descendit de cheval, il me fit signe de le suivre, et je me trouvai dans la salle du sénat. Cambacérès venait d'y arriver, et je l'entendis haranguer de la manière suivante les pères-conscrits de ma façon.

« Messieurs, on ne peut douter de l'événement, qui paraît combler de joie la capitale; j'en avais depuis hier au soir la communication officielle par le télégraphe.

« Cet homme pour lequel nous avons tant fait, dans les mains duquel nous avions mis, avec l'intention de consolider le bonheur de la France, des moyens si immenses; cet homme qui n'a su être qu'un despote barbare, impétueux, sombre, atrabilaire; cet homme n'existe plus. Laissons en paix sa mémoire, parce que nous ne pourrions l'accuser, sans exciter parmi nous des récriminations qui détruiraient l'harmonie si nécessaire dans le moment actuel. Avant de procéder à aucune des mesures prescrites par la circonstance inattendue, mais extrêmement heureuse, dans laquelle nous nous trouvons, je demande à dévoiler un fait qui détruira en un instant les espérances du parti qui voudrait faire valoir les droits de l'enfant qu'on appelle le roi de Rome. Cet enfant n'est point fils de Napoléon : cet homme, qui voulait avilir tout ce qui était respectable et pour qui les lois divines et humaines étaient un objet de mé-

pris et de dérision, n'a pas voulu consommer lui-même le mariage qu'il a contracté avec une archiduchesse d'Autriche. Il a trouvé plus conforme à son caractère et à ses projets, à la haine qu'il portait à tout ce qui était au-dessus de lui par la naissance, de livrer cette malheureuse princesse à la brutalité d'un de ses Mamelucks. » A cette odieuse supposition, à cette infâme calomnie du plus lâche et du plus méchant des hommes, je sentis bouillonner mon sang et je voulus m'écrier que rien n'était plus faux que ce qu'il venait d'avancer; mais, au lieu de cette dénégation que je croyais prononcer de la manière la plus forte et plus positive, le *moi* nouveau s'écria : « Point de roi de Rome, point de rejetons de Mameluck. »

Ce qui se passa ensuite, pendant quelques heures, ne m'est plus connu que confusément : j'entendis un mélange de discours, d'applaudissemens, d'acclamations; je vis les uns sortir, les autres entrer, et je ne recouvrai une perception distincte des événemens, que lorsque je me trouvai sur la place du Carrousel, tenant encore un des côtés de la bride du cheval du héraut d'armes, et ayant sur ma poitrine un placard sur lequel on avait écrit en lettres d'or : « VIVENT LES BOURBONS. » Le héraut d'armes publiait alors la proclamation suivante :

« Au nom du Sénat de France,

« Français ! un tyran atroce, plus atroce que tous ceux qui, à diverses époques, ont torturé les nations, pèse sur vous, depuis bien des années; il a décimé vos familles, flétri votre existence, éteint votre liberté; mais serait-il parvenu à éteindre de même votre patriotisme? Et le nom

de France, celui de patrie cesserait-il de faire tressaillir vos cœurs, et de les remplir d'un noble enthousiasme ? Le sénat rendu lui-même aux sentimens qu'il éprouvait pour vous, mais qu'il n'osait avouer, a salué de ses acclamations et de ses vœux, le jour de votre délivrance, l'aurore de votre liberté, le présage de votre bonheur. Français ! après avoir passé par tous les égaremens de la licence, vous en êtes revenus au gouvernement d'un seul homme. Mais tout en abhorrant la tyrannie de celui qui vous a rendu ce gouvernement, ne renoncez pas au bienfait que vous tenez, non de sa bienveillance, car il vous haïssait, mais de son ambition ; et sans vous perdre de nouveau dans des spéculations qui n'enfantent que des factions et des troubles, restez unis sur les bases de votre ancienne monarchie, et rappelez pour vous gouverner cette famille qui ne vous opprima jamais, qui ignore la vengeance, et qui ne sait que pardonner. Vivent les Bourbons ! » Ce qui fut répété par l'immense multitude qui nous entourait, par les soldats de ma garde, paisiblement rangés dans la cour de mon palais. Je voulus y opposer celui de vive Napoléon ! Mais ayant saisi pour cela un instant de silence, je ne fis que répéter le cri chéri de vivent les Bourbons ! lequel s'échappa de ma poitrine avec une vigueur, un éclat qui ranimèrent mille voix empressées de faire écho avec la mienne. Ici il existe encore dans mon rêve une lacune; et, en recouvrant la perception, je crus me trouver sur le passage du Perron, au Palais Royal ; j'avais sur la poitrine une médaille de crieur public, et mes mains étaient pleines de papiers divers dont je criais ou plutôt dont j'aboyais les titres, entr'autres ceux-ci : « *La Grande Conversion du Père Duchène, sa Capitulation avec*

les Royalistes. — Décret du Sénat de France, qui ordonne que son président, à la tête d'une députation de vingt membres; que tous les maréchaux de l'Empire, qui sont actuellement à Paris; les présidens des Cours souveraines, etc. se rendront à Calais, pour y recevoir l'héritier légitime du trône. — Arrêté du Sénat, qui ordonne que le prétendu roi de Rome sera mis aux Enfans-Trouvés. — Arrêté du Sénat, qui ordonne que la princesse Marie-Louise, archiduchesse d'Autriche, sera conduite, avec les égards et les honneurs dus à son illustre naissance, dans les états de son auguste père François II, empereur d'Allemagne et roi des Romains. » Je fus reconnu en ce moment par l'homme qui avait apporté la nouvelle de la mort de Napoléon, et que j'avais accompagné dans ses diverses stations dans Paris. Il me dit qu'il me cherchait; qu'il avait été content de mon zèle, et que si je me conduisais bien, il me ferait avoir un emploi dans les octrois de Paris, dont il était régisseur; qu'en attendant, il me ferait un petit traitement; et bientôt je me trouvai installé dans une chambre au septième étage, chez une fruitière de la rue Saint-Honoré. Je reconnus sur-le-champ cet appartement, pour celui que l'autre MOI avait occupé lorsqu'il sollicitait près du comité de salut public sa réintégration dans son grade. A peine avais-je eu le temps de me rendre compte de ce souvenir, que j'entendis frapper doucement à ma porte, et je vis entrer une jeune fille modeste et timide, que je reconnus pour celle de la fruitière, mais qui était extrêmement grandie et formée. « Monsieur l'Eveillé, » me dit elle, (est-ce que je m'appelle l'Eveillé, pensai-je intérieurement?) un grand monsieur est venu voir maman, ce matin, et il lui

a dit comme ça que vous étiez un brave homme, qui aviez la perspective d'être un jour rat de cave; qu'il fallait qu'elle me marie avec vous, et que nous le serions *gratis*, et même avec une dot que la ville de Paris donnera à soixante couples qui seront mariés, pour célébrer le retour des Bourbons. Hélas! je suis engagée; j'aime un rôtisseur du coin, un homme qui a un état fait: ainsi, voyez à ne pas m'épouser, car j'en mourrais. Mais si vous voulez absolument vous marier, je vous recommande une jeune et jolie ravaudeuse qui demeure sur le même pallier que vous, et qui est une fille sage et industrieuse. » Je ne sais comment je fis la connaissance de cette nouvelle Manon, mais quand je recouvrai quelqu'idée distincte, je me vis avec une femme que je tenais par la main en face d'un autel; nous étions à genoux, mon autre moi allait prononcer le oui décisif, lorsque, selon mes ordres, on me réveilla pour m'annoncer que le vent avait baissé, et que dans deux heures, je me reverrais à bord de mon yacht. J'étais encore Empereur, j'étais encore votre époux......

N.......

N.° XXVI.

Rapport du Ministre de la Police-Générale à Napoléon.

SIRE,

Quelqu'empressement que j'aie mis à contredire les bruits que les ennemis du gouvernement faisaient circuler sur l'affaire de Boulogne et le séjour forcé de V. M. à l'entrée de l'Escaut, je n'ai pu cependant prévenir les fausses conjectures ni les malignes réflexions de la race parisienne qui, comme le dit très-bien Votre Majesté, est essentiellement méchante et indocile. En vain pour détourner l'opinion publique de cet objet, j'ai cherché à rendre les théâtres plus attrayans pour la multitude, à faire débuter de nouveaux acteurs, et à en faire reparaître quelques-uns chéris du public; en vain j'ai cherché à exciter des cabales dans les spectacles, pour satisfaire ou épuiser cette inquiétude morose, ce besoin de censurer éveillés par l'absence de V. M., et par ce qu'on répandait des circonstances de sa visite sur les côtes. Je n'ai pu que réprimer faiblement l'insolence des discours et l'impudence des calomnies, quoique les prisons aient été depuis remplies des individus qui ont montré le plus d'inclination à croire aux faux bruits ou le plus d'empressement à les répandre. J'ai même porté à cet égard la sévérité si loin, que la commission du sénat pour la liberté individuelle a cru devoir m'envoyer un de ses membres pour savoir si j'agissais en vertu des circonstances ou

des ordres de l'Empereur. « Si c'est d'après les circonstances, me disait cet impertinent messager, « nous devons vous dire que nous ne croyons pas qu'elles nécessitent tant de rigueur ; si c'est d'après les ordres de l'Empereur, nous ne saurons que les respecter et nous taire. » J'avoue que me trouvant interpellé ainsi par ce mannequin qui se croit des fonctions, parce qu'il a un titre, je lui ai répondu avec fermeté, peut-être avec hauteur : « Je ne dois compte qu'à l'Empereur de ma conduite : s'il la blâme, j'ai tort ; s'il l'approuve, je suis absous. On déclame, on calomnie, on complotte en son absence, mon devoir est de servir, et son droit est de juger. »

Si quelque chose avait pu ajouter au mépris que les Parisiens m'inspirent, ce sont leurs propos absurdes et leur lâche malignité, pendant l'absence de V. M. Aussitôt que les résultats de l'affaire de Boulogne furent connus par les lettres particulières, la haine de cette canaille pour le gouvernement de V. M. s'exhala en railleries amères et en vœux criminels. On disait assez généralement que toute votre marine avait tremblé devant une frégate anglaise, et que le potentat qui se vante d'avoir une armée régulière de huit cent mille hommes, qui tient tous les souverains du continent sous sa dépendance, s'était laissé narguer et vaincre par cent vingt matelots anglais. Que ce n'était pas votre faute, si toute la flottille (en exceptant toutefois votre yacht impérial) n'était pas venue se briser contre un vaisseau de 32 canons ; que si on avait suivi vos ordres, cédé à votre pétulance, les prames et les bateaux plats, les chaloupes et les bombardes auraient été abîmées sous le feu de quelques bâtimens qui n'avaient pas la moitié au-

tant d'hommes que vous aviez de navires, et qu'on aurait vu encore une plus belle déconfiture que celles d'Aboukir et de Trafalgar. On ajoutait que Votre Majesté faisait courir aux autres des périls que vous étiez loin de vouloir partager; que si votre flottille se fût avancée, vous seriez resté au milieu de votre bassin hérissé de redoutes, et qu'en la voyant descendre majestueusement sous les flots, vous auriez joui comme Néron en contemplant l'incendie de Rome. On comparait vos projets contre les Anglais à vos attaques contre les Espagnols; on prétendait que l'opiniâtreté aveugle avec laquelle vous poursuivez ces deux nations, perdra votre empire et vous; qu'avec l'une vous n'avez éprouvé que de honteuses défaites, qu'avec l'autre vous n'avez obtenu que des succès négatifs et de désastreuses victoires. D'autres, portant plus loin l'audace, osaient dire que le bon génie de la France, en vous inspirant la fantaisie de vous hasarder ainsi sur mer, vous ferait trouver dans les ondes la mort à laquelle, jusqu'à ce jour, vous avez miraculeusement échappé sur terre. A cela on ajoutait d'insolentes caricatures : Dans l'une on voyait votre flottille lançant des bulles de savon contre la marine anglaise qui ripostait par de terribles bordées, et V. M. augmentant le désordre de sa flotille et les périls de ses marins, en faisant tirer sur eux d'une redoute sur laquelle elle était placée, tenant en main un étendard où étaient inscrits ces mots: « *Commerce et Colonies, Blocus Continental, Invasion de l'Angleterre.* Dans une autre, Votre Majesté était représentée gisant sur le rivage d'Angleterre où elle avait été vomie par une baleine, comme un nouveau Jonas, et au bas l'estampe, on lisait ces mots : « *La possibilité de la descente*

démontrée. Ailleurs, on avait peint V. M. au milieu des officiers de sa marine, donnant des coups de pied aux uns, arrachant les épaulettes aux autres, les chargeant tous d'épithètes odieuses; cette affreuse caricature avait pour épigraphe : « *Récompense de la bravoure*. ».... Sire, j'ai déjà trop répété de blasphèmes.... Je m'arrête.

Enfin, Sire, jusqu'au roi de Rome a été l'objet d'une caricature, et l'on voit cet auguste enfant, dans celle que je viens dénoncer ici à V. M., reposant dans les bras de sa nourrice qui, au lieu du sein lui présente une betterave en lui disant : « Suce cela, mon petit ! c'est du sucre. » En même temps, le fils de V. M. satisfait un des besoins de la nature dans une tasse de café placée dans une direction convenable et sur laquelle on lit ces mots : « Café pour les Parisiens. »

J'ai médité profondément la lettre dans laquelle V. M. me communique sa grande pensée et sa volonté suprême au sujet des gens de lettres et des journalistes. V. M. aura vu que jamais les journaux n'ont été plus insignifians ni plus monotones que pendant son absence. J'ai eu soin, pour leur ôter cette variété qui rend leur multiplicité nécessaire, de leur faire insérer les mêmes articles politiques, ensorte que maintenant il n'y a entr'eux de différence que celle qui vient du feuilleton que je conseillerai à Votre Majesté de supprimer au moyen d'un impôt additionnel sur les journaux qui en ont un, ce qui rendant les autres moins chers, les fera préférer. Je leur ai enjoint en outre de n'insérer d'autres extraits des journaux anglais que ceux qui leur seront envoyés de la police, qui par là les obligera à l'insertion uniforme des mêmes articles. J'ose croire, Sire, que ces mesures au-

ront l'approbation de Votre Majesté. Sire, je n'aime pas les lettres, et je hais les gens de lettres. J'ai une grande antipathie pour la plume, je n'aime que le sabre, je ne connais que la loi, que l'influence du sabre : c'est par lui qu'on subjugue, c'est par lui qu'on gouverne.

(*Signé*) ROVIGO.

N.° XXVII.

Discours sur la Clémence de l'Empereur, prononcé à la seconde Séance du Club des Flatteurs, par Régnault de St.-Jean d'Angely.

Je viens vous entretenir de la clémence de notre auguste maître. Les envieux de ce grand homme lui contestent cette vertu que nous sommes, par-là même, appelés à faire ressortir. La flatterie serait sans objet, elle serait sans mérite, si elle se bornait à préconiser des qualités dont la voix publique reconnaît l'éminence; elle doit, au contraire, s'attacher à louer, dans l'objet de son culte, celles qui semblent les plus opposées au caractère que tout le monde lui reconnaît. L'Empereur est sévère, messieurs; mais combien il en coûte à son cœur pour cacher la bonté qui lui est naturelle. Sa rigueur est systématique, mais la douce sensibilité compose essentiellement sa nature. Si sa conduite forme un contraste très-grand avec cette intéressante qualité, on peut prouver, en récapitulant les actes divers de la vie de ce grand homme, que quand il se montra cruel, il était ou forcé par les circonstances ou dominé par les principes d'une politique qui ne doit jamais fléchir si elle veut toujours être puissante et redoutée. On a accusé l'Empereur d'avoir, dès l'âge même où les autres hommes n'ont que des inclinations douces et humaines, attributs ordinaires de la jeunesse, montré des goûts féroces et un penchant invincible pour le meurtre et le brigandage. On a parlé des tentatives qu'il fit

en Corse pour y répandre les désordres révolutionnaires, de la haine qu'il excita contre lui par cette conduite emportée, et de l'exécration qui resta attachée à son nom lorsque, poursuivi par l'indignation publique, il fut obligé de fuir une patrie qu'on l'accusait d'avoir voulu couvrir de cadavres et de ruines. Les grandes âmes, messieurs, s'annoncent par d'autres symptômes que les âmes ordinaires, et ce qui me semble effrayant dans leur essor précoce, dans leur jeune effervescence, n'est communément que le travail du génie et du caractère également indignés des entraves qui les arrêtent, et disposés dans leur inexpérience à bouleverser les lois qu'ils ignorent et l'ordre qu'ils trouvent établi.

Ainsi, lorsque le grand Napoléon cherchait à révolutionner son pays, il ne faisait que céder à l'impulsion de son génie, à ce besoin d'agitation qui tourmente les âmes fortes, à cette élasticité qui indique les grands caractères. Toulon, messieurs, se présente ici à ma pensée, et je vois le jeune héros brûlant de l'amour de la gloire, et du désir d'être avancé, servir des fureurs qu'il ne partageait pas sincèrement, et immoler froidement des traîtres contre lesquels il n'avait aucun motif de vengeance. Et voilà, messieurs, ce qui distingue le grand homme qui calcule, de tous ces êtres vulgaires et timides que l'humanité retient quand leur intérêt est d'être impitoyables et qui répugnent à la nature des moyens quand ils ne devraient considérer que l'importance des résultats.

Je ne chercherai pas dans la vie obscure à laquelle ce mortel auguste fut ensuite condamné, toutes les preuves de grandeur d'âme qu'il a pu donner; elles sont enveloppées d'un mystère que sa modestie se gardera bien de dévoiler, et nous

en sommes réduits à penser qu'à cette époque, comme dans toutes les autres, il fut également doux, humain, tolérant et magnanime. J'arrive à cette circonstance éclatante, à cette journée fameuse du 13 vendémiaire, dans laquelle il apparut aux Parisiens comme le dieu de la guerre, et à la Convention comme celui de la délivrance. Ce fut ce jour qui vit briller l'aurore de sa gloire, et qui fit éclore les premiers germes de la vertu qu'aujourd'hui nous admirons en lui. A la vue des phalanges de brigands qu'il était destiné à commander, et de ces bourgeois inoffensifs qu'il avait à combattre, un autre que lui aurait éprouvé de l'horreur pour ses compagnons d'armes et de la pitié pour ses ennemis; mais non, messieurs, avec ce coup d'œil d'aigle auquel rien n'échape, il voit tous les périls qu'entraînerait pour la France l'indécision de ceux entre les mains desquels repose le pouvoir; il se met à la tête des bandits rassemblés pour les protéger, il fait même tirer sur ceux-ci afin d'exciter leur rage et d'avoir un prétexte pour combattre; en un instant la mitraille fait les plus grands ravages; douze cents Parisiens qui, rangés tranquillement en amphithéâtre devant le portail d'une église, ne s'attendaient pas à cette explosion, tombent sous cette terrible décharge, et Buonaparte vainqueur ne demande pas un plus grand nombre de victimes. Quelle modération! et combien la clémence qu'il déploya dans cette occasion doit le rendre cher à nos cœurs! Paris fut tranquille, et les hautes destinées de la France commencèrent à prendre un aspect plus imposant sous la nouvelle influence qui dès-lors sembla devoir les maîtriser à jamais. Je vous ferai seulement, messieurs, au sujet de cette journée, une observation qui dès-lors a toujours été confirmée par la conduite de ce héros magna-

nime, c'est qu'il ne tue jamais que le nombre d'hommes qui est nécessaire pour intimider ses ennemis et accomplir ses projets, et qu'ensuite il laisse reposer son tonnerre. Heureuse réunion de la prévoyance et de la force, combien de gloire tu as procurée à notre maître, et combien de bonheur tu promets à ses sujets!

Suivrai-je ce grand homme dans ses campagnes d'Italie? Tout le monde les connaît, la louange ne peut rien ajouter à leur célébrité ni à leur éclat; je ne les mentionnerai que pour faire remarquer la rigueur salutaire dont ce ce vainqueur irrité donna un exemple à Pavie, lorsque sur quelques symptômes de rébellion qui se manifestèrent dans cette ville, il fit enfoncer ses portes à coups de canon, et ensuite ordonna qu'on fusillât, sur la place publique, la municipalité rebelle et les principaux habitans, donnant, par là, une preuve de sa sévérité qui, prévenant par la suite de telles révoltes, lui permit de suivre l'impulsion de sa générosité et de sa clémence, sans péril pour sa gloire ni pour les compagnons de ses succès. Cependant il faut croire qu'il écouta encore trop, dans cette occasion, la sensibilité de son cœur, et que l'exemple ne fut pas assez terrible, puisqu'on vit, quelque temps après, les habitans de deux villes coupables, Venise et Vérone, massacrer des Français. Mais les mânes de ceux-ci furent vengés, et cette fois-là encore, l'empereur fut sans pitié par un excès d'humanité. Suivons-le en Égypte : qui pourra dire que le massacre du Caire ne fut pas justifié, nécessité même par la révolte des Turcs, et que six mille hommes sacrifiés dans cette circonstance, ne furent pas une bien faible expiation de tant d'audace. Mais au milieu même du carnage, Napoléon sait rester froid et impas-

sible; il l'ordonne sans colère, il le voit s'exécuter sans émotion, il l'arrête quand la prudence lui conseille de mettre un terme à sa vengeance. Le massacre des prisonniers turcs à Jaffa appartient aux plus hautes combinaisons de la politique et de la prévoyance. Eh ! dans quels temps, Messieurs, si ce n'est dans ces jours où les princes et les conquérans perdaient le fruit de leurs succès par une fausse pitié, a-t-on vu un général habile laisser vivre les prisonniers qu'il ne peut emmener? Non, Messieurs, Napoléon aimait trop son armée pour laisser derrière elle des ennemis qui étaient en sa puissance; les prisonniers furent tués, mais tout se fit décemment et sans cruautés inutiles. Quelle clémence dans ce grand homme! Enfin Napoléon reparaît en France, et opère cette grande révolution qui a changé la face de l'Europe et créé le grand peuple. Cette révolution s'opéra sans effusion de sang, et le parti vaincu fut condamné à l'exil sans le subir : exemple mémorable de modération de la part d'un homme qui avait tant d'ennemis à redouter! Je serai court, Messieurs: je pourrais recueillir mille faits utiles à la thèse que j'ai établie; mais je me borne aux grands traits de la vie de notre auguste maître, et à sa conduite noble, décente et généreuse lors des diverses conspirations qui ont eu lieu contre sa personne. On ne le vit jamais, dans ces circonstances, user d'une rigueur inutile, ni se livrer à des actes de cruauté qui annoncent un instinct féroce ou des terreurs puériles; il employa même la lenteur des formes, et ne sacrifia ses ennemis qu'à la suite des procédures les plus régulières et les plus solennelles. Ombres des Arena, des Cerachi, des Topino-Lebrun, des Demerville, des Diana! je vous invoque ici : dites si ce n'est pas après trois mois

de délai qu'enfin l'homme contre lequel vous aviez conspiré vous fit conduire au supplice; et encore auriez-vous été condamnés plus tard, si l'attentat du 3 Nivôse n'eût fait presser la fin de la procédure instituée contre vous. Chevalier aurait-il été supplicié, si, après cette affreuse explosion, on n'eût trouvé chez lui une machine qui annonçait en lui les intentions les plus criminelles? Qui osera dire que les royalistes qui furent ensuite immolés n'avaient pas au moins de fortes préventions contre eux? Et ne faut-il pas, Messieurs, que lorsque les états ou leurs chefs sont menacés, les préventions seules constituent la culpabilité et produisent la punition? Enfin, Messieurs, si Pichegru fut étranglé, ce fut pour empêcher ses partisans de se montrer et de provoquer la vengeance du gouvernement contre eux; si le duc d'Enghien fut assassiné, notre auguste maître ne voulut, par là, que détruire à jamais les espérances et l'énergie des royalistes; et par la mort de Georges et de ses amis, il anéantit dans un instant tout espoir de réussir jamais dans aucune tentative contre sa personne. D'ailleurs, Messieurs, il usa, dans cette circonstance, du droit de faire grâce, et il laissa vivre tous ceux qu'il n'était pas de son intérêt de sacrifier. Ici, Messieurs, je m'arrête : en voulant porter plus loin mes preuves, je semblerais douter de leur évidence et de votre conviction.

N.° XXVIII.

Lettre de Mademoiselle N...., demoiselle de compagnie de l'Impératrice, à Madame W...., à Vienne.

Amsterdam, ce....

J'ai rejoint notre princesse près de la capitale de Hollande. Vous avez dû être étonnée de mon long silence; mais une malheureuse découverte qu'a faite ce terrible empereur m'a valu d'être envoyée en surveillance à Poitiers, où j'ai été conduite par un gendarme, dans une mauvaise voiture, sans avoir la faculté de m'arrêter pour dormir. Quelle vie, ma chère! et combien elle ressemble peu à celle que je me promettais en venant en France, et à la douce existence dont je jouissais à Vienne! J'ai bien des choses à vous dire; et comme je ne crains pas d'être interrompue ni d'être surprise, et surtout ayant une occasion unique pour vous faire passer ma lettre, je vais soulager mon cœur de toutes ses peines, et mon imagination de tous ses souvenirs. Je ne vous ai parlé ni de l'accouchement de la princesse, ni du moment de crédit dont elle jouit à la suite de ce grand événement, ni de mes sollicitudes, ni de mes rapides jouissances, ni de mes chagrins presque continuels. Je voulais vous en entretenir un jour que je me croyais sûre de ne pas être surveillée; mais imaginez mon effroi lorsque je vis entrer l'effrayant Napoléon dans le cabinet de l'impéra-

trice, où je m'étais établie, sachant qu'elle était à Saint-Cloud. Sans me dire un mot, il s'élance sur ma lettre commencée, l'emporte, tourne la clef, et me laisse prisonnière.. Comme je ne m'étais pas gênée sur son compte, j'étais dans des transes mortelles, et je m'aperçus bientôt que mes terreurs n'étaient que trop fondées. Ainsi que je l'avais imaginé, il était allé se faire traduire ma lettre, car il est si ignorant, qu'il n'entend pas un mot d'allemand; et je le vis bientôt revenir menaçant et furieux. D'abord il s'élança sur moi; mais, se rappelant la promesse qu'il a faite à la chère princesse de ne jamais se porter à aucune violence contre moi, il s'arrêta subitement. Au reste, ce qu'il m'épargna en coups, je le reçus en injures. Ah! ma chère! je n'ai jamais vu une telle fureur : cet homme est né pour effrayer tout le monde. « Chienne! » me dit-il quand sa rage lui permit de parler, « misérable avorton germanique! tu oses me juger, tu oses envoyer à ta sac... cour les bruits qui se répandent dans la mienne! Te souvient-il que quand je dérogeai à l'étiquette française pour te faire venir près de ma femme, je te fis donner l'ordre de tout voir, de tout entendre, et de ne rien communiquer à qui que ce soit. Est-ce que je verrai mes ordres méprisés, ma personne avilie par une misérable telle que toi? Je te ferai verser des larmes de sang pour tes insultes. Sors d'ici... et va attendre mes ordres dans ton taudis. » Il a bien raison, ma chère : car quoique ce palais des Tuileries soit magnifique, on ne mettrait pas, à Vienne, le dernier des garçons de cuisine dans l'endroit où je loge. Je me hâtai de quitter ce fatal cabinet, et en sortant je me vis accostée par une femme de mauvaise mine, qui me dit qu'elle était chargée de m'accompagner, et de

ne pas me perdre de vue jusqu'à nouvel ordre. Il faut que vous sachiez que le château est plein de gens toujours prêts à espionner, arrêter, emprisonner ceux qui encourent la disgrâce de l'empereur. Quand on parcourt les salles et les antichambres, on ne voit que des individus à figures sinistres, au regard douteux, à la démarche silencieuse, et qui sont également prêts à faire l'office d'espions, de geôliers ou de bourreaux. Ah! les palais de notre digne maître offrent bien un autre aspect! Je ne restai pas long-temps dans l'incertitude de mon sort, on vint me dire que j'eusse à me préparer à un long voyage, et que l'empereur m'envoyait en surveillance chez les Sœurs de la Charité à Poitiers.

Imaginez ma position; seule, sur les grands chemins, avec un gendarme: cela était-il décent? Certainement, si l'Empereur avait jamais eu quelqu'éducation, il aurait dû sentir que, même en exerçant sa rigueur, il devait conserver la décence et ne pas mettre une étrangère encore jeune et qu'on dit passablement jolie, à la merci d'un soldat brutal, ivrogne et libertin; car il était tout cela, ma chère. Cependant il m'a respectée, et excepté quelques chansons grivoises, quelques regards ardens et des propos toujours rudes, je n'ai eu à essuyer de lui aucun outrage. Enfin arrivée, après le voyage le plus ennuyeux et le plus fatigant, chez les dames de charité, je trouvai la plus pauvre des maisons, le plus misérable des gîtes, mais des femmes bonnes et pieuses. Quand elles surent que je venais de la cour, que j'étais attachée à l'impératrice, que j'avais vécu à la cour de Napoléon et que j'étais poursuivie par sa colère, elles me considérèrent avec un sentiment mêlé de terreur et de respect. J'eus bientôt occasion de juger

qu'elles se faisaient de Napoléon une idée encore plus effrayante que celle que j'en avais moi-même; car elles ne l'entendaient jamais nommer sans se signer, comme si elles eussent voulu chasser l'esprit malin. Quelques-unes me demandèrent même sérieusement si, dans les différentes occasions que j'avais eues de le voir, je n'avais pas remarqué qu'il eut le pied fourchu. Vous pensez que je ris beaucoup de cette naïveté, qui cependant servira à vous montrer l'idée qu'ont de lui les âmes pieuses. Quoiqu'il m'eût été sévèrement défendu de parler de ce que j'avais vu ou entendu à la cour, je ne crus cependant pas déroger à cette injonction, en disant à ces bonnes religieuses qu'il n'y avait point de différence pour la structure entre Buonaparte et les autres hommes, mais qu'il pouvait y en avoir une très-grande dans le moral. Mais ses yeux? me disaient-elles, on prétend qu'ils ont quelque chose du feu dont brûlent les damnés; enfin, que son regard a quelque chose d'infernal. Je les désabusai encore là-dessus, en leur disant qu'habituellement le regard de Napoléon est vif, pénétrant, mais que ce n'est que dans la colère qu'il prend cette expression infernale qu'elles lui supposaient habituellement. De Buonaparte elles passaient à ma chère princesse, qu'elles supposaient une jeune vierge forcée par la politique à la plus affreuse union; elles se la représentaient toujours tremblante comme la colombe sous la serre du vautour, toujours prête à être sacrifiée par les caprices ou la fureur de son tyran. Hélas! ma chère, je ne les désabusai pas; je voulais au moins conserver leur piété à cette jeune princesse que j'aime tant : car quelle idée auraient-elles conçue d'elle si je leur avais dit que cette jeune vierge s'était unie sans effroi au plus redoutable des hommes, et que

son cœur avait depuis approuvé le sacrifice imposé à ses parens par la plus dure des nécessités. Voilà ce que je ne leur dis pas; car avec l'opinion qu'elles ont de ce terrible Empereur, qu'auraient-elles pensé d'une jeune personne qui a pu concevoir un autre sentiment que celui de l'horreur ou de l'effroi? Enfin je fus rappelée après trois mois, d'un exil d'autant plus fâcheux que j'avais été sans nouvelles quelconques de la chère princesse, et que, privée même de la ressource des journaux, j'avais été réduite aux nouvelles défigurées que me donnaient quelquefois mes crédules compagnes qui un jour m'annonçaient qu'une insurrection des faubourgs avait renversé Buonaparte, un autre jour que le feu du ciel l'avaient frappé; enfin qu'on avait surpris l'esprit malin en conciliabule avec lui, ce qui avait forcé le cardinal Maury à l'excommunier, et le Sénat à le déposer.

Je fus conduite à l'hôtel de la police, où je revis, après une heure d'attente, ce terrible Rovigo qui m'avait donné, à mon arrivée, des instructions ou plutôt des ordres auxquels j'avais si complétement désobéi. Il me parut mécontent et contrarié, ce qui ne l'empêcha pas de me recevoir avec une civilité dans laquelle il y avait des égards plus marqués que je n'avais lieu de l'espérer. Il s'avança vers moi en s'inclinant légèrement, me fit signe de m'asseoir dans un fauteuil qu'il me présenta, et restant lui-même debout, il m'adressa gravement les paroles suivantes: « Je regrette la rigueur qu'on a exercée contre vous; mais si vous aviez suivi mes avis, elle n'aurait pas eu lieu. L'Empereur tient sévèrement sa cour, et s'il permet une certaine liberté de langage aux personnes qui la composent, lorsque cette liberté se confine dans les murs du palais, il est inexorable pour les

indiscrétions qui vont au-delà de leur enceinte. Ecrire même dans des choses indifférentes sur ce qui passe dans sa cour, est un crime qui blesse à la fois sa politique, son intérêt et sa volonté. Tous les autres souverains envisagent sa cour d'un œil envieux et malin, c'est pour cela qu'il est obligé d'étendre sur elle un voile qui repousse les fausses conjectures et les observations perfides. Vous allez retourner auprès de l'impératrice, dont les prières ont obtenu votre délivrance et prévenu votre retour à Vienne. L'Empereur lui a donné, dans cette occasion, une grande preuve de déférence, que certainement il ne renouvellera pas si vous vous en rendez indigne. L'Empereur ne vous parlera pas du passé; au contraire, lorsqu'il vous verra, il vous adressera quelques mots de bonté : n'allez pas les recevoir avec timidité, avec indifférence, car il n'aime pas que les marques qu'il donne de son indulgence soient méconnues ou méprisées; répondez un mot, mais qu'il soit heureux, qu'il paraisse senti. » Il se tut, mais il paraissait encore vouloir dire quelques mots que sa mémoire ou son imagination lui refusait; et après avoir donné quelques signes d'impatience, et de dépit, sans doute parce que ce qu'il avait encore à dire ne se présentait pas à son esprit, il sonna deux fois, et je vis entrer sur-le-champ, précédée de deux grands laquais portant la livrée de l'Empereur, la jolie dame qui m'avait fait les honneurs du palais des Tuileries, la première fois que j'y arrivai. Elle vint à moi avec empressement, me prit par la main, et dit à Rovigo d'un ton très-familier : « Vous permettez que je vous l'enlève. » Et nous sortîmes ensemble sans qu'elle me permît de saluer le ministre.

Nous entrâmes dans une voiture très-élégante, et à peine y fûmes-nous, qu'elle se jeta à mon cou,

en me disant : « Petite, il faut que je t'embrasse pour tout le mal que tu as écrit de Napoléon. Sais-tu que nous t'aimons toutes à la folie, pour la justesse de tes remarques et la hardiesse de tes réflexions; car il faut que tu saches que le traducteur du commencement de ta lettre n'a pas été discret, et que nous avons su toutes tes histoires au sujet de notre aimable empereur. Qui aurait soupçonné à ta figure innocente, à ton air un peu gauche que tu avais un esprit malin et observateur? Prends-y garde, cependant, ne te laisse pas surprendre, car notre aimable ne pardonne pas deux fois. Maintenant que je te fasse ta leçon : tu verras l'impératrice à minuit; elle te fera des reproches sur ton indiscrétion, tu lui répondras avec humilité et repentir; Napoléon qui écoutera tout derrière une porte entr'ouverte, arrivera à la traverse, intercédera pour toi, et tu le remercieras de sa clémence. A un signe que fera l'impératrice, tu te retireras en faisant une profonde révérence, et je te réinstallerai parmi les demoiselles de compagnie. Demain la maman Luçay, que nous appelons la mère des novices, te fera une courte mercuriale, et ensuite tu viendras prendre le chocolat chez la comtesse Lascaris où tu nous raconteras ta scène avec l'empereur, et ton séjour de trois mois dans un hôpital. Il n'y aura pas d'indiscrets, les hommes seront exclus. Sais-tu que Lascaris a une femme de chambre qui contrefait ton autrichienne à ravir; mais tu ne pourrais assister à une pareille scène avec l'amour et le respect que tu portes à ton adorable princesse. Je veux être franche avec toi, petite, nous ne l'aimons guère, elle est trop distante; dis-lui que nous trouvons qu'elle n'a pas assez de majesté pour être si dédaigneuse. Et d'ailleurs elle affecte de rejeter nos modes, et nous craignons

toujours que par quelque influence d'un moment sur l'empereur, elle ne nous force à adopter les toques à la Marie-Thérèse, les longs corsets et les falbalas, peut-être aussi la poudre et les crêpés. J'en mourrais, je crois; nous en mourrions toutes : dis-le lui bien, entends-tu? » Nous arrivâmes en ce moment à la porte du pavillon de l'impératrice. Tout se passa comme on me l'avait prédit, l'impératrice parut froide, Napoléon indulgent, et moi, timide et repentante. Le lendemain, maman Luçay, au lieu de me faire une mercuriale de bouche, m'en remit une par écrit qu'elle m'enjoignit de bien méditer. Ma séduisante conductrice m'attendait à la sortie pour me conduire chez la Lascaris comme elle l'appelait familièrement. « Je vous amène, » dit-elle en entrant à cinq ou six femmes qui étaient là rassemblées, « je vous amène la coqueluche du jour; hâtons-nous de jouir de sa présence, car on va se l'arracher. » Et sur-le-champ, imitant le ton brusque, sec et sévère de Napoléon, elle me fit répéter presque malgré moi la scène qu'il m'avait faite au moment de la découverte de la lettre fatale. Comme lui elle avançait sur moi la main ouverte comme pour me déchirer, et ensuite faisant vivement une pirouette sur elle-même, elle s'éloignait comme pour ne pas céder à un mouvement de fureur. Je n'ai jamais rien vu de plus vrai : des gestes tantôt furieux, tantôt contraints, la démence la plus effrénée, à laquelle succédait un silence plus terrible que les plus violens transports, le regard profond, concentré, qui semble entrer dans toutes vos pensées, ou vous menacer de tous les supplices; ces mots tantôt rapides, tantôt entrecoupés, ces phrases de fureur ou de dédain, enfin, tout Napoléon était là, si ce n'est que la plus jolie tête du monde imitait mal l'expression

terrible de la sienne, et que la voix de l'aimable mime ne pouvait atteindre à ce ton sépulcral qui caractérise celle du terrible empereur. Entraînée petit à petit par la chaleur de la scène, je renouvelai assez bien les mots supplians et les gestes d'effroi auxquels j'avais eu recours pour calmer l'empereur. J'entendais autour de moi, excellente, admirable, oh! la bonne acquisition, vraiment elle est délicieuse; et séduite par ces éloges, je crois même qu'à la prière qui m'en fut faite, je rendis la scène de la veille chez l'impératrice, et que je donnai une idée de l'accueil sévère que la chère princesse m'avait fait sans doute pour obéir aux ordres qu'elle avait reçus. Oh! ma chère, ces Françaises sont pleines de séduction, elles ont des manières irrésistibles. Je me suis bien repentie depuis, d'avoir cédé à leurs instances au point de contrefaire notre chère princesse; mais je vous jure, ma chère, que je me fâchai sérieusement lorsqu'une des dames présentes voulut nous donner le début de l'impératrice à Compiègne, et depuis j'ai évité, autant que la politesse a pu le permettre, de me trouver à ces réunions du matin.

Mais je ne m'aperçois pas que je m'égare dans une foule de détails qui vous paraîtront peu intéressans, et que j'oublie de vous donner ceux qui faisaient l'objet de la lettre pour laquelle j'ai été si persécutée. Vous pensez, ma chère, combien à mon arrivée dans une cour si différente de la nôtre, j'ai dû me trouver embarrassée. L'impératrice n'osait me donner qu'à la dérobée quelques mots et quelques consolations; elle était alors sans cesse observée par ses entours, obsédée par son époux qui, pour captiver son imagination, ou plutôt pour l'accoutumer à ne songer qu'à lui, à ne dépendre que de lui, surveillait avec une inquiétude affectée

tous ses gestes, tous ses regards, et par ses demandes multipliées, cherchait à découvrir toutes ses pensées. Me trouvant ainsi négligée, et n'ayant que la rapide satisfaction d'échanger avec la chère princesse un regard d'intelligence, j'écrivis à madame de Luçay, afin qu'on m'assignât des fonctions quelconques dans le palais, et surtout près de la princesse qui m'avait fait appeler. Enfin j'appris que l'impératrice avait obtenu que je fusse chargée du soin du peu de volumes qui composaient sa bibliothèque. J'entrai presque sur-le-champ en fonctions, et je remettais, non à l'impératrice elle-même, mais à une de ses dames d'honneur, les livres qu'elle me faisait demander; en sorte que je n'avais de rapports avec elle que par des intermédiaires jaloux ou indifférens, et qu'à peine pouvais-je me rencontrer sur son passage pour la voir et recevoir d'elle un mot de bonté qu'elle ne manquait jamais de m'adresser, mais de manière à ce que cela ne fût pas trop remarqué. Dans mon désœuvrement, je formai quelques liaisons avec ses femmes-de-chambre; celles-ci lui sont en général dévouées, parce qu'avec elles, elle n'est ni exigeante, ni hautaine comme avec ses dames d'honneur; j'avais la consolation de recueillir d'elles des détails qui suppléaient à ceux que j'aurais été si heureuse d'obtenir par mes propres observations. C'est dans cette classe, ma chère, que naissent ou se répètent tous les bruits scandaleux qui ensuite amusent la malignité ou la curiosité des cercles de la cour. Je vous les communiquais dans la lettre qui a été surprise, et je vous les répète dans celle-ci. Tout le monde savait combien Napoléon désirait vivement avoir un héritier, et voici, disait-on, les précautions qu'il avait prises pour en introduire un dont il fût le père, dans le cas où l'impératrice lui donnerait une

fille, où n'accoucherait pas heureusement. Il avait fait violence, quelques jours avant son mariage, à deux jeunes personnes employées au service des dames de la cour; mais elles ignoraient que ce fût lui, car il était déguisé en palefrenier, ainsi que Rovigo et Duroc, pour ce bel emploi. Voici les deux lettres qu'on a fait depuis circuler à ce sujet, et qu'on prétend avoir été écrites par les deux jeunes filles si cruellement traitées dans cette occasion. Une des femmes-de-chambre de l'impératrice m'a dit avoir vu les originaux avant qu'ils ne fussent envoyés à M. de Luçay, et même avoir concouru à les rédiger. Quant aux deux jeunes personnes qui ont été victimes de la politique brutale de l'Empereur, je les ai vu depuis qu'elles ont été relevées de couche, mais elles sont très-silencieuses sur leur accident, et elles sont rentrées dans les places qu'elles occupaient auparavant, l'une étant première femme-de-chambre de la duchesse de Montebello, et l'autre lectrice de la princesse Borghèse. Voici ces lettres :

A monseigneur de Luçay, *premier préfet du Palais de S. M. l'Empereur.*

« Monseigneur,

« Je suis en vérité bien embarrassée de raconter à V. Exc. un outrage dont vous serez aussi surpris qu'indigné, et qu'il n'est pas en votre pouvoir de réparer, mais auquel, sans doute, vous appelerez la vengeance de l'Empereur, ayant été commis dans un palais. Hélas! non, Monseigneur, il n'est que trop vrai que vous ne pouvez me rendre mon honneur ravi sans retour, et que, dans cette occasion, la justice même de l'Empereur ne

pourra trouver une punition proportionnée au délit. Hier, je venais de terminer mon service près de la princesse Borghèse à qui j'avais lu *la Macécédoine*, roman manuscrit de Pigault-Lebrun, et je m'étais retirée dans la chambre particulière que je dois aux bontés de cette princesse, lorsque j'ai été saisie par deux hommes en livrée bleu et or, qui m'ont paru des palefreniers des écuries de S. M. L'un m'a saisi les bras, c'était un homme grand et robuste avec des favoris noirs qui lui couvraient la moitié de la figure; et l'autre plus petit, mais ayant des favoris châtains, m'a mis une espèce de bâillon élastique dans ma bouche, lequel s'enflait à mesure que je voulais crier. Après m'avoir attachée sur ma couchette, ils allaient se retirer, lorsqu'une voix assez forte leur a crié : « ...... Imbécilles! (ce mot était précédé d'un jurement que je ne répéterai pas) bouchez-lui donc les yeux. » Et comme ils cherchaient vainement un mouchoir (ce qui me fit croire qu'ils n'étaient pas grand chose, puisqu'ils n'avaient entre les deux que celui avec lequel ils avaient placé ce bâillon), l'homme qui leur avait parlé est entré brusquement et m'a jeté un mouchoir sur les yeux, mais pas avec assez de vivacité cependant pour m'empêcher d'avoir remarqué qu'il était court, gros et d'une physionomie repoussante. Hélas, monseigneur, je me trouvai bientôt la victime de sa brutalité, et je supplie votre excellence de me permettre de passer sur des détails qui, outre qu'ils blesseraient ma pudeur, renouvelleraient encore la cruelle impression que j'ai éprouvée dans cet affreux moment de ma vie.

Signé EMILIE CORDEROI.

Compiègne, le 22 mars 1810.

L'autre était ainsi conçue : « Monsieur, je croyais que dans un palais habité par un empereur, et dont la surveillance est confiée à un homme aussi sévère qu'on vous peint, une jeune fille, qui n'a que son honneur pour toute fortune, ne serait pas exposée à le perdre de la manière la plus scandaleuse et la plus brutale. D'audacieux laquais, hideux comme le crime qu'ils ont commis ou aidé à commettre, m'ont enlevée hier et conduite dans leur sale galetas. Je crois cependant que ces misérables ne commettaient pas cette atrocité pour leur compte; car, après qu'ils m'ont eu placée pans une situation qui me rendait toute résistance impossible, j'ai entendu ouvrir ou plutôt pousser la porte avec fracas, et un homme, qui semble accoutumé à commander, leur a ordonné d'un ton brusque de se retirer. Je ne sais pas détailler les horreurs qui ont suivi. Je vous demande vengeance, monsieur; si je ne l'obtiens pas, je la réclamerai de l'empereur, et s'il me la refuse, je publierai votre indifférence et la sienne, au risque de faire aussi connaître ma honte.

Signé SOPHIE LECLERC, »

Première femme de chambre de madame la duchesse de Montebello.

On ajoute que deux mois après, ces deux intéressantes victimes ont été enlevées, conduites dans une maison de santé des pieuses sœurs du faubourg Saint-Antoine, et qui sont sous la surveillance de la police, qu'elles y ont chacune donné le jour à un enfant dont on leur a laissé ignorer le sexe, et qu'ensuite on les a renvoyées en leur enjoignant le plus profond silence, et leur promettant des récompenses proportionnées à leur

discrétion. Elles sont rentrées dans leur condition première, et depuis, tout le monde se dit à l'oreille leur accident, dont elles semblent plutôt satisfaites qu'embarrassées. On répand le bruit, depuis quelque temps, qu'elles seront toutes deux déclarées duchesses, quand Napoléon lèvera le masque et renoncera aux égards simulés qu'il prodigue encore par politique à l'impératrice. Quant à leurs enfans, qui tous deux étaient, dit-on, mâles, on prétend que, comme ils n'étaient que de quelques jours plus vieux que celui dont l'impératrice a dû accoucher, le plus faible a été confié à l'impératrice Joséphine, et le plus robuste a été substitué à la fille à laquelle notre chère princesse a donné le jour. Pour confirmer la vérité de ces détails, on cite l'horrible grimace que fit Napoléon, lorsqu'après que les douleurs de l'impératrice eurent cessé, le chirurgien Dubois vint lui parler à l'oreille, pour lui déclarer le sexe de l'enfant; mais se recueillant tout à coup, et composant sa figure avec une facilité qui lui est particulière, il sortit brusquement du cabinet où il était, et détachant son ordre de sa boutonnière, il le donna au baron Pellegrin, en lui disant : Allez, allez, faites tirer cent un coups de canon. Voilà, ma chère, ce que je vous écrivais. Ce sont, à la vérité, des bruits, mais ils nous montrent l'idée qu'on a de Napoléon et le sort qui menace notre chère princesse.

L'impératrice a presque toujours voyagé depuis qu'elle est relevée de couche : il faut qu'elle se mette en route dès que l'empereur l'ordonne, qu'elle aille l'attendre dans les endroits qu'il désigne, soit qu'il se déplace pour son plaisir ou pour les affaires de son empire. Je n'avais pas accompagné la chère princesse à Laken, parce qu'on craignait, dit-on, qu'étant Autrichienne, je n'en-

tretinsse des rapports avec les habitans du pays, mais un courrier extraordinaire m'a apporté l'ordre d'arriver à Amsterdam. J'ai voyagé dans les voitures de la cour avec la rapidité de l'éclair, et il y a deux jours que je suis à Amsterdam, logée et traitée avec beaucoup d'égards chez M. Van Brienen, maire de la ville. On m'a dit en route que Napoléon me mandait pour causer une surprise agréable à l'impératrice, qui, depuis quelques semaines, se montre soucieuse et mécontente. Je serai, ajoute-t-on, beaucoup plus avec elle. Demain je dois la revoir; mais auparavant, il faut que je reçoive mes instructions de l'empereur lui-même. Je tremble à l'idée de cette entrevue, dont je donnerai les détails, en y ajoutant la cause du chagrin qui tourmente, dit-on, l'impératrice, si toutefois je puis le découvrir, et surtout si j'ai pour vous écrire des moyens aussi sûrs que ceux que j'emploie pour vous faire parvenir cette lettre.

N.....

Ce 15 octobre.

N.° XXIX.

Nuits d'Assuérus.

Buonaparte, à qui la nouvelle de la prise de Badajoz avait donné une autre insomnie, fit appeler Réal, pour lui faire continuer la lecture des *Fastes*, et cette fois il exigea que la jeune impératrice fût présente. « Réal, dit-il, laissez tout le fatras qui est relatif à la victoire du 13 vendémiaire, et lisez-nous ce que vous avez écrit sur mon premier mariage.

— Sire, je ne crois pas que V. M. en soit satisfaite. J'ai écrit sur cet événement à peu près dans le temps où il a eu lieu; j'ai recueilli, commenté les anecdotes du jour; j'y ai amalgamé un tableau des mœurs et du ton qui régnaient à la cour du directeur Barras, et enfin j'ai expliqué par quelles vues ce mariage vous avait été conseillé, ainsi que les motifs qui vous y ont fait consentir.

— Ah! ah! M. Réal, mais cela doit être curieux; vous écrivez donc des mémoires secrets au lieu d'écrire l'histoire : belle fonction pour un historiographe!

— Sire, j'ai rassemblé quelques matériaux, j'ai écrit à la hâte quelques réflexions qu'on ne peut qualifier du titre imposant d'histoire, et je me réservais de leur donner la couleur du temps où il m'aurait été possible d'écrire sans partialité comme sans passion. Pour convaincre V. M. de la vérité

de ce que j'avance ici, je me permettrai de lui soumettre l'esquisse que je fis alors de ses qualités morales et de ses dehors physiques, et d'y opposer celle que j'ai faite de son grand caractère et de son auguste personne, depuis que ses hauts faits ont fatigué la renommée et découragé l'histoire.

— Eh! mais cela doit être assez piquant : lisez-moi l'ancien portrait, et remettez l'autre au sénat ou au comte Regnault, pour qu'ils fondent cela dans un discours d'appareil : je n'aime la flatterie qu'en public.

Réal lit ainsi qu'il suit : — Ici se présente naturellement le portrait de l'homme étonnant qui, dès ce jour mémorable, sembla devoir maîtriser également les événemens et les hommes. L'aspect de Buonaparte est repoussant.—(Coquin! dis imposant.)— Sa stature, qui est bien au-dessous de la taille ordinaire, le rend ridicule au premier coup d'œil. —(Imbécile! Eh! depuis quand une petite taille a-t-elle rendu un héros ridicule? Lis l'histoire ancienne et moderne, et tu verras si les grands monarques et les grands capitaines étaient remarquables par leurs formes extérieures. Ecris, misérable libelliste, écris ce que je vais te dicter à la place de cette insolente et stupide réflexion : — « Quoique ce grand homme fût petit de stature, tout en lui offrait des proportions si exactes et des formes si parfaites, que son extérieur plaisait aux yeux, et qu'on ne s'apercevait pas qu'il fût au-dessous de la taille commune. »)

— Sire! dit Réal, ne ferais-je pas bien d'ajouter qu'à Paris, dans ce temps-là, on vous appelait l'Apollon Corse? —(Quoi? Qu'a-t-il dit? Qui a parlé de Corse? Qui, moi un Corse? Gredin, je suis Français, je suis empereur des Français. Je hais la Corse, cet affreux pays nous a déclaré in-

fâmes, ma famille et moi; continuez Réal.) Son regard paraît d'abord aussi sombre que celui de Robespierre, mais il a plus de feu. — (Effacez cet infâme nom de Robespierre; dites : Son regard participe à la fois du feu du génie, du calme de la sagesse, et du repos de la force; il est perçant comme celui de l'aigle, imposant comme celui du lion : personne n'en peut soutenir l'éclat ni la majesté.) L'impératrice sourit. (Eh quoi! madame, me trouvez-vous trop flatté?) « Mais, pas mal. » (Buonaparte la regarde quelque temps avec dédain, et finit par lui dire à voix basse : « Vous ne pouvez pas me comprendre; non, vous ne me comprendrez jamais, vous n'êtes qu'une Autrichienne. » Continuez Réal.) — Ses mouvemens brusques, son ton emporté, n'annoncent ni de la réserve, ni de l'éducation, mais ils dénotent un homme fait pour jouer un rôle dans les convulsions politiques. (Changez-moi ça, Réal, écrivez : Tout en lui respire une prodigieuse activité; tout en lui décèle le tourment de la force et celui du génie; il commande, il entraîne, il subjugue, et, dès qu'il parut revêtu d'un commandement, il s'avança comme un dieu au milieu des mortels éperdus : chacun en lui vit son maître. *Incessu patuit deus.*)

Réal. Sire, c'est ce que j'ai dit dans le second portrait que j'ai fait de votre majesté; mais à la vérité avec moins de précision et de chaleur que votre majesté ne vient de l'exprimer. (Eh! c'est ce que vous deviez dire dès le principe; comment, Réal, n'avez-vous pas alors flairé en moi le grand homme, le héros, le souverain né pour gouverner la terre?) — Qui aurait pu croire alors que votre majesté s'élancerait avec tant de vigueur et de bonheur dans la carrière de la gloire et du pou-

voir? — (Vous êtes tous un tas d'imbéciles, d'hommes à petites vues. Que seriez-vous sans moi, sans mes conseils, sans mes ordres, sans mon impulsion? Vous autres, messieurs les philosophes révolutionnaires, vous aviez fait un beau gâchis de la France. Continuez, Réal.) — Si l'on s'arrête à l'expression de sa figure, on est saisi d'une sorte d'effroi que ne calme guère une espèce de sourire convulsif qui indique la fourberie et la cruauté. (Comment, coquin! c'est ainsi que tu m'as peint; c'est là l'effet que je te faisais alors! Ecris, misérable.) — Sa figure a ce caractère de sévérité imposante, de hautaine majesté, que les combinaisons de plusieurs siècles empreignent rarement sur la figure d'un mortel : mais pour diminuer l'effet que produit sur ceux qui voient son visage austère, la nature déposa sur ses lèvres un sourire qui les rassure, qui leur montre qu'il peut quelquefois rapprocher sa grandeur de leur infériorité. — Sa voix forte, sans être sonore, a quelque chose de sépulcral qui donne de la solennité aux sentences courtes par lesquelles il déguise son défaut d'instruction et la stérilité de ses idées. (Vous en avez menti, Réal; ma voix est harmonieuse, éclatante; écrivez : Sa voix a quelque chose de solennel lorsque, dans des occasions rares, il daigne communiquer aux hommes de ces axiômes, fruits de sa réflexion et de sa prescience, et qui, comme des fanaux éblouissans, éclairent et dirigent ceux auxquels il daigne ainsi manifester sa haute sagesse et son profond jugement. Mais lorsque la colère l'agite, lorsque sa volonté rencontre des obtacles; lorsqu'il faut qu'il soumette, ou qu'il effraie ceux qui lui résistent, alors, sa voix, semblable aux rugissemens du lion, gronde,

tonne, éclate, et répand au loin une terreur salutaire.)

— *Réal.* « Sire, si vous me permettez de lire ce que j'ai dit dans mon second portrait de votre majesté de sa voix solennelle et formidable tour à tour, j'ose croire qu'elle trouvera que j'en ai peint avec assez de bonheur et même d'exaltation les effets extraordinaires. D'ailleurs, la voix de votre majesté s'est perfectionnée depuis le jour où je l'entendis pour la première fois. L'habitude du commandement lui a donné quelque chose de plus sonore, de plus mordant........ (Imbécile, me prends-tu pour un chanteur? Ecoutez, maître Réal, ce n'est pas tout de flatter, il faut flatter bien et à propos. Mais tandis que nous nous occupons de portraits, je suis curieux de connaître celui que vous fîtes de l'impératrice Joséphine dans le temps où je l'associai par le mariage à mes hautes destinées. C'est une question d'ailleurs que je suis bien aise de traiter devant la nouvelle impératrice. Ne boudez pas, madame; je suis maître de mes affections comme je le serai bientôt de l'univers.) *Réal.* « Sire, c'est intervertir l'ordre des événemens, et je crois qu'avant de lire ce que j'écrivis alors sur la femme que votre majesté honora de son choix, il serait à propos de rappeler les épisodes qui ont précédé et accompagné cette grande époque d'où date principalement l'étonnante fortune de votre majesté. » Prétendriez-vous, Réal, que c'est ce mariage qui a fait ma fortune? — Sire, il en est une des causes. — Nous verrons vos preuves; quelque nouveau libelle, sans doute. — Sire, à de certaines distances, et après de grands changemens, la vérité paraît quelquefois un libelle, mais la fonction de l'historien étant de classer

les événemens, d'en rechercher les causes, d'en développer les connaissances, il ne peut rien déguiser, il ne doit rien taire. — (Mais si la plume de l'histoire tombe dans les mains d'un raisonneur absurde ou mal intentionné comme toi, crois-tu qu'on doive lui permettre de transmettre à la postérité, comme des faits certains, ses rêveries, ses conjectures, surtout quand elles ont pour but de ternir la mémoire d'un grand homme? Mais en attendant que je fasse justice de toi et de tes libelles, apprends-moi comment, il y a dix-sept ans, tu traitais ma Joséphine,

— *L'Impératrice* : Demandez plutôt comment le public la traitait.

— Madame, le public lui rendait hommage.

— Eh! qui le nie? mais on sait de quelle nature était cet hommage; oh! c'est qu'il y avait foule...

— Madame, oseriez-vous accuser ce que j'ai aimé, ce que j'aime peut-être encore?

— Ce n'est pas moi qui l'accuse, c'est cette histoire qu'on vous va lire. Ce sont ces vérités que vous appelez des libelles.

— Madame, vous voulez une leçon. Eh bien! vous l'aurez sans ménagement. Réal, lisez.

L'Impératrice interrompt Réal. — « Est-il donc si important », dit-elle, « que je sois présente à de tels récits? Est-il bien délicat de me forcer à entendre l'éloge ou la censure d'une femme qu'on ne devrait jamais mentionner devant moi?

— Madame, lui répond Napoléon, vous ne connaissez pas toute ma pensée. J'ai épousé d'abord en France une femme qui était comme mon point de contact entre l'ancien et le nouveau régime; qui appartenait à l'ancien par sa naissance et ses alliances, et au nouveau par le rôle que son premier époux a joué dans la révolution. Lorsque mes affections

ont dû changer avec les circonstances préparées par mon génie lorsque je me suis mis au rang des souverains, j'ai dû prendre aussi une épouse qui me servît de point de contact avec eux, et je vous ai épousée, madame. Si demain il convenait à ma politique de reprendre la femme que ma politique a répudiée, je céderais à l'intérêt de mon empire plus qu'à celui de mon bonheur, et je serais obligé de faire à votre égard le même sacrifice que celui dont avant vous elle a été victime. Le mariage n'est pour les grands souverains qu'une chose de convenance et non de plaisir, et il ne les lie qu'autant qu'il s'accorde avec la raison d'état ?

— Vous voulez sans doute me faire entendre par-là que je ne suis qu'une concubine.

— Non, madame, aussi long-temps que je vous avoue comme femme aux yeux de l'univers, vous êtes l'Impératrice légitime, et si je cessais de vous considérer comme mon épouse, vous seriez encore impératrice, mais vous n'en conserveriez que le rang et vous en perdriez les honneurs. Si vous pouviez entendre ma pensée, je vous dirais qu'appelé par les destins à changer la face de l'univers, à avoir à ma disposition toutes les couronnes de la terre, c'est à moi à recommencer toutes les dynasties qui doivent dans ce grand changement régner sur les humains.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

(*Voyez*, pour la suite, le N°. XXXII.)

Fin de la Table.

LE MONITEUR SECRET.

LE

MONITEUR SECRET,

OU

Tableau de la Cour de Napoléon, de son caractère, et de celui de ses Agens.

T. II.

A LONDRES,

DE L'IMPRIMERIE DE SCHULZE ET DEAN;

A PARIS,

CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

1814.

LE

MONITEUR

SECRET,

OU

Tableau de la Cour de Napoléon, de son caractère, et de celui de ses Agens.

T. II.

A LONDRES,
DE L'IMPRIMERIE DE SCHULZE ET DEAN;

A PARIS,
CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

1814.

LE
MONITEUR
SECRET.

N°. XXXII.

Buonaparté aux portes d'Amsterdam, ou le Triomphateur furieux.

Buonaparté entre à cinq heures du matin dans la banlieue de la ville d'Amsterdam, et s'arrête dans une maison où tout était prêt pour le recevoir. C'est là qu'il attend les rapports de ses agens, et qu'il s'apprête à régler le cérémonial de son entrée. L'impératrice se retire dans un appartement séparé pour y prendre quelque repos; les ministres vont attendre les ordres de leur maître dans les diverses chambres qui leur sont destinées; les fourriers du palais disposent les gardes à toutes les avenues. Duroc reste dans l'antichambre avec les généraux et les aides-de-camp; et Buonaparté, après que tout a été ainsi disposé avec ordre et rapidité, s'élance au milieu de la haie formée par les militaires, vers le salon qui lui est destiné, et y entre seul. A peine y est-il, qu'il sonne avec bruit. L'inspecteur de service entre et



lui remet son rapport. Il le prend vivement, et le parcourt avec avidité, en le lisant tout haut :

Rapport du baron de. . . ., commandant de la Légion-d'Honneur, inspecteur des plaisirs de S. M. Impériale, en service extraordinaire à la suite de la cour, dans la ci-devant Hollande.

« J'ose espérer que S. M. a été satisfaite de ce que le zèle ardent qui me transporte pour lui procurer quelques instans de bonheur, m'a inspiré, particulièrement à Utrecht. M'attendant que S. M. arriverait un jour plutôt, j'avais fait enlever, le 6 octobre, vers deux heures de l'après-midi, la femme que je n'ai eu le bonheur de présenter que le 7 à V. M. I. Je sais que V. M. I. a perdu dans ce retard ce qu'il y a de plus piquant pour elle dans ces sortes de passades, savoir, l'embarras, le trouble, la crainte, les refus, les résistances d'une femme enlevée brusquement, et livrée, sans avoir le temps de se reconnaître, à des transports qu'elle ne partage pas. Mais celle que j'ai été assez heureux pour procurer à V. M. à Utrecht, a tellement pleuré, gémi, supplié pendant tout le temps qu'elle a été sous la garde de mes agens, que j'ose espérer que, quand V. M. l'a vue, elle l'a trouvée bien voisine de l'état où elle aime à trouver ces victimes passagères de ses désirs suprêmes. » — « Monsieur l'inspecteur, dit Napoléon, pas de phrases, je n'aime pas les phrases, eh ! s. . . d. . . croyez-vous faire un rapport à l'Institut ? Votre femme d'Utrecht a commencé par faire la bégueule et elle a fini par s'attendrir. Cependant j'en ai été assez content, c'est la plus belle que j'aie rencontrée dans la route ; et si elle m'eût résisté davantage, je l'aurais mise à ma suite. Voyons, qu'avez-vous trouvé à Amsterdam ? » Buonaparte continue la lecture du rapport. « N'ayant été que vingt-

quatre heures à Amsterdam, je n'ai pu encore que recueillir les rapports de mes agens, qui promettent à V. M. des plaisirs dignes d'elle; mais, comme il faut que je reconnaisse par moi-même les objets indiqués à mon inspection, je supplierai V. M. I. de se contenter pour ce soir de quelque dame de sa suite, à moins qu'elle ne m'ordonne d'enlever ou la femme du directeur des douanes, qui est une brune très-piquante, mais qui a passé l'âge qui convient à V. M., ou celle du directeur de la police, fort jolie personne, mais qui n'a pas cette réputation de vertu que V. M. exige dans toute femme qu'elle honore de ses violences. » Buonaparte sourit et renvoie l'inspecteur de ses plaisirs, en lui disant de se tenir à portée d'exécuter ses ordres, avec quelques vélites choisis.

L'Architrésorier de l'Empire succède à l'Inspecteur des plaisirs de S. M. « Eh bien, lui dit Napoléon, les discours, les corps constitués, tout est-il prêt? — Sire, les discours sont prêts; mais je suis obligé de dire que je n'ai pas encore pu déterminer les chefs des autorités civiles à les prononcer en français; ils prétendent haranguer V. M. en hollandais, et ils se fondent sur ce que vous permettez aux autorités du royaume d'Italie de lui adresser la parole en italien. — Comment donc, ces ganaches ont-elles perdu la tête? Eh! Je leur ferai retrouver la parole en français, je vous jure. Mais de quels hommes m'avez-vous donc rempli mes administrations et mes tribunaux? savez-vous que cette prétention de me haranguer dans leur langue est une véritable rebellion contre mon autorité? Qu'on me donne les noms de ces canailles, je les fais enlever sur-le-champ. — Sire, cet éclat nuira à l'accueil qu'on prépare à V. M.; et puisque c'est sa volonté, je vais préparer les chefs des corps civils à ce qu'elle

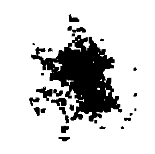
exige d'eux. — Eh! je me..... bien de l'accueil de ces boutiquiers, qui, je n'en doute pas, sont tous vendus aux Anglais! n'ai-je pas mes journaux pour annoncer à l'Europe ce que je veux qu'elle en connaisse? Et quand même toute cette population serait aussi muette que l'étaient mes marins quand j'ai quitté Boulogne, ou aussi mécontente que les ouvriers des faubourgs de Paris, quand j'ai suspendu mes travaux de construction, je ferai croire au continent que j'ai été accueilli par elle avec enthousiasme, avec délire. Qui me démentira? Les journalistes anglais? Mais leurs infâmes écrits ne circulent plus; on n'en connaît en France, et bientôt on n'en connaîtra en Europe que ce qu'il me plaira d'en communiquer par mes journaux. Quant aux bruits accrédités par la malignité, aux communications clandestines, aux remarques fâcheuses, je me charge avec ma police d'en rechercher et punir les auteurs. Duc de Plaisance, examinons les discours; et quant à la langue dans laquelle ils seront prononcés, je me charge d'indiquer à ce sujet ma volonté, en donnant un soufflet au premier gredin qui me haranguera en hollandais. » L'Architrésorier communique d'abord à Buonaparté le discours qui doit être prononcé par le Maire. Celui-ci le parcourt d'un coup-d'œil et dit: « Il n'y a rien de neuf là-dedans, rien de senti; ce sont des lieux communs, du remplissage; d'ailleurs on m'y parle des besoins, des vœux des habitans d'Amsterdam: leurs besoins, je ne veux pas les connaître; leurs vœux, je ne veux pas les entendre. Je viens visiter mes arsenaux, mes ports, voilà ce qui m'intéresse; quant aux individus, ce sont des abstractions dont je ne m'occupe que quand elles entrent dans mes calculs. Ecrivez, Plaisance, je vais vous donner ma pensée. Je suppose que le maire de la ville



m'en présentera les clefs. — Oui, Sire, cela est de droit. — Eh bien ! faites leur dire que ces clefs sont le gage du dévouement sans bornes des habitans ; parlez d'enthousiasme, de fidélité, de respect et d'amour; qu'ils m'appellent le plus grand des souverains, et cela suffira. Quant au Président du tribunal, il doit vanter la sagesse de mes décrets et dire que je suis le seul de tous les souverains dont l'administration soit éclairée et les lois sages et uniformes. Qu'il parle de mon Roi de Rome, on ne peut pas trop en parler ; qu'il parle de sa naissance comme d'un bienfait pour l'univers, et surtout qu'il finisse son homélie en recommandant les personnes et les familles des Hollandais à mes bontés paternelles. Mes bontés paternelles ; oui, c'est cela, la chute est bouffonne. Ces pauvres Hollandais, après toutes leurs plaintes, leurs reproches, leurs refus, je les amène à me remercier de les avoir associés au bonheur que mes lois procurent à tant de peuples divers. Vous voyez, Plaisance, qu'avec beaucoup de rigueur, une certaine dose de violence et surtout une insensibilité profonde pour les maux que l'on cause et les plaintes qu'on excite, on amène les humains à bénir, au moins en apparence, la main qui les frappe. Passons maintenant au tribunal de commerce, et faisons avouer à Messieurs les boutiquiers, que mon vaste génie ne saurait s'arrêter aux calculs étroits de quelques individus, et qu'ils seraient aussi incompatibles avec ma gloire qu'avec les véritables intérêts de mon empire. Ainsi d'un seul mot voilà mes prohibitions approuvées, consacrées et préconisées ; et tous ces mécontentemens fomentés par mes ennemis, exagérés par les journaux anglais, dégénèrent en une résignation qui ne se borne pas au silence, mais qui emprunte le langage de la louange en faveur des mesures qui



blessent les intérêts individuels. Duc de Plaisance, chaque jour je m'applaudis davantage de cette politique qui appelle le mécontentement lui-même au secours de mes conceptions, et qui le porte non-seulement à restreindre son langage, mais même à y donner la teinte de l'admiration et de l'enthousiasme. Plaisance, portez ce fatras à ces badauds, et qu'ils le débitent en français. » L'architrésorier se retire en faisant une salutation profonde. Buonaparté sonne une troisième fois, ses valets entrent: l'un lui remet son peigne avec lequel il applatit ses cheveux en les ramenant sur son front; l'autre lui tend son habit, mais reçoit un soufflet, parce que le bras de Sa Majesté n'est pas entré sur-le-champ dans la manche; enfin un dernier reçoit un coup de pied, parce qu'en offrant à S. M. la canne qu'elle porte habituellement, il n'en a pas tenu le cordon assez à la hauteur de la main de Sa Majesté pour qu'elle le saisît sur-le-champ. L'Impératrice est toute parée depuis cinq minutes dans la voiture qui attend l'Empereur, et celui-ci fait son entrée triomphale à Amsterdam, furieux, déconcerté de voir le silence qui l'accueille partout, et faisant des grimaces horribles aux bons Hollandais, parce qu'il voit dans leurs yeux la haine qu'ils ont pour lui. Cependant ses regards se portaient de temps en temps vers les fenêtres des maisons les plus apparentes; et lorsqu'il y remarquait quelque femme jolie, il tirait son portefeuille et écrivait au crayon le numéro de la maison et le nom de la rue où ces objets aimables s'étaient présentés à sa vue. On voyait du dépit dans les mouvemens de l'Impératrice, à qui le but de ces notes n'échappait pas.



N°. XXXIII.

Lettre de Fouché à Napoléon.

Aix, ce 18 Octobre 1811.

Sire,

Je me rendais le 12 de ce mois à Lambesc, lorsque, dans une forêt qui n'est pas éloignée de cette ville, quatre brigands se sont élancés à la tête des chevaux de ma voiture, ont tué le postillon, et ont ensuite tiré à bout portant, sur moi et mon secrétaire. Ce dernier est mort frappé à la tête, et moi j'ai reçu une balle dans la gorge, qui ne m'a pas assez ôté la connaissance pour que je ne visse pas une escouade de gendarmes sortir tout-à-coup d'une espèce d'embuscade, et, au lieu d'arrêter les misérables, les tuer sur la place. Tel est, Sire, l'accident qui vient de m'arriver. Je ne demanderai pas à votre ministre de la police comment les routes de la Provence, toujours si sûres pour les voyageurs, ne sont devenues dangereuses que pour moi, ni comment une escouade de gendarmes se trouve placée assez à propos à l'endroit où s'est commis cet attentat, pour paraître au moment même où l'on pouvait le croire consommé, et pour en exterminer les auteurs qui, selon toutes les lois, devaient être arrêtés et traduits devant les tribunaux? Non, Sire, ce n'est pas à cet aveugle Séïde que vous avez rendu le gardien de votre personne et de la sûreté publique, que je m'adresserai pour avoir cette explication : je sais que je n'obtiendrais de lui qu'une réponse évasive ou dic-



tée par vous, et que j'en serais réduit à attendre dans l'inaction une tentative mieux combinée contre moi. Sire, mes périls sont trop menaçans pour que je croie qu'il soit possible de les conjurer par la prudence; et pour vous ôter au moins, dans la satisfaction que vous pourrez goûter en vous délivrant d'un homme que vous craignez, le plaisir de l'avoir trompé sur vos projets, je vous dirai que c'est vous, oui, vous, que j'accuse de l'assassinat qu'on a tenté contre moi. Je sais que je n'ajoute rien à votre colère ni à votre haine, en vous disant que j'en pénètre les intentions et que j'en prévois les tentatives. Il importe peu à un tyran qu'on le devine quand on n'a pas le pouvoir de le démasquer, ni qu'on l'accuse quand on manque des moyens de le convaincre. Mais j'accompagnerai cette inculpation de faits, de réminiscences et de présages qui, j'en suis sûr, éveilleront dans votre cœur sinon des remords, au moins des terreurs qui me vengeront d'avance de vos attentats. Depuis qu'en me renvoyant du ministère, vous m'avez donné le vain titre de gouverneur de Rome, toute la France a annoncé que bientôt je serais frappé par vous, soit que vos agens n'eussent pas assez de discrétion pour cacher les instructions qu'ils avaient reçues, soit que, connaissant combien vous êtes féroce et vindicatif, la France et l'Europe aient prévu ce qu'un homme qui n'a envers vous que le tort d'avoir contribué à votre élévation et à votre sûreté, avait à redouter de ce cœur qui pardonne encore moins les services que l'injure. Vous ressemblez, Sire, à tous les tyrans qui, lorsqu'ils se croient affermis, éloignent les témoins de leur première obscurité, sacrifient les instrumens de leur élévation, et confient le soin des affaires aux individus qui les flattent, et la garde de leurs personnes à ceux qui montrent pour eux un dévoûment absolu et une obéissance aveugle.



Cette époque est ordinairement celle de leur décadence, et il arrive souvent qu'ils tombent sous les coups de ceux mêmes qu'ils croyaient devoir le moins soupçonner, parce qu'il n'y a rien de plus équivoque qu'un sentiment qui n'est pas raisonné, ni de plus incertain qu'un attachement qui est plus dans l'imagination que dans le cœur.

Les souverains qui commencent, les trônes qui s'élèvent, ont besoin d'un autre appui que de celui qu'ils peuvent recevoir de quelques flatteurs déhontés, ou de quelques soldats dont tout le mérite est dans leur brutalité et leur ignorance. Ce pouvoir que vous partagez avec eux, cet édifice dont, avec eux, vous cherchez à agrandir les bases ou à soutenir les parties incohérentes, n'ont pas été élevés par vos propres efforts, ni par leur assistance; nos conseils vous ont éclairé, notre expérience vous a servi, et bien souvent nous avons sacrifié notre propre popularité pour déguiser les effets de votre pétulance et de votre ignorance des hommes et des choses. Il ne faut pas vous le dissimuler, Sire, vous avez été conduit au point d'élévation où vous êtes, par les hommes qui, après avoir eu une grande influence dans la révolution, ont échappé à ses catastrophes par leur habileté, leur courage ou leur adresse. Ces hommes se sont réunis, quoique d'opinions différentes; ils se sont entendus, quoiqu'ayant servi dans des partis opposés; et voyant que l'autorité tombée dans le mépris allait devenir la proie des jacobins, et tôt ou tard l'héritage des ennemis de la révolution, ils ont résolu de la déposer dans les mains d'un seul pour lui donner de l'intensité, et de la confier à un soldat couvert de gloire pour lui rendre de l'éclat. Telle fut la coalition qui commença votre puissance, tels sont les intérêts divers qui se concertèrent pour produire votre élévation. Nous ne crûmes pas devoir

vous demander de garanties, parce que nous les vîmes dans votre propre intérêt, et nous ne vous refusâmes rien de ce qui pouvait rendre votre autorité imposante et vigoureuse, parce qu'elle devait en même temps écraser les factions de l'intérieur et inspirer à nos ennemis extérieurs une crainte salutaire. Nous avons d'abord été peu alarmés de vos premiers écarts que nous attribuâmes à votre inexpérience et à cette effervescence qu'excitent toujours dans un cœur naturellement ardent une élévation inattendue, une fortune extraordinaire. Nous travaillâmes pour vous, tandis que vous conspiriez contre notre propre ouvrage; et si nous n'avions pas eu autant de prudence que vous montriez d'emportement, nous eussions péri et succombé avec vous et par vos propres écarts. De ces deux actions contraires est résulté un monstre politique, savoir : une administration vigoureuse et éclairée, établie par nous, et un despotisme fougueux et sans frein, établi par vous. La sagesse de l'une vous soutenait quand vous augmentiez la violence de l'autre; et quand vous avez vu votre empire sagement organisé, vous avez cru qu'il suffisait, pour continuer notre ouvrage et perfectionner vos projets, que votre puissance fût sans bornes et sans contrepoids. Étrange présomption d'un soldat accoutumé à commander avec le sabre, à tout voir céder au pouvoir de ses armes, à tout voir fléchir sous l'action de sa volonté! Je le sens bien, Sire, ce n'était pas un soldat qu'il nous fallait choisir; mais les circonstances étaient telles, que nous ne pouvions choisir qu'un soldat.

Lorsque nous vous prêtions notre appui pour courber l'esprit indocile du peuple français, nous ne voulions qu'effacer du caractère national les taches que la tourmente révolutionnaire y avait imprimées; mais nous ne voulions ni l'abrutir ni le dé-

grader pour le façonner à l'esclavage. Ce projet impie n'a pu être conçu que par un homme qui n'est pas né Français, que l'ambition la plus effrénée aveugle, et qui ne connaît pas la nation qu'il opprime. Faire succéder aux horreurs de l'anarchie, aux excès des factions, le plus sombre et le plus cruel de tous les despotismes, c'est déchirer des blessures encore ouvertes, c'est déchirer avec la furie du tigre des membres déjà lacérés, c'est ajouter le désespoir à la douleur et ne prolonger la vie que pour prolonger la souffrance. Sire, vos périls ne sont pas dans ces conspirations imaginaires, créées par vos terreurs ou par le besoin que vous avez de punir. Si quelquefois j'ai donné quelque réalité à leurs formes fantastiques, c'est que, cédant trop peut-être à une politique machiavélique, je croyais qu'il était utile, pour précipiter la destruction des partis, de les jeter dans des mesures imprudentes ou de leur supposer des complots dangereux; mais ces moyens que les circonstances seules peuvent justifier, doivent être rejetés avec horreur, dès que ces partis n'ont plus l'intention ni la possibilité de nuire. Ce que nous avons employé par nécessité, vous l'avez continué par goût, et vous n'avez conservé de vos relations avec nous, des leçons que vous avez reçues de nous, que ces moyens cruels, cette politique perfide, créés par la révolution, et que nous avons cru devoir employer pour la terminer. Combien il est dangereux d'initier certains esprits à ces secrets dangereux auxquels les hommes qui gouvernent les états sont obligés de recourir dans des cas rares pour conjurer les périls d'un peuple ou faire cesser ses agitations! Et combien ces poisons qui, administrés sagement, endorment ou calment les factions, deviennent funestes lorsque l'instinct de la vengeance et de la destruction s'en em-

pare pour les répandre sans précaution et sans choix! Et cependant, malgré ce pouvoir absolu dont vous disposez, malgré ces hommes aveuglément dévoués qui vous servent et vous gardent, malgré cette terreur et ce silence qui donnent à votre empire l'aspect d'un vaste tombeau, vous êtes loin d'être tranquille et de vous croire en sûreté, et j'ose avancer que vous éprouvez autant de peur que vous en inspirez. Ce ne sont pas les souverains vos ennemis ou vos rivaux que vous redoutez maintenant, ce ne sont pas même des masses poussées à l'insurrection par le désespoir; mais vous tremblez devant des individus. Un homme, un seul homme, initié aux secrets de votre politique et au mécanisme de votre police, qui connaît dans toute leur étendue la faiblesse et les puérilités de votre caractère, qui d'un seul mot que n'aura pu réprimer ou intercepter votre surveillance ombrageuse, peut faire rougir vos sujets de leur obéissance et les souverains de leurs liaisons avec vous; oui, Sire, ce seul homme vous inspire plus d'effroi que ne le feraient toutes les phalanges de l'Europe coalisée contre vous. Vous avez la force, vous ne craignez ni l'attaque, ni la résistance; mais tout votre despotisme ne peut empêcher que tôt ou tard la vérité ne vous tue. C'est cet agent actif et terrible que vous ne comprimez un instant que pour le faire éclater ensuite avec plus de furie. Ce pouvoir est aussi prépondérant dans le monde moral que l'électricité dans le monde physique; infini dans ses modifications, il combine les effets les plus opposés, agglomère les particules les plus volatiles, ou disperse les masses les plus considérables; également actif dans le silence ou dans la tempête, il gronde, il éclate au milieu d'un ciel sans nuage comme au sein des nuages accumulés; enfin, tantôt contracté, il forme comme

une ame individuelle; et tantôt dilaté, il agite des nations entières. Vous connaissez, Sire, la vigueur et le développement que je puis donner à cet ennemi des tyrans, et c'est pour cela que mon existence trouble sans cesse votre repos; vous vous souvenez combien de fois j'ai sauvé la vôtre, combien de fois je vous ai rendu la sécurité, et plus que cela, combien de fois je vous ai conservé votre dignité, en vous aidant à dissimuler vos terreurs.

Souvenez-vous, Sire, que dès la prétendue conspiration de Cerachi, Arena, etc., vous fûtes tellement effrayé de ce qu'on pouvait méditer encore contre votre personne, que vous voulûtes transférer le siége du gouvernement à Lyon, et que je prévins cette démarche dictée par la peur et l'imprévoyance, en vous prouvant que quitter Paris c'était abdiquer le pouvoir suprême. Vous ne fûtes rassuré cependant que quand je vous eus promis que ceux dont les conciliabules plutôt que les complots avaient excité en vous une terreur si grande, seraient immolés : ils périrent, et j'aurais à me reprocher leur mort, si ce sacrifice n'eût été nécessaire pour intimider le parti jacobin qui se croyait fort parce qu'on le ménageait, et qui serait devenu formidable parce qu'il se croyait redouté. Et encore vouliez-vous, à l'instar de l'ancien comité de salut public, envelopper dans cette conspiration tous les Corses ennemis de vous et de votre famille, qui se trouvaient à Paris. J'attribuai alors uniquement à la frayeur ce vœu frénétique; mais votre conduite n'a que trop prouvé, depuis, qu'il appartenait à cet instinct cruel qui n'a jamais refusé un crime quand il a été conseillé par la vengeance ou par le soupçon. Si vous l'aviez suivi alors, vous étiez renversé, parce que les Jacobins entraînés par leur désespoir auraient bientôt brisé cette frêle fabrique politique

que nous ne pouvions préserver alors qu'en mettant autant de précaution dans l'exercice de la modération que dans celui de la sévérité. Mais ce que je fis pour vous maintenir, je le fis aussi pour me sauver moi et mes amis; et tel est en grande partie le genre d'attachement que vous avez su nous inspirer pour votre personne et pour vos institutions, que c'est là crainte de périr avec vous qui nous a presque toujours engagés à vous tirer des périls où vous engageait votre imprudence.

Souvenez-vous qu'au trois nivose, emporté par vos terreurs et par votre fougue, vous alliez faire des Jacobins une hécatombe qui vous mettait entièrement à la merci des royalistes, lorsque je vous fis sentir la nécessité des contrepoids et du système des réactions si utiles pour contenir les partis les uns par les autres; et je vous démontrai que jusqu'au moment où la fusion de tous les intérêts et de toutes les opinions serait produite par la vigueur et la stabilité du gouvernement, vous vous exposiez à devenir la proie d'un des partis qui avaient agité la France, si vous ranimiez l'un pour écraser l'autre. Après beaucoup d'hésitation, vous vous déterminâtes enfin à frapper également les Royalistes et les Jacobins, et vous marchâtes ensuite tranquillement et sans obstacle vers le pouvoir suprême. Vous crûtes alors que vous étiez assez affermi pour ne plus être menacé, et parce que vous me faisiez espionner, vous pensâtes que vous pouviez seul diriger votre police. Je fis arrêter quelques-uns de vos stupides agens, connaissant bien qu'ils étaient employés par vous; j'espérais vous prouver que plusieurs fois ils avaient fait perdre la trace à mes limiers en se jetant inopinément sur leur route, et que vous désorganiseriez la police de l'empire sans perfectionner votre espionnage particulier; mais je ne reçus d'autre

réponse à des observations dont la sagesse était évidente, que des cris, des trépignemens et des menaces, et je dus quitter le ministère de la police que vous réunîtes à celui du grand juge. Une obscurité paisible était alors le seul bien que j'ambitionnais, et comme vous n'étiez pas encore assez atrabilaire pour soupçonner un homme qui avait sans cesse veillé à votre sûreté, j'espérais que vous ne troubleriez pas mon repos, et je ne redoutais pour moi d'autres dangers que ceux qui me seraient communs avec les hommes qui, après avoir concouru à votre élévation, se trouveraient à la merci de vos ennemis, si jamais échappant entièrement à leur expérience et à leurs conseils, vous provoquiez le courroux de la France sans avoir les moyens de le réprimer. Six mois s'écoulèrent, pendant lesquels tout parut sans orage, et vous vous crûtes sans périls. Tout-à-coup vous apprenez qu'une conspiration se tramait contre vous. Les noms des hommes qu'on accusait d'y prendre part étaient bien faits pour vous causer de l'effroi. Vous me fîtes appeler; je vous trouvai dans un état d'agitation qui, cette fois-ci, était bien justifié par l'imprévoyance de vos agens et par les apparences extérieures d'une conjuration qui, excepté les Jacobins, semblait avoir réuni tous les autres partis pour opérer votre chute. Vous sentîtes alors toute l'étendue de la faute que vous aviez commise en ne vous reposant que sur votre vigilance pour la sûreté de votre personne, et en confiant celle de l'état à un homme étranger au mécanisme compliqué de la police. Vous m'offrîtes alors toutes les attributions que vous m'aviez enlevées, et vous me conjurâtes, au nom de votre sûreté et du salut commun, de reprendre des fonctions, qui, selon vous, n'avaient jamais été bien remplies que par moi. J'acceptai, mais ne voulant

pas prendre sur moi l'odieux des exécutions qui allaient avoir lieu, je livrai au tigre Réal des victimes qu'en vérité je n'osais frapper, soit par les souvenirs qui se rattachaient à elles, soit par l'intérêt qu'inspirait leur dévouement. Pichegru fut assassiné par vos sbires, Georges fut condamné par vos juges bourreaux; mais là s'arrêta votre influence sur vos féroces agens, ils se trouvèrent sans force et sans courage quand vous leur ordonnâtes de frapper la tête dévouée de Moreau. Vous vîtes alors ce que vous connaîtrez bientôt avec plus d'évidence, que quelle que soit la scéléralesse des agens que le despotisme employe, il est des crimes qui les effrayent, des attentats qui les révoltent, et que craignant alors la furie ou la vengeance du tyran qu'ils ne veulent plus servir, ils voient un moindre forfait à le percer d'un poignard qu'à exécuter ses ordres sanguinaires. Vous vous fîtes couronner Empereur. Quel spectacle pour des Français! Un étranger élève son trône sur le cadavre d'un de leurs meilleurs généraux, sur ceux des plus fidèles et des plus héroïques défenseurs de leurs anciens maîtres; il est couronné au milieu du deuil public produit par leur mort; il règne, tandis que ce Moreau à qui il n'a manqué que des opinions plus décidées et une ambition plus active pour jouer en France le premier rôle, quitte sa patrie et va chercher au-delà des mers un repos que la jalousie de son lâche rival lui refuse. Ces contrastes ne m'échappèrent pas alors, ils affligèrent même mon cœur dans lequel s'était fait une révolution soudaine: le tableau des forfaits déjà commis pour votre élévation, et la perspective de ceux qu'il faudrait encore accorder à votre défiance et à votre férocité, le saisirent d'une impression tout-à-fait nouvelle et extraordinaire pour moi. Depuis ce temps, quoique

je vous aie conseillé la justice et la modération, vous avez écrasé la France sous votre despotisme toujours croissant, et tourmenté l'Europe de vos attentats successifs. Au moment où vous vous croyiez sans ennemis, où, semblable au génie du mal, vous contempliez d'une immense élévation tous ces peuples divers, tous ces souverains assujettis ou trompés par vous, un grand incendie provoqué par votre pétulante politique et votre odieuse fourberie s'allume subitement dans un pays où vous croyiez qu'il n'y avait plus une étincelle d'honneur et de patriotisme. Je vous représentai les périls de votre entreprise contre l'Espagne, le mécontentement public qu'elle excitait, les pertes immenses que dès le principe elle vous avait causées, les désastres dont elle menaçait et la France et vous..... Vous m'ordonnâtes de faire arrêter les mécontens de la capitale. « Sire, vous répondis-je, je vais faire fermer les barrières de Paris, car c'est tout Paris qui blâme hautement cette guerre impie et meurtrière. » Vous me lançâtes un regard dans lequel je lus ma disgrâce et votre haine. Savary, celui qui trompa si lâchement la famille d'Espagne, devait naturellement succéder à celui qui avait désapprouvé cette odieuse intrigue et qui en avait prédit les funestes suites; il est maintenant le ministre de vos vengeances plutôt que le gardien de votre sûreté, il ne refusera aucune mission quelqu'infâme qu'elle soit, il ne répugnera à aucun forfait quelqu'épouvantable qu'il paraisse; et il ne manque plus, pour compléter le triumvirat le plus affreux qui ait jamais pesé sur un empire, que d'appeler Caulaincourt pour le mettre à la tête de votre police. J'ai fini, Sire, j'attends vos bourreaux.

N°. XXXIV.

Les Soirées de la Malmaison.

Malmaison n'est plus ce séjour triste et silencieux où végétait dans l'obscurité et la disgrâce l'Impératrice répudiée. Un regard de bienveillance lancé sur lui du haut du plus grand trône de l'univers, a été comme un rayon fécondant qui a ramené la vie, le mouvement, la gaîté, où régnaient auparavant les regrets amers, les noirs chagrins et des douleurs qu'on croyait inconsolables.

Avant son départ pour sa tournée maritime, Napoléon appela près de lui B....... Celui-ci, peu accoutumé à de tels messages, rêve déjà que la faveur va lui sourire de nouveau, qu'elle va lui rendre son influence, ses honneurs, ses richesses, peut-être même que Napoléon veut, pendant son absence, lui confier le soin de l'empire. Les nuages qui, depuis plus d'une année, obscurcissent le front de ce courtisan, s'évanouissent, et il arrive aux Tuileries avec un empressement qui étonne ceux qui auparavant avaient remarqué sa démarche lente et son air consterné, lorsqu'il venait faire sa cour à un maître dédaigneux et courroucé. On l'introduit sur-le-champ; il trouve Napoléon assis dans son cabinet; mais il a vu subitement dans le regard de son maître, dans son affreux sourire, que celui-ci lui prépare une nouvelle humiliation. « B......., lui dit-il, j'ai un message de bienveillance pour l'Impératrice Joséphine, et c'est vous que je prétends en charger. Elle ne vous aime pas, sa mauvaise humeur s'épuisera sur vous;

et elle n'en sera que mieux disposée à écouter ce que vous aurez à lui dire de ma part. » — « Sire, Votre Majesté.... » — « Pas de Sire, pas de Majesté, je veux être obéi. Auriez-vous de la répugnance à obéir? Eh! s....d... à quoi êtes-vous bon depuis que vous ne me servez plus à tromper les ganaches de l'Europe, si ce n'est à porter des messages à de vieilles femmes? Mais celle-là n'est pas vieille, car la bonté ne vieillit jamais. » — « Ah! Sire! quel mot heureux, sentimental! » — « Eh bien, n'allez-vous pas me flatter? Ce mot n'est pas de moi, il a été dit avant moi; je vous défends de me l'attribuer, de dire même qu'il m'a échappé, on croirait que je suis bon; je ne le suis pas, je ne veux pas l'être. Vous direz à Joséphine que je vais visiter mes flottes et les pays nouvellement annexés à mon empire, et qu'à mon retour, quittant le masque de la politique et de l'intérêt, je lui donnerai une marque publique d'estime et d'amitié en allant la visiter. Après que vous lui aurez porté mon message, vous aurez soin de répandre cette nouvelle, et d'insinuer qu'on fera plaisir à l'Empereur en allant en foule visiter l'Impératrice-Reine couronnée. » B........., faisant une profonde révérence, s'apprêtait à se retirer, lorsque Napoléon le rappelant, lui dit : « J'ai chargé Duroc de vous donner une de mes gravures; j'avais oublié de vous en envoyer une; vous êtes dignitaire de l'empire, vous avez le droit d'en avoir une. » — « Sire, répond B........., j'oublie mon droit, si je la tiens de votre faveur. » Buonaparté semble retenir avec peine un éclat de rire, et renvoie d'un signe de tête le malin flatteur.

Le même jour, B........ se rendit dans la soirée à la Malmaison. En traversant ces avenues jadis si fréquentées, en entrant dans ce vestibule où il avait vu autrefois se presser en foule les ministres, les géné-

raux, les sénateurs, etc., etc., il ne put s'empêcher de s'écrier : « Hélas ! que reste-t-il de la grandeur déchue ? rien, si ce n'est la douleur, la solitude et le silence. » Il demande le chambellan de service; celui-ci arrive, et montre le plus grand étonnement en voyant le ministre disgracié. « Je me présente ici de la part de l'Empereur avec un message verbal pour l'Impératrice-Reine couronnée. » Presqu'aussitôt les portes du salon lui furent ouvertes, et il trouva Joséphine faisant un whist avec son aumônier, sa dame d'honneur et son premier écuyer. Elle fit un signe à B........ pour l'engager à s'asseoir, et, sans lui adresser la parole, continua sa partie. Le fils aîné d'Hortense, qui se roulait sur le parquet, vint à lui, et lui dit : « Comment t'appelles-tu ? » — « Mon petit, on m'appelle B.......... » — « Je ne connais pas ton nom. Connais-tu mon papa ? » — « Non, mon ami. » — « Eh bien ! je n'en sais pas plus que toi. Ecoute ma chanson. » Et le lutin se mit à chanter à tue-tête : « Papa n'aime pas maman ; maman n'aime pas papa ; et moi je n'aime ni papa, ni maman. » Joséphine rougit, et lui dit d'un ton fâché : « Napoléon-Louis, qui vous a appris cette horreur ? » — « Eh ! grand'maman, c'est la chanson des écuries, personne ne me l'a apprise, tout le monde la chante. » — « Qu'on aille chercher Mademoiselle Elise. » Celle-ci paraît. « Comment, Mademoiselle, vous souffrez que cet enfant aille dans les écuries pour y apprendre des horreurs ! » — « Madame, je ne souffre rien, je n'ai le pouvoir de rien empêcher ; ce petit bonhomme est un démon. » Ici le petit bonhomme l'interrompt et dit : « En ce cas, je ressemble à mon oncle, tout le monde prétend qu'il en est un. » — « Vous l'entendez, Madame, il dit des choses dont on ne croirait pas un enfant de cinq ans capable. Je n'ai jamais vu d'enfant plus précoce pour

le mal. Je ne sais qui lui a donné ces idées sur son père et sa mère : l'autre jour il vint à moi sérieusement et me dit : « Ma bonne, tu es une menteuse. » — « Pourquoi, mon ami ? » — « Tu ne cesses de me dire que si j'étais bon je serais joli comme l'amour ; eh bien, tu connais le petit bonhomme que je bats, que j'égratigne tant ? je suis allé près de lui, et je lui ai donné, au lieu de coups, de l'argent et des macarons, et quand il les a eus, je lui ai dit : ne me trouves-tu pas joli maintenant ? — Non, m'a-t-il répondu, tu es jaune et laid, et tes yeux me font peur ; tout le monde dit que c'est comme ceux de ton oncle. Tu vois, ma bonne que je n'ai rien à gagner à être bon, ainsi je veux être méchant tout comme mon oncle. » Joséphine rougit, renvoie l'enfant et la bonne ainsi que sa compagnie, et elle reste seule avec B.........

« Eh bien, Monsieur, » lui dit-elle, « qui vous amène ici ? Vous êtes trop courtisan pour venir visiter une femme répudiée ; vous avez un projet ? B......, soyez franc une fois dans votre vie. Venez-vous m'espionner pour rentrer en grâce ou pour exécuter un ordre ? Ce que vous avez vu est l'histoire de toutes mes soirées. » — « Madame, je ne sais point insulter au malheur ; j'ai vivement regretté... » — « Ah ! B....., B....., ce ton sentimental ne va pas à l'homme le plus adroit de l'ancien et du nouveau régime : je sais ce que je dois à vos bons offices ; vous ne pouvez plaindre un malheur en partie occasionné par vous. C'est vous ; oui, c'est vous qui, depuis dix ans, avez prêché le divorce à Napoléon, et qui avez exploré toutes les cours de l'Europe, depuis celle d'Hilbourghausen jusqu'à celle de Russie, pour enter les Buonaparté sur quelque famille souveraine. » — « Madame, l'intérêt de l'Etat, l'honneur du trône, la stabilité de la dynastie..... » —

« Ah ! mon Dieu, est-ce à moi, qui connais vos vues, votre ambition, votre égoïsme, que vous devez débiter tous ces grands mots? dites votre intérêt, votre orgueil, le désir d'isoler votre maître, de lui donner une femme qui ne pénètre pas vos projets, qui les serve par imbécillité, par ignorance, qui, se trouvant sans appui, en cherche un près de vous, et qui fasse avec vous un échange de services auxquels je n'ai pas voulu entendre, parce que j'aurais été jouée par vous sans utilité pour moi. » — « Madame, l'événement a prouvé... » — « Que vous ne connaissiez ni votre position, ni le caractère de Napoléon ; que, tandis que vous prépariez les moyens de le marier, il projettait votre disgrâce, et que lorsque vous cherchiez à décider quelque famille souveraine à s'allier à lui, il vous sacrifiait d'avance pour prouver à cette famille qu'il ne devait rien à ses conseillers, à ses entours ; qu'il ne les craignait pas, qu'il était indépendant, et sur-tout qu'il abhorrait les principes et les personnes révolutionnaires. Pouviez-vous croire qu'ayant déjà tant de résistances, de préventions, de répugnances à vaincre pour faire réussir cette alliance, il laisserait autour de lui ce cortége révolutionnaire auquel les souverains de l'Europe attribuaient les succès et l'emportement de sa politique? Non, il fallait que, pour se rendre moins hideux, moins redoutable aux yeux de ces familles dont il est depuis tant d'années le tourment et l'effroi, il fallait qu'il éloignât de lui tous les hommes dont le nom rappelle les fléaux qui ont désolé la France et l'Europe, sauf à les réintégrer ensuite dans ses conseils, s'il ne pouvait se passer de leurs services. Mais il s'en est passé. . . . » — « Il s'en est passé, dites-vous ; mais voyez comme tout va depuis qu'il ne nous a plus pour guides. » — « Tout va comme tout serait allé, fussiez-vous restés en

place. Vous aviez donné l'impulsion, Messieurs, elle vous eût entraînés malgré vous. C'est vous qui avez conseillé le despotisme au caractère le plus fougueux que la nature ait jamais formé; c'est vous qui avez offert la perspective de la conquête du monde à l'ambition la plus effrénée qui ait jamais agité le cœur d'un mortel; c'est vous qui avez déposé un pouvoir sans bornes dans une main de fer qui déchire tout ce qu'elle ne peut diriger, qui écrase tout ce qu'elle ne peut courber. Quand je cherchais à l'adoucir, vous l'irritiez; quand je voulais calmer ou dissiper ces rêves dont il puisait parmi vous les sanglantes illusions, vous le replongiez dans l'ivresse, vous lui rendiez son délire. Vous vouliez qu'il crût que les hommes qui lui avaient inspiré ces vastes projets lui étaient nécessaires pour les exécuter. Vous vouliez l'occuper de conquêtes pour organiser son empire à votre fantaisie, et l'éloigner sans cesse de la France, afin qu'il ne confiât qu'à vous le soin de la gouverner, et que, quand il reviendrait, se trouvant étranger aux affaires, il les abandonnât entièrement à vous. Sa violence a trompé vos calculs, et son activité a suffi à-la-fois aux guerres lointaines et aux affaires intérieures; il vous a traînés à sa suite, quand vous espériez le conduire; il vous a maltraités, fatigués, insultés, disgraciés; et vous, vous, B....., sur qui il a fait tomber tout l'odieux de sa politique, vous en êtes réduit, au milieu de l'isolement où il vous a jeté, au milieu d'une disgrâce qui a étonné la France et l'Europe, ou à mendier un de ses regards et à souffrir tous les tourmens de la crainte ou de la honte, si vous y avez lu tout le mépris qu'il a pour vous. » — « Moi, Madame, il me méprise! » — « Oh! profondément, je vous le jure. » — « Quelle ingratitude! » — « Ingratitude! Eh! bon Dieu, B......, vous qu-

bliez que dans les commentaires que vous lui avez donnés sur Machiavel, vous prouviez, avec une éloquence qui a tourné contre vous, que l'ingratitude était la première vertu des souverains, sur-tout de ceux qui commencent eux-mêmes leur dynastie. Il est vrai que vous vous supposiez alors trop bien établis pour penser que jamais cette maxime froide comme votre cœur, désolante comme votre politique, tournerait un jour contre vous. » — « Mais au moins, sa politique, son intérêt l'obligent de nous ménager. » — « Hélas ! Messieurs, vous l'avez tant flatté qu'il croit avoir tous les talens dont vous l'avez doué, et vous l'avez rendu si fort qu'il est loin de vous craindre. » — « Nous attendrons. » — « Non, vous n'attendrez pas, vous aimez trop à jouir, pour attendre dans le silence et dans une froide réserve que le caprice qui vous a disgraciés soit remplacé par un autre qui vous rende vos honneurs perdus. Il voit chaque jour votre consternation, vos désirs, vos craintes ; il en jouit, il s'en amuse, et sa témérité se fortifie de votre bassesse. » « Bassesse ! » — « Eh ! oui, B. . . . . . ; nous sommes ici sur l'autre rive de l'Achéron, nous pouvons tout dire sans déguisement. » — « Mais la politesse... » — « Il n'y a plus de politesse chez les malheureux ; ils se reprochent d'abord, et ensuite ils se pardonnent leurs torts mutuels. » — « Vous n'êtes pas malheureuse, vous, Madame ? » — « Pas autant qu'on le suppose ; j'ai du dépit et point de fiel ; des souvenirs, point de regrets. J'avoue que je n'ai pu me garantir de quelque tendresse pour Napoléon depuis qu'il m'a répudiée. C'est ainsi que nous sommes faites, sur-tout quand nous en sommes venues à cet excès de bonté que donne l'habitude de ne rien refuser ; nous aimons ceux qui nous outragent, et nous sentons que nous avons un cœur quand on le dé-

chire. » — « Auriez-vous encore quelque faible pour Napoléon ? » — « Et c'est vous qui le demandez, et c'est un ex-évêque qui fait une question de ce genre à une femme ! mais d'où venez-vous ? où avez-vous été? Mon pauvre B. . . . . ., votre disgrâce vous a tout ôté, tact, finesse, pénétration, connaissance du cœur humain. Eh ! oui, je l'aime ; je ne peux me dispenser de l'aimer ; je prévois ses malheurs ; je vois où l'entraîne son aveugle impétuosité ; et ne me trouvant plus enveloppée dans le tourbillon de gloire, de puissance, où il se meut, je mesure avec effroi la hauteur d'où il peut tomber. » — « Quelle bonté ! quelle délicatesse ! » — « Je vous dirai, B. . . . . ., que vous vous méprenez encore ici : il n'y a dans mes sentimens ni bonté, ni délicatesse. Depuis qu'il est moins heureux, je le vois plus rapproché de moi ; depuis que j'aperçois ses périls, mon dépit se change en pitié, et vous savez que la pitié.... » — « Est l'amour qui se déguise. » — « Savez-vous, B. . . . . ., que vous commencez à m'entendre. » — « Heureux, Madame, si vous daignez m'entendre. Je viens à vous de la part de l'Empereur, dont le cœur vous préfère, dont l'estime vous distingue, et qui veut vous le prouver en vous rendant sinon les droits, du moins une partie de l'éclat que vous avez perdu. » — « Et son cœur ! mais il ne m'a jamais aimée ; son cœur est dur comme la lave, sans avoir, comme elle, été en fusion. Que me veut-il ? Qu'a-t-il dit ? Que pense-t-il ? Le verrai-je ? L'entendrai-je ? Viendra-t-il visiter cette chaumière que j'embellis autrefois pour lui ? » — « Il viendra, Madame ; il vous expliquera lui-même sa pensée. En attendant, il veut que la cour vous visite, qu'elle connaisse qu'il vous a rendu sa faveur. » — Comment ! changée comme je le suis, il faut que je revoie cette foule brillante ! eh ! mon Dieu, je serai éclipsée : je ne

suis plus rien, je ne sais plus rien ; j'ai oublié le monde, l'étiquette : comme je vais paraître gauche! et mes yeux, comme ils sont éteints! en vérité, je suis à faire peur. » — « Madame, vos yeux ont en langueur ce qu'ils ont perdu en vivacité ; la retraite vous a rendu l'embonpoint ; vous êtes reposée, rafraîchie, et cette taille qui n'a rien perdu de sa souplesse, et ces mains d'une blancheur. . . » — « Flatteur ! il faut vous croire, malgré le miroir, et vous aimer malgré soi. »

Le lendemain, la cour fut instruite de ce message, et jusqu'à deux heures du matin les voitures se succédèrent sur la route de la Malmaison, et depuis ce temps Paris et la cour visitent Joséphine la répudiée....

N°. XXXV.

Les Soirées de la Malmaison. (Suite.)

Le 16 novembre, deux jours après ce message, Buonaparté envoya son grand maréchal du palais à Joséphine, pour la préparer à sa visite. Duroc avait à sa suite quatre des pages de la Cour dans leurs vêtemens de gala. Il trouva les appartemens de la Malmaison remplis de généraux, de conseillers d'état, qui, informés que leur maître devait venir visiter la femme dont eux-mêmes avaient approuvé la répudiation, s'étaient empressés de venir prouver, par leur présence, que s'ils étaient prêts à proscrire tout ce que rejetait la politique de Napoléon, ils l'étaient de même à honorer ceux auxquels il lui plaisait de rendre sa faveur. Duroc leur signifia cependant que l'Empereur désirait que sa visite ne fît pas beaucoup d'éclat, et qu'ils eussent à se retirer. Joséphine traita Duroc comme si elle eût encore été impératrice, elle le reçut sans se lever ni l'inviter à s'asseoir. « Ah! c'est vous, Duc, » lui dit-elle d'un ton léger. — « Madame, l'Empereur.... » — « Ah! je sais, il viendra me voir; il me l'avait déjà annoncé par une autre voie; votre message à vous est de pure étiquette. » Duroc cependant s'acquitte de sa commission et se retire avec toutes les apparences du respect. Napoléon vint dans la soirée, sans suite, et n'ayant pour l'accompagner que cinquante de ses gardes qui se placèrent aux

diverses avenues de la Malmaison. En le voyant entrer, Joséphine s'avance avec empressement; mais tout-à-coup elle s'arrête d'un air respectueux, timide, embarrassé, sachant bien que ces diverses nuances seront saisies par Napoléon et qu'il lui en saura gré. Celui-ci s'assied sur un sopha, reste silencieux pendant quelques instans, et regarde fixement Joséphine qui joue l'agitation, la surprise. Enfin lui adressant la parole d'une voix sépulcrale et d'un ton solennel, il lui dit : J'ai voulu vous revoir, pour vous montrer que la politique ne me fait pas oublier mes affections. Les intérêts de ma dynastie sont assurés, et maintenant je renonce à des précautions qui blessent autant mon pouvoir que mon repos.

Joséphine se lève respectueusement et dit: « Je croyais qu'en venant ici l'Empereur avait oublié sa dignité pour ne plus se souvenir que de la bienveillance qui l'y amène. »

— Joséphine veut-elle bien sincèrement que je redevienne maintenant ce qu'autrefois je fus pour elle ?

— Mais pas précisément; votre ton solennel m'a glacée, et j'avoue que j'étais loin de m'y attendre, d'après la manière dont vous m'avez fait annoncer votre visite.

— Savais-je comment elle serait reçue? Ne devais-je pas, avant de me livrer à un plaisir que j'ai regretté depuis que j'en suis privé, m'assurer qu'il serait partagé par vous?

— Et vous vouliez étudier froidement la situation de mon cœur pour juger si le vôtre devait éprouver quelque émotion! Ah! comme le pouvoir gâte les hommes! comme il émousse, flétrit leur sensibilité!

— Joséphine, Joséphine, la solitude vous a rendue sentimentale.

— Devez-vous vous en plaindre, si vous connaissez en faveur de qui je le suis devenue?

— Pourrais-je croire?.....

— Vous ne le devinez que trop, et seriez-vous revenu vers moi si vous n'aviez pas connu mon faible cœur, et été sûr de l'accueil qu'il vous préparait?

— Comme cela est délicat! En vérité, ce n'est que de votre bouche que je puis entendre des expressions vraies, et que dans votre cœur que je vois de la sincérité.

— Et que vous importe ma sincérité, à vous qui en aimez une autre?

— Moi! qui! la Princesse!

— Oui, la Princesse, l'heureuse épouse de votre choix; celle qui reçoit tant de marques publiques de votre estime, et tant de preuves particulières de votre amour.

— Amour, estime, mon épouse! dites celle que la politique m'obligea d'associer à mes destinées, et qu'elle me force encore à respecter extérieurement.

— Quoi! vraiment, tout ce qu'on dit de vos attentions pour elle, de votre condescendance.....

— N'est point produit par le cœur; c'est le résultat de ma position et de l'intérêt de ma dynastie.

— Mais vous l'aimiez quand vous l'épousâtes! Et pouviez-vous vous en défendre? Pouviez-vous ne pas accorder au moins un intérêt passager à une Princesse qu'on dit bien élevée, qui vous aimait d'avance? Pouviez-vous ne pas partager ce trouble aimable, cette douce agitation d'une première entrevue, et les émotions d'un premier amour?

— En vérité, vous racontez un roman, ou plutôt vous récitez des lignes de Jean-Jacques. Non, non, je n'ai rien éprouvé de tout cela, mais bien de la curiosité, quelques désirs vagues trop sûrs d'être

satisfaits pour survivre au moment qui les fait naître. J'ai vu une jeune fille à qui ses bonnes avaient bien recommandé d'être timide, mais à qui sa situation, son âge, et je ne sais quel sentiment qu'on m'a voulu faire prendre pour de l'amour, conseillaient tout autre chose. J'ai voulu jouir de tout cela à ma manière; j'ai voulu effrayer, étonner même ce jeune objet afin de jouir de son embarras et de sa confusion; j'ai voulu même ravir sur-le-champ ce qu'on ne pouvait me refuser quelques heures après, car je n'aime pas les formes civiles ni religieuses, ni recevoir d'aucune loi, d'aucun individu, la permission de satisfaire mes désirs. On vous a dit, vous avez su que je m'étais élancé, sans me faire annoncer, dans la voiture qui m'amenait cette jeune et appétissante victime. Je trouvai plaisant de débuter par quelques caresses qui cependant ne déconcertèrent pas celle qui en était l'objet, car elle me dit: Vous êtes l'Empereur? je suppose qu'aucun homme dans vos états n'aurait cette inconcevable audace. Je me trouvai presque intimidé par sa présence d'esprit, et j'en fus réduit à rejeter sur l'impatience d'un sentiment que je n'éprouvais pas, l'inconvenance de la brusquerie de mon accueil. J'avouerai que la situation était nouvelle pour moi, et qu'elle m'offrait même quelque chose de piquant. Je me trouvais avec une princesse élevée dans tous les préjugés de son rang, et qui dissimulait difficilement sa fierté native. Elle était en mon pouvoir, dans mon empire, à la merci de mes désirs, dont elle ne pouvait repousser l'emportement, parce qu'elle n'avait pas le droit d'en contester la légitimité; elle était séparée de tout ce qui pouvait rassurer sa timidité, conseiller son inexpérience.... Je vis toutes les émotions que lui causait une situation dont rien n'avait pu lui donner une idée, et je me

plus à aggraver encore son embarras. Que voulez-vous? c'est comme cela que je jouis. Rien de ce qui plaît aux autres hommes, ou plutôt de ce qui les efféminе, ne me convient. Je ne sais ni soupirer, ni supplier : j'ordonne, j'attaque, je subjugue.

— Je ne le sais que trop; cependant votre attaque de Compiégne ne vous réussit pas; vous fûtes cette fois-là repoussé, vaincu, déconcerté par la résistance d'une jeune vierge qui, dans cette occasion, vous montra que ce que vous appelez préjugé, donne assez d'énergie pour lutter avec le pouvoir, quelque formidable qu'il soit; car en bonne foi, Napoléon, vous ne pûtes ravir.....

— Ne me parlez pas de cette odieuse circonstance. Je n'aime pas qu'on me rappelle que j'ai pu vouloir quelque chose qui m'a été refusé, ou faire une tentative à laquelle il m'a fallu renoncer. Mais aussi les dames de l'étiquette jetaient les hauts cris, et les cosaques auraient ravagé le château qu'ils n'auraient pas causé autant de frayeur qu'en produisit parmi toutes ces femmelettes ma prétention de jouir sur-le-champ de mes droits d'époux. Savary était pour aller en avant; j'ai aimé Savary depuis ce temps : j'ai vu qu'il était fait pour les grandes choses.

— Ne me parlez pas de ce monstre.

— Monstre, me dites-vous! Ah! mais il me faut des monstres à moi. Il n'y a que des monstres, ainsi qu'il plaît aux caillettes de les appeler, qui puissent concevoir ma politique et exécuter mes volontés.

— Sire, vous m'insultez.

Ici Joséphine se retire avec toutes les marques de l'agitation dans un cabinet voisin. Buonaparté va la reprendre par la main, la ramène sur le sopha, s'y assied près d'elle, et sans justifier l'expression qu'il a employée, ni même paraître remarquer

son dépit, il lui dit d'un ton assez tendre : « Savez-vous que vous n'avez jamais été mieux ? »

— Ah ! ciel, que dites-vous ? le chagrin, l'isolement m'ont si cruellement changée.....

—D'honneur, Joséphine, vous êtes intéressante au plus haut point, et si vous n'étiez pas du fruit défendu...

—Eh bien !

—Mais n'ai-je pas mes droits ?...

—Auxquels vous avez renoncé...

—Que je puis faire revivre....

—Que je ne vous laisserai pas reprendre. Grands Dieux ! et la religion, et vos sermens....

—La religion ! les sermens ! croyez-vous donc à tout cela ?

—Plus que jamais ; et mes scrupules....

—Vos scrupules doivent céder à ce sentiment que vous venez de réveiller en moi.

—Hélas ! non ; s'il suffit à mon cœur, il ne peut calmer ma conscience...

—N'étais-je pas votre époux ? Puis-je cesser de l'être ?...

—Mais le divorce ?....

—Chose de convenance. Au reste, attendez, nous allons avoir là-dessus une solution théologique. Ici Buonaparté sonne avec violence, et en même temps s'écrie : « Holà, Rustan, n'y a-t-il pas dans l'antichambre quelque cardinal, quelque archevêque, quelque prêtre ? Qu'on m'amène sur-le-champ tout ce qu'on pourra trouver de ces gens-là. »

On vint dire à Napoléon que l'archevêque de Malines était resté dans l'antichambre, malgré les ordres donnés pour écarter les visiteurs ; mais que le cardinal Maury, après avoir attendu une heure, pendant laquelle il avait constamment tourné le dos à l'archevêque, était parti. Napoléon ordonne

qu'on le ramène sur-le-champ, qu'au besoin on le poursuive jusqu'à Paris, et que, fût-il même prêt à se mettre au lit, on ne lui donne pas le temps de se revêtir de ses habits pontificaux. En effet on amène le cardinal, deux heures après, en robe de chambre et en bonnet de nuit, fort effrayé du brusque enlèvement dont il a été l'objet, et s'attendant à être au moins envoyé à Vincennes, pour avoir montré du mépris à l'archevêque de M.... Pendant cette expédition, Buonaparté avait envoyé chercher le petit Louis Napoléon, et s'était beaucoup amusé de ses saillies. Enfin on annonce les deux prélats, et tandis que Joséphine couvre de ses deux mains la rougeur vraie ou feinte de son front, Buonaparté les interroge. « Venez, messieurs, leur dit-il, dissiper les scrupules de madame, qui prétend que le divorce a détruit tous mes droits sur elle, qui me parle d'adultère, de fornication, et de je ne sais quelles autres fadaises dont elle ne m'avait jamais fatigué auparavant.

Le cardinal Maury baisse les yeux et garde le silence. Monseigneur de M.... lorgne en tapinois la timide Joséphine. Enfin, Buonaparté perdant patience, s'écrie : « Eh bien! messieurs les docteurs, cette question est-elle trop délicate pour vos chastes oreilles? Parlerez-vous, sac.... d....?
-- « Sire, dit Monseigneur de Malines, l'église...»
-- « Pas d'église, c'est moi qui suis l'église...»
« Sire, vous avez la toute-puissance. » -- Je le sais, mais ceci est une réponse jésuitique : que signifie le mot église, si ce n'est le droit de décider sur tous les dogmes, d'instituer des ministres, de régler la hiérarchie ecclésiastique, de faire la police religieuse; eh bien! n'ai-je pas tous ces droits-là, moi? Qui oserait me les contester? Voilà ma théologie à moi, je veux qu'on s'y soumette. » En disant ces derniers mots, Napoléon

lance des regards menaçans sur le cardinal Maury qui conserve la même immobilité. Monseigneur de P...., reprenant un peu d'assurance, dit : « Sire, rien de plus profond que ce que V. M. vient de dire ; mais... » -- « Pas de mais ; je viens de déclarer ma volonté : retirez-vous pendant quelques minutes, et donnez-moi votre réponse.» -- « Sire, dit son Eminence Maury, nous n'avons pas à délibérer, puisque votre volonté nous est connue. » -- « Délibérez, vous dis-je, non pas pour moi qui sais à quoi m'en tenir, mais pour calmer les scrupules de Madame. » Les deux prélats se retirent. Monseigneur de P...., avec le sourire malin qu'on lui connaît, dit au cardinal : « Monseigneur, voulez-vous me permettre un petit dilemme : ou nous déciderons en faveur des volontés de S. M., ou nous prononcerons contre : dans le premier cas, nous aurons donné une autorisation qui légitimera en quelque sorte les désirs de S. M.; dans le second cas, il méprisera notre décision et il ira en avant. Ne vaut-il pas mieux, Monseigneur, puisqu'on nous fait l'honneur de nous consulter et de nous reconnaître encore quelqu'influence, avoir de la condescendance pour les volontés de S. M., et paraître lui accorder la permission de faire ce qu'elle est résolue d'accomplir ? » En ce moment on entend un assez grand bruit dans l'appartement voisin, et quelques minutes après, Buonaparté sort brusquement, en disant aux prélats qu'ils peuvent aller au d..... ; qu'il n'a plus besoin de leur décision... Ils se regardent pendant quelques minutes et se séparent ensuite, non pas cependant sans que le cardinal Maury n'ait fini par un sarcasme, et dit à Monseigneur de P.... : Monseigneur, *dum deliberatur Trojæ*....

Allons faire mon discours d'anniversaire, dit M. de P....

N°. XXXVI.

Lettre de Monseigneur de P.... *à Son Eminence le Cardinal* Maury.

On dit, Monseigneur, que V. Em. accuse non-seulement mes opinions religieuses, mais même ma conduite politique; que vous témoignez du mépris pour ma personne, de l'inquiétude sur mes principes, et que vous voyez avec peine les bontés dont S. M. I. m'honore, dans la crainte, dites-vous, que je n'acquière une influence également funeste à l'église et à l'état. J'ai, ajoutez-vous, une politique versatile, une morale relâchée; j'aime les plaisirs, le pouvoir et l'argent; je sais flatter avec art, m'insinuer avec adresse; enfin, si l'on croit vos préventions et vos prophéties, sans avoir les talens du cardinal Dubois, je promets de renouveler les scandales de son ministère, si jamais j'arrive au poste où mon ambition aspire et où peut me porter l'erreur du souverain. Des erreurs, Monseigneur! vous savez si Napoléon en commet dans le choix des hommes dont il se sert; et d'ailleurs oublierait-il jamais assez ce qu'il doit à sa gloire pour déposer l'autorité dans les mains d'un premier ministre? Vos craintes sont donc simulées; je vais vous prouver que vos préventions n'ont guère plus de fondement.

Nous ne devons pas nous reprocher notre vie passée, Monseigneur; notre réputation ne peut rien gagner aux souvenirs que réveilleraient les récriminations; et comme je n'ai jamais eu votre célébrité,

je n'ai pu donner les mêmes scandales que vous. Rappelez-vous que votre conduite publique avait fait oublier votre vie privée, et que ce fut le courage de la résistance que vous opposâtes à la révolution, plutôt que la sévérité de vos mœurs et la sincérité de vos opinions religieuses, qui vous valut les honneurs de l'épiscopat et le rang distingué que vous occupez dans l'église. En servant Napoléon, je n'ai violé aucun engagement solennel, démenti aucune déclaration publique ; j'ai choisi mon maître, tandis que vous abandonniez les vôtres. En me prêtant aux vues de l'Empereur pour établir sa suprématie spirituelle à la même hauteur et sur les mêmes bases que sa suprématie temporelle, je n'ai pas manqué à la reconnaissance que je devais aux Papes, de qui je n'ai reçu aucunes faveurs, ni sacrifié un pouvoir dont j'avais reconnu la légitimité. Vous le voyez, Monseigneur, nos positions étaient différentes et nos devoirs opposés; et si l'un de nous deux doit être accusé d'être sans principes ou d'avoir manqué à ceux qu'il a hautement professés, ce n'est pas moi. Non que je veuille, Monseigneur, blâmer le parti que vous avez pris de vous dévouer aux vues du grand Napoléon; mais j'ai voulu seulement vous prouver que les anciens principes ne sont pas toujours les plus stables, et qu'un homme, dans les circonstances si variées et si extraordinaires créées par la révolution, a été plus sage de n'avoir point de principes que d'en afficher qu'il a ensuite été obligé de démentir hautement par nécessité, par ambition ou par frayeur. Cependant, comme nous sommes destinés à nous rencontrer souvent dans les mêmes conseils et à exercer les mêmes fonctions, je veux, sans prétendre vous donner le droit de me juger, vous fournir cependant les moyens de le faire avec plus d'impartialité ; et le tableau de ma conduite po-

litique rapidement tracé, répondra une fois pour toutes à vos inculpations et à vos doutes.

Nous n'avions jamais eu aucun point de ressemblance ni de rapprochement, jusqu'au moment où des motifs opposés nous ont jetés dans la même cause et nous ont fait servir le même maître. Vous vous couvriez de gloire à l'époque où je quittais la France pour aller végéter dans quelque coin de l'Allemagne, froidement traité, et même quelquefois insulté par les émigrés, dont je ne partageais ni les opinions, ni les vœux, ni les espérances. N'ayant rien à attendre de leur parti, rien à gagner à leurs succès, et prévoyant même leurs revers, je tournai mes regards vers ce parti mitoyen qui se fortifiait des débris des partis vaincus ou découragés, et dont le noyau, formé d'hommes adroits ou éclairés, se tenait à l'abri des orages et des excès de la révolution, afin d'en recueillir un jour les fruits. Il ne me fut pas difficile de prévoir que ce serait à lui qu'en dernier résultat le pouvoir resterait, et que, comme il arriverait au moment de l'épuisement des factions, il s'y maintiendrait avec moins de difficulté, et finirait peut être par y donner une organisation stable. Dès-lors on me vit courtiser tous les hommes que les crises de la révolution obligeaient de quitter la France, après avoir joué un rôle dans ses armées ou dans ses conseils; je courtisai la correspondance des députés proscrits, des journalistes chassés, des généraux destitués; et de leurs opinions diverses, de leurs renseignemens réunis, je pus me former sur la révolution et ses résultats des idées justes quant à la conduite qu'il fallait tenir pour ne pas être toujours du nombre des vaincus. Je ne négligeais pas cependant, pour ne pas paraître abandonner entièrement le parti contre-révolutionnaire, de communiquer à ses chefs une partie des renseignemens que

je recueillais, ayant soin de les présenter toutefois sous un point de vue qui leur prouvât que leur cause n'était pas désespérée, et que j'y tenais toujours par sentiment et par conviction, sans cependant partager les opinions trop exaltées ou les espérances trop vives de la portion de leurs partisans qui se croyait toujours à la veille d'une restauration complète. Je ne négligeai pas non plus ceux des envoyés de l'Angleterre qui, distribués sur le continent, avaient la mission de rassembler tous les faits, toutes les idées, de consulter toutes les opinions qui pouvaient servir à éclairer la marche de leur gouvernement dans sa lutte contre la révolution française. J'avais donc trois genres de correspondance, et trois nuances diverses à observer dans la manière dont je présentais mes renseignemens et mes aperçus. Avec les agens de la maison de Bourbon, je ne relevais que les erreurs du parti contre-révolutionnaire, sans combattre ses vœux, ni décourager ses espérances, et je cherchais à donner à ma censure l'excuse de la loyauté; avec les envoyés de l'Angleterre, je cherchais à lier l'intérêt et les vues de leur gouvernement avec la marche future de la révolution, et à prouver qu'il devait être indifférent à la nation britannique qu'un Bourbon, un général ou un magistrat, gouvernât la France, pourvu que l'autorité y fût établie sur des bases stables et sur des principes conservateurs; je parcourais toutes les hypothèses qui s'offraient pour la fondation d'un pouvoir réparateur et conservateur dans ce pays, et je rattachais toujours sa possibilité au rétablissement de l'influence des hommes avec lesquels j'avais des relations; enfin avec ces derniers, c'est-à-dire, les généraux, les députés, les littérateurs, qui avaient, à diverses époques de la révolution, été proscrits à cause de leur modération et du refus qu'ils avaient fait de servir des gouvernemens fac-

tieux ou méprisables, j'employais le langage de la flatterie, je cherchais à leur persuader que les destinées de la France reposaient dans leurs mains, et qu'ils étaient plus forts dans leur exil que lorsqu'au milieu de la capitale, des conseils ou des armées, ils cherchaient à s'opposer à la marche d'une révolution qu'il fallait laisser épuiser par sa propre violence, avant de l'attaquer en face et de prétendre la décomposer. Par cette marche adroite, je parvins à sortir de l'obscurité, à me faire consulter par ceux qu'intérieurement je détestais, et à obtenir quelqu'assistance de la générosité de ceux dont je paraissais toujours suivre les intérêts et flatter les vues dans le progrès de mes idées et de mes communications. Enfin, je saisis la circonstance de la convocation du congrès de Rastadt pour prendre un rang parmi les écrivains politiques du jour. Cette brochure où je mêlai des plans de campagne avec des spéculations politiques, des opinions philosophiques avec des principes assez sains, qui fit dire au feu duc de Brunswick: « Je prendrais volontiers cet abbé pour mon aide-de camp; » qui me valut les complimens et les faveurs du ministre anglais à Hambourg, une approbation assez froide, mais cependant assez flatteuse, de la part des hommes éclairés du parti révolutionnaire, et qui fixa sur moi la bienveillance du parti mitoyen dans lequel je brûlais de m'initier; cette macédoine enfin, où je flattais Buonaparté tout en paraissant m'effrayer de son ambition et de ses moyens, fit ma fortune, et c'est à elle que je dois le rang que j'occupe dans l'église, et la faveur secrette dont vous paraissez tant redouter les résultats.

J'avais sagement prévu, depuis le 18 fructidor, qu'un jour le pouvoir souverain tomberait dans les mains d'un militaire, et que ce militaire serait Buonaparté, si toutefois il avait l'adresse d'échapper à

l'inquiétude des Jacobins, ennemis naturels de tous les généraux ambitieux, et à la jalousie du directoire, que ses divisions intérieures n'empêchaient pas de se coaliser contre tous les individusdont la gloire contrastait avec son existence honteuse et méprisée. Je vis en même temps que les hommes qui régneraient avec le militaire que la force des circonstances porterait au pouvoir, ne seraient ni les chefs des contre-révolutionnaires, ni ceux des Jacobins, mais bien ceux qui, dans les opinions les plus opposées, avaient montré une modération qui ne les avait rendus odieux ni à l'Europe ni à la France, et c'est parmi ceux-là que je cherchai des amis et des protecteurs. Je ne fus pas un des derniers, Monseigneur, à venir à Paris après le 18 brumaire, courtiser la fortune, étudier l'opinion et juger la marche du nouveau gouvernement. Au moyen des liaisons que j'avais formées en Allemagne avec les hommes d'état rappelés par Buonaparté, et placés par lui à la tête de ses conseils, je me trouvai bientôt initié dans les coteries politiques et dans les cercles des nouveaux gouvernans. Je déjeunais avec Dumas et Portalis, je dînais avec Michaud, auteur royaliste; j'assistais aux conférences nocturnes qui se tenaient chez Pastoret, et je soupais avec Sieyes. Cependant, malgré mes liaisons avec les premiers personnages de l'état et avec plusieurs journalistes estimés, personne ne me faisait entrevoir de l'avancement, et lorsque je parus m'étonner de l'oubli dans lequel on me laissait, que je parlai de mon zèle, de mon dévoûment, Portalis, à qui je faisais ces confidences, me dit: « Mon cher abbé, votre moment n'est pas encore venu; nous devons d'abord pourvoir les hommes qui, ayant appartenu aux diverses assemblées législatives, se croient des droits aux places nouvellement créées. Vous n'êtes pas connu dans la révolution, vous n'avez aucune in-

fluence, vous ne tenez à aucun parti; et nous, qui voulons détruire toutes les influences et tous les partis, nous cherchons à nous attacher les hommes qui, par leurs prétentions ou leur crédit, pourraient embarrasser notre marche. Votre temps viendra; mais en attendant, comme vous êtes prêtre, jetez-vous dans la religion, cela vous fera vivre; et si vous servez les vues du chef de l'état, vous pourrez aller très-loin. » Mais, lui dis-je, j'ai plus étudié la politique que la théologie, et lu plus souvent les journaux que mon bréviaire; je ne me souviens même pas d'avoir fait un seul acte de religion depuis que j'étais au séminaire. »

« Eh! mon cher abbé, me répliqua Portalis, nous avons déjà assez de théologiens dont les objections nous fatiguent, et de prêtres dont les scrupules nous inquiètent, vous êtes précisément l'homme qu'il nous faut; essayez de former un parti pour le gouvernement parmi les élémens de notre nouveau clergé, ce sera le moyen de neutraliser l'ancien. » La tentation était forte, Monseigneur, aussi forte que celle qui vous a ramené en France; je n'y résistai pas, et bientôt je fus évêque, aumônier de Buonaparté; j'eus enfin toutes les petites faveurs qui pouvaient me prouver qu'on était content de mes services, et qu'on y aurait encore recours dans l'occasion. Vous voyez, Monseigneur, que la diversité de nos opinions, l'opposition de nos principes sont venues de la différence de notre position : votre défense courageuse de la religion et du clergé dans l'Assemblée Constituante vous obligeait à conserver un vernis orthodoxe, si vous vouliez rattacher à votre réputation quelques-uns des souvenirs de votre ancienne gloire. Quant à moi, qui n'étais connu que par mon septicisme, et qui aurais mieux fait un traité de tactique qu'un commentaire sur l'Ecriture Sainte, je me mis à la tête des indifférens, des en-

nemis du Pape et des principes ultramontains. Je n'étudiai de la religion que ce qu'il en fallait pour m'aider à soutenir la doctrine du gouvernement, et je me fortifiai de tous les argumens et de tous les exemples que l'histoire fournit contre l'ambition des Papes et leurs prétentions exagérées. Mon rôle dans le concile se trouvait, d'après cela, tout tracé, et la manière dont je l'ai rempli m'a fait appeler l'Ulysse du concile. Il était dans la politique de Buonaparté d'envoyer au Pape, comme conciliateur, l'homme qui, dans la réunion des évêques, s'était le plus fortement prononcé contre lui : je partis ; je me présentai à Sa Sainteté, qui d'abord refusa de me voir. Un tel affront ne me rebuta pas, et je sús, dans cette circonstance, sacrifier mon amour-propre, la dignité même de mon caractère, au succès de ma mission. Vous savez le reste, Monseigneur ; vous savez que si je n'ai rien obtenu de positif, j'ai été cependant assez près de réussir pour donner de vives inquiétudes aux cardinaux italiens. L'Empereur daigna me sourire à mon retour ; cet accueil me récompensa de toutes mes peines, et bientôt je sus qu'il me réservait l'honneur de célébrer dans votre cathédrale l'anniversaire de son couronnement. Je sais avec quel mépris vous avez traité mon discours ; je sais que vous avez dit qu'il était plus digne de la tribune que de la chaire ; que ce n'était qu'une déclamation profane scandaleusement farcie de citations de l'Écriture. Mais, Monseigneur, ce discours a plu à l'Empereur, à ses généraux et à l'armée, et avec de tels suffrages on peut bien se consoler de n'avoir ni le vôtre, ni celui de vos amis.

Voilà, Monseigneur, toutes les explications que vous recevrez de moi ; je vous les ai données moins pour briguer votre estime, que pour vous montrer que je connais vos déclamations contre moi, que

j'apprécie votre position et la mienne, et qu'il vous sera difficile d'ébranler un crédit qui repose sur la confiance dont m'honore notre maître commun. Enfin, vous craignez que la faveur du monarque n'aille jusqu'à me donner une place dans le ministère; mais êtes-vous assez peu au fait des intentions de Napoléon et de ce qui a produit la disgrâce du duc d'Otranto, et le renvoi du prince de B....., pour croire qu'à moins d'une grande altération dans ses idées et dans sa politique, l'Empereur prenne un ministre dans son clergé? D. P.

N°. XXXVII.

Les bivouacs ou les Dialogues de la Grand' Garde.

Un Capitaine Français. — Quelle chienne de guerre ! On nous disait que nous trouverions à Witepsk du repos, du vin, des vivres et des femmes; au lieu de cela, nous n'avons vu qu'une grande villasse, des femmes laides comme des calmouks, on a diminué notre portion de biscuit, on nous a distribué de la viande salée, et pour nous rafraîchir la gorge que brûle un air comme celui que j'ai respiré en Syrie, on nous fait boire du vinaigre. Le bulletin nous dit que nous battons l'ennemi, mais nos yeux nous prouvent que c'est l'ennemi qui nous bat.

Un Colonel Français. — Capitaine, vous êtes frondeur ; vous l'avez toujours été ; c'est pour cela que, malgré votre bravoure, vos blessures et vos services, vous n'avez jamais été avancé. Que vous importent les contradictions des bulletins ? Ce n'est pas pour l'armée qu'on les fait, c'est pour les gobe-mouches des deux mondes. Si l'on nous voyait battre dans toutes les affaires partielles, on prédirait notre défaite. Et qui sait quelles résolutions audacieuses ces bruits et ces prédictions pourraient inspirer à tous ces peuples que la crainte retient sous notre joug, à tous les soldats que la force amène sous nos bannières ! Une bonne victoire couvrira toutes ces défaites, et personne ensuite n'osera nier la vérité des bulletins intermédiaires.

— Tout est très-bien, colonel; mais si nous offrons des mensonges aux badauds de l'Europe pour alimenter leur curiosité et exercer leurs conjectures, il nous faut à nous, qui sommes harrassés de privations et de fatigues, quelque chose de plus substantiel pour faire taire nos estomacs dont la voix est plus forte pour nous que les trompettes de la renommée publiant nos victoires prétendues. Eh! d'ailleurs, est-il rien de plus poignant que de lire dans les bulletins que nous sommes pourvus abondamment de vivres, quand nous sommes affamés; que nous parcourons des sites enchanteurs et des contrées fertiles, quand nous ne rencontrons que des forêts presqu'impénétrables, que des marais où s'enfoncent nos chevaux et nos bagages, que des campagnes stériles ou ravagées, et jamais un de ces points de repos où vingt-quatre heures d'abondance et de gaîté font oublier les fatigues des marches et les ennuis des bivouacs?

— Camarade, tout cela est meilleur à penser qu'à dire. Pourquoi porter le découragement dans le cœur des braves alliés qui nous écoutent? C'est à nous à leur donner l'exemple du courage, du dévoûment, de la patience.

— Nos alliés! dites nos victimes, que nous faisons battre pour nous, après avoir porté dans leurs foyers la désolation et la misère.

— Capitaine, vous oubliez où vous êtes, et qui vous êtes: souvenez-vous que vous êtes au sein d'une armée française et que vous êtes un des soldats du grand Napoléon.

— Dites plutôt, colonel, que je suis au milieu de la tour de Babel, où j'entends tous les jargons excepté le mien. Je ne vois point ici d'armée française; il n'y en a plus: je vois une amalgame des vainqueurs et des vaincus; je vois la gloire des

premiers s'éclipsant dans la coopération des autres, et ceux à qui nous avons donné des fers partageant les lauriers cueillis dans nos batailles par nous gagnées sur eux. Quant au grand Napoléon, c'est la flatterie qui jusqu'ici lui a donné le nom de grand; la postérité lui conservera-t-elle ce titre?...... (En ce moment le cri à l'ordre, à l'ordre, se fait entendre, et un adjudant se présente pour lire l'ordre de l'armée, qui est ainsi conçu :

« L'armée d'Espagne vient de se couvrir de gloire; la journée de Salamanque sera comptée parmi celles qui font le plus d'honneur à nos armes. Les Anglais ont osé offrir le combat; ils ont été reçus par nos braves comme le seront toujours les ennemis du genre humain. Le maréchal duc de Raguse, par un mouvement aussi hardi que judicieux, avait quitté ses positions derrière le Douro; l'ennemi a cru pouvoir profiter de cette circonstance pour l'attaquer : l'audace de l'Anglais a été punie; une foule de blessés et de prisonniers est restée dans nos mains; on ignorait le nombre des tués lorsque le courrier est parti, mais il doit être considérable. Plusieurs drapeaux, une grande partie de l'artillerie sont dans nos mains. L'ennemi aurait été poursuivi et probablement taillé en pièces dans sa déroute, si le duc de Raguse n'eût été blessé au commencement de l'action. Ce général a été obligé de reprendre ses premières positions pour faire panser ses blessures et donner du repos à ses troupes. Bientôt il doit reprendre l'offensive. Le roi d'Espagne est en ce moment à l'armée; il est venu pour assister aux derniers coups qui vont être portés à l'insolent léopard et qui doivent décidément le jeter dans la mer. Soldats de la grande armée, vos frères d'armes viennent de vous donner en Espagne un grand exemple; bientôt vous unirez vos lauriers aux leurs, et

vous entendrez l'empereur vous dire ainsi qu'à eux : « Soldats, je suis content de vous. »

Plusieurs militaires apostés crient : « Vive l'armée d'Espagne ! vive l'Empereur ! »

Le Capitaine Français. — Si j'en crois mes conjectures, le duc de Raguse a été vivement attaqué et complétement battu.

Le Colonel. — Camarade, vous jouez l'incrédule : est-ce la première fois qu'après avoir été vainqueurs nous nous sommes retirés ? et ne vous rappelez-vous pas qu'à Eylau....

— Ah ! oui, j'y étais : nous nous retirâmes, mais après avoir été frottés d'importance. Heureusement l'ennemi ne nous poursuivit pas ; il nous aurait complétement désarçonnés, et peut-être c'en était fait de la grande armée et de son chef invincible.

— Camarade, les événemens vous démentent : nous eûmes tous les avantages de la campagne.

— Oui, par la faute de nos ennemis ; mais ce ne fut pas sans avoir éprouvé de cruels revers. Colonel, j'ai fait la guerre pendant vingt ans, et je dois vous dire que l'ordre que l'on vient de nous lire a été rédigé par un charlatan et ne peut tromper que des recrues. Nous avons appris la guerre à nos ennemis ; ils ne se laissent plus enfoncer ni déborder. Wellington se joue de notre tactique, de nos manœuvres, et de tout notre charlatanisme militaire ; les généraux russes l'imitent, et bientôt cette supériorité de nombre à laquelle nous avons dû tant d'avantages va devenir embarrassante pour nous et contribuer à nos revers ; car comment faire battre les soldats qui meurent de faim, et comment faire vivre des troupes qui ne peuvent compter pour leur subsistance que sur des approvisionnemens qui viennent de cent, et même de quatre cents lieues ?

aussi voici la seconde fois que nous nous rafraîchissons, c'est-à-dire que nous nous arrêtons pour attendre des vivres et pour nous remettre des rudes frottées que les Russes nous donnent chaque fois que nous entrons en contact avec eux.

— Ne savez-vous pas que l'Empereur est maître de se rendre à Moscou ou à St. Pétersbourg?

— Vous voulez dire, sans doute, que parce qu'il est incertain de sa route il en est le maître. Moi, je crois qu'il ne sait de quel côté se diriger; qu'il s'est beaucoup trop avancé, et que, sans un de ces coups de désespoir dans lesquels il a si souvent risqué l'existence d'une armée toute entière et la sienne propre, il ne sortira jamais du détestable pays où il nous a engagés.

— Dans quelques jours une grande bataille décidera du sort de la campagne.

— Oui, une bataille dont les Russes auront eux-mêmes choisi le moment et le terrain, et qu'ils ne livreront que quand les troupes qu'ils avaient en Turquie auront rejoint leur grande armée. Supposons même que nous les battions, seront-ils conquis pour cela? Non, ils ne seront pas plus subjugués que les Espagnols. Quand nous étions en Espagne, nous nous crûmes les maîtres de ce beau royaume, parce que nous avions battu Castanos et occupé Madrid. Depuis trois ans nous avons reconnu notre erreur et jugé qu'une nation s'aguerrit par ses revers et recrute ses armées par les moyens mêmes qui affaiblissent les armées régulières. Nous avons forcé la population de l'Europe à devenir militaire, soit en la menaçant, soit en la battant. Nous avons forcé l'Angleterre à se rappeler qu'autrefois ses armées, sous les ordres d'un Marlborough, battaient les nôtres; nous avons nous-mêmes appelé les Anglais sur ce continent dont nous prétendions les exclure;

et, en cherchant à leur enlever le sceptre des mers, nous leur avons cédé celui du continent; c'est nous qui avons armé les Espagnols, c'est nous qui avons rassemblé sous les drapeaux une partie de la population russe....

— Camarade, vous faites l'inspiré, vous vous croyez sur le trépied de la Sybille; vous ne prophétisez que malheurs et désastres.

— Il n'y a point là-dedans de prophétie; je ne fais que citer le passé. La France elle-même serait-elle arrivée au degré de puissance où nos armes l'ont portée, si on ne l'avait pas forcée à s'armer en menaçant son territoire et en lui faisant craindre toutes les horreurs de la conquête? Camarades, nous avons double ration d'eau-de-vie pour célébrer la bataille de Salamanque; la nuit est belle, les Cosaques ne nous inquièteront pas, je vais vous compter en peu de mots ma vie militaire, vous en tirerez quelqu'instruction, peut-être un peu d'amusement... (*Tous les officiers présens applaudissent à cette proposition, excepté le colonel interlocuteur qui se retire.*)

— Camarades, je sers depuis vingt ans; j'ai servi sous Dillon qui fut assassiné par des lâches. Je fus fait capitaine sur le champ de bataille où Beurnonville prétendit n'avoir éprouvé d'autre perte que celle du doigt d'un dragon; c'est de là que date l'invention des bulletins; l'art s'est perfectionné depuis, on ment avec plus de vraisemblance, mais pas avec moins d'effronterie. J'ai servi sous Luckner que l'on a depuis assassiné parce qu'il demandait sa pension. J'ai servi sous Beauharnois qui fut cruellement puni par les patriotes des services qu'il leur avait rendus. Fatigué de servir des bourreaux, je risquai plusieurs fois ma vie pour cesser d'être leur instrument. Je cherchais la mort, elle fuyait

devant moi ; je dus à ma témérité une grande réputation de bravoure. On m'offrit des grades supérieurs, je crus qu'en me rapprochant de ceux qui les conféraient, ils me rendraient plus directement leur complice, je refusai leurs offres et je restai capitaine. Je fis très-bien, ma franchise m'aurait valu peut-être la mort, et mes services le traitement que j'ai vu éprouver à nos plus braves généraux. J'ai combattu sous Pichegru. Camarades, ne vous étonnez pas, si je donne une larme à sa mémoire ; il n'y a que ceux qui l'ont vu de près qui sachent ce qu'il valait ; son siècle n'était pas digne de lui ; il aurait dû vivre au temps des Epaminondas, des Camille, des Cincinnatus et des Scipion ; il est oublié, ou plutôt il ne vit plus que dans le cœur de quelques braves. La postérité ne saura pas combien il fut vertueux, parce que ses contemporains qui l'ont laissé sacrifier se tairont sur ses vertus pour diminuer la honte de leur lâcheté, le crime de leur inaction dans un moment où il se dévouait pour son pays. Puisse son ombre se réjouir en apprenant que son nom est encore prononcé avec attendrissement, avec admiration, dans les déserts de la Russie, au milieu de soldats venus de toutes les parties de l'Europe, et qui peut-être seront absous de servir une mauvaise cause en considération de l'hommage qu'ils rendent à un héros vertueux. Je fis avec Moreau la retraite de Souabe ; Moreau, digne émule de Pichegru, et qui a reçu dans l'exil le prix de ses services comme l'autre l'a trouvé dans la mort ! Ici commence une autre époque : pendant que les brigands gouvernaient la France, on en remarquait peu dans les armées ; quand ils cessèrent d'être en majorité dans les administrations, ils établirent leur ascendant parmi nous. La guerre avait été jusque-là un métier honorable, mais peu lucratif ; le pillage et les horreurs qui l'ac-

compagnent nous étaient défendus, bientôt on nous le permit pour nous dépraver, c'est-à-dire, pour nous rendre les instrumens dociles de la tyrannie. Nous ne vîmes plus une patrie dans la France, nous ne cherchâmes plus la gloire dans les combats. Servir aveuglément le chef qui nous permettait le brigandage après la victoire, et qui nous en donnait les orgies pour s'en réserver la gloire, tel fut le sentiment général des soldats qu'il commanda ; tel fut le mobile de leur bravoure et de leur dévoûment. Je n'ai pas besoin de vous dire que ce chef est notre empereur actuel, et que son accession au commandement produisit la même révolution dans l'armée, que, depuis, son avénement au pouvoir a produite en Europe. Tout fut altéré selon les vues d'un homme qui, dès le moment qu'il se vit à la tête de l'armée, conçut le projet de dominer la France. Concevez quel fut mon étonnement, à moi qui avais lu jusque-là dans les proclamations des généraux sous lesquels j'avais servi, des maximes conformes à la discipline et des principes avoués par la gloire, de voir d'autres maximes succéder à celles-là, et le même général qui, au pied des Apennins, avait dit à ses soldats : « Au-delà de ces monts est la riche Italie ; vous êtes nus, vous avez faim, là vous trouverez des vêtemens et l'abondance ; » ce même général ne songeant plus qu'à pervertir l'honneur qui animait le soldat français, et qu'à exciter ses passions pour qu'il vît dans le succès les moyens de les satisfaire. Nous cessâmes d'être citoyens, le jour où nous ne vîmes plus dans les peuples que des esclaves à dépouiller ; dès-lors nous perdîmes l'attachement à la patrie pour nous associer à la fortune d'un seul individu de qui nous attendions toutes les récompenses de la bravoure et tous les fruits de la conquête. Camarades, je fus de l'expédition d'Egypte ; je vis massacrer les peuples à qui

notre général avait dit qu'il respectait plus que les Mamelouks, « Dieu, son prophète et l'Alcoran; » que ceux qui seraient avec lui seraient trois fois plus heureux, qu'ils prospéreraient dans leur fortune et leur rang. » Je me crus entièrement sous l'influence du mahométisme, lorsque je vis dans les proclamations de Buonaparté, que le divin Coran, qu'il n'avait jamais lu, faisait les délices de son esprit, et qu'il se proposait d'aller voir et honorer le tombeau du prophète dans la ville sacrée, ce dont il fut empêché par le héros de Saint-Jean-d'Acre. Ainsi nous employions en même temps la violence et le mensonge, les massacres et les illusions; enfin nous étions, par l'influence de notre général en chef, bourreaux et saltimbanques, soldats et charlatans; et le militaire, dont la franchise était proverbiale depuis tant de siècles, fut réduit à faire usage des plus honteux comme des plus lâches subterfuges pour préparer les peuples au joug que ses armes allaient leur imposer. Après avoir été le soldat de la république, je me trouvai en quelque sorte le Seïde d'un nouveau Mahomet, d'un homme qui s'appelait l'envoyé d'un Dieu auquel il ne croyait pas, et l'instrument d'une providence qu'il ne voyait que dans la fatalité. Après avoir vu tuer les Egyptiens, violer leurs femmes, piller leurs trésors, tout en révérant la barbe de leurs muphtis, je me trouvai sur l'esquif qui amena Buonaparté d'Egypte. De quels transports, de quelles acclamations fut saluée sa venue! Mais moi, qui connoissais les intentions et le caractère de ce prétendu restaurateur du bonheur et de la liberté des Français, qui avais vu sa conduite dans les camps, deviné ses projets par ses manœuvres, pour n'attacher qu'à lui, qu'à sa fortune, le cœur de ses soldats, je fus loin de partager les folles espérances que son arrivée faisait naître. Je le vis au 18 bru-

maire, j'étais à sa suite, lorsqu'imprudemment il livra César et sa fortune aux coups du premier audacieux qui aurait cru, en le tuant, débarrasser la France d'un Cromwell, ou à l'effet d'un décret qui l'aurait mis hors de la loi. Il était mon général, je n'étais pas accoutumé à respecter les hommes qui le menaçaient, ni le corps qu'il venait dissoudre, je crus devoir me dévouer pour son salut. Je me mis à la tête de quelques grenadiers, et j'arrivai assez tôt pour recevoir dans mes bras le héros évanoui. C'est à cette circonstance que je dois la faculté de vous parler ici avec franchise. On m'offrit, pour la vingtième fois, un grade éminent : je le refusai pour conserver mon honneur et le droit de fronder la cause pour laquelle je me bats. Depuis ce temps j'ai vu toutes les parties du continent successivement en proie aux guerres que l'ambition de Napoléon excite, sous le prétexte d'en fermer les avenues aux Anglais, mais avec le but réel de s'emparer de tous les territoires et de tous les peuples, de renverser tous les trônes qu'il n'a pas établis, de déposséder tous les souverains qui ne tiennent pas de lui leurs couronnes. Camarades, j'ai versé des pleurs de rage en voyant par quelles fureurs les pays où nous passions étaient ravagés. En quittant l'Espagne, j'ai brisé mon sabre teint du sang d'une nation brave et fidèle; et ici, dans ces déserts où vous entraîne le démon de la guerre, je jure que je ne viens chercher qu'un asile où repose mon cadavre, une tombe où s'éteignent le mouvement et la vie de ce bras toujours armé pour une cause que je déteste, et pour des tyrans abhorrés ou méprisés par moi... » On sonne la charge : les Cosaques sont en vue : le capitaine s'élance sur son cheval en saluant de la main ses auditeurs stupéfaits...

Intentique ora tenebant.

N°. XXXVIII.

Le Mécanisme des Bulletins.

La scène est à Smolensk.

Buonaparte se promène les bras croisés, et semble méditer profondément, tandis que Berthier, assis près d'une table, tire des notes des papiers qui y sont entassés.

Napoléon. — Eh bien! qu'avons-nous perdu?

Berthier. — Cela surpasse de beaucoup nos premières conjectures. Notre perte va au-delà de celle présumée des Russes. Des régimens entiers sont anéantis. Jamais je n'ai parcouru avec plus d'effroi ni de douleur les rapports des généraux. Notre armée se consume dans tous ces combats; nous perdons l'élite de nos troupes, et les remplissages qui nous arrivent, quoique se trouvant assez proportionnés à nos pertes journalières, sont loin de les réparer.

— Qui aurait pu croire que cette guerre aurait duré si long-temps, et surtout que nos manœuvres si hardies, faites avec des forces supérieures, n'auraient jamais ni coupé, ni enveloppé, ni tourné les corps russes?

— Ces manœuvres ont réussi quelquefois, mais la bravoure des troupes ennemies les a toujours tirées de ces mauvais pas. Les Russes se sont toujours fait un passage à travers nos colonnes, et, je l'avoue,

cette intrépidité qui jamais ne se dément, ce courage également froid et indomptable, m'effrayent pour nos armées, si nous ne parvenons pas bientôt à mettre fin à cette guerre meurtrière.

— Ah! je croyais bien les tenir à Smolensk; je croyais bien avoir assez provoqué les généraux russes pour les entraîner à livrer bataille.

— Ils ne nous la livreront qu'après que nous nous serons évidemment épuisés par nos marches forcées et nos combats journaliers; que lorsqu'ayant perdu l'élite de nos officiers, nous serons obligés de rester sur la défensive.

— Eh bien, j'irai à Moscow.

— La prise de cette ville figurerait merveilleusement dans un bulletin, mais en tirerons-nous un avantage proportionné au bruit que nous pourrons en faire? Nous avançons dans des pays où nous ne pouvons occuper que peu de positions militaires, nous nous étendons sur une terre désolée et dépeuplée, nous nous éloignons de nos ressources et de nos renforts; et si nous éprouvons un revers décisif, nous nous trouverons sans point d'appui pour nous maintenir. Je conçois que les Russes auront aussi à réparer de grandes pertes, et qu'ils ne pourront le faire que par de nouvelles levées; mais outre que ces nouveaux soldats ont plus de force physique, ils ont plus de courage réel que nos consorits fatigués d'avance par de longues marches et découragés par tous les bruits qui circulent contre nous pour démentir nos bulletins.

— Ces bruits ne peuvent circuler : n'ai-je pas défendu, sous peine de mort, qu'on s'entretînt en Allemagne des événemens de la guerre?

— Cela pourra contenir les mécontens et les alarmistes aussi long-temps qu'en nous voyant avancer on pourra nous supposer des succès; mais si jamais

nous restons stationnaires par prudence ou par nécessité, les rapports, les bruits, les conjectures les plus défavorables se répandront comme un torrent dans l'Allemagne mécontente, et nous susciterons des ennemis qui n'attendent pour se déclarer que d'apprendre que les Russes ont été vainqueurs.

— Je viendrai sur ces misérables avec le bruit et la rapidité du tonnerre, je les réduirai en poudre. Je ne veux pas qu'il se dise sur le continent un seul mot, qui s'y publie une seule ligne qui accuse ou contrarie mes plans. Je connais les hommes ; j'ai prouvé que je les connaissais ; je puis à mon gré maîtriser en eux la parole et l'opinion.

— Oui, Sire, tant que vous serez victorieux ; mais combien ils se vengeraient de leur silence et de leur soumission, si la défaite nous forçait à revenir sur nos pas !

— Si j'étais battu, je ne me montrerais que plus terrible aux yeux de cette race humaine que je déteste ; mes derniers efforts feraient crouler le monde ; j'anéantirais avec moi la création. Ecrivez, Berthier. (Buonaparté dicte le 13e. bulletin.)...... « Le duc de Tarente a trouvé à Dunaberg 20 pièces de canon au lieu de huit, ainsi qu'on l'avait annoncé.....

— Sire, ne trouvez-vous pas cette circonstance un peu minutieuse pour un bulletin de la grande armée ; surtout après les énumérations exagérées que nous avons faites de tout ce que nous avons pris depuis le commencement de la campagne ?

— Je trouve, au contraire, que cette remarque donne un air de vérité au bulletin, et qu'elle prouve que dans tout ce que nous avons dit de nos prises, nous n'avons pas exagéré. Berthier, vous ne connaissez pas les hommes ; ils s'arrêtent aux petits détails, et s'ils les trouvent fidèles, ils croient en-

suite les choses les plus extravagantes. (Buonaparté continue.) « Il a obligé plusieurs bâtimens chargés de plus de 40 mille bombes de se retirer....

— Sire, cela ne peut être considéré comme un exploit militaire; il est assez naturel que quand une forteresse est prise, les navires qui y apportaient des projectiles se retirent.

—Berthier, écrivez quarante mille bombes, cela est sonore, cela donne une haute idée de la forteresse pour laquelle elles étaient destinées, et par conséquent de l'exploit qui l'a livrée dans nos mains. Nous avons dans cette campagne si peu de faits militaires remarquables, qu'il faut s'attacher à tout, et qu'il faut même ajouter une teinte plus forte à notre charlatanisme ordinaire.... Ecrivez.... « Le prince de Schwartzemberg fait le plus grand éloge des troupes saxonnes et autrichiennes. Ce prince a montré une grande activité....

— Sire, que dira l'armée, qui sait que les Saxons, les Autrichiens et Swartzemberg ont montré beaucoup de mollesse, et que Votre Majesté en a hautement exprimé son indignation ?

— Eh ! sac.... est-ce pour l'armée que je fais mes bulletins ? Peut m'importe qu'elle y voie des contradictions, pourvu qu'elle continue à se battre de manière à me fournir des matériaux pour les faire ? Ne voyez-vous pas que je veux persuader à l'Europe que mes alliés par force se battent comme s'ils étaient là de bonne volonté, et que par conséquent j'ai un fonds inépuisable de bons soldats. D'ailleurs, cela peut donner de la bravoure à ces soldats du pape. Le suffrage du premier capitaine de l'univers peut beaucoup sur des gens qui portent l'uniforme. Ecrivez : « L'Empereur a fait demander des promotions et des récompenses pour les officiers de son corps d'armée qui se sont distin-

gués... Buonaparté voyant Berthier le regarder avec étonnement lui dit, « Eh bien, Wagram, cette phrase vous étonne, vous qui savez que je suis au plus mal avec mon auguste beau-père, et qu'il est plus disposé à casser qu'à récompenser les officiers de son corps d'armée qui se battent de bonne foi pour moi. Mais ne voyez-vous pas d'avance quel effet cette phrase produira en Europe contre mes frères les légitimes, et combien leurs propres partisans seront indignés de voir l'Empereur d'Autriche récompenser ses généraux et ses officiers parce qu'ils se battent bravement, sous mes bannières, contre son ancien ami, son allié fidèle, contre un souverain avec qui il a fait cause commune, avec qui il devrait la faire encore, dût-il perdre la couronne et la vie? Je vois d'ici la grimace que feront les anciennes ganaches de Vienne en lisant cette phrase. Je gage qu'ils seront encore occupés à discuter gravement si la Gazette de la Cour ne doit pas la contredire, au moment où ils apprendront que leur corps d'armée est détruit, et par conséquent que les officiers à récompenser par leur maître sont allés au diable... Ecrivez : « Douze mille hommes de cavalerie de l'ennemi attaquèrent la division du général Sébastiani qui, pendant une demi-lieue, fut obligée de se battre en retraite toute la journée, en essuyant et faisant essuyer des pertes égales; une compagnie de voltigeurs fut prise; nous eûmes environ 200 tués et blessés....

— Sire, ne vaudrait-il pas mieux passer sous silence cette affaire dans laquelle la division de Sébastiani a été presqu'exterminée? Et d'ailleurs, n'y a-t-il pas quelqu'invraisemblance à ne faire faire qu'une demi-lieue à une division qui bat en retraite toute la journée, et à n'évaluer notre perte qu'à 200 hommes?

— Neuchâtel, votre observation serait assez juste, si nous rendions compte d'événemens ordinaires; mais ce qui caractérise les événemens actuels, c'est l'invraisemblance; plus ils sortent des règles de la possibilité, plus on croit qu'ils ont existé. Quelle idée ne doit-on pas se former en Europe et dans l'univers d'une des divisions de mon armée qui, poursuivie par douze mille hommes de cavalerie, ne perd dans sa retraite, pendant une journée de combat, qu'une demi lieue de terrain et que deux cents hommes!

— Mais l'Europe ne croira pas V. M.

— Elle me croira, vous dis-je, et les détails de ma campagne ne lui paraîtront plus absurdes quand elle en verra les grands résultats. Peut-on révoquer en doute mes récits quand je les écris de Smolensk? Eh quoi! ne suis-je pas à Smolensk, dans le boulevard de Moscow?

— Oui, Sire, nous y sommes, mais combien il nous en a coûté pour y entrer! Ah! si V. M. avait vu comme moi l'état de délabrement de nos divisions à mesure qu'elles entraient dans la ville, elle n'appellerait pas une victoire l'affaire qui nous l'a livrée. En vérité, je n'ai vu qu'un squelette d'armée.

— Oui, oui, les Russes nous ont rudement frottés avant de se retirer; mais que m'importent les hommes que j'ai perdus, ne reçois-je pas des renforts journaliers? et d'ailleurs, ce sont les contingens qui ont le plus souffert, parce qu'ils masquaient les manœuvres de mes braves. Que m'importent à moi les pertes de mes alliés, que m'importe qu'ils n'aient plus que des squelettes d'armée, lorsqu'avec leur assistance j'aurai rempli mes vues! Tout ce qui les affaiblit ne remplit-il pas au contraire mes intentions? Est-il de mon intérêt qu'ils soient puissans quand je n'aurai plus besoin de leur

coopération ? Dois-je leur laisser le moyen de me résister lorsque le moment fixé dans ma pensée pour les détruire sera venu ? Ecrivez « .... La prise de 8 pièces de canon, de 14 caissons, de 1500 prisonniers, et le champ de bataille couvert de plus de mille cadavres russes, furent les résultats du combat de Krasnoi, dans lequel la division russe, qui consistait en 5000 hommes, perdit plus de la moitié de son nombre. »

— Ah ! Sire, croira-t-on que 5000 Russes soutenus par 2000 hommes de cavalerie, aient pu être culbutés et à moitié détruits par deux de vos régimens ? Croira-t-on aussi qu'ils aient perdu huit pièces de canon sur douze ? Sire, vous le savez, les Russes perdent bien peu de canons, ils les défendent aussi bien que nos régimens défendent leurs aigles.

— Berthier, Krasnoi n'est-il pas à nous ?

— Oui, Sire.

— Eh bien, cela suffit pour la vraisemblance des détails ; quand on n'ose pas faire l'histoire d'une campagne, il faut en publier le roman. Ecrivez.... « Le 17, voyant que l'ennemi refusait la bataille, que le général ennemi manquait de résolution, l'Empereur se porta sur la droite. ... »

— Sire, l'ennemi n'a fait que suivre son ancien plan, il a pris position à Smolensk, d'où il nous a foudroyé d'importance ; le général ennemi n'a pas manqué de résolution, puisqu'il nous a attendus.

— Eh quoi ! irai-je avouer que le plan de retraite de l'ennemi est systématique, qu'il a été suivi jusqu'à présent avec autant d'intrépidité que de sagesse ; que les Russes se sont arrêtés à toutes les positions, qu'ils me les ont disputées avec une bravoure que je n'avais point encore rencontrée dans nos ennemis, excepté à Essling ? Non, ce n'est pas

à moi à faire l'éloge des gens qui me battent ; c'est mon système à moi d'insulter ceux que je ne puis pas vaincre. Cela me soulage, moi ; cela me satisfait ; vous le savez, Berthier, sans cela je creverais de rage. Je sais bien que les Russes ont reçu la bataille, que leur général n'a pas manqué de cœur ; je sais même que l'Europe en verra les preuves dans les détails de mon propre bulletin..... Que m'importe cela ? ne suis-je pas le maître d'insulter qui bon me semble ? N'ai-je pas insulté François d'Autriche, Frédéric de Prusse, sa femme, Alexandre de Russie ? Eh ! ne m'insulte-t-on pas moi-même tous les jours, au moyen de cette exécrable presse anglaise, dont chaque attaque me fait faire plus de mauvais sens qu'une bataille perdue ? Ecrivez.... « .... Cependant la ville était en feu ; au milieu d'une belle nuit d'août Smolensk offrait aux Français le spectacle qu'offre aux habitans de Naples une éruption du Vésuve. »

— Sire, permettez-moi de vous observer que cette phrase n'est pas dans le style militaire ; que, d'ailleurs, elle peut faire supposer qu'une ville en feu est pour vous un beau spectacle.

— Wagram, j'ai de l'imagination, moi, et j'aime lui permettre de temps en temps de prendre quelqu'essor dans mes bulletins. Cela fait pâmer d'aise en apparence les poètes de mon Institut ; cela sert de texte à ceux de mes partisans qui sont répandus dans les cercles de Paris, et dont la mission est de célébrer mon génie. J'avoue aussi que j'ai un plaisir inexprimable à voir une ville en feu. Je ne jouis pas comme les autres, moi ; c'est dans les éclats de la foudre, dans les ravages de la mort, c'est dans les conflagrations que mon cœur se dilate, que je respire librement, que je sens toute la plénitude de mon existence. Eh ! ne voyez-vous pas qu'en montrant mon armée admirant l'embrasement de Smolensk

avec la même tranquillité que les Napolitains contemplent une éruption du Vésuve, je ne la place pas sous le point de vue d'une armée battue, fatiguée, se traînant au milieu des ruines et des cadavres ? D'ailleurs, cela présente une grande image, et j'aime les grandes images moi, écrivez.... « Le combat de Smolensk, qu'on peut à juste titre appeler une bataille, puisque cent mille hommes ont été engagés de part et d'autre, coûte aux Russes plus de 4,700 tués, de 2,000 prisonniers, et de 7 à 8,000 blessés ; notre perte se monte à 700 morts et à 3,100 ou 3,200 blessés.

—Sire, je n'ai encore les retours que de la moitié de notre armée, et je compte déjà autant de mille hommes de tués que Votre Majesté en annonce de centaines ; quant à nos blessés, le nombre en est considérable : en outre Votre Majesté ne parle pas de nos prisonniers. Considérez, Sire, que vous venez de dire vous-même que l'ennemi s'était retranché dans Smolensk, derrière des murailles de quatre mille toises de tour, épaisses de dix pieds, hautes de vingt-cinq, entremêlées de tours, dont plusieurs étaient armées de gros calibre ; que l'ennemi avait établi dans un couvent deux batteries de vingt pièces chacune.... Comment, d'après cela, pourrions-nous dire avec vraisemblance que nous n'avons perdu que 700 hommes, dans un combat sur-tout qui a duré depuis deux heures de l'après-midi jusqu'à une heure du matin ? »

— Monsieur de Wagram, écoutez-moi : Que diraient nos conscrits si, en venant rejoindre l'armée, ils lisaient en route des bulletins qui leur montreraient à quels ennemis ils ont affaire, et quels combats meurtriers nous livrons sur le Borysthène. Quoi ! vous voudriez que je leur montrasse le hideux

aspect des boucheries que les Russes font de nos soldats ! Sachez que plus nous faisons de pertes, plus nous devons les déguiser. Que serait-ce si la terreur avait déjà battu d'avance les renforts graduels sur lesquels je compte pour les remplacer ? C'est par l'illusion qu'on conduit les hommes; s'ils voyaient d'un même coup-d'œil tous les périls qui les menacent, toutes les privations, toutes les fatigues qui les attendent, ils reculeraient d'effroi. C'est en les jetant dans les dangers qu'on les rend braves ; c'est en les mettant aux prises avec le besoin, avec la nécessité, qu'on développe en eux la vigueur et la persévérance. Il me faut des soldats, tout ce qui m'en procure est bon pour mes desseins ; qu'on m'accuse ensuite de charlatanisme, d'imposture, de sottise même, peu m'importe, si ensuite j'ai les moyens d'écraser l'envie sous le poids de mes succès.

— Mais si la renommée, plus fidèle et plus vraie dans ses récits, venait à propager les bruits de nos pertes immenses, ne verrait-on pas alors dans vos réticences la preuve de vos craintes et de vos embarras ? Le découragement ne se répandrait-il pas alors plus rapidement parmi vos renforts et même vos réserves ?

— Berthier, la renommée, c'est moi, ce sont mes bulletins que personne n'ose contredire sur le continent, que les gobe-mouches croient, que mes partisans commentent et préconisent. Un roi disait qu'il ne voulait pas qu'il fût tiré un coup de canon en Europe sans sa permission ; et moi je vais plus loin que lui, car je veux qu'il ne soit pas imprimé sur le continent une seule ligne qui excite ma désapprobation. Je sais bien que la presse se dédommagera en Angleterre des entraves dans lesquelles je la retiens par-tout où je domine ; mais lira-t-on les dia-

tribes des journaux anglais ailleurs que dans leur île; et n'ai-je pas opposé à leur circulation sur le continent une triple enceinte d'espions, de gendarmes et de douaniers ? Ecrivez : « Le champ de bataille a offert aux yeux de 200,000 personnes qui peuvent l'attester, le spectacle d'un cadavre français sur sept ou huit cadavres russes....

— On demandera, Sire, où sont ces deux cent mille témoins, où est ce champ de bataille, puisque toute l'affaire s'est passée dans une attaque de murailles ? Ensuite on observera que, comme c'est la première fois que vous appelez 200,000 hommes en témoignage de la vérité de votre assertion, elle contient probablement le mensonge le plus audacieux, le plus palpable qui jamais ait été consigné dans vos bulletins.

— Berthier, vous me manquez.

— Sire, j'use d'un droit que vous m'avez donné. Je croirais vous trahir si je n'en faisais pas usage.

— Eh ! Sac... mes deux cent mille témoins c'est mon armée, qui certes ne me démentira pas, et les habitans de Smolensk qui n'ont pas les moyens de me contredire. Mon champ de bataille, ce sont les rives du Borysthène, les glacis, les faubourgs, le chemin couvert, les rues de la place. Puisqu'on s'est battu il faut bien qu'il y ait eu un champ de bataille.

— Sans doute, Sire; mais pour que deux cent mille hommes aient pu y contempler le spectacle qu'il plaît à Votre Majesté d'y supposer, il faut qu'il ait occupé un espace immense.

— Ecrivez : « Sur douze divisions qui composaient la grande armée russe, deux divisions ont été entamées et défaites au combat d'Ostrovno, deux l'ont été au combat de Mohilow, et six au combat

de Smolensk; il n'y a que deux divisions et la garde qui soient restées entières...

— Sire, il a plu à Votre Majesté de dire que la moitié de l'armée russe s'était trouvée au combat de Smolensk et que 100,000 hommes y avaient été engagés de part et d'autre, ce qui, d'après l'aveu de V. M., porte à 50,000 hommes la moitié de l'armée russe, et le total par conséquent à 100,000 hommes. Maintenant j'ose demander à V. M. comment cette armée peut être encore si nombreuse, si dix de ses divisions sur douze ont été entamées, et sur-tout si elle a perdu tous les hommes que nous avons tués, blessés et fait prisonniers dans nos bulletins?

— Berthier, il me convient maintenant de diminuer le nombre des Russes, sauf à dire, quand je les aurai bien battus, qu'ils ont eu, durant toute la campagne et dans toutes les affaires, des forces supérieures aux miennes. Je vous charge de la rédaction du quatorzième bulletin que vous commencerez par une description de Smolensk, dont nous devons donner une haute idée, afin de faire croire que sa prise est très-importante. Vous arrangerez le fratras des rapports de nos généraux divisionnaires, en ayant soin d'ajouter des zéro pour grossir la perte des Russes, et d'en ôter pour diminuer la nôtre. Ces gens-là ne savent pas assez exagérer, ils racontent trop les choses telles qu'elles sont, ils nous laissent le travail de l'exagération et le soin du coloris.....

N°. XXXIX.

Séance extraordinaire du Sénat Conservateur sous la Présidence de l'Archichancelier de l'Empire, Cambacérès.

Cambacérès. — Sénateurs, c'est par l'ordre de S. M. l'Empereur et Roi que vous êtes ici assemblés. Je n'ai pas besoin de vous dire que vous devez recevoir avec la déférence accoutumée les communications qu'il m'a chargé de vous faire, et exécuter sans délai les ordres qu'il vous transmet par moi.

Lettre de Napoléon au Sénat-Conservateur.

« Sénateurs,

» La guerre que j'ai entreprise pour ranger la Russie sous les lois du système continental, s'est prolongée plus long-temps que je ne l'avais calculé d'abord, et les pertes que j'ai essuyées dans ma marche victorieuse ont sensiblement diminué le nombre de mes braves troupes. J'apprends d'un autre côté que mes armées en Espagne ont eu des revers et que leur situation exige des renforts. Ce sont là seulement de légères taches dans l'ensemble de mes opérations; lorsque je tournerai mes regards vers les Espagnes, j'y ramenerai bien promptement la victoire, qui ne paraît un instant quitter mes drapeaux que pour y revenir avec plus de faveur et

d'éclat. Je pourrais facilement détacher des corps de la grande-armée pour faire reprendre à mes soldats des positions qu'ils ont abandonnées sur le Douro; mais je dois conserver en Russie une attitude formidable, et en finir une fois pour toutes dans cette campagne avec le Nord. Le midi occupera ensuite toute ma pensée, et deux mois me suffiront pour châtier et apaiser la rebellion fomentée par les Anglais. Il faut maintenant des mesures vigoureuses, et que dans un an le monde jouisse d'un repos plus durable que celui qui signala la fin du règne d'Auguste notre prédécesseur. Je pourrai alors licencier une partie de mes soldats et n'en conserver que ce qui sera nécessaire pour faire la police de l'Europe et même du monde. C'est dans les territoires nouvellement réunis à l'Empire que doivent principalement se faire les nouvelles levées; ils ont à peine été soumis à la conscription, et j'exige qu'ils fournissent tous leur contingent.. Vous accélérerez aussi le départ de tous les individus qui, réquisitionnaires en 1793 et conscrits depuis 1796, ont été dispensés de rejoindre l'armée par la faveur, l'argent ou la fraude. Vous ordonnerez aux cohortes des gardes nationales de fournir un dixième pour alimenter mes échelons de recrutement. Mais je ne veux point que ces mesures soient comprises dans un décret qui jeterait l'alarme dans mon empire et exercerait la malignité de mes ennemis. Que chaque chef de sénatorerie se rende dans son arrondissement, qu'il y annonce mes volontés, et qu'il s'en rende l'exécuteur. Qu'il anime le zèle des administrations, le dévouement des habitans, et que, s'armant des moyens d'une terreur salutaire, il dirige la vengeance de l'état contre les traîtres, les déclamateurs et les indifférens. Dans quelques jours je serai à Moscou; du sein de cette ancienne ca-

pitale des Czars, j'appellerai à la liberté et à la civilisation les hordes des Tartares, appel qui rendra peut-être moins nécessaires pour moi les renforts que j'attends de mon Empire. »

Cambacérès. — Sénateurs, vous venez d'entendre les volontés de l'Empereur ; je ne crois pas que la manière claire, précise et péremptoire, dont il les exprime, autorise une discussion. Il nous reste à déterminer les mesures qui seront nécessaires pour donner une grande extension au recrutement qui nous est demandé, afin de porter en avant, avec rapidité, le ban et l'arrière-ban des forces de l'Empire. Plus nous déploierons de ressources, et plutôt la grande révolution qui depuis si long-temps est dans la pensée de notre auguste maître, sera accomplie.

Lanjuinais demande à parler : Cambacérès feint de ne pas le voir et fait la sourde oreille ; enfin les importunités du premier devenant trop marquées, celui-ci lui adresse le discours suivant :

« Ou le comte Lanjuinais se propose de combattre les mesures indiquées dans la lettre de l'Empereur, ou bien il est décidé à les approuver : dans le premier cas, sa résistance est inutile, car rien ne résiste à l'Empereur ; dans le second, son approbation est superflue, car nous sommes unanimes dans notre soumission aux volontés de notre maître. J'invite donc le sénateur Lanjuinais d'un côté à ne pas interrompre l'heureuse unanimité qui nous attache par un lien commun d'obéissance et de dévoûment à l'Empereur, ou de l'autre, à ne point arrêter par d'inutiles réflexions l'élan qui nous porte à exécuter sur-le-champ ses ordres.

Lanjuinais. — Je sais bien que nous sommes tellement dégénérés sous l'influence du despotisme, tellement froissés par sa violence, qu'il ne nous est

pas plus permis d'applaudir à ses actes que d'y résister.

Cambacérès. — Comte Lanjuinais, nous ne sommes pas convoqués pour faire des phrases, et tout ce que vous nous diriez ici du despotisme, ne nous rendra pas présomptueux au point de résister à des ordres qui jamais ne nous ont trouvés récalcitrans.

Lanjuinais. — La résistance d'un homme de bien a quelquefois relevé le courage d'une nation opprimée, ou du moins elle peut quelquefois l'absoudre aux yeux du Créateur d'avoir aliéné sa liberté, c'est-à-dire, le plus beau droit qu'elle ait reçu de sa bonté.

Cambacérès. — Eh! qui vous entendra? Qui répondra à cet appel destiné à ne pas être porté au-delà de cette enceinte? Dites plutôt qu'il est des circonstances où la résistance est une folie, et où celui qui en donne le signal devient responsable de tous les maux qu'elle attire sur ceux qui osent en avoir le coupable désir. Nos momens sont précieux, comte Lanjuinais, craignons de provoquer le courroux de l'Empereur en n'exécutant pas sa pensée aussi rapidement qu'il la conçoit. Déjà j'ai fait donner des ordres afin que tout fût prêt pour transporter dans les sénatoreries les membres du sénat qui doivent accélérer le recrutement et enflammer d'une ardeur nouvelle les enfans de la grande nation. J'invite les sénateurs désignés à se préparer au départ.

Lanjuinais. — Eh quoi! sommes-nous ici une troupe enrégimentée qui doit se mouvoir au premier signal, et se porter où la dirige une volonté qu'il ne lui est pas permis de méconnaître? Sénateurs, je vous conjure de ne pas vous laisser ainsi maîtriser; songez que vous êtes le seul corps qui existe entre le peuple et le despotisme, et que si

vous perdez, je ne dis pas les priviléges que nous ne possédons plus, mais seulement les dehors de l'indépendance, nous sommes engloutis dans l'humiliation commune, et nous devenons par conséquent incapables de remplir un jour les devoirs que les circonstances peuvent nous imposer.

Cambacérès. — Eh quoi ! entendrai-je ici prêcher la rebellion? Comte Lanjuinais, qu'entendez-vous par ces devoirs que les circonstances peuvent imposer au sénat?

Lanjuinais. — Je remercie l'Archichancelier de la question qu'il m'adresse; il n'a plus de prétexte pour m'imposer silence, je vais parler librement. Où nous conduisent ces guerres entreprises chaque année contre le gré de la nation, et sans autre but que de satisfaire une ambition pour laquelle le monde a encore des bornes trop étroites? Est-ce pour notre prospérité, pour notre bonheur, ou pour notre gloire, que nous faisons les sacrifices immenses qu'elles exigent? Notre commerce en est-il plus étendu, notre industrie plus active, notre puissance plus affermie, notre nom plus respecté? Non, non; je vois partout le commerce entravé, l'industrie languissante; je vois la misère et les privations s'accroître, notre puissance trop colossale pour être durable, et le nom français devenu en horreur aux nations.

Est-ce pour cela que nous qui nous disions le parti français, avions confié le pouvoir au général Buonaparté? Ces sacrifices immenses que sans cesse il nous demande, ces tributs d'hommes dont nous sommes obligés de faire hommage à sa dévorante ambition, ces générations tout entières que nous livrons graduellement au fer de l'ennemi, cette jeunesse arrachée au sol de la patrie, aux soins de la famille, aux premières affections du cœur, pour

contracter dans les horreurs de la guerre des habitudes féroces ; je le demande, tout ce que nous voyons n'accuse-t-il pas l'homme qui nous avait promis de fermer les plaies de la révolution ! Ah ! qu'il soit à jamais regardé comme un jour de deuil et de larmes ce jour où Buonaparté salua le peuple français du titre de la grande nation. Ce mot, ce mot fatal éveilla dans nos âmes un orgueil dont nous avons été cruellement punis. Nous voulûmes effectivement être grands, et tous nos efforts gigantesques n'ont servi qu'à nous épuiser et qu'à porter au-dessus de toutes les renommées la renommée d'un des généraux de la révolution.

Après avoir voulu, dans nos égaremens révolutionnaires, imiter les premiers Romains, nous cherchâmes, par une vaine et funeste ardeur de gloire, à atteindre au même degré de puissance que les derniers, trouvant ainsi dans la république et dans la monarchie la misère, l'épuisement et la mort. Non, nous ne sommes plus une nation, nous ne sommes plus Français, et celui qui nous a appelés le grand peuple, ne l'a fait que par une cruelle dérision, comme les bourreaux de notre Sauveur le saluaient du nom de roi au milieu des tortures de sa longue agonie. Je vois un vaste empire, un empire colossal, et je ne vois plus d'armée française. Ces aglomérations d'hommes et de territoires ont étouffé jusqu'au nom sacré de patrie.

Nous entendons parler de victoires gagnées sur les confins de l'Europe ; mais quels sentimens doivent-elles éveiller en nous? Que devons-nous penser de leur réalité, ou des avantages qu'elles nous promettent, lorsqu'elles sont toujours pour nous le signal de nouveaux sacrifices, et pour le despote un prétexte pour de nouvelles demandes? Aujourd'hui on nous ordonne de nous rendre dans les ar-

rondissemens sénatoriaux pour y accélérer un recrutement tel qu'on n'en trouve aucun exemple dans les temps les plus désastreux de la révolution; c'est-à-dire, qu'on nous institue les missionnaires de la mort; que c'est nous, les gardiens des droits de la nation et le dernier asile de la liberté expirante, qui sommes chargés de poursuivre jusque dans les bras de leurs épouses éplorées, les hommes qui avaient échappé aux réquisitions, à la conscription, ou qui ont acheté au poids de l'or la faculté d'être pères et époux, c'est-à-dire, de remplir les devoirs les plus sacrés imposés à l'homme en société. C'est ainsi que dans les montagnes où il croyait avoir trouvé un asile contre la cruauté et l'avidité de ses tyrans, le nègre fugitif se voit tout-à-coup attaqué au sein de sa petite famille par des chiens de sang, dressés pour cette horrible chasse. (*Un mouvement confus se fait remarquer.*)

Sénateurs, la comparaison vous déplaît; mais que serait-ce si je déroulais à vos yeux le tableau de toutes les misères, de toutes les persécutions dont nos tristes décrets ont été la source? Je me hâte d'en venir à la question de l'archichancelier.

J'ai parlé de circonstances qui pouvaient exiger de notre part l'usage de notre pouvoir constitutionnel. Si j'en crois les bruits qui circulent, une bataille sanglante a été livrée, le chef de l'état y a couru des dangers personnels; on dit même qu'il y a été blessé. Je le demande, une telle circonstance ne doit-elle pas nous montrer à quoi tiennent nos destinées et combien l'ambition inquiète de celui auquel nous avons déféré le pouvoir suprême, compromet la sûreté et le repos de l'empire, en entraînant à de si grandes distances des armées rassemblées pour nous protéger. Je vois l'impatience qui se manifeste autour de moi. Les flatteurs craignent

de se compromettre en écoutant un homme libre, et mes amis redoutent pour moi les effets de ma franchise. Sénateurs, les anciens couronnaient de fleurs leurs victimes avant de les immoler ; à leur imitation, Buonaparté couvre les siennes de lauriers.

Cambacérès. Le sénateur Lanjuinais a bien fait de finir sa philippique par un madrigal. J'espère qu'il adoucira l'Empereur. Sénateurs, la séance est suspendue jusqu'à demain.

Après la séance, on a vu Boissy, Sieyes, Pastoret, Dupont et Garnier, tendre la main à Lanjuinais, mais sans lui adresser une seule parole.

N°. XL.

Buonaparté au Kremlin.

Buonaparté est à une fenêtre d'un des palais du Kremlin ; il contemple l'incendie de Moscou avec l'air de la méditation, disant de temps en temps à demi-voix : « Cela est beau, cela est pourtant beau! Mais mes quartiers-d'hiver, mes quartiers-d'hiver!..... »

On lui amène en ce moment un Russe qu'on lui dénonce comme le chef des incendiaires de Moscou. « Parle-t-il français? » dit-il aux gens qui l'amènent; et sur leur réponse affirmative, il s'avance vers lui, et prenant une attitude menaçante, il lui demande fièrement : « Qui es-tu? »

— Que t'importe?

— Comment, misérable, tu me tutoies!

— Je tutoie bien mon maître.

— Mais quelle différence entre lui et moi!

— Oui, la différence qui existe entre un véritable souverain et un brigand.

— Qu'on le fusille..... Non, qu'on le ramène. Sais-tu à qui tu parles?

— Oui, à Buonaparté.

— Dis, à l'Empereur des Français.

— Je ne vois pas en toi un Empereur. Un Empereur protége; toi, tu opprimes; il conserve, et toi tu es le génie de la destruction.

— Je ne détruis pas, je régénère.

— Dis que tu corromps tout ce qui est atteint

par ton influence; que tu renverses tout ce qui déplaît à ton orgueil ou contrarie ton ambition.

— Qui t'a appris tous ces beaux raisonnemens?

— Tous les faits de ta vie; ce que tes flatteurs appellent tes grandes actions, et ce que, moi qui ne flatte pas, j'appelle des forfaits inouis, qui doivent provoquer tôt ou tard la vengeance de Dieu et des hommes.

— Insolent! Sais-tu que je puis te faire fusiller dans un clin-d'œil?

— Eh bien! qu'attends-tu? Je crains moins la mort que le supplice d'être en ta présence.

(Buonaparté s'élance sur son audacieux interlocuteur avec un mouvement furieux; mais il s'arrête tout-à-coup et paraît se recueillir.)

— Eh bien! lui dit le Russe, tu t'arrêtes? je t'intimide? tu n'oses pas déchirer en pièces un homme enchaîné?

— J'allais me compromettre, j'allais porter les mains sur un vil esclave, sur un lâche chauffeur.

— Dis que tu as encore plus de lâcheté que de rage, et que tu as craint qu'un effort ou un accident me délivrant de mes fers, ne te mît à la merci de ma vengeance.

— Quoi! misérable, tu me tuerais si tu étais libre?

— Oui.

— Sais-tu que je suis au rang des souverains, que je suis l'oint du Seigneur?

— Je ne sais pas ce que tu es dans d'autres pays, dans d'autres climats; mais ici je ne vois en toi qu'un ennemi de mon souverain, de mon pays, que le destructeur de nos cités, que l'oppresseur de nos droits, l'assassin de nos familles, et je me crois un droit plus réel sur ton existence que celui que tu menaces d'exercer sur la mienne.

— Un souverain ne perd jamais la sauve-garde qu'il tient de son titre et de ses droits ; partout sa vie doit être respectée ; dans toutes les situations il est également inviolable, et celui qui attente à des jours si précieux, n'est, quel qu'il soit, qu'un affreux régicide.

— Je ne conçois rien à toutes ces distinctions, et je te répète que, voyant en toi le bourreau de mes compatriotes et l'ennemi de mon souverain, je n'hésiterais pas à te faire subir le sort que méritent les usurpateurs et les brigands, si cela était en mon pouvoir.

— Qui t'a débité ces maximes? Sont-ce les mêmes hommes qui, après avoir armé tes mains de torches incendiaires, t'ont dit : « Brûle les palais et les chaumières, le séjour des pauvres et celui des riches, les temples de la religion et les asiles de l'infortune; va, ton souverain te l'ordonne, sois sourd aux cris des malheureux que tu prives de leurs demeures. »

— Ne rejette pas l'odieux de tes forfaits sur tes victimes; c'est toi qui es le premier auteur de l'incendie; tu as détruit par le feu ce que nous voulions défendre; à notre tour nous avons incendié ce que tu voulais conserver. Eh! de quel droit as-tu envahi nos provinces ? t'avons-nous provoqué? t'avons-nous appelé? C'est parce que tu es un brigand que nous sommes devenus incendiaires. Nous ne voulions pas de toi, c'est pour cela que nous ne t'avons laissé partout que des ruines. Hé bien, jouis de tes conquêtes, contemple ces villes embrasées, ces campagnes ravagées, ce terrain couvert de tes victimes; respire la vapeur des incendies et l'odeur des cadavres, voilà des jouissances dignes de toi.

— Qu'on emmène ce misérable, qu'on lui donne

la question pour découvrir ses complices, et qu'ensuite on lui donne le knout jusqu'à ce que mort s'ensuive.

—Tu peux me faire mourir, mais tu ne me feras pas fléchir : j'ai pour complice la population de Moscou; que dis-je? toute la population russe.

—Nation sauvage et barbare !....

On se prépare à entraîner le Russe ; Buonaparté qui a réfléchi un instant, fait un signe pour qu'il reste, et lui dit, en adoucissant son ton : » Qui es-tu? quel est ton nom?

—Ce que je suis, ne le vois-tu pas? Je suis Russe; j'aime mon prince et mon pays, voilà pourquoi je te hais. Quant à mon nom, il sera bientôt enseveli avec moi dans la tombe.

—Tu parais un brave homme; j'aimerais assez la fierté de ton langage, si tu n'oubliais pas le respect qui est dû à un souverain. Tu serais fidèle si tu promettais fidélité. Veux-tu t'attacher à moi?

—A toi! J'aimerais mieux être lié vivant à un cadavre putréfié.

—Qui t'a donné l'ordre d'incendier Moscou?

—Je n'ai point reçu d'ordre; ce sont tes soldats qui ont les premiers allumé l'incendie : quand nous avons vu que nos demeures allaient devenir les leurs, nous avons achevé l'œuvre terrible qu'ils avaient commencée.

—Ne savais-tu pas, malheureux, qu'en brûlant cette ville tu laissais un million de tes compatriotes sans asile, sans abri, que tu détruisais l'ouvrage de plusieurs siècles, tant de monumens, tant de palais?

—Si mes compatriotes sont sans asiles, ils iront en conquérir dans cette France dont la perverse soumission t'aide à désoler le monde; ils iront dans cette capitale que tu te plais à embellir ;

là, ils retrouveront des palais, des monumens, des abris. Bientôt va commencer la réaction européenne. Les Espagnols et nous, t'avons appris que tu n'étais pas invincible; bientôt nous te prouverons que ton empire peut être ébranlé.

—Dieu est pour moi, rien ne me résiste; tous mes ennemis seront confondus ou exterminés.

—Dieu n'est pas pour les brigands; il permet quelquefois qu'ils triomphent un instant, pour rendre leur punition plus éclatante et leur chute plus extraordinaire.

—Va porter tes homélies dans l'autre monde. Qu'on fusille ce misérable pour en avoir plus tôt fini avec lui.

—Tyran! tu mourras; tu mourras sur cette terre que tes fureurs sont venues désoler. Ton cadavre resté sans sépulture sera dévoré par les vautours.

MONOLOGUE.

Buonaparté seul. Je ne sais, il me semble qu'il y a quelque chose de prophétique dans les derniers mots de ce brigand. Je me sens troublé.... Eh quoi! Napoléon, la voix d'un malfaiteur te ferait-elle trembler?.... Mais cette voix ressemble à celle qui de temps en temps me donne des avis formidables. Eh quoi! périrais-je en Russie? Finirais-je misérablement mes jours au milieu des frimas du Nord, moi qui ai toujours désiré de m'éteindre chargé d'années, dans les délices de Rome ou de l'ancienne Bysance!

Ce pays me déplaît; je vais reconduire mon armée en Pologne; je veux retourner à Paris. Mes soldats souffrent, mes généraux sont inquiets; je ne vois autour de moi que la misère et le silence. J'ai vu périr la moitié de mes braves. Je

les regrette, uon comme homme, mais comme souverain : ils m'étaient utiles, je ne puis les remplacer; je suis fâché qu'ils soient morts.....

Je regrette d'avoir entrepris cette guerre. Je ne connaissais pas le caractère de cette nation; je me suis trompé sur celui de son souverain, sur les intentions de ses ministres. Ils sont plus opiniâtres que je ne suis persévérant; ils m'opposent une espèce de résistance sauvage qui me saisit de respect et d'effroi en même temps. Qui aurait pu croire que le dévouement des habitans pour leur souverain, que l'amour qu'ils lui portent, auraient produit de tels prodiges? Eux-mêmes incendient leurs demeures, brûlent leurs provisions, détruisent leurs effets les plus précieux. Ils s'enfuient nus, mourant de faim, aimant mieux renoncer à leurs moyens de subsistance que de les partager avec nous. Cela est plus beau que l'histoire; on n'y trouve rien de si frappant.

Caulaincourt sera puni. Il m'a trompé. Il m'avait annoncé que je n'aurais à lutter que contre des eunuques et des esclaves, et je vois que jusqu'au courtisan russe, dont la corruption était proverbiale, tout a une ame forte, un cœur loyal, un corps de fer.

Le Kremlin me semble un tombeau; tous ces monumens des anciens Czars semblent appeler mon cadavre dans leurs enceintes froides et ténébreuses. Mes pensées se tournent malgré moi vers la mort, et je crois en voir les avertissemens terribles dans des pronostics, dans des symptômes qui autrefois m'auraient fait sourire. Hier, deux de mes officiers ont été assassinés parce qu'ils me ressemblent et qu'on les a pris pour moi. Cette nation est brutale, elle ne connaît que son souverain, elle ne respecte pas en moi l'égal de son

maître; elle n'y voit que son persécuteur et son bourreau.

Je n'ose pas sortir, malgré le besoin que j'ai de ranimer mes soldats par ma présence. Un Arabe venu du désert tua Kléber, au milieu de ses officiers, au sein de son quartier-général. Un Cosaque, venu des bords du Don, n'aura-t-il pas contre ma vie les mêmes desseins, la même hardiesse et le même succès?.... Mais chassons la mélancolie, faisons venir mes bayadères.....

Il se fait un grand bruit; on vient annoncer à Buonaparté que le Russe qu'on conduisait au supplice a été délivré par des cosaques embusqués près du Kremlin, et qu'il y a lieu de supposer que cet homme était un personnage important: quelques personnes disent que c'était le fils de l'ancien gouverneur de Moscou, Rotospchin. Buonaparté entre en fureur. Murat arrive avec un air effaré. Tout le monde se retire.

—Eh bien! Murat, sommes-nous cernés? sommes-nous battus?

—Sire, des cosaques jusque dans le Kremlin! Nous sommes mal gardés; je crains une conspiration contre votre vie.

—Quoi! on conspire contre moi!... Au meurtre! à l'assassin!..... A moi, Roustan! à moi, Duroc.....

—Sire! Sire! ne montrez pas ces frayeurs; tant de gens vous observent.

Buonaparté (se recueillant.) —Eh! qui a montré de la frayeur?..... Murat, je crois que vous pâlissez.

—Oui, Sire, à la vue de vos dangers personnels.

En ce moment, Duroc, Roustan, plusieurs aides-de-camp, le chef de la police personnelle paraissent, Buonaparté les regarde quelque temps en silence, les fixe tous les uns après les autres, de

ce regard qui scrute la pensée, et dit, de sa voix sépulcrale, en jetant un coup d'œil de mépris sur Murat :

« Les cris que vous avez entendus partent du roi de Naples, qui a été saisi de je ne sais quelle terreur panique, et qui a cru voir des cosaques jusques dans mon appartement. Quant à moi, je ne crains rien; je suis au milieu de mes braves; ils ne m'ont jamais trahi. Si demain j'étais battu (mais cela ne se peut pas, nous sommes partout victorieux), je me jeterais dans leurs rangs, et je leur dirais: « Amis, votre empereur se confie dans votre bravoure; son génie vous a si souvent préservés dans les combats, qu'aujourd'hui c'est à votre courage à le protéger dans sa retraite. Amis, dès ce moment vous ne me verriez plus à votre tête; je ne dirigerais plus vos mouvemens, toute ma confiance serait dans votre bravoure et votre loyauté. Murat, restez. (Tous les braves disparaissent.) — Murat, vous ne devez pas trouver mauvais que j'aie rejeté sur vous ce petit accès de frayeur que je n'ai pu maîtriser quand j'ai appris que ma vie était menacée. Vous sentez qu'il n'est pas convenable que les gens qui me gardent pensent que j'ai peur.

— Mais, Sire, l'est-il plus qu'on me suppose à moi, militaire, le cœur d'un poulet?

-- L'est-il mieux qu'on me le suppose à moi? Ne suis-je pas votre maître? Mon éclat ne rejaillit-il pas sur vous? Si je passe pour un poltron, qu'êtes-vous, vous autres? Ne pouvez-vous pas m'épargner un peu d'humiliation, et supporter le poids de mes faiblesses? Ne vous ai-je pas écrasés d'honneurs et de bienfaits?

-- Sire, vous savez que personne ne vous est

plus dévoué que moi ; mais donnez-moi toute autre réputation que celle d un lâche.

—Est-on lâche parce qu'on redoute le poignard d'un assassin? Je suis donc un lâche, moi?

-- Sire, je ne crains rien que d'encourir votre disgrace.

— Bien, Murat, cela me réconcilie avec vos scrupules. Les Cosaques, dites-vous, sont aux portes du Kremlin ; mais n'avez-vous pas poussé des partis de cavalerie assez loin pour écarter ces maraudeurs?

—Sire, ils connaissent tellement toutes les routes du pays, tous les chemins détournés, qu'il nous est impossible de nous bien garder, et que chaque jour nos piquets de cavalerie sont enlevés à l'improviste.

—Vous ne croyez donc pas le Kremlin sûr pour moi?

—Non, Sire ; quoique fermé de murailles, il n'est pas à l'abri d'un coup de main.

—Eh! sac....d.... que ne le disiez-vous? mes ingénieurs ont donc menti, lorsqu'ils m'ont déclaré que j'y étais aussi en sûreté qu'à St. Cloud ?

—Sire, l'enceinte en est trop étendue pour être bien gardée, et la forme trop irrégulière pour établir à l'entour une chaine de postes et les soutenir les uns par les autres.

— Qu'on selle mon cheval, qu'on me donne une rédingote grise, mon petit chapeau ; je vais visiter le Kremlin incognito ; vous, Murat, disposez mes gardes de manière qu'on ne me perde jamais de vue, et qu'on soit prêt à voler à mon secours au moindre signal. Demain, je ferai mettre à l'ordre de l'armée la phrase suivante : « L'Empereur a visité seul les postes de Moscou; il s'est assuré que sa brave armée n'avait à craindre aucune attaque de

l'ennemi. S. M. I. et R. s'occupe nuit et jour de la sécurité et du bien-être de ses soldats. »

Murat se retire en faisant une inclination profonde. Buonaparté le rappelle.

— A propos, Murat, comment se conduisent les femmes que j'ai mises à la suite de l'armée?

— Sire, elles enivrent les soldats d'amour et de liqueurs fortes. Mais je dois vous dire que les Parisiennes sont un peu séditieuses. Voici un couplet impromptu qu'on attribue à l'une d'elles, vivandière à la suite des vélites de la garde. (Murat chante.)

AIR : *Reçois dans ton galetas.*

V'là qu'est donc enfin bâclé !
V'là Moscou z'en not' puissance ;
On nous en a remis la clé.
Mais c'nétait pas la peiu', j'pense :
Où les maisons sont sens d'sus d'sous,
N'y a pas besoin de pass' partouts.

Buonaparté dit brusquement : « Murat, vous avez de la voix pour les ponts-neufs. Qu'on retire à cette gueuse sa plaque de vivandière, et qu'on l'attache à un hôpital. »

N°. XLI.

Buonaparté en fuite, ou les Trois Stations.

Après avoir, non remis le commandement à Murat devant ses généraux assemblés, mais bien après l'avoir institué son lieutenant d'une manière clandestine, Buonaparté, revêtu de la livrée de Caulaincourt, se mit tristement en route pour revoir la grande nation. Dans le commencement de la route, la crainte d'être découvert l'obligeait, dans les diverses haltes, de remplir les fonctions de valet, ce qu'il faisait d'assez mauvaise grâce. Caulaincourt, qui ne pouvait se défendre d'une espèce d'orgueil, en se voyant ainsi servi par son Empereur, prenait des airs, lui donnait des ordres, recevait ses soins avec une espèce de fatuité. Celui-ci, assez versé dans la connaissance des hommes pour deviner ce qui se passait dans le cœur de son compagnon, recueillait dans le sien le ressentiment que lui inspirait cette conduite, mais se gardait bien de le laisser éclater. Bien loin de là, dans les intervalles où ses frayeurs ne le tourmentaient pas beaucoup, il cajolait Caulaincourt. « Cette situation n'est pas sans douceurs, lui disait-il, votre fidélité m'est plus précieuse que si j'étais dans ma toute-puissance. Ici je dépends d'elle, et en m'y confiant je vous ai montré combien je vous distinguais de tous ceux qui m'entourent. Hélas! je n'avais point d'amis, et aujourd'hui je peux me flatter d'en avoir un. Ce sentiment

adoucira mon caractère, il modérera ses impétuosités, il ouvrira mon ame à des émotions qu'elle avait repoussées jusqu'à ce jour, dans la crainte de ne pas trouver de véritables amis. Vicence, vous êtes né noble; vous appartenez à la classe dans laquelle on trouve peu de traîtres; cette situation m'aurait déjà déterminé, si je n'avais d'avance connu combien vous m'êtes dévoué. Vicence, vous n'êtes pas assez riche, je n'ai pas assez fait pour vous; je me propose de compléter votre apanage d'une manière splendide. Votre famille est nombreuse: vous avez des beaux-frères, des cousins, pourquoi ne demandez-vous rien pour eux? Vous avez peut-être cru que je vous avais sacrifié à Lauriston; détrompez-vous. Il entre dans ma politique de paraître toujours disgracier mon ambassadeur près d'une puissance, lorsque j'ai résolu de lui faire la guerre. On croit alors que j'ai tout employé pour la concilier, que je lui ai fait le sacrifice d'un ambassadeur qu'elle n'aimait pas, et que celui par lequel je le remplace était chargé des instructions les plus pacifiques. Ces subterfuges m'ont toujours réussi, ils rendent mes agressions moins odieuses. »

Ce fut par de semblables discours que Buonaparté chercha à se concilier la fidélité de son compagnon de voyage, aussi long-temps qu'il se vit entièrement en sa puissance; mais bientôt son ton changea à mesure que ses périls lui parurent moins grands. En quittant Varsovie, il fut rêveur et silencieux pendant plusieurs heures; il jetait de temps en temps sur Caulaincourt des regards sombres, enfin il lui dit d'un ton brusque: « Savez-vous, Vicence, que vous êtes un sot compagnon de voyage: vous ne savez rien dire pour me distraire; à peine cherchez-vous à vous rendre utile; vous n'êtes ni attentif ni empressé. N'allez pas croire que je vous

aie pris avec moi par aucun sentiment de prédilection ; non, ne le croyez pas. Je me suis confié à vous, parce qu'après moi vous êtes l'homme le plus détesté de mon empire ; que ma vie est votre unique sauve-garde, et que si j'étais assassiné, vous seriez la première victime des fureurs populaires qui éclateraient à ma mort. Vous ne pouvez pas pactiser avec mes ennemis ; vous êtes chargé d'un forfait qu'ils ne peuvent ni ne doivent pardonner : voilà ce qui me garantit votre inaltérable fidélité, et voilà pourquoi, au milieu de tant d'hommes, peut-être aussi dévoués que vous, mais qui pourraient cependant céder à la tentative de débarrasser la terre d'un tyran (car je suis un tyran, moi), je vous ai choisi. Toute l'Europe voit en vous un lâche assassin...... »

Caulaincourt s'écrie avec désespoir : « Ah ! Sire, est-ce à vous à me le reprocher ?

— Oui, c'est à moi plus qu'à tout autre à vous le reprocher. Si vous aviez su me résister ; si vous aviez osé braver ma disgrace, je n'aurais pas épouvanté la France d'un attentat qui a aliéné de moi tous ses habitans. Je suis violent, moi, même un peu cruel ; j'ai dans un transport de rage, dans un moment de terreur, désigné cette innocente victime ; mais si je n'avais trouvé personne pour l'enlever, elle existerait encore. J'ai jeté les yeux sur vous pour cette odieuse mission, parce que, de tous les hommes qui m'entourent, vous étiez celui qu'elle devait compromettre le plus. Je fus surpris de votre condescendance. Je ne m'y attendais pas ; elle détruisit mes irrésolutions. Ce n'est pas moi, Vicence, qui ai commis cet assassinat : c'est vous ; oui, vous seul en êtes coupable. Quand je vous ai récompensé, j'ai voulu seulement prouver que je n'en éprouvais ni honte, ni repentir ; car je ne veux pas paraître

reculer même dans la carrière du crime. Mais sans cette considération je vous aurais fait pendre.

— Quoi ! Sire, tel eût été le prix d'un si grand dévouement ?

— Oui, je vous aurais fait pendre, pour montrer qu'il faut quelquefois refuser de servir les passions des princes. Ah ! combien les souverains sont à plaindre, de ne trouver autour d'eux que des flatteurs et des complaisans qui louent tous leurs vices et qui servent toutes leurs passions ! Nous ne sommes pas des dieux, nous autres, l'encens nous enivre, la toute-puissance nous égare ; et si l'on ne nous résiste jamais, nous sommes exposés à commettre de grands crimes et de grandes injustices.

— Sire, rappelez-vous quelles menaces vous employâtes pour me déterminer ; la mort eût puni ma résistance.

— Vraiment, Vicence, je vous ai menacé de vous faire mourir ! Je ne m'en souvenais pas ; mais sachez que la mort ne doit pas plus intimider un sujet fidèle quand il peut servir son maître, que quand il s'agit de lui épargner un crime. Quel dévouement est donc le vôtre, s'il ne va pas jusqu'à vous faire braver tous les supplices pour me garantir d'un péril ou d'un forfait ? Vicence, vous n'êtes qu'un poltron. »

Quand les deux voyageurs furent arrivés à Mayence, Caulaincourt reçut un coup de pied de son compagnon, parce qu'il ne s'était pas élancé assez promptement de sa voiture pour aller prévenir le préfet que son Empereur était là et voulait s'arrêter une heure chez lui.

En quittant Mayence, Buonaparté qui avait appris de son préfet des détails très-alarmans sur l'esprit des habitans du pays, reprit toute sa vio-

lence. Il avait quitté la livrée de Caulaincourt, pour la faire endosser à celui-ci, et dès ce moment il le traita avec toute la dureté et tout l'emportement qu'il met dans sa conduite avec les derniers de ses valets. « Vicence, lui disait-il, vous n'êtes qu'un imbécille; vous vous êtes laissé tromper par les courtisans russes; vous m'avez donné sur mon frère Alexandre de Russie des détails absurdes, et sur Romanzow des notions fausses... De quoi, diable, me suis-je avisé de vous envoyer à Pétersbourg! Qu'y avez-vous fait pour mon service? Rien : mais en revanche, vous vous êtes laissé cajoler sur votre belle mine, vos magnifiques équipages et vos élégantes réunions. Au milieu des flatteries, des fêtes, des intrigues d'amour, comment pouviez-vous vous occuper de mon service? Aussi, vous n'avez rien su observer, vous n'avez vu que l'extérieur des seigneurs russes, et vous les avez jugés plus d'après vous-même que d'après leur véritable caractère; vous n'avez point étudié les classes intermédiaires, et vous ne m'avez peint que des courtisans et des esclaves. Est-ce que je puis connaître tout, moi? Et quand j'envoie des ambassadeurs quelque part, n'est-ce pas pour qu'ils me donnent des élémens pour mes plans de conquête? Aussi, pourquoi fais-je la faute d'envoyer dans la première cour du continent un assassin pour mon ambassadeur? Je me suis trompé; j'ai eu tort; j'ai voulu montrer à toute l'Europe le peu de cas que je faisais des préventions personnelles des souverains, et jusqu'à quel point je puis blesser toutes les convenances depuis si long-temps respectées dans leurs rapports entr'eux. Cette intention est en partie la cause de tous mes désastres, et je sens bien cruellement la perte que j'ai faite en choisissant, pour observer un pays neuf, une nation peu connue, un homme qui n'est

bon qu'à être employé comme exempt de maréchaussée. »

Ensuite, Buonaparté se livrant à ses frayeurs, à ses pressentimens, déclamait d'une voix sombre les phrases suivantes : « Que cette route me semble longue! qu'il me tarde d'être au sein de ma capitale, au foyer de mon gouvernement! Je me sens affaibli; mon activité m'abandonne, mon imagination s'éteint ; l'avenir m'effraie : je ne suis plus le victorieux, le redoutable Napoléon. Eh quoi! cesserais-je d'être redoutable parce que j'ai éprouvé de grandes défaites? Les Français oseraient-ils ridiculiser ou menacer leur maître? Cette détestable nation reprendrait-elle de l'énergie parce que j'ai perdu de ma gloire? Si je dois mourir, que ce soit après m'être vengé d'avance de ce peuple inconstant et ingrat; que ce soit en laissant à chaque famille une perte à déplorer. Mes derniers momens seront formidables comme les derniers instans de l'existence du monde, et ma chute produira tant de débris, que je serai aussi épouvantable en succombant, que j'aurai été terrible en régnant. »

En disant ces mots, Napoléon avait sauté à la gorge de Caulaincourt, et celui-ci allait être étranglé, si, sautant légèrement hors de la voiture, il n'eût échappé aux mains de son maître en délire. « Où allez-vous donc? » lui cria Buonaparté rendu à lui-même.

— Sire, Votre Majesté m'étrangle.

— Ah! c'est un de mes vertiges. Eh bien! si je vous avais étranglé, votre mort eût été plus glorieuse et plus douce qu'elle ne le sera peut-être. Car si nous succombons, vous savez, Caulaincourt, ce qui vous menace.

— Sire, je n'ai, dans tous les temps, qu'exécuté vos volontés; j'ose croire que vos ordres et mes re-

mords désarmeraient la vengeance de ceux qui vous succéderaient.

— Quoi! coquin, tu songes à faire ta paix? Tu espères dans la clémence de mes successeurs! des Bourbons, sans doute?

— Sire, je ne les ai pas nommés, je n'aurais pas osé les nommer; mais si les souverains sont les représentans de Dieu sur la terre, j'aime à croire que les Bourbons l'imiteraient dans sa clémence comme dans sa justice.

— Oui, imbécille hypocrite, ils te feraient pendre, s'ils voulaient être justes.

— Sire, je ne sais pas le sort qu'ils me feraient subir; mais je préférerais la mort à mes souffrances, et sur-tout au cruel repentir que vos reproches ont excité dans mon cœur.

— Non, canaille; tu vivras pour souffrir et pour éprouver à chaque instant de ta vie le supplice de t'être rendu odieux par le plus impardonnable des attentats, et de n'avoir recueilli, en le commettant, que le mépris et la haine de celui que tu as cru servir.»

Il se fit ensuite un long silence: Buonaparté donnait des signes de terreur et d'impatience à mesure qu'il approchait de Paris; cependant les regards qu'il jetait sur Caulaincourt devenaient à chaque instant moins sombres et moins menaçans. Enfin, à la dernière poste, il lui dit d'un ton radouci: « Je n'oublierai pas, Vicence, votre dévouement dans cette occasion: je vous ai maltraité, mais il faut que ma violence s'évapore sur quelqu'objet, et vous étiez là. Nous allons rentrer à Paris; on vous fera beaucoup de questions sur notre voyage. Je n'ai pas besoin de vous dire que je dois avoir tous les honneurs du courage et de la présence d'esprit, et que si je venais à m'égayer sur vous, à vous représenter comme ayant eu des terreurs paniques, comme

ayant vu un cosaque dans chaque uniforme, ou un tirailleur derrière chaque arbre, vous devez supporter stoïquement ces petits ridicules pour lesquels vous recevrez des compensations. Vous direz d'un ton calme et pénétré : « L'Empereur m'a paru plus grand sur notre traîneau que sur son trône. Son caractère a été plus puissant que les élémens, plus formidable que les nombreux ennemis qui nous menaçaient ; je ne l'ai jamais vu se démonter. Son front a toujours été aussi serein qu'à une belle parade des Tuileries. L'Empereur semblait dominer toute la création ; ce que j'ai vu, dans ce voyage, de ses forces physiques et morales, m'explique toute sa destinée. Il n'y a rien que de grand dans sa composition. Il s'agrandit de tous ses périls et de tous ses revers. C'est là qu'il étonne, qu'il éblouit. » Vous m'entendez, Caulaincourt; retenez bien ces phrases, elles doivent former votre vocabulaire pendant plusieurs mois ; je l'augmenterai de temps en temps de tournures nouvelles. »

En finissant ces mots, les deux voyageurs sont à la barrière de Paris. Deux vétérans (1) se présentent à chaque portière de la voiture. « Duc de Vicence, » crie Buonaparté d'un ton chagrin et brusque.

— Cela ne nous suffit pas, dit un des commis aux barrières : vos passeports ?

— Sac.... d...., dit Napoléon, quelle inquisition ! Arrête-t-on ainsi tous les voyageurs ?

— Oui, dit le commis, tous, de quel rang qu'ils soyent.

— Même l'Empereur ?

— Eh ! pourquoi pas ? C'est lui qui fait la loi, il faut qu'il s'y soumette le premier.

---

(1) Ce sont en général des vétérans qui gardent les barrières de Paris.

— Tu en as menti, canaille. Postillon, en avant.

Ici les commis se mettent en face des chevaux, et jurent qu'ils ne laisseront passer le prétendu duc de Vicence qu'après qu'il aura prouvé qu'il l'est réellement.

Napoléon, furieux, montre sa tête à la portière, et s'écrie : « Canailles, c'est votre Empereur; reconnaissez votre Empereur.

Un des commis à son camarade. — Laissons-les aller; car si nous les retenons encore un moment, ils nous diront qu'ils sont Dieu le père et Dieu le fils.

Ce serait le Pape, dit l'autre, que je ne le laisserais pas passer ainsi. Un Empereur! oh! oui, un Empereur de canailles, ou une canaille d'Empereur, voilà tout ce que c'est. Ne l'as-tu pas entendu nous appeler canailles? je veux lui faire ravaler ce mot-là. Je vais mener monsieur le Duc et son Empereur au premier poste. Allons, qu'on marche avec moi......

En ce moment arrive un adjudant de ronde. Buonaparté se fait reconnaître et passe au milieu de ses arrêteurs, stupéfaits, mais non consternés. Voici le dialogue qui eut lieu entr'eux lorsqu'ils furent un peu revenus de leur étonnement :

— C'était bien lui : comment ne l'avons-nous pas reconnu, après l'avoir si souvent vu à la parade ?

— C'est parce qu'il a beaucoup maigri.

— Ah! ah! je suppose qu'il ne faisait pas si bonne cuisine à Moscou qu'aux Tuileries; il est tout juste aussi maigre que quand il mitraillait les Parisiens avec nous dans le cul-de-sac Dauphin.

— Oui, oui; il sortait alors de son grenier, comme aujourd'hui il sort des forêts de la Russie;

seulement maintenant il est un peu plus grand seigneur.

— Tu vois cependant qu'il n'est pas mort, ainsi qu'on le disait, ni prisonnier, ainsi qu'on l'avait répandu depuis quelques jours.

— Tout cela est fort bien; mais c'est ce que nous appelons un déserteur, tout Empereur qu'il est.

— Oui, tu as raison : un déserteur d'autant plus coupable, qu'après avoir mis son armée dans un mauvais pas, il s'en tire tout seul et l'y laisse. Qu'un pauvre diable, pressé par la faim, quitte son corps, on l'emprisonne, et quelquefois on le fusille; et combien le grand déserteur que nous venons de voir n'en a-t-il pas fait abattre sous ce prétexte? Le malheureux n'a pas souvent choisi sa profession, c'est quelque conscrit amené enchaîné à son corps, et cependant point de miséricorde. Quelle différence de sa faute à celle de notre empereur fuyard! L'honneur, camarade, lui faisait un devoir de mourir avec une armée que lui-même, que sa volonté seule a entraînée aux antipodes; mais l'honneur, qu'est-ce que l'honneur pour lui? Ne s'est-il pas sauvé d'Egypte comme un lâche? Ne voulait-il pas se sauver à Marengo, quand il crut tout perdu?....

— Camarade, il a été lâche partout où il a fallu montrer du courage. Eh! ne l'ai-je pas vu s'évanouir dans l'orangerie de Saint-Cloud, à la vue d'un poignard?

— Eh! camarade, sont-ce toujours les plus braves qui réussissent? Non; ce sont les plus adroits. Celui-ci a toute la finesse d'un renard et la férocité d'un tigre. Adresse et cruauté, voilà les ingrédiens de tous les succès depuis le commencement de notre révolution.

— Tu as raison............ Mais où as-tu pris cette phrase-là ?

— Bah ! je l'ai apprise d'un capitaine de l'ancien régime, sous lequel j'ai servi.

— Ah ! c'était là le bon temps ! Si un soldat était blessé, il était reçu aux Invalides : il était heureux, tranquille pour le reste de ses jours ; maintenant tous les hôpitaux de l'Europe ne suffiraient pas pour contenir ceux qui ont été blessés dans les guerres entreprises par le grand déserteur.

— A quoi tient qu'il ne revienne ce bon temps? N'y a-t-il pas un Bourbon quelque part? Qu'il vienne, et qu'il dise à l'Empereur fuyard : « Ote-toi de là que je m'y mette. » Si Napoléon ne veut pas, on le pend, et tout est fini. Comment a-t-il fait lui-même avec son ami Barras? Ne l'a-t-il pas déplacé le lendemain, après l'avoir embrassé la veille? A-t-il plus de droits que les directeurs? Non; il a escamoté le trône: celui à qui il appartient peut bien le reprendre.

— Ah ! mais c'est qu'il est mieux affermi que les directeurs. Vois ses gardes, ses sénateurs, ses conseillers d'état; tous ces gens-là le protègent et lui sont dévoués.

— Bah! cela durera tant qu'il sera heureux ; maintenant que la débâcle commence, leur fidélité la suivra.

— Et dans le fait, pourquoi le soutiendrions-nous, s'il nous ruine, s'il nous perd par ses folles entreprises, et s'il n'est plus en état de nous protéger contre les ennemis qu'il nous a faits?...

Au moment où le commis aux barrières finissait ces mots, l'adjudant qui avait fait passer la voiture de Buonaparté, et qui l'avait escorté jusqu'aux Tuileries, arrive, et leur dit : « Réjouissez-vous : l'Empereur satisfait de la fermeté avec laquelle vous vous êtes conduits lorsque lui et le duc de Vicence ont

voulu forcer votre consigne, vous fait membres de la légion d'honneur, et vous envoie dix napoléons pour boire à son glorieux retour.

— Vive l'Empereur ! s'écrient d'une commune voix les deux vétérans, satisfaits de leur bonne fortune.

N°. XLII.

La dernière Vision de Buonaparté *, telle qu'il l'a racontée à son confident* Duroc.

J'avais reçu mes conseillers d'état, mes sénateurs, enfin toute la canaille qui me flatte parce que je l'habille, la décore et la nourris; j'avais revu l'Impératrice et embrassé le Roi de Rome; enfin, après des terreurs continuelles, des fatigues inouies, je me trouvais au sein de mon palais, dans ce même lit où si long-temps j'avais été bercé des rêves de l'ambition et de la puissance, et que quelques mois auparavant j'avais quitté pour aller, à la tête de quatre cent mille hommes, châtier un souverain rebelle à ma volonté. Dans quelle situation, hélas! je revoyais ces témoins muets de ma splendeur passée et de ma misere actuelle! Duroc, la souffrance m'a amolli, et j'ai pleuré en songeant à ce contraste. Si je n'eusse été retenu par les regards observateurs de ceux qui m'entouraient, je me serais jeté à genoux sur le parquet, j'aurais embrassé jusqu'aux meubles les plus vils, j'aurais poussé des cris de joie, enfin je me serais livré à toutes les extravagances d'un homme qui, prêt à subir le dernier supplice, non-seulement reçoit le bienfait de la vie, mais est rendu à tous les honneurs de la société, à toutes les jouissances de la fortune. Me reconnaissez-vous, Duroc, dans ces dispositions d'un esprit faible et d'un caractère dompté?

Reconnaissez-vous votre Empereur dans ces lâches transports et cette allégresse enfantine? Duroc, les inconcevables souffrances de l'esprit et du corps que votre Empereur vient d'essuyer, ont brisé son énergie, il est devenu craintif, superstitieux, et plus que jamais il attache beaucoup d'importance aux songes qui tourmentent ses nuits. Ecoutez celui que j'ai fait pendant le sommeil de vingt heures qui, la nuit même de mon retour aux Tuileries, est venu réparer mes forces épuisées et me remettre un peu de mes longues insomnies. Je me trouvais tout-à-coup dans une espèce de chaos : d'innombrables colonnes de feu dont les extrémités se perdaient dans une obscurité profonde, et assujéties à un mouvement de rotation très-rapide, m'entouraient de toutes parts, et semblaient se perdre en roulant les unes sur les autres dans un horizon sans fin. Ce spectacle me retraçait ce que j'ai lu, dans quelques poètes, des apprêts de la création primitive. Je me croyais me trouver au foyer de la chaleur élémentaire. Bientôt j'entendis un bruit moins distinct que la foudre, mais qui, dans ses éclats sourds et solennels, embrassait un espace immense. Les sensations qu'il me causait n'étaient nullement pénibles; j'étais, au contraire, pénétré de cette attente qui prépare l'homme à des spectacles surnaturels, aux incidens les plus extraordinaires. Bientôt l'obscurité se dissipa, et les colonnes, devenues immobiles, me présentèrent, dans l'enceinte incommensurable qu'elles formaient, et dans leurs proportions gigantesques, un tableau dont la magnificence ne peut ni se concevoir ni se décrire. Eh! que sont mes arcs de triomphe auprès de ces grands effets produits par une puissance supérieure!

Tout prit bientôt une forme distincte, mais si différente de ce qui frappe nos regards sur la terre, qu'il m'est impossible de décrire ce qui s'offrit alors aux miens. Je crus voir les ministres secondaires de l'intelligence suprême, occupés à réunir divers élémens pour en composer un tout qui paraissait comme un point noir dans l'océan de lumière qui m'environnait. Je n'entendais aucuns sons : un vaste silence régnait dans cette immensité ; mais une langue surnaturelle, sans articulations comme sans expressions positives, imprima dans mon esprit les phrases suivantes : « Les flammes de la vengeance céleste éparses jusqu'à ce jour, sont comprimées dans un tout, et tu es ce tout. » Je vis le point noir se détacher du centre de la voûte de feu : une métamorphose extraordinaire venait de s'opérer en moi ; je me vis successivement dans un berceau, battu par ma nourrice que j'égratignais ; ensuite dans un collége, maudit par mes camarades que mon humeur sauvage aliénait de moi ; enfin, conduisant avec une corde un aveugle qui demandait l'aumône. Je parcourus ainsi diverses parties de la France, exposé aux caprices, aux fureurs de celui dont j'étais le guide, et de qui je dépendais tellement, que chaque fois que je voulais ou méconnaître ses volontés ou échapper à sa puissance, il devinait mes intentions et m'infligeait une correction sévère, au point que je n'osais pas même penser à sortir de mon esclavage, et que je devançais en tout ses moindres désirs. Nous arrivâmes enfin à Paris, toujours en mendiant, et je m'étais tellement habitué à la servitude, que, soit que les traitemens de mon maître fussent moins durs, soit que la certitude de ne pouvoir échapper à sa puissance eût entièrement subjugué mon esprit, je commençais à me

plaire dans cette vie misérable et vagabonde. A peine fûmes-nous dans la capitale, que l'aveugle et moi prîmes poste à l'entrée des Tuileries. Les aumônes étaient peu abondantes : les refus des passans, sur-tout des hommes qui sortaient du palais, étaient accompagnés de termes insultans; et quoique mon maître partageât avec moi les produits de nos quêtes avec une touchante égalité, j'étais loin d'avoir de quoi apaiser ma faim. « Maître, j'ai faim, lui dis-je un jour ; je dépéris ; dans quelques jours je serai hors d'état de continuer mes services ; mes genoux chancellent, mes yeux s'affaiblissent ; permets-moi de chercher un autre maître ou de te conduire dans une autre place. Je m'attendais que, conformément à son habitude, il punirait mes plaintes par des coups, et ma proposition par un jeûne encore plus dur. Bien loin de là, il me répondit d'un ton doux : « Mon fils, n'ajoute pas la douleur de tes plaintes à celle de mes privations ; je sais que tu souffres ; mais tu es jeune : tu as dans ton âge et dans ton caractère, si tu sais exercer la force de l'un et de l'autre, de quoi supporter plus long-temps la faim, la fatigue et les déboires, que moi, qui suis vieux, infirme et prêt à mourir. Dans peu mon trépas t'affranchira...... » En ce moment sa voix s'affaiblit, et il murmura dans mon oreille ses derniers vœux avec ses dernières volontés. « Nous allons nous quitter, me dit-il, retourne demain aux avenues de ce palais que nous avons si souvent et si misérablement visitées ; ne t'y arrête point, entre avec confiance dans cet ancien séjour des rois, la fortune et ton audace feront le reste. Mon enfant, quels que soient tes succès, quel que soit l'étonnement qu'ils exciteront (je ne dirai pas l'admiration, car ils coûteront bien du sang et des larmes aux mor-

tels), ne te laisse pas enivrer par eux. Tu me retrouveras peut-être ; mais désire de ne me revoir jamais, car je ne t'apparaîtrai que dans les temps de ta misère, et d'une misère peut-être irréparable, parce qu'elle sera le résultat des fautes les plus extravagantes. Tu peux rendre aux humains la paix et le bonheur ; tu peux tenir le premier rang parmi tous les êtres de la création ; mais si une funeste ambition t'égare, si tu vas au-delà du rôle qui te sera tracé par ta position, si tu veux franchir les bornes du possible ; si, pour mettre le globe en harmonie avec tes projets gigantesques, insensés, exécrables, tu veux changer l'ordre établi partout, songe, mon fils, qu'il n'y a qu'une main toute-puissante qui puisse produire une si grande commotion, et que la tienne se brisera en l'essayant, et que tu tomberas misérablement dans cette entreprise insensée. » Je promis tout ce que le mourant me demandait ; je le croyais dans le délire, et je perdis de vue tous ses avis. Je fus quelque temps sans me présenter aux avenues du palais. Un jour, j'errais près delà, malheureux et presque mourant de faim, n'ayant eu pour ressource, depuis la mort de mon maître, que les tristes lambeaux qu'il avait laissés après lui ; tout-à-coup, une femme éclatante de parure et de beauté me sourit, à moi, presque couvert des haillons de la misère, et m'invite à la suivre. Je n'ai jamais vu de mouvemens plus aériens, de démarche plus légère, de taille plus semblable à ces arbres flexibles qu'agite le moindre soufle des vents ; sa physionomie n'était pas très-régulière, mais la grâce, plus aimable que la beauté, était répandue sur tous ses traits. Toutes les nuances du caprice et de cette versatilité qui caractérise éminemment les femmes, se remarquaient dans celle-là. Comment se défendre de l'attrait puissant qu'elle exerçait sur

moi? Je la suivis avec ravissement ; elle monta les degrés du palais avec la majesté d'une déesse et la légèreté d'une nymphe, et m'ouvrant les portes d'un salon, elle me prit brusquement par le bras et me jeta avec violence au milieu d'une assemblée nombreuse qui rompit tout-à-coup le morne silence dans lequel elle semblait plongée, et m'accueillit des plus vives acclamations. Je ne sais pas distinctement ce qui s'est passé ensuite, mais il ne m'a laissé que l'impression d'un long rêve produit en partie par l'ivresse. En m'éveillant, ou plutôt en croyant m'éveiller, je me trouvai dans le plus déplorable état de nudité, étendu sur la neige, et prêt à expirer de misère et de froid. Une voix cassée, que je reconnus pour être celle de l'aveugle dont plusieurs années auparavant j'avais été l'esclave, me dit :

« Napoléon, ouvre les yeux que la mort allait fermer, soulève ta tête qui bientôt allait perdre la pensée, porte la main sur ton cœur qui déjà ne palpitait plus, compare cet état de détresse affreuse dans lequel tu te trouves, uniquement par ta faute, aux destinées que je t'ai promises, et qui eussent été à jamais accomplies, si tu avais compris ton rôle, si la plus insensée, la plus coupable ambition ne t'avait égaré. Où est maintenant ta puissance ? Quel allait être le dénoûment de tant de rêves d'orgueil, de tant de guerres sanglantes ? Une mort, une mort misérable. Ton cadavre confondu avec ceux des innombrables victimes que tu as sacrifiées dans cette dernière campagne, attestait cette égalité dans laquelle l'homme le plus puissant comme le plus redoutable, rentre lorsqu'il s'écarte de l'ordre des possibles. Il est alors brisé par ces lois immuables qu'il a voulu détruire ou déplacer, et il n'offre plus que le tableau des misères attachées à la vie humaine et des punitions qui atteignent inévitablement ceux

qui se croient d'une nature supérieure au reste des mortels, parce qu'ils les gouvernent ou les subjuguent. Vois, vois l'avilissement dans lequel tu es tombé, et qui est encore plus profond que ta misère; vois cet homme étendu à côté de toi, dont tu as fait le compagnon de ta fuite, auquel tu as confié le soin de ton salut, le mot assassin est écrit en lettres de feu sur son front ; rien ne peut l'en effacer. »

En effet, Duroc, je jetai en ce moment les yeux sur Caulaincourt, et je vis sur son visage pâle et défiguré le signe terrible que Caïn portait sans doute après son fratricide ; « jamais aspect plus hideux n'a frappé mes regards. »

« Jamais, continua la voix du vieillard, tu n'aurais revu cette belle France que tu as couverte de larmes et de deuil, si une puissance supérieure ne m'avait envoyé près de toi. Profite des instans qui te sont encore accordés par une fortune plus constante et plus favorable qu'aucune qui ait encore présidé aux destinées d'un mortel; profite de ta miraculeuse délivrance pour faire autant de bien que tu as fait de mal, et pour rétablir le bonheur de la France et le repos de l'Europe sur les seules bases qui puissent rendre l'un et l'autre durables. »

Ici mon sauveur garda le silence; je retrouvai la parole pour lui témoigner ma reconnaissance, et j'allais m'épuiser en promesses que je croyais sincères, lorsqu'il me dit : « Tu ne me dois ni reconnaissance ni protestations, ce n'est pas à moi que doivent s'adresser tes actions de grâces, mais vers ce Dieu que tu as outragé, méconnu, dont tu as défié la colère, et dont tu provoqueras la justice si tu ne profites pas des instans qu'il te laisse pour devenir aussi juste, sage et modéré, que tu as été emporté, vindicatif, ambitieux et sanguinaire. »

La voix se tut et je cherchais des yeux le vieil-

lard aveugle et décrépit tel que celui dont j'avais autrefois été le guide, lorsque je vis un cosaque robuste debout sur l'extrémité du traîneau et conduisant avec une rare dextérité un cheval agile et vigoureux. Je cherchais en vain à démêler les traits de mon infatigable conducteur; sa figure m'échappait chaque fois que je croyais la saisir. Seul il pourvoyait à tous mes besoins; mais après m'avoir fait remettre tout ce qui pouvait calmer ma faim, ma soif, prévenir le froid, par les paysans dont nous rencontrions les huttes éparses sur notre route, il s'élançait avec rapidité sur le faible brancard qui qui lui servait d'appui, et nous partions comme l'éclair. Il se transforma successivement en juif polonais, en paysan saxon, etc., changeant son costume chaque fois que nous avions un pays nouveau à traverser. Comme il ne parlait jamais, qu'il ne répondait rien à mes nombreuses questions, j'eus le temps de réfléchir à ses dernières paroles et au rapport qu'elles avaient avec ma position.

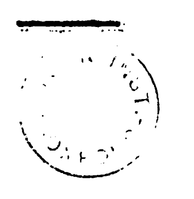
Je me sentis d'étranges velléités, je fus assailli de pensées bien extraordinaires, et, vous le dirai-je, Duroc, pour la première fois depuis que j'ai joué un rôle dans le monde, l'image des Bourbons s'est présentée à moi, sans me causer de ces transports de rage que leur nom seul a toujours excités en moi. Je pensai un instant que leur rétablissement dans l'intégrité de leurs droits était le seul moyen de faire cesser la crise actuelle et de détourner l'anathême qui pèse sur ma tête. Je passais en revue toutes les catastrophes qui avaient été la suite de leur expulsion, et je n'y voyais d'autre remède que leur rappel. Une voix secrète me disait que c'était là la véritable gloire; qu'il y avait plus de grandeur d'ame à refuser le pouvoir suprême qu'à l'exercer même dans toute sa splendeur et sa plé-

nitude, quand on n'y a pas des droits légitimes. Je me bâtissais déjà une retraite honorable, je me voyais au milieu des loisirs les plus doux comme les plus glorieux, entouré de plus de bénédictions que je n'ai provoqué sur moi d'imprécations; je m'entendais appeler le juste, le grand, le bienfaisant......

Que sais-je? je me berçai un instant de toutes les fades illusions auxquelles se laissent prendre les ames communes. Mais à mesure que j'avançais vers la France, je les repoussais avec dégoût, et elles étaient entièrement effacées de mon esprit lorsque je me trouvai sur la rive du Rhin.

En ce moment mon conducteur disparut, et je me trouvai en face d'un géant formidable qui, me saisissant d'un bras irrésistible, me lança sur l'autre rive, en me disant : « Puisque ton cœur est sans remords et ton ame sans élévation, va, monstre, recevoir ton supplice dans cette France qui ne supportera plus ton joug depuis que ta folie t'a dépouillé des prestiges qui le rendaient redoutable et imposant. »

Je m'éveillai, croyant avoir fait une chute immense; mais je vis mes appartemens étincelans d'or, mon lit de pourpre, je retrouvai le souvenir, la sécurité, et je me rendormis.



N°. XLIII.

CORRESPONDANCE INTERCEPTÉE.

Lettre de.....' Général d'artillerie de la Garde, à......... commandant l'artillerie à Dantzick.

4 Mai 1813.

Lorsque nous nous quittâmes, mon cher camarade, après la plus désastreuse des campagnes, vous alliez vous jeter dans la place de Dantzick pour contribuer à sa défense, et moi, je me rendais à Paris, non pour y rejoindre mon corps, mais pour en réorganiser un autre.

Je vous promis, en nous quittant, de vous rendre compte de ce que j'aurais observé en France, à Paris, à la cour, à l'armée. Aujourd'hui, qu'on nous dit que Dantzick est presque débloqué et que vous venez de faire une sortie dans laquelle vous avez tué trois mille des assiégeans, j'ai lieu de croire que vous recevrez ma lettre, et je saisis, pour vous l'écrire, le premier moment de repos qui se présente à moi depuis le commencement de la campagne.

Notre opinion est faite sur Napoléon; et comme nous n'avons usé d'aucun déguisement en nous la communiquant, je vous dirai avec la même franchise ce que je pense de lui depuis que je l'ai observé dans le nouveau point de vue sous lequel

l'infortune le présentait à mes yeux. Tous les détails que j'ai recueillis sur sa fuite m'ont confirmé dans l'idée que nous avions déjà, que dans toutes les occasions il est le plus égoïste des hommes, et dans quelques-unes le plus poltron. Aussi long-temps qu'il s'est cru en péril, il ne lui est pas échappé un signe de pitié pour les souffrances de ses compagnons d'armes, ou plutôt des victimes de sa folle présomption ; son œil était sec au milieu de tant de tableaux de désolation, et si un mot de regret a échappé plutôt à son hypocrisie qu'à sa sensibilité, ce n'est que lorsque, rendu à la réflexion par le sentiment de sa sécurité, il s'est aperçu que sa politique le lui commandait. Sans compter cette belle, cette magnifique armée, moissonnée si misérablement par l'étrange; la barbare opiniâtreté qui le retint à Moscou malgré les conseils de tous les généraux, combien d'hommes ont péri pour lui frayer un passage, combien sont tombés sous le fer de l'ennemi pour retarder celui-ci de quelques minutes dans sa poursuite! Eh bien, au milieu d'un dévoûment si extraordinaire, au milieu de ces soldats fidèles qui ne se permirent plus un murmure dès qu'on leur eut dit qu'il se mettait à la discrétion de leur générosité et sous l'égide de leur bravoure, on ne le vit jamais occupé que de lui, de lui seul; et si son cœur eût des palpitations, elles ne furent point excitées par la compassion ni par la reconnaissance, mais bien par les transes de la crainte. Je parcourus la France quelques jours après lui; il l'avait traversée dans le plus profond incognito. Je vis les habitans des villes par lesquelles il avait passé, venir reconnaître l'endroit où il s'était arrêté, avec le sentiment qui fait rechercher les traces de quelque monstre extraordinaire. « C'est là, disait-on, qu'il a changé de chevaux,

que son regard farouche a épouvanté les individus que le hasard ou la curiosité a rassemblés autour de sa voiture.

J'arrive à Paris ; je crois entrer dans l'asile de la douleur et de la mort. Le deuil était partout, il se montrait dans les vêtemens des habitans, dans les larmes, dans les imprécations qui leur échappaient contre celui qui avait causé des pertes si cruelles à tant de familles. On n'avait pas essayé de les tromper sur les désastres dont les symptômes les plus effrayans leur avaient déjà démontré l'étendue.

Napoléon arrivant seul, apparaissant brusquement au milieu de Paris, leur annonçait ses revers et leurs pertes d'une manière plus positive et plus effrayante en même temps, que n'auraient pu le faire les récits les plus pathétiques. Son 29e bulletin, terrible par ses aveux, plus terrible encore par ses réticences, fut une espèce d'expiation de tous les mensonges par lesquels, depuis quelques mois, il avait cherché à déguiser notre affreuse position. Eh bien ! tel est le caractère des Français, que ce qui aurait produit chez un autre peuple un surcroît d'indignation, leur inspira, au contraire, une espèce de pitié, et qu'en calculant combien ces aveux devaient coûter à cet homme si fier et si inflexible, ils lui surent quelque gré de les avoir faits, et ne se sentirent plus autant de courroux pour des maux dont il leur dévoilait l'étendue avec une franchise à laquelle il ne les avait pas habitués. Il détourna ainsi le mécontentement public qui était trop violent pour se laisser abuser par d'insultantes suppositions ; et tandis qu'on s'occupait des tourmens de son orgueil humilié, on oublia presque ceux que son ambition avait causés à la nation toute entière.

Cependant il ne jugea pas à propos de se présenter dans les théâtres avec l'appareil accoutumé; et ce fut là une concession dont l'opinion publique lui sut quelque gré. Il y vint presque sans suite; et, soit que ce fût par précaution ou par politique, il ne se montra pas la première fois dans la loge dite de l'Empereur. Les bons Parisiens qui jouissent si ardemment du spectacle, ne jugèrent pas à propos de troubler leurs plaisirs en donnant à l'illustre transfuge des marques d'indignation qui auraient pu avoir quelques suites fâcheuses pour eux, et à quelques mouvemens sourds qui appartenaient plutôt à l'étonnement qu'à la colère, succéda un silence profond qui ne fut interrompu que par les vifs applaudissemens que ce jour-là le public prodigua aux acteurs avec plus de profusion qu'à l'ordinaire.

Une nation légère préfère son plaisir à son ressentiment, et si elle conserve encore, malgré ses longs malheurs, quelque teinte de la générosité qui, pendant long-temps, fut un des principaux traits de son caractère, on remarquera que ce n'est pas lorsqu'ils sont dans l'infortune qu'elle accuse ou qu'elle menace ceux qui l'oppriment. Napoléon devina assez bien ce sentiment, et calcula avec assez d'adresse le parti qu'il pouvait en tirer; aussi ne le vit-on point heurter, par une assurance effrontée, l'opinion qu'il venait de blesser d'une manière si cruelle, ni la fatiguer ouvertement par la vigilance de sa police et la rigueur de ses mesures. La populace qui, dans toutes les révolutions, est le premier instrument de la tyrannie, et qui en devient ensuite l'ennemi le plus ouvert et le plus dangereux, n'a pas été aussi réservée que les autres classes de la capitale; mais comme elle n'approche, à Paris, ni des palais des rois, ni des lieux où le plaisir les appelle, ses cris

séditieux, ses imprécations menaçantes se sont évanouis dans les airs, et n'ont point frappé de leur bruit importun les oreilles du maître.

Mais quoique la douleur publique ne se soit plus manifestée avec autant d'éclat depuis l'arrivée de Napoléon à Paris, elle a laissé dans le caractère national des impressions qui tôt ou tard seront bien funestes à la dynastie nouvelle que nous servons.

Après avoir ainsi, non bravé, mais adouci la première effervescence du mécontentement, général Napoléon s'occupa sans relâche à rendre plus d'énergie à l'autorité qui, pendant son absence, confiée à des mains faibles ou inhabiles, avait été extrêmement compromise, et à rassembler tous les moyens qui lui restaient encore pour rétablir sa fortune. C'est surtout dans ce dernier objet qu'il a développé cette activité infatigable, qui, secondée d'une administration civile et militaire fortement organisée, donne à toutes les parties du service public, un mouvement uniforme, une impulsion vive et irrésistible. Il fallait non pas seulement réorganiser l'armée, mais la créer entièrement; il fallait non-seulement rassembler d'anciens élémens pour les amalgamer avec de nouveaux, mais en deviner l'existence et en calculer l'efficacité. Pour y parvenir, il a été fait sur-le-champ des listes de tous les individus qui, retirés du service pour cause de maladie, d'infirmité, de démission, de destitution même, pouvaient y rentrer ou par la cessation des causes qui les en avaient fait sortir, ou par l'appât d'une situation plus brillante que celle qu'ils avaient quittée. Ce travail qui semblerait immense, fut l'affaire de quelques semaines, au moyen des listes depuis long-temps préparées, de tous les individus en état de porter les armes, ou qui déjà les ont

portées, et des notes sur la capacité de ces derniers. Des agens militaires furent envoyés dans toutes les divisions, pour mettre sur-le-champ en activité de service les individus non mariés et non fonctionnaires publics qui, après avoir appartenu aux diverses réquisitions ou conscriptions, avaient, sous différens prétextes, obtenu des congés absolus. Les uns reçurent des grades supérieurs à ceux qu'ils avaient eus, les autres eurent une perspective d'avancement, et l'on forma ainsi, dans chaque grand arrondissement militaire, un cadre de division dans lequel on fit entrer ensuite soit les nouveaux conscrits, soit ceux qui se trouvaient indiqués sur les listes déjà mentionnées comme étant en état de porter les armes. Pour le service de l'artillerie et la réorganisation de la cavalerie, on rechercha dans les compagnies d'artilleurs ou de cavaliers autrefois attachés aux gardes nationales, tous les individus non mariés qui pouvaient servir dans ces deux armes, et on en forma un noyau d'artillerie et de cavalerie qu'on attacha à chacune des divisions destinées à former la grande armée. A mesure que cette organisation préliminaire avait lieu, on envoyait ces squelettes de divisions sur les points de réunion indiqués aux conscrits de plusieurs départemens, et lorsqu'elles avaient reçu leur complément en hommes ainsi que leurs équipemens nécessaires, on les acheminait vers l'Allemagne. Ensuite, pour remplacer les officiers supérieurs dont on avait principalement besoin, on a requis tout ce qu'il y avait de plus capable, dans les états-majors des places, parmi les commandans de forteresses, enfin tous les officiers sédentaires qui pouvaient supporter les fatigues d'une campagne. On a même recherché, dans les divers hospices militaires, ceux qui, y étant entrés avec la perspec-

tive d'un repos durable, avaient recouvré assez de force pour rentrer dans le service actif. J'ajouterai à ces détails, qu'il y a eu une promotion immense parmi les bas-officiers, et que tous ceux qui avaient une capacité au-dessus de leur grade, ont reçu de l'avancement ; que l'armée d'Espagne a envoyé ses meilleurs soldats ; que toutes les gardes d'honneur formées autrefois dans les villes où Napoléon avait passé, ont fourni des contingens pour sa garde ; que la gendarmerie a donné trente mille hommes et trente mille chevaux, qui, sur-le-champ, ont été remplacés par des individus mariés et non mariés, au-dessus de trente ans, et par des chevaux de réquisition : enfin que, pour suppléer à la cavalerie qui ne pouvait être complètement réorganisée pour le début de la campagne, on a trouvé les moyens de rassembler une artillerie formidable à laquelle on attache, comme officiers, tous les jeunes gens qui, dans les écoles du gouvernement, étaient destinés à ce service, et pour laquelle on a rassemblé une immense quantité de chevaux de trait dont les agens du gouvernement ont eux-mêmes fixé la valeur, qu'ils ont acquittée en bons sur le trésor public, payables dans un an, et portant un intérêt de cinq pour cent.

Voilà, mon cher camarade, l'esquisse des immenses travaux qui ont été entrepris et complétés en quelques mois, et qui exciteront l'incrédulité de tous ceux qui ne savent pas tout ce qu'un despotisme militaire fortement organisé, et dirigé par un homme éminemment actif, peut obtenir d'une nation habituée à la guerre et aux triomphes depuis vingt-quatre ans, qui redoute plus les prisons et les échafauds que les pertes immenses qu'elle essuie dans les batailles, qui a vu ses frontières menacées, qui a craint, de la part des peuples qu'elle a mu-

tilés ou asservis, des représailles terribles, et à qui on est parvenu à persuader que sa gloire et sa sûreté dépendaient des succès de la campagne qui allait s'ouvrir.

Au milieu de ces soins compliqués, Napoléon a trouvé moyen de faire croire qu'il avait subjugué le Pape pour procurer à son Eglise un repos apparent, et de flatter l'Autriche en donnant une autorité nominale à la femme qu'il a conquise sur elle.

Que vous dirai-je? Je me trouve tout-à-coup à la tête d'un nouveau corps où je ne vois que de nouvelles figures (celles qui composaient l'ancien sommeillent aujourd'hui dans la tombe), et je ne suis plus, comme il y a quelques mois, un général sans soldats. Après avoir à-peu-près terminé tous ses préparatifs, et au moment de nous envoyer à l'armée, Napoléon a eu un lever militaire dans lequel il nous a montré quelqu'affabilité et assez de franchise. « Nous allons, a-t-il dit, recommencer notre gloire militaire. Je sais que quelques esprits inquiets m'ont accusé des revers qui l'ont obscurcie, que quelques hommes à vues étroites ont blâmé les grands plans que j'avais formés pour conquérir la paix continentale et isoler entièrement l'Angleterre; ces messieurs verront bientôt que si ma fortune m'a un instant trahi, mon génie ne m'a pas abandonné. J'ai commis une faute, une faute dans laquelle je ne retomberai jamais. J'ai trop compté sur les hommes. Les uns n'ont pas eu la constance ni l'adresse que je leur supposais; les autres, me voyant dans un péril imminent, ont cru que le moment était venu de m'abandonner et de se faire un mérite de cette défection. J'ai mal connu les Russes. Eh! puis-je tout connaître? Pouvais-je m'attendre qu'on me ferait une guerre de boucherie et d'incendie? Cet exemple est terrible! S'il était

suivi, l'Europe ne serait bientôt qu'un désert, et les nations du monde civilisé seraient subjuguées par des sauvages plus habitués qu'elles aux fatigues, aux privations, au carnage. J'ai fait une autre faute, celle d'avoir montré le chemin de la France aux hordes tartares. Je les repousserai, sans doute; mais mes descendans auront-ils la même activité et la même résolution que moi? Je l'espère. Je ne suis pas embarrassé du présent; avec le devoûment de mes généraux, la valeur de mes soldats, la fidélité de mes ministres et la sagesse de mes administrations, je vaincrai tous les obstacles que mes ennemis m'opposent. Mais je ne vis pas seulement pour le présent, et ma pensée plonge dans l'avenir. Je dois au monde un repos de plusieurs siècles, et si je vis encore dix ans, je le lui donnerai. C'est là qu'est la vraie gloire. C'est pour l'acquérir que je me prive de repos, que je renonce à toutes les jouissances de la vie, et que chaque jour mon cœur est brisé des pertes sensibles que je fais dans les batailles. J'ai vu tomber là plupart de mes anciens compagnons d'armes, j'ai perdu en grande partie mes amis, mes camarades. Mais le grand but que je me propose ne me permet pas de me livrer à la douleur de ces pertes ni même à la crainte d'en éprouver de nouvelles. Mon nom vivra dans la postérité, elle le bénira. Je sais que les contemporains n'en font pas de même; mais leurs cris ne doivent pas m'inquiéter. On ne peut accomplir une grande régénération politique sans quelques opérations douloureuses; malheur à ceux sur qui elles tombent et qui vivent dans ces temps de crise; mais celui à qui ce grand œuvre est confié doit bannir de son esprit toutes les considérations, et de son cœur tous les sentimens d'humanité qui pourraient rallentir sa marche et la rendre moins sûre.

(Vous voyez, mon camarade, que cette doctrine ne nous promet guères de repos que dans la tombe, et que si nous nous battons sans obtenir ce qui doit être le résultat de la guerre, c'est à notre siècle qu'il faut l'attribuer, et non pas à l'ambition de celui qui nous gouverne. Après une pause de quelques minutes, pendant laquelle Napoléon, nous observant curieusement, parut chercher à deviner quelle impression nous faisaient ses dernières maximes, il a continué de la manière suivante :)

« J'ai assuré le repos de l'état pendant mon absence ; des forcenés ne le troubleront plus. La France verra, dans l'établissement d'une régence, que je ne suis pas si jaloux qu'on le prétend du pouvoir suprême, et que je sais sacrifier à la sécurité de mes sujets cette répugnance qu'un souverain éprouve toujours à déléguer son autorité. L'Empereur, mon beau-père, verra, dans la nomination de l'Impératrice, une preuve de mon attachement pour elle et de mes égards pour lui. La maison de Lorraine doit être flattée de voir à la tête du gouvernement de France un de ses rejetons. J'espère qu'elle m'en saura gré ; mais si elle vient à méconnaître mes bonnes intentions pour elle, j'oublierai bientôt que je lui suis attaché par les liens du sang ; et j'aurai d'autant moins de ménagement pour elle, que j'aurai fait plus de sacrifices pour l'attacher à la cause du continent. Je serai bientôt au milieu de vous ; lorsqu'on me croira encore occupé à rassembler les débris de mes armées, je serai au milieu de l'Allemagne avec une armée formidable. J'ai su employer les ressources de la France ; je les ai développées dans toute leur étendue, malgré les remontrances de ceux qui disaient que j'exigeais trop de mes sujets, et les prédictions de ceux qui annonçaient qu'ils se

révolteraient si je leur imposais les grands sacrifices que les circonstances prescrivent. Je connais les Français, moi; ils craignent les échafauds, mais non pas la guerre. Ils préfèrent un régime dans lequel leurs enfans se font tuer bravement, à celui qui les soumettait, eux, leurs femmes et leurs fils, aux plus vils comme aux plus atroces des brigands. Eh! ne vaût-il pas mieux mourir de la mort des braves, que d'être tué au milieu des discordes civiles, ou d'expirer tristement dans un lit, entouré de cet appareil qui effraye les hommes les plus courageux?..... »

Napoléon a gardé ensuite le silence du recueillement, et, sans faire un seul signe qui prouvât qu'il se rappelait que nous étions présens, il s'est jeté brusquement dans la pièce voisine de celle où nous étions.

J'ai à-peu-près rempli, mon cher camarade, la promesse que je vous avais faite. Le début de notre campagne a été assez heureux, à raison de la supériorité de nos manœuvres et de notre artillerie. Mais vous en chercheriez en vain les détails réels dans les bulletins qui seront publiés à ce sujet; vous savez que ces bulletins sont les romans de nos batailles, et que moins nous avons de succès positifs, plus nous avons recours à la fiction pour y suppléer.

N°. XLIV.

CONFÉRENCES DIPLOMATIQUES.

M. de Bubna et M. Maret.

M. de Bubna entre avec assez d'humeur chez Bassano, qui lui dit :

— J'espère que Votre Excellence n'a aucune répugnance à reprendre les conférences déjà commencées entre nous à Paris. De grands événemens se sont passés depuis, ils ont amélioré la position de l'Empereur mon maître ; mais ils n'ont pas ajouté à ses prétentions, et je suis prêt à partir du point où nous étions lorsque nous nous sommes quittés, quoique la fortune nous ait depuis fait franchir un grand intervalle.

— Ceci est notre première entrevue depuis nos conférences à Paris ; nous n'avons pas encore revêtu le caractère diplomatique ; demain, nous nous envelopperons, s'il faut, dans une réserve mystérieuse ; permettez donc qu'aujourd'hui, M. de Bassano, je vous parle avec franchise et de vos succès et de votre position. Ces explications sont un peu contraires à la forme, mais elles ne sont point nuisibles aux progrès de nos conférences ultérieures. Je n'étais pas du nombre de ceux qui croyaient que Napoléon serait renversé, parce qu'il avait perdu les troupes les plus belles, les plus nombreuses, les mieux équipées qui aient été jamais mises simultanément en campagne. Quand on connaît les ressources

de la France et l'activité infatigable de celui qui en dispose depuis plusieurs années, on explique aisément la création subite de cette armée avec laquelle votre maître a pénétré de nouveau au cœur de l'Allemagne. Cependant je ne vois ni dans vos succès prétendus, ni dans les moyens qui vous restent, des motifs suffisans pour ajouter à vos prétentions, ni pour prendre ce ton altier qui a caractérisé l'accueil de votre maître lors de la dernière audience qu'il me donna tout près de ses avant-postes, il y a quelques semaines, pour me montrer sans doute qu'il avait recouvré sa puissance militaire et réparé ses derniers désastres.

— Nous tenons peu aux formes, M. de Bubna, sur-tout quand nous savons quels vœux, quels calculs, quelles prétentions nos revers ont excités dans certains esprits; mais ils en voient bien la folie maintenant.

En disant ces mots, Bassano jeta un regard malin sur son interlocuteur. Celui-ci reprit avec assez de vivacité :

— Nos vœux, car je ne dissimule pas que j'en ai formés qui étaient fondés sur vos revers, étaient pour le retour de l'ordre en Europe, et pour le rétablissement d'une paix durable qui ne sera jamais obtenue que quand votre maître aura renoncé à la prétention de tout modeler sur ses plans d'ambition, et de tout conduire d'après cette politique impétueuse, immorale, qui entraîne tout sans rien créer, qui renverse tout sans rien rétablir. Si les périls personnels qu'il a courus, si les immenses revers qu'il a essuyés ne l'ont pas corrigé, s'ils n'ont pas fléchi cet orgueil que la fortnne avait rendu si insultant, si intolérable, s'ils n'ont pas courbé cet instinct de destruction qu'il a constamment manifesté dans la guerre comme dans la paix, il ne

nous restera plus d'espoir que dans ses futurs revers, et de ressources que dans l'intention ferme, inaltérable, de ne plus traiter avec lui, et de ne voir la sécurité de notre existence politique que dans l'anéantissement de la sienne.

— M. de Bubna, rendrai-je compte de ceci à l'Empereur ?

— Ce que je vous dis ici, je le lui ai représenté avec moins de chaleur, mais avec autant de force.

— Vous nous avez dit quelque chose de semblable à Paris; mais nous sommes beaucoup plus loin, et notre armée triomphante...

— Ne parlez de vos triomphes qu'à ceux qui sont trop éloignés du théâtre de la guerre pour apprécier votre position, ou qui sont tellement sous l'action de votre pouvoir, qu'ils n'osent ni juger vos récits, ni les démentir. Mais entre nous, M. de Bassano, qui voyons de près les résultats, et les comparons à vos bulletins, laissons toutes ces forfanteries, et convenons que si un événement que toute votre adresse a cherché à prévenir jusqu'à présent arrivait aujourd'hui, votre position serait infiniment plus mauvaise à Dresde qu'elle n'était lorsque vous étiez protégé par vos distances et par vos places fortes.

— Nous pouvons faire face à tout : un ennemi de plus ne nous effraie pas.

— Toute votre conduite prouve le contraire; le temps n'est plus où vous provoquiez vous-même de nouveaux ennemis, afin de faire de nouvelles victimes; chaque pas que vous faites maintenant vous éloigne de vos magasins et de vos dépôts, et chaque prétendue victoire, en détruisant la véritable force de votre armée, ramène les alliés vers ce territoire où vous n'avez trouvé que la mort et la défaite, et

où s'élève, pour les soutenir, une population plus accoutumée à vous détruire qu'à vous craindre.

— Nous ne ferons plus la faute d'aller provoquer chez elle une nation dont nous n'avions soupçonné ni le fanatisme, ni la bravoure, ni la fidélité.

— Votre Empereur s'est trompé presque dans tous ses calculs relativement aux peuples.

— Vous conviendrez qu'il n'a pas commis les mêmes erreurs en jugeant les cabinets qui les gouvernent.

M. de Bubna reste silencieux; Maret reprend d'un ton animé :

— Vous avez été franc avec moi, M. le comte, et comme cette entrevue sera probablement la seule où il nous sera possible de faire assaut de franchise, permettez que je ne sois pas à cet égard en défaut avec vous. Il est difficile de parler plus librement que vous ne l'avez fait de notre politique, de nos projets, de nos ressources, et j'ai vu que la confiance que vous aviez dans les principes et les moyens de votre gouvernement, vous donnait des nôtres une idée peu exacte et peu équitable. Mais quels que soient les revers que nous ayons éprouvés ou que nous puissions éprouver encore, il nous restera toujours pour les réparer un pouvoir énergique, une marche sûre et un ensemble de mesures, de mouvemens et de volontés qui nous donnera un grand avantage sur les anciennes puissances de l'Europe.

» Nous avons commis quelques crimes, mais nous avons fait peu de fautes, et en politique les fautes sont plus fatales que les crimes. La révolution nous a maîtrisés jusqu'au moment où nous en avons rassemblé toutes les forces et tous les résultats dans un même foyer ou plutôt dans les mains d'un seul homme. Si tous vos efforts n'ont pu l'arrêter lorsque ses moyens étaient épars et sa

marche irrégulière, qu'espérez-vous faire contre elle lorsque son action est concentrée et son mouvement dirigé vers un but unique ?

» Depuis que nous avançons, vous avez continuellement rétrogradé, et plus nous avons été unis pour vous combattre, moins vous l'avez été pour nous résister. Vos premières attaques contre la révolution qui menaçait les anciens gouvernemens dans tous les élémens de leur existence, ont porté un caractère d'indécision qui l'a encouragée sans la déconcerter. Vous avez assez fait pour nous irriter, mais pas assez pour nous vaincre, ni même pour nous intimider. Vos demi-mesures, vos rigueurs incomplètes ont excité des ressentimens sans étouffer une seule de nos intentions hostiles.

» Je ne citerai à ce sujet qu'une seule circonstance qui m'est personnelle : vous m'arrêtez, vous me retenez captif, j'éprouve de votre part des humiliations et des persécutions : à quoi bon tout cela, puisqu'un jour vous deviez me mettre en liberté, et par conséquent ajouter à la haine que je vous portais comme révolutionnaire celle que vous m'inspirez comme votre victime ? Il fallait me pendre, moi et mes compagnons, M. de Bubna, puisqu'on nous croyait dangereux ; et dans le fait, nous avons prouvé depuis que nous n'étions pas des ennemis indifférens.

» Lorsque nous changions tout, lorsque nous donnions à la guerre une autre impulsion, à la politique une autre marche, au droit des gens une autre interprétation, à nos agressions d'autres prétextes, vous êtes restés stationnaires, vous vous êtes opiniâtrés dans vos anciennes routines, dans vos principes surannés, dans votre vieille tactique. Aussi, du moment que nous avons pu

résister à vos savantes attaques, soit en politique, soit en guerre, du moment que nous avons rendu *nulle* cette supériorité que vous donnait un système suivi avec succès depuis tant d'années, nous sommes devenus les maîtres du terrain, nous avons pu choisir notre position et vous combattre avec des moyens qui vous étaient inconnus, ou avec des armes que vous n'osiez pas employer. Cette obstination qui vous fixait ainsi dans un système si peu assorti à votre situation et à vos périls, s'est manifestée de même dans le parti que vous avez voulu tirer de vos efforts ou de vos succès. Vous avez toujours plus fait la guerre à notre territoire qu'à nos principes; et quand il ne s'agissait de rien moins que de votre existence, vous ne songiez qu'à votre agrandissement. Quand vous nous traitiez de rebelles, vous songiez à devenir usurpateurs, et au lieu d'attaquer dans son foyer cette révolution dont le but était pour vous un avis si formidable, vos vues se portaient sur les anciennes provinces autrefois conquises sur vous, et sur nos forteresses du Nord, pour couvrir votre Belgique. Eh ! ne vous vit-on pas placer sur les portes de Valenciennes les armes de l'Empereur d'Allemagne au lieu de celles de la maison de France; et bien plus encore, au moment où tous les anciens trônes étaient ébranlés, ne contribuâtes-vous pas vous à la subversion commune, en partageant avec deux autres puissances le royaume de Pologne? C'est-à-dire qu'en même temps que vous reprochiez à la France de méconnaître les droits de son souverain, vous, vous monarques légitimes, vous anéantissiez le nom d'une nation fière et belliqueuse, vous faisiez abdiquer un roi et détruisiez une monarchie ! Sans ce partage, au moins impolitique, aurions-nous

trouvé chez les Polonais ces secours puissans, cette coopération cordiale qui nous ont été si utiles dans nos dernières campagnes?..... (Maret voyant M. de Bubna qui s'apprêtait à répondre, ajoute :) — Je n'ai pas fini, M. le comte, j'ai encore quelques traits à ajouter au tableau de la conduite des puissances légitimes dans leurs guerres contre notre révolution et celui qu'elles appellent son héritier.

» Vous avez fait encore plus que de prendre ce qui était à votre convenance, vous êtes allé jusqu'à consentir à recevoir de nous ce que vous appeliez d'injustes conquêtes, à partager avec nous les dépouilles des anciens états que nous avions anéantis. En vain vous direz que c'étaient des compensations pour ce que vous aviez perdu, on vous répondra, que si les attaques qui nous avaient procuré ces territoires étaient injustes, la cession n'en devenait pas légitime, parce que c'était à vous que nous la faisions; et du moment que vous consentiez à nous devoir quelque chose, vous altériez par-là et le principe de votre existence, et le but primitif qui vous avait mis les armes à la main contre nous.

» Quels ont été les résultats de cette conduite opiniâtrement suivie par la plupart des puissances dans toutes leurs guerres contre la France, et dans tou leurs rapports avec elle?

» Que lorsqu'elles se sont coalisées pour la combattre, elles n'ont voulu que la démembrer.

» Que ces vues locales, ces intérêts particuliers les ont divisées avant même qu'elles n'entrassent en campagne.

» Qu'elles se sont désunies aussitôt que l'ennemi commun leur a offert un appât qui flattait leur ambition et qui réalisait un de leurs anciens calculs.

» Que, loin de voir dans la guerre contre la France

le seul moyen qui leur restât pour échapper à ce torrent révolutionnaire qui envahissait de toutes parts l'ordre social, les Souverains se sont arrêtés chaque fois qu'ils ont cru pouvoir réaliser, par la paix, de vieux projets de prépondérance, ou qu'ils ont craint, en continuant la guerre, de ne plus être, avec leurs voisins et même leurs alliés, dans cet état d'équilibre ou de supériotiré auquel ils étaient accoutumés dans l'ancien ordre de chose.

» Outre les fautes que l'ambition vous a fait commettre, il en est une encore plus impardonnable, qui est de n'avoir jamais opposé sérieusement à notre marche usurpatrice les seuls rivaux que nous avions à craindre. S'il n'avait existé aucun individu de la famille des Bourbons, vous auriez dû en supposer un. Plus nous avons fait d'efforts pour qu'ils fussent oubliés, plus vous deviez les présenter à l'opinion de la France entourés de vos égards, soutenus par votre protection, identifiés avec votre politique. Mais d'anciennes préventions contre cette famille, d'anciennes vues sur ses apanages, vous ont trompé sur vos véritables intérêts; et devenus ainsi en quelque sorte les complices de ceux qui la dépouillaient, par l'insuffisance des secours que vous lui avez accordés, ou par l'obscurité à laquelle vous l'avez vouée chaque fois que, sous vos auspices, elle a voulu rappeler son existence et ses droits, c'est encore moins contre elle que vous avez conspiré que contre vous-même, que contre les principes sur lesquels repose votre pouvoir.

» Mais comment auriez-vous accordé un appui généreux à cette famille persécutée, dépossédée, exilée, lorsque, pour nous plaire ou nous calmer, l'on vous a vu tourner successivement vos armes contre vos propres alliés, ou rester les spectateurs paisibles des coups terribles que nous leur portions? Il est vrai

que votre coopération dans ces occasions-là a été ou douteuse ou insuffisante, et que quand vous étiez témoins inactifs de la lutte, c'est contre nous que vous faisiez des vœux; et encore en cela vous perdiez à nos yeux le mérite de votre assistance ou de votre neutralité, car cette assistance n'a jamais été ni assez loyale ni assez complète pour nous satisfaire entièrement, et votre neutralité reposait sur des principes si étrangers aux nôtres, si ennemis de nos succès, qu'elle a toujours excité en nous plus de ressentimens que de reconnaissance.

» Croyez-vous que dans la dernière campagne contre la Russie nous vous ayons su gré des prudentes manœuvres de Schwartzenberg et de la parcimonie avec laquelle vous avez alimenté la force incomplète qu'il commandait? Non : quoique par cette coopération simulée vous ayez excité au moins l'étonnement de l'Europe, vous n'avez nullement conquis notre gratitude ni notre approbation; bien loin de là, nous vous reprocherons toujours de n'avoir pas fait, dans une certaine époque de cette désastreuse campagne, une marche qui eût sauvé une partie de notre armée. Dans de telles occasions on aliène plus ceux qu'on supporte par l'insuffisance des secours, que par une défection complète.

» Lorsque vous nous avez cru dans une situation désespérée, vous nous avez abandonnés pour rester témoins inactifs des coups qui allaient nous être portés, et intervenir au besoin pour recueillir tous les avantages de la lutte ou présider au partage de nos dépouilles. Cette occasion était unique pour nous rejeter pendant plusieurs années dans le rang des puissances secondaires, et pour assurer à jamais peut-être votre indépendance. Qu'avez-vous fait? Jaloux ou inquiets peut-être des progrès des alliés, vous ne vous êtes point liés à leur cause, qui était la vôtre;

vous les avez laissé s'épuiser dans leur marche à travers l'Allemagne, qui vous appelait pour concourir à sa délivrance; et certains que, par nos revers et leur affaiblissement, vous étiez devenus les arbitres de nos destinées et des leurs, vous avez cru qu'il suffisait de négocier pour nous faire la loi, et qu'eux et nous serions intimidés de vos corps d'observation. Pendant ce temps-là l'incroyable activité de notre Empereur créait comme par miracle une armée nouvelle, nous reprenions l'offensive, les alliés perdaient une partie de leurs avantages ; et vous, vous qui, il y a quelques mois, pouviez, en frappant un coup hardi, ou nous anéantir, ou, du moins, nous forcer à une guerre défensive derrière nos anciennes frontières, vous êtes rentrés dans la situation précaire où vous étiez avant la campagne de Russie, prêts à suivre et non à donner l'impulsion qui déterminera la guerre ou la paix.

»Vous savez avec quelle habileté nous avons obtenu la neutralité de la Prusse quand nous vous attaquions, et la vôtre quand nous attaquions la Prusse; comment nous vous avons fait attaquer par la Russie pendant que nous allions conquérir votre capitale; comment enfin nous avons obtenu votre coopération quand nous marchions avec une armée formidable au cœur de la Russie. Aurions-nous pu disposer ainsi à notre gré de puissances essentiellement ennemies de notre système, si elles n'avaient pas été divisées par des vues locales et par de vieilles préventions qui devaient toutes disparaître devant leurs dangers communs?

»Mais sans m'arrêter à énumérer cette longue série de fautes que la postérité aura peine à concevoir, et que l'histoire hésitera de recueillir, j'en viens à votre conduite depuis que, par la chance la plus inattendue, vous vous êtes trouvés les arbitres des destinées

de l'Europe, depuis surtout que, par la pointe rapide que Napoléon a faite vers l'Elbe, il vous avait livré son flanc, ses derrières, et s'était exposé à des revers plus irréparables que tous ceux qu'il a éprouvés en Russie. Qu'avez-vous fait alors? Comment avez-vous employé ces trois semaines pendant lesquelles nous étions à votre discrétion ; pendant lesquelles, par un mouvement rapide, vous pouviez nous mettre entre deux feux, et détruire à jamais cette armée, notre dernier espoir et notre dernière ressource? Vous avez négotié, vous avez dépêché des courriers au lieu de faire marcher des troupes; vous nous avez laissé conclure un armistice qui nous a donné les moyens d'assembler contre vous deux armées d'observation, et de raffermir l'organisation de celle que nous employions contre les alliés.

Votre marche était cependant toute tracée, il fallait oublier pour le moment vos préventions contre la Prusse, les craintes que vous inspire la Russie; ajourner après votre délivrance commune tous les débats relatifs à la prépondérance que vous ambitionnez ; il fallait nous battre, il fallait vous délivrer à jamais des atteintes de ce pouvoir qui ne peut coexister avec vous qu'en vous communiquant l'impulsion à laquelle il est assujetti lui-même... Vous ne l'avez pas fait : votre position est changée, et la nôtre s'est améliorée de tout ce que vous avez perdu par vos délais et votre imprévoyance. Voilà, M. de Bubna, ce que vous devez bien concevoir avant de recommencer nos conférences. J'ai été aussi franc que vous, avec cette différence que votre franchise n'est point autorisée, et que la mienne provient des ordres que j'ai reçus de mon Empereur.»

(Les deux négociateurs se saluent ensuite avec une froideur vraiment diplomatique.)

N°. XLV.

Lettre de Mademoiselle N., *attachée à l'Impératrice, à Madame* W., *à Vienne.*

Je suis destinée, ma chère, à passer toujours de surprises en surprises. Rien dans le monde que j'habite ne se passe comme ailleurs : ce ne sont pas les usages, les mœurs, les manières des autres cours ou des autres pays ; il semble qu'on se soit étudié à en former le contraste le plus frappant. Nous recevons un courrier qui nous apporte une lettre qui est comme un ordre de route pour un militaire.

« Partez à telle heure, nous écrit-on (et rarement avons-nous plus de deux heures pour nous préparer à un grand voyage), arrêtez-vous dans telle ville, recevez-y les autorités constituées, dînez ensuite ; ne restez pas long-temps à table, il ne faut pas que les souverains paraissent s'occuper beaucoup des besoins physiques ; remettez-vous en route, voyagez jusqu'à dix heures du soir ; reposez-vous jusqu'à cinq heures du matin, vous continuerez ensuite votre voyage. La saison est belle, le temps est chaud, il faut se mettre en route de bonne heure. Si vous passez dans telle ou telle ville connue par son dévouement à ma personne, mettez la tête à la portière de votre voiture, saluez tout le monde gracieusement, ayez une face rayonnante. Si, au contraire, vous arrivez à quelque cité récalcitrante, telle que..., cachez-vous soigneusement, passez avec rapidité, sans mot dire, sans rien répondre aux fé-

licitations qu'on vous adresse ; et s'il y a hors de la ville quelqu'endroit logeable, il faut vous y réfugier sans vous arrêter dans ses murs. »

Enfin nous arrivons au terme du voyage à l'heure qui nous a été fixée; mais ne croyez pas que, de son côté, le terrible Napoléon soit de la même exactitude. Tout autre souverain se serait fait un devoir de venir attendre son épouse, de voler au-devant d'elle, enfin, de lui montrer cette galanterie, ces prévenances que l'usage du grand monde prescrit toujours quand même le cœur ne les inspire pas. Mais celui-ci qui, à la vérité, n'est qu'un parvenu, et le montre dans tous ses actes, ne dit jamais le jour précis de son arrivée, et nous sommes réduites à nous morfondre en l'attendant, à veiller bien avant dans la nuit, afin d'éviter le désagrément d'être brusquement arrachées par lui au sommeil et traînées dans son lit en face de toute sa suite.

Tel a été notre sort à Mayence. Vous saurez, ma chère, que quand l'Impératrice voyage seule, on tend toujours un lit pour moi dans son appartement; la chère princesse aime à parler des objets, des plaisirs qu'elle a quittés ; elle me fait lire quelques romans allemands, quelques gazettes de Vienne qui me sont communiquées furtivement par le commis de Bassano, dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre; tout cela la distrait, la console. Quelquefois nous suivons sur une carte de l'Empire de son auguste père, les voyages qu'il fait depuis quelque temps. Mais malheur à elle, malheur à moi, si cette carte était trouvée en notre possession; c'est alors que les fureurs de Napoléon s'exerceraient sur nous, et que peut-être il nous séparerait à jamais. Il a la plus grande aversion pour tout ce qui rappelle l'Autriche à la chère princesse : il veut qu'elle soit sans cesse occupée de lui; non qu'il l'aime, mais

c'est un genre de torture qu'il se plaît à lui infliger.

Enfin, ma chère, après avoir été tenues en suspens à Mayence pendant trois grands jours, nous sommes réveillées par les femmes de l'Impératrice, qui viennent à trois heures du matin lui annoncer l'arrivée de l'Empereur, et lui donner l'ordre de le joindre dans son appartement. La pauvre victime se lève, me regarde, serre furtivement ma main, pousse un long soupir et me quitte.

Le lendemain, comme Napoléon était déjà parti dès sept heures du matin, pour inspecter des fortifications ou des troupes, j'étais avec la chère princesse, occupée à lui préparer un déjeûner à la viennoise, lorsque tout-à-coup cet homme effrayant entre, et se jetant sur les apprêts que j'avais faits, il brise, renverse, disperse tout, en me jetant un regard furieux. J'attendais, toute tremblante, l'explosion qui allait succéder à ce terrible début, lorsque je le vis prendre un ton calme, et dire avec assez de douceur à la chère princesse qui était dans le même état que moi : « Madame, quand on est en France, il faut se conformer en tout à nos usages ; vous connaissez là-dessus ma volonté invariable, pourquoi me forcer à vous la rappeler? » En sorte, ma chère, que nous nous passâmes de déjeûner ce jour-là. Mais cela fut compensé par un concert qu'il nous fit donner par des musiciens mandés exprès de Paris, et qu'il écouta nonchalamment couché sur une ottomane, et paraissant plongé dans une profonde rêverie. Au bout de deux heures, que je trouvai très-longues (car il m'avait forcée à rester), il fit un signe pour congédier les musiciens, et allant lui-même fermer la porte de l'appartement, il le traversa pendant un quart-d'heure dans toutes ses dimensions, ayant les bras croisés et les yeux fixés sur le parquet. Je ne savais ce que présageait ce long silence, lors-

qu'enfin il le rompit, et d'une voix sépulcrale (cet homme a, ma chère, une voix qui ne ressemble nullement à la voix humaine) il parla à-peu-près en ces termes :

« Madame, je croyais rester plusieurs jours avec vous, et même vous mener à Dresde pour vous procurer une entrevue avec l'Empereur votre père, mais cela n'est plus possible ; vous devez renoncer à la jouissance que je vous préparais, et moi aux heureux résultats que j'attendais de cette entrevue.

» Votre père ne veut pas me voir, je ne puis aller à Prague, il refuse de venir à Dresde. Que craint-il ? Que je l'arrête ? non, cela ne convient pas à mes intérêts, et je ne fais, moi, rien d'inutile. Votre Maison a acquise de l'ascendant par mes malheurs ; j'ai été obligé de lui faire des concessions ; elles ont peu coûté à mon cœur, car j'ai toujours aimé la maison d'Autriche ; mais elle ne m'a pas payé de retour. Elle me tient depuis plusieurs mois dans un état de vasselage qui blesse ma fierté et gêne toutes mes grandes combinaisons politiques et militaires.

» J'ai voulu partager l'Europe avec elle, ajouter à sa grandeur, à sa force, à ses territoires ; je ne lui demandais que de m'aider à anéantir la Prusse qui ne doit plus exister comme puissance, depuis que j'ai dénoncé contr'elle un anathême irrévocable, et à repousser les Russes dans leurs âpres climats. Elle a tout refusé ; elle a préféré se rendre l'arbitre de nos démêlés, plutôt que de les terminer d'une manière franche, vigoureuse, honorable, en s'unissant à moi.

» Ai-je balancé, moi, lorsque j'ai donné à votre Maison une grande preuve de confiance et de déférence, en vous mettant à la tête de mon empire ? Toute l'Europe en a été étonnée ; on a même pré-

tendu voir dans cet acte de haute politique une concession incompatible avec ma dignité et contraire à l'inflexibilité de mon caractère. J'ai méprisé toutes ces conjectures, et vous avez joui, depuis mon départ, d'une autorité sans partage. Voilà ce que j'ai fait. Comment a-t-on reconnu les offres de ma bonne volonté et les sacrifices de mon amitié?

» On m'a opposé une politique tortueuse, on m'a fait des demandes déraisonnables, et sans la courageuse résistance de quelques hommes d'état qui, dans votre cabinet, soutiennent les vrais principes européens, et voient dans mon existence et ma gloire la gloire et l'existence de votre famille, j'en serais aujourd'hui réduit à me battre contre mon beau-père, et à la cruelle nécessité de vous répudier, pour céder à l'indignation de mes peuples. Nos mariages, vous le savez, Madame, sont tous déterminés par la politique, et quand les vues qui les ont conseillés changent ou cessent d'exister, nous en devons la dissolution à l'intérêt de l'état et au bonheur de nos peuples. Je ne vous aime pas, Madame, et malgré cela je vous ai traitée comme une épouse bien aimée. Vous devez au moins me savoir gré de ces égards, d'autant plus louables qu'ils n'étaient pas dictés par le cœur. Mais j'aime les procédés, moi, toute ma conduite le prouve.

» Je ne sais pas si nous nous reverrons, soit que la fatalité me prépare une fin prématurée, soit qu'il me convienne de vous renvoyer à votre famille; mais avant de vous quitter, je vous demande, pour prix de ce que j'ai fait pour vous, d'écrire à l'Empereur votre père la lettre que je vais vous dicter; c'est une dernière tentative que je fais sur son cœur, et qui empêchera probablement une rupture entre nos deux maisons. »

Après avoir prononcé d'un ton solennel ce dis-

cours évidemment préparé, il reprit sa posture des bras croisés, et fixant des regards sombres sur la princesse, il attendit pendant quelques minutes sa réponse. Celle-ci plus morte que vive, balbutia qu'elle ne pouvait écrire ce qu'elle ne connaissait pas; que d'ailleurs la proposition était faite si brusquement, qu'il lui fallait de la réflexion pour savoir si elle ne blessait pas ses devoirs envers son père.

» Je le savais bien, » reprit Napoléon avec amertume, et d'une voix très-élevée, « que vous conserviez un cœur tout autrichien, et que ce que vous appelez vos devoirs envers votre père, l'emporterait toujours sur ceux, plus sacrés, qui vous lient à votre époux et à la France. J'avais prévu votre résistance, vos hésitations, et, voyez, j'avais pris d'avance les moyens de me passer de votre consentement. « A ces mots il tira de sa poche, où il met son vilain tabac d'Espagne, un papier qu'il m'invita à examiner.

Jugez quelle fut ma surprise, lorsque je vis l'écriture de la chère princesse parfaitement imitée, au point qu'il m'échappa un cri qui fit sourire Napoléon.

« Eh bien! petite, » me dit-il, « ne penses-tu pas que nous pouvons nous passer du consentement de ta chère princesse? »

Je ne répondis rien; mais, ma chère, quel vilain métier pour un Empereur que celui d'un faussaire, et sur-tout d'une manière si effrontée! Il nous laissa ensuite, en nous disant d'un ton mocqueur: « Je laisse les deux amies en liberté de tenir conseil; elles verront que l'obéissance est indispensable. »

Voici cette lettre hypocrite:

« Mon auguste et bien-aimé père,

» J'ai l'inexprimable satisfaction d'être réunie
» depuis quelques heures à mon époux bien-aimé
» l'Empereur Napoléon, qui ajoute à toutes les
» faveurs dont il me comble sans cesse, celle de
» me permettre d'écrire à V. M. L'Empereur a tout
» fait pour mon bonheur, j'ose vous supplier de
» faire quelque chose pour le sien, en resserrant en-
» core les liens qui l'unissent à V. M. par une alliance
» qui l'aiderait à anéantir vos communs ennemis.
» L'Empereur ne verra pas cette lettre; ainsi sa
» volonté n'influe nullement sur ce vœu de mon
» cœur. Je supplie Votre Majesté de considérer
» qu'il est en son pouvoir de rendre la paix au
» monde, et que mon auguste époux n'a d'autre
» but, en lui demandant son appui, que d'arrêter
» les flots de sang qui depuis vingt années inon-
» dent l'Europe. Sire, je vous demande cette grâce
» au nom de cette France qui m'a adoptée, et où
» j'ai reçu tant de témoignages d'affection et de
» dévoûment, en considération de mon auguste
» époux. Ah! Sire! si vous voyiez comme il est
» aimé de ses sujets! avec quelle unanimité, quel
» empressement ils l'ont aidé à réparer les désas-
» tres de la campagne de Russie, et à venger l'hon-
» neur de son trône, V. M. concevrait combien il
» est dangereux d'irriter un souverain qui dispose
» d'une population si nombreuse, si brave et si
» dévouée! Je supplie V. M. d'excuser ma démar-
» che, etc. etc. »

Enfin, ma chère, il ne manquait plus que la signature à cette lettre, et nous l'avons constamment refusée pendant trois jours, au milieu des

menaces, des trépignemens, des grincemens de dents du plus redoutable des hommes.

Mais comme le courage d'une femme n'est pas à l'épreuve du temps, et que nous craignions que le terrible empereur qui avait tout-à-coup changé de ton, ne méditât contre nous quelque acte de barbarie ou de trahison, et que peut-être il ne nous fît noyer en nous renvoyant en bateau à Cologne, nous avons cédé et signé, au milieu des larmes, et voilà, ma chère, ce que ce fourbe infâme a fait ensuite appeler dans ses journaux des larmes de regret que son départ arrachait à l'Impératrice. Ah! que ne sommes-nous à Vienne! Adieu, adieu.

N...

N°. XLVI.

Instructions écrites de Buonaparté *à* Caulaincourt:

Dans trois jours le sort de la campagne sera décidé : je tiens en échec, avec 45,000 hommes, Schwartzenberg qui aura l'attention de ne pas les attaquer, parce que pour le moment il n'a rien à en craindre; je me porte sur Blucher, qui, je l'espère, n'aura pas encore fait sa jonction avec les corps qui viennent du Nord, je disperse son armée, ou la prends pour revenir ensuite faire main-basse sur les Autrichiens, qui, pendant mes manœuvres, n'auront pas fait un seul mouvement décisif. Je ne me dissimule pas la grandeur de la crise où je suis; mais je compte encore plus sur les fautes de mes ennemis, sur leur désunion, que sur ma fortune et sur mes calculs.

Depuis l'espèce de retraite à laquelle j'avais forcé les Russes et les Prussiens, et les misères locales qu'elle a causées aux habitans, je réussirai plus aisément à persuader à la France que les proclamations des alliés n'étaient que des piéges, leur modération un masque trompeur, et qu'elle va être victime des représailles les plus horribles et les plus étendues. Quelques pillages, quelques meurtres, quelques viols commis par des bandes errantes de Cosaques, seront l'épouvantail salutaire que je vais employer pour déterminer à la résistance une population dont mes ennemis n'ont pas su employer les mécontentemens. Le point d'appui lui manque, et quelque haine que

je lui inspire, comme je lui en offre un, c'est à moi qu'elle s'attachera, parce qu'on préfère un mal qu'on connaît à un autre dont on ne peut calculer les suites, et qui semble menacer tous les intérêts, toutes les sensations et toutes les affections de l'existence physique et morale.

Puisque l'Europe paraît vouloir me conserver, comment pourrait-il entrer dans la tête des Français de me détruire contre le vœu de l'Europe? Si, tout en poursuivant les hostilités, on traite avec moi, c'est à eux qu'on fait la guerre, et non à moi personnellement; ce qui est réaliser l'inverse des déclarations qu'on leur a adressées. Je sais que, dans quelques villes, de ces hommes fougueux et imprévoyans que toute l'histoire de la révolution n'a pas corrigés de se dévouer pour des partis qui ensuite les abandonnent ou les sacrifient, ont cru pouvoir impunément se prononcer contre moi. Vous pensez bien, Caulaincourt, que leur punition découragera à jamais ceux qui seraient tentés de les imiter, et que cette circonstance me donnera les moyens de porter les derniers coups au seul parti que je craigne, aux seuls souverains qui luttaient sans cesse contre l'établissement de ma dynastie. Admirez, Caulaincourt, les effets de ma destinée qui tourne ainsi en ma faveur les événemens et les tentatives qui semblaient rendre ma ruine inévitable, et jugez s'il ne faut pas plutôt s'attacher à la fortune qu'à la justice, à l'usurpation qu'à la légitimité. La sauve-garde qu'un autre monarque n'aurait pu trouver dans ses vertus, je l'ai trouvée dans ce que le vulgaire appelle des forfaits, et je parviens à m'affermir par les efforts mêmes qu'on a provoqués pour m'anéantir.

Et la paix! ah! c'est là le but de toutes mes pensées et de tous mes vœux! Mais je ne dois pas pa-

raître en recevoir passivement les conditions. Cependant, comme elle n'est utile qu'à moi seul, et qu'elle me remet, sinon dans la même élévation, du moins dans une situation plus affermie qu'auparavant, il faut que je l'aie à tout prix ; et ici, Vicence, il est à propos que je vous expose les avantages qu'elle me procure, et ceux dont elle prive mes ennemis naturels, qui ne sont autres que tous les souverains.

On l'on veut faire la paix avec moi et alors on me force à profiter des leçons de l'expérience et à procéder plus sûrement à l'exécution de mes vastes plans en les soumettant à des gradations mieux calculées ; ou bien on traite avec moi avec l'intention de ne point conclure de traité, et alors je dois dire que mes ennemis m'ont donné par ce stratagême impolitique les moyens de maintenir la tranquillité en France et de recruter les armées avec lesquelles je leur résiste. Ainsi sous ces deux points de vue, tout est encore à mon avantage, et c'est à mes ennemis seuls que je dois les expédiens qui me soutiennent. Tandis qu'on protége ainsi mon existence, malgré mes fautes et mes attentats, je montre aux souverains combien je les respecte peu en faisant fusiller des hommes chez lesquels la présence de leurs armées et peut-être les encouragemens qu'ils ont reçus d'eux, ont réveillé des sentimens favorables à l'ancienne dynastie. C'est ainsi qu'au milieu de mes périls, et lorsque chacun attend ou présage le moment de ma chute, je fais retentir aux oreilles de mes ennemis la foudre qui pulvérise leurs partisans et qui va bientôt les atteindre eux-mêmes. Cette persévérance dans des rigueurs contre lesquelles les petits esprits et les femmelettes jettent les haut cris, a plusieurs fois sauvé mon existence et relevera ma fortune. Les hommes s'étonnent de cette inflexibilité féroce

qu'aucun événement ne déconcerte, qu'aucun revers n'intimide, mais ils finissent toujours par admirer ce qui les étonne, et par attribuer à l'énergie du caractère ce qu'ils ont d'abord regardé comme l'effervescence des passions les plus coupables. Aussi long-temps, Caulaincourt, que ces tentatives hardies qui sont autant le fruit de mes calculs que de mon tempérament atrabilaire et vindicatif, n'exciteront pas l'indignation des souverains de l'Europe, aussi long-temps qu'elles ne seront pas dénoncées ouvertement comme appelant sur moi la vengeance de Dieu et des hommes, aussi long-temps qu'en craignant de mettre ma tête à prix, on ne voudra pas faire retomber sur elle le sang que j'ai versé, soyez certain, Caulaincourt, que j'inspire encore une grande terreur à ceux qui ont les moyens de me punir, et que j'ai encore une grande puissance sur des imaginations accoutumées à être épouvantées de ma fortune et de mes attentats. Ah! si je recouvre l'intégrité de ma puissance, si je suis encore une fois affermi sur le trône par des succès qui empêchent que les peuples ne voient en moi un homme toléré par la politique des souverains ou relevé par leur commisération; si jamais je suis encore armé de la redoutable épée de la vengeance, ah! Vicence, avec quel plaisir je châtierai les misérables qui ont osé se prononcer contre moi! Je commencerai par les traîtres, je finirai par les indifférens. Je ne serai jamais maître de la France que quand j'aurai détruit toute la génération qui a vu l'éclat de l'ancienne dynastie et les premiers efforts que j'ai faits pour élever la mienne; qui a vu mon obscure origine, l'éducation que j'ai reçue de la charité des Bourbons, et chez laquelle ces souvenirs se mêlent avec un respect, un amour innés dans le cœur des Français qui ont été contemporains des derniers momens

de l'ancienne monarchie. Et comment ne désirerais-je pas la paix qui doit me procurer cette jouissance à laquelle depuis long-temps j'aspire; qui doit me donner les moyens de compléter sur les Français l'opération douloureuse de leur régénération, et ensuite d'y assujettir l'Europe entière!

N°. XLVII.

Lettre écrite de Leipzick par le Comte....., Général de Division, au Maréchal Duc de..., à Dresde.

Deux grands événemens, mon cher et ancien camarade, marquent le renouvellement de cette guerre; l'un est le parti qu'a pris le général Bernadotte, maintenant Prince de Suède, contre l'Empereur; et l'autre est l'arrivée du général Moreau au quartier général des alliés, probablement avec l'intention d'y prendre un commandement. L'hostilité du Prince de Suède n'a point été mentionnée dans nos journaux; mais la démarche du général Moreau vient de l'être dans nos ordres du jour d'une manière qui est aussi injuste qu'insultante.

Napoléon ne peut parler du nouvel ennemi qu'il s'est attiré dans le Nord, que lorsqu'il pourra annoncer qu'il l'a battu, afin d'affaiblir dans l'esprit public l'impression que doit produire la défection d'un Prince né Français, et d'un pays qui fut presque toujours l'allié de la France, mais qui n'a pas voulu supporter l'insolence du joug que notre Empereur voulait lui imposer.

Je ne suis pas étonné de la détermination du Prince Royal de Suède, car s'il eût cédé à l'influence sous laquelle on voulait l'assujettir, il eût été mille fois plus esclave que lorsqu'il était général français, et l'Europe n'aurait vu en lui qu'un de ces princes qui, pour conserver l'extérieur de la sou-

veraineté, déshonorent la dignité royale et trahissent leurs sujets. Avec un esprit chevaleresque, une ame élevée, un cœur chaud mais pur, le Prince Royal de Suède devait être aussi fidèle aux devoirs du haut rang auquel il est parvenu, qu'il l'avait été à ceux des diverses situations où il s'était trouvé depuis la révolution française. Tout militaire français qui respecte les lois de l'honneur doit donc ne voir dans le parti adopté par ce prince que ce qu'aurait fait tout homme magnanime appelé aux mêmes honneurs et soumis aux mêmes obligations que lui. Mais que penser de Napoléon qui par son insolente vanité, sa pétulante politique et son fougueux despotisme, a mis ce prince dans l'alternative ou de briser les liens qui l'attachent à la Suède, ou de se déclarer contre le gouvernement qu'il servait il y a quelques années? Pense-t-il que nous nous battrons avec la même ardeur contre un de nos anciens camarades dont la loyauté nous est connue, que contre des généraux ennemis ou étrangers? Ne savons-nous pas que celui-ci ne peut avoir aucun sentiment hostile contre la France, aucune vue de s'agrandir à ses dépens, et qu'il est entraîné dans cette guerre par les prétentions insensées, les propositions insultantes d'un homme qui veut réduire tous les souverains à lui être plus soumis, plus dévoués, que les préfets des départemens de la France? Mais je ne crois pas que j'aie besoin de plaider près de vous en faveur d'un ancien compagnon d'armes, je viens seulement déplorer avec vous les circonstances fâcheuses qui nous obligent à nous battre contre lui.

Quant au général Moreau, que l'on appelle dédaigneusement, dans nos ordres du jour, *l'exilé* Moreau, j'avoue que son nom seul me fait tressaillir, parce qu'il me rappelle le héros, le patriote, un

grand homme faussement accusé et lâchement proscrit, qui ne peut que vouloir le bonheur de la France à la gloire de laquelle il a tant contribué et dont il aurait à jamais assuré le repos s'il eût eu plus d'ambition ou moins de défiance de ses moyens.

Dira-t-on qu'il est armé contre son pays ou qu'il trahit sa patrie? Mais y a-t-il une patrie où il n'y a ni lois qui garantissent la liberté publique, ni barrières qui la protégent? où un despotisme sans frein a continué sans motif une dictature qui n'avait d'abord été tolérée que dans la vue de terminer nos discordes politiques et de nous remettre au rang des nations civilisées?

Lorsque l'anarchie désolait notre pays, lorsque l'affreux Robespierre et ses agens détruisaient notre population, dira-t-on que le militaire qui aurait refusé de servir ces bourreaux, ou tenté d'échapper à leur rage en cherchant un asile ou du service sur une terre étrangère, aurait dû être désigné comme un traître? Non, et si l'on ne vit pas alors une désertion presque générale parmi les généraux et les officiers de l'armée française, c'est qu'ils craignirent d'être repoussés par ceux dont ils seraient venus embrasser la cause. Aujourd'hui, il n'y a plus de France : la France confondue avec des peuples subjugués, a perdu le titre de patrie et les droits de la victoire. Si le despote qui veut lui ravir jusqu'au nom qu'elle porte, la distingue encore des autres nations qu'il opprime, c'est pour lui demander de plus grands sacrifices qu'à elles, c'est pour lui arracher sans pitié tous ses jeunes rejetons, parce qu'ils sont plus propres aux combats, parce qu'ils ont une valeur plus précoce que les générations naissantes des autres pays.

Je soutiens que nous sommes arrivés à une époque

où nous ne devons ni loyauté à celui que nous servons, ni reconnaissance à celui de qui nous tenons nos grades et nos titres ; où nous serions coupables si, voyant des chances d'arracher notre pays à l'affreuse tyrannie qui l'opprime, si voyant l'étendart de la résistance entouré d'une force respectable, nous n'allions pas tous nous y réunir, pour montrer à l'Europe que nous étions dignes de servir une meilleure cause que celle pour laquelle nous combattons depuis tant d'années, et qu'il ne nous manquait, pour nous déterminer à la quitter, qu'un chef qui eût notre confiance et qui nous garantît que c'est pour affranchir notre patrie et non pour livrer son territoire aux puissances étrangères, que nous irons nous réunir à lui. Lorsque nous nous battions pour la défense de nos frontières menacées ou envahies, nous avions des motifs de dévouement qui dans tous les siècles, dans tous les pays, ont ennobli la résistance. Mais qui nous menaçait, quand nous avons envahi la Russie ? qui nous a ménacés depuis cet affreux épisode de notre histoire militaire? On voulait nous renfermer dans des limites que nous n'avons jamais impunément franchies, au-delà desquelles nous n'avons trouvé que des triomphes désastreux ou des revers irréparables.

Napoléon pouvait rendre la paix au monde et nous faire jouir de ce repos, de cette aisance, de ces honneurs que depuis si long-temps il nous montre dans une perspective décevante, comme la récompense de nos fatigues et de nos services. S'il avait voulu adoucir cet inflexible orgueil auquel il nous sacrifie impitoyablement depuis si long-temps, s'il avait eu quelque sentiment de pitié pour cette belle France qu'il épuise d'hommes et d'argent depuis qu'il la gouverne ; s'il avait eu quelque amitié pour ses compagnons d'armes dont chaque année

voit moissonner un si grand nombre, il aurait profité de la médiation de l'Autriche pour céder quelque chose de ses prétentions, sans qu'il en coûtât rien à sa vanité, et sans compromettre son pouvoir. Mais non, insensible aux souffrances de notre pays, à notre lassitude, aux nouveaux périls dans lesquels il nous entraîne, il s'est jeté comme un tigre furieux dans la carrière des combats, et aujourd'hui nous nous battons non pour la gloire de la France, non pour protéger notre territoire, mais pour conserver des forteresses qui ne peuvent entrer dans notre système de défense militaire, et des villes dont l'indépendance contribuait à la prospérité du commerce de toute l'Europe, et par conséquent à la nôtre.

Il ne veut renoncer à aucune des conquêtes qu'il a faites, ni à aucune de celles qu'il a projetées, quoique ses moyens militaires aient évidemment diminué, et que ceux des puissances qu'il menace soient considérablement augmentées. Il veut encore subjuguer l'Europe, après avoir donné l'éveil aux souverains qui la gouvernent et les avoir forcés à lui opposer des armées aussi gigantesques que celles avec lesquelles il envahissait, il y a quelque temps, leurs états. Il ne veut pas voir que sa fortune décline, que son étoile pâlit, que sa situation est en raison inverse de celle où il se trouvait autrefois; qu'alors un revers important forçait les puissances à recevoir les conditions de la paix, et qu'aujourd'hui c'est lui qu'une seule bataille perdue peut réduire au dernier degré de la faiblesse et de l'humiliation.

Est-il étonnant qu'en le voyant ainsi courir à sa ruine et préparer avec tant d'insouciance celle de notre malheureux pays, les militaires qui l'ont servi le plus fidèlement commencent à douter de la sincérité de son attachement pour eux et de l'étendue de leurs devoirs envers lui; et même, que dirigeant

leurs regards vers l'avenir, ils trouvent plus de gloire sous les drapeaux d'un autre général et plus de sécurité dans le rétablissement de la dynastie qu'il a voulu remplacer par la sienne?

C'est dans ces circonstances si décisives pour les destinées de la France, et qui peuvent à jamais rétablir son indépendance et son repos, que paraît tout-à-coup dans les rangs des alliés, ennemis de Buonaparté et non pas ennemis de la France, unis contre l'ambition de ce despote, mais non pour l'esclavage de notre patrie, un général exilé depuis huit années du pays qu'il a servi avec autant de gloire que de fidélité, et condamné à finir ses jours au-delà des mers, au milieu d'une nation turbulente et des orgies de la démocratie.

Victime de la jalousie que ses éminens services et sa réputation si brillante et si intacte ont excitée dans un cœur ennemi de toutes les gloires qui ont précédé la sienne, et des vertus qu'il n'a jamais possédées, ce grand homme s'est même laissé oublier de ses nombreux amis tant qu'il a vu une probabilité de sécurité pour la France dans les triomphes de son chef actuel. Mais après l'horrible catastrophe de Russie, après cette tentative forcenée, dans laquelle tant de nos compagnons d'armes ont été sacrifiés par la plus aveugle opiniâtreté et la plus inexcusable ignorance, que devait faire ce patriote distingué, ce général qui, dans d'autres temps, sacrifia son amour-propre et ses ressentimens pour sauver une armée française? Fallait-il qu'il se contentât de déplorer en silence les infortunes de son pays et la déplorable fin de tant de braves? Fallait-il qu'il vît tranquillement tomber en lambeaux cette belle France, objet de ses vœux et de ses regrets, et qu'il se fermât pour jamais la perspective de la revoir un jour sous l'influence d'un gouvernement

réparateur et tutélaire ? Non, son inaction dans une crise aussi menaçante, eût été une trahison, et il ne s'est jamais montré plus grand que lorsque bravant les préventions des esprits faibles ou séduits, les calomnies de son odieux persécuteur, les déclamations des écrivains soudoyés, il est venu d'un côté offrir aux puissances alliées sa coopération contre le tyran de la France, et aux Français une garantie que ce n'est pas à eux, mais à l'ambition de leur chef que les souverains de l'Europe font la guerre.

Dira-t-on que le général qui, après avoir commandé en chef, se vengea noblement de l'inaction à laquelle le condamnait uu gouvernement imbécille, en allant servir comme volontaire à notre armée d'Italie, puisse jamais sacrifier ses devoirs envers la patrie à des vues criminelles ou à des ressentimens particuliers. Il égala alors la grandeur d'ame de Camille, et ce qu'il fait aujourd'hui n'est qu'une conséquence du dévouement, de l'abnégation qu'il montra dans ces temps critiques.

On ne lui reprochera pas dans cette démarche courageuse de rechercher un rang, des honneurs, des richesses, de disputer au tyran son autorité pour devenir tyran à son tour. Il était tranquille au sein des jouissances domestiques, lorsque tout-à-coup il se vit traîné dans les prisons comme un malfaiteur et cité devant les tribunaux comme un traître. Avec quel acharnement ne fut-il pas alors poursuivi par la rage de Buonaparté ! Et existerait-il encore, si celui-ci avait trouvé des juges plus complaisans ou des Séïdes plus dévoués ? Moreau refusa le rôle qui depuis a été offert à celui qui l'a proscrit. Il craignit les séductions du pouvoir, la responsabilité immense du rang suprême ; il consulta son cœur, il ne se sentit pas le courage d'être

sévère; il consulta ses forces, il ne se crut pas en état de gouverner son pays. Ce n'est donc pas aujourd'hui, après avoir vu tous les égaremens de celui qui n'eut pas les mêmes scrupules, après avoir vu dans quel abîme de maux la France a été plongée par l'usurpation de Buonaparté, que le généreux, le désintéressé Moreau aura la prétention de la livrer à de nouvelles discordes, en y rétablissant un pouvoir équivoque, indéterminé, opposé aux vœux de la nation, ennemi de l'existence des autres états, qui vacille s'il est modéré, et qui devient tyrannique s'il veut être ferme.

Nos illusions sont finies, mon cher camarade, ce n'est pas dans nos rangs que nous devons chercher un maître, et espérons que l'homme qui aujourd'hui apparaît en Europe comme un tutélaire, et un réparateur, nous appellera bientôt sous l'étendart des lys, et présentera à la France, comme le seul moyen de terminer les horreurs de sa longue servitude, la restauration d'une famille qui fit si long-temps sa gloire et son bonheur.

N°. XLVIII.

Rapport du duc de Rovigo, *intercepté par les cosaques en avant de Leipsick.*

Sire,

Plusieurs causes contribuent à rendre la situation de la capitale plus alarmante qu'à aucune des autres époques de votre règne, et je crois qu'il n'y a que la présence de V. M. qui puisse arrêter les progrès d'un mal qui peut devenir bien menaçant s'il n'est promptement étouffé par une main vigoureuse, et je ne connais que la vôtre, Sire, à laquelle cette tâche soit facile. Les agens de la police sont sur les dents : ils se montrent partout ; ils se multiplient pour découvrir les complots qui se trament. V. M. n'a pas de plus fidèles agens, et cependant ce sont les plus mal payés ; ce qui prouve que ce n'est que par dévoûment et par amour qu'ils servent V. M.

Ce qui menace plus directement le gouvernement de Votre Majesté, c'est l'amalgame qui se fait progressivement de tous les partis que la révolution avait enfantés. Une attraction que je ne puis définir les entraîne les uns vers les autres, et les unit par des opérations similaires. Il semble que la haine qu'ils portent à Votre Majesté soit le motif principal qui les rapproche, et c'est là ce qui me cause les plus vives inquiétudes. Les ex-jacobins sont les plus actifs à propager les

bruits qui représentent V. M. environnée des plus grands périls, et n'ayant plus de ressources que de se jeter dans l'Elbe, pour éviter de tomber dans les mains des nombreux ennemis qui la cernent.

Sire! il nous faut quelque coup d'éclat pour dissiper les nuages qui s'accumulent sur notre horizon. Il existait, lors de la campagne de Russie, parmi les hommes intéressés à votre conservation, un sentiment non d'attachement pour Votre Majesté, mais de crainte sur les suites probables de sa mort, qui a beaucoup contribué alors à maintenir la tranquillité publique et à fixer l'opinion dans de sages limites. Les hommes les plus considérables de l'état parlaient aux indifférens, aux mécontens. Ils leur représentaient les horreurs d'une invasion, les représailles terribles qui seraient exercées sur tous les Français sans distinction. Ils convenaient que vous étiez un tyran; « Mais, disaient-ils, quel est l'homme qui tôt ou tard ne cède pas à la voix de l'humanité, ou du moins à celle de son intérêt? Napoléon perdra son ambition avec les moyens de la satisfaire, il dirigera vers les améliorations intérieures cette activité qui l'entraînait dans des entreprises lointaines; ne pouvant plus être un conquérant impétueux, il se jetera tout-à-coup dans un de ces extrêmes qui marquent son caractère, et il mettra autant d'importance à encourager les arts de la paix, à la maintenir en France et en Europe, que jusqu'ici il avait employé d'activité pour accumuler autour de lui d'immenses moyens militaires.

» Si son heureuse étoile le ramène parmi nous (et croyons qu'elle ne l'abandonnera pas dans une crise aussi décisive), vous le verrez renoncer de lui-même à toutes ses conquêtes avant que l'ennemi

ne les menace ou qu'il soit en mesure de le forcer de les rendre. Il est trop habile pour ne pas exécuter lui-même brusquement toutes les conditions que par la suite on pourrait lui imposer, pour ne pas faire d'avance des sacrifices plus grands peut-être que ceux que ses ennemis attendent, afin de ne pas paraître ensuite les accorder à la frayeur. »

Ces raisons si convaincantes, ces espérances si probables calmaient les esprits, et s'ils éprouvaient de l'inquiétude c'était pour le retour de Votre Majesté.

Enfin V. M. reparut subitement à Paris, et malgré l'état d'isolement, je dirais presque de misère dans laquelle on la vit en ce moment, on ne songea ni à profiter de ses malheurs pour lui faire sentir ses fautes, ni à s'autoriser de ses revers pour lui refuser l'obéissance. Cette disposition bien extraordinaire dans un peuple qui semble si impatient sous le sceptre de Votre Majesté, fit voir le plaisir avec lequel ceux qui sont intéressés à votre existence vous revoyaient à la tête du gouvernement, et l'espoir que tout le monde conçut qu'enfin Votre Majesté songeant sérieusement à la paix, fermerait les plaies profondes que la dernière campagne avait faites à la France. Pourquoi ces conjectures ont-elles été trompées? c'est ce que je n'entreprendrai pas de rechercher, n'ayant pas la prétention de juger ni même de pénétrer les hautes conceptions de Votre Majesté. Mais depuis qu'on a vu que par des efforts qui ont épuisé les dernières ressources de l'Etat, V. M. voulait non-seulement rétablir sa gloire militaire dans son ancienne splendeur, mais même réaliser tous les projets d'agrandissement qu'elle avait conçus dans l'ivresse de la victoire, vos anciens

partisans intimidés pour eux-mêmes des suites de votre audace, disent hautement :

« Que depuis treize ans que vous avez promis la paix à la France, vous l'avez chaque année engagée dans une guerre nouvelle, provoquée non par les menaces des autres puissances, mais pour satisfaire cette soif de sang et de gloire dont vous êtes sans cesse tourmenté ;

» Qu'aucune de vos victoires n'a produit pour la France de résultats heureux ; qu'au contraire, vous vous en êtes continuellement autorisé pour augmenter son esclavage et étendre ses sacrifices ;

» Que vous avez insulté les puissances encore plus dans la paix que dans la guerre, afin de leur inspirer une animosité qui leur fasse préférer un système hostile à des vues pacifiques, parce que, vous croyant des talens et des ressources militaires supérieurs aux leurs, vous vous attendez à les subjuguer en dernier résultat;

» Que vous avez plus suscité d'ennemis à la France que les révolutionnaires que vous avez remplacés; que ceux-ci l'avaient rendue un objet de pitié par la tyrannie qu'ils avaient exercée sur ses habitans, et que vous en avez fait un objet d'exécration par les désastres que vous lui avez fait infliger aux autres peuples;

» Qu'en concevant toujours des projets gigantesques, qu'en vous livrant à des entreprises extraordinaires, vous mettez chaque année les pays que vous gouvernez à deux doigts de leur perte, ce qui les menace ou des plus affreuses convulsions, ou des plus terribles représailles, si jamais ils perdent l'ascendant de leur force numérique et le secours de vos talens militaires;

» Que les treize années qu'a duré votre puissance ne sont point une preuve de stabilité, parce

que chaque année grossit l'orage qui se forme contre elle, en donnant aux nations opprimées le secret de leur force, et en cimentant l'union des souverains de l'Europe par le sentiment profond de leurs périls communs et de la nécessité de leur union;

» Que vous avez révélé à l'Europe les moyens de s'affranchir, en adoptant votre tactique, et en vous opposant ces masses plus faciles à recruter que les vôtres, et composées d'élémens plus propres à l'attaque et à la résistance que cette agglomération confuse, composée de parties hétérogènes, qui forme maintenant vos armées.

» Que vos immenses succès n'ont produit d'autre résultat, outre l'épuisement déplorable dans lequel ils ont jeté la France, que d'armer contre elle de toutes parts des masses qui surpassent celles dont vous disposez; que de la cerner au midi, au nord et à l'est, d'armées formidables; que de l'exposer à une invasion que vous n'avez pas su prévoir, et qu'il est douteux que vous puissiez repousser;

» Que tandis que vous êtes sur l'Elbe, poursuivant des plans insensés, la France est menacée dans ses plus belles provinces, et sur un point où n'ayant qu'une ligne très-peu garnie de forteresses, elle n'a que des moyens insuffisans, ou du moins très-bornés, pour arrêter les progrès des armées que votre imprévoyante ambition, votre excessif orgueil ont amenées sur son territoire;

» Que vous avez ôté à la France tous ses alliés naturels; qu'après avoir, par une alliance qui devait combler vos vœux, même les plus extravagans, acquis dans l'Autriche un appui très-puissant pour affermir votre empire et confirmer

votre existence comme souverain, vous avez, à force d'insolence, de perfidie, de ruses découvertes, de piéges devinés, dévoilé à l'Autriche que ses liaisons avec vous n'empêchaient pas que, comme les autres puissances, elle ne fût désignée pour être esclave ; ce qui l'a forcée à changer entièrement son système politique qui auparavant nous était favorable ;

» Que vous savez commander, mais non pas gouverner, renverser et non conserver; que vous êtes tyran par instinct, et que des mesures modérées vous seraient mille fois plus insupportables que l'existence la plus obscure. »

Voilà, Sire, une bien faible esquisse de ce qu'on dit publiquement de vous dans les cercles, les cafés et les places publiques de Paris ; mais vous le trouverez encore plus fortement exprimé dans l'adresse suivante qui a été répandue, manuscrite, dans quelques cafés, et qu'heureusement on a saisie avant qu'elle ne fût imprimée.

A Napoléon Bonaparté, se disant empereur des Français, et qui n'est qu'un tyran, un barbare, l'ennemi juré de la France et le fléau de l'humanité.

Nota. — Cette adresse est recommandée par son auteur, dépourvu des moyens de la répandre, à l'homme courageux qui pourra la faire imprimer et circuler.

« Tyran, écoute.

» Lorsque tu mis le pied sur le territoire français, après avoir lâchement abandonné ton armée, la nation qui t'avait adopté, oubliant que tu n'é-

tais qu'un fuyard, crut voir dans ton arrivée le pronostic de la chute d'un gouvernement qu'elle méprisait ; et encourageant par ses vœux cette ambition dont elle était loin de prévóir toute l'étendue, elle te fraya la route du pouvoir suprême. Tu te crus alors autorisé à faire à ceux qui s'appelaient ses mandataires, des questions accusatrices, et tu leur dis : « Qu'avez-vous fait de cette France que j'avais laissée, à mon départ, si florissante et si glorieuse ? Qu'est-elle devenue sous une administration faible, divisée et coupable ? Aujourd'hui les partis la déchirent, ses ennemis la menacent ; il est temps que cela finisse. »

» Tu sais qu'alors aucune voix ne s'éleva pour te répondre, parce que la France était en effet, par l'imbécillité de son gouvernement, réduite à une situation très-fâcheuse. Mais lorsque tu inculpais ainsi les auteurs de ses misères, nous serions-nous attendus qu'un jour nous pourrions faire retentir à tes oreilles des accusations mille fois plus formidables, et qu'en voyant nos champs déserts, nos villes dépeuplées, notre commerce détruit, nos finances épuisées, nos familles en deuil, nous serions autorisés à te demander : « Tyran, qu'as-tu fait de six cent mille braves que ta frénétique ambition a sacrifiés en Espagne ? Qu'as-tu fait de cinq cent mille hommes avec lesquels tu as pénétré dans l'empire de Russie, et que tu as lâchement abandonnés pour revenir seul de ta personne dans la capitale éplorée ?

» Au moins les hommes que tu as remplacés au pouvoir nous avaient laissé quelques ressources, ils n'avaient pas encore immolé l'espoir de la patrie, ils n'avaient pas, comme toi, assujetti jusqu'à l'âge le plus tendre aux fatigues et aux périls de

la guerre ; ils ne nous avaient pas montré des enfans conduits, enchaînés en masse, à la mort. Quelle mère n'a pas le droit de te demander : qu'as-tu fait de mon fils ? Quelle est la famille que tu n'as pas plongée dans le désespoir ? Et non content de nous enlever ce qui faisait la force et la prospérité de notre pays, tu as encore inhumainement poursuivi ceux qui en étaient l'honneur.

» Ah ! monstre ! je vois ta main donner le signal du coup affreux qui trancha les jours de d'Enghien, comme si tu eusses voulu montrer que tu n'avais rien à envier aux meurtriers de Louis XVI.

» Je vois Pichegru étranglé par tes ordres, après que, sous tes yeux avides de cet horrible spectacle, on lui eut calciné les jambes pour lui arracher des aveux que sa grande ame refusa à d'inexprimables douleurs.

» Je vois Georges et ses braves amis, dédaignant de te demander la vie, et mourant pour la plus belle des causes, au milieu de Paris plein d'admiration pour leur indomptable courage.

» Et Moreau ! Moreau dont tout récemment tu nous as annoncé la mort prématurée, fallait-il, grands Dieux ! que ce fût des rangs français que partît le coup qui a terminé une si belle vie ! Hélas ! l'intérêt de toute la France, celui des militaires même comblés de tes faveurs, l'avaient protégé contre ta rage : tu n'avais pas osé le frapper ; cette fois tes juges avaient été sans soumission, et tes bourreaux sans férocité ; cette fois la nation que tu tyrannises t'avait disputé cette victime désignée........ Mais ne renonçant pas à la vengeance, quoique tu eusses été forcé de renoncer à ce grand forfait, tu condamnas Moreau aux

misères de l'exil, après l'avoir inhumainement dépouillé.

» Et lorsque ce grand homme s'est entendu appeler par la voix de sa patrie agonisante, par les vœux de toute l'Europe qui invoquait ses talens et son influence en faveur de la cause commune, tu as osé, toi brigand sans patrie, cosmopolite sans concitoyens, toi qu'aucune nation n'osera revendiquer comme compatriote, tu as osé dire qu'il était traître à son pays !

« Quel est le cœur français qui n'a pas frémi en entendant cette accusation de la part d'un tyran qui a éteint chez nous jusqu'au doux nom de patrie; qui, mille fois infidèle à des sermens mille fois répétés, nous a plongés dans toutes les misères qui peuvent affliger l'humanité, a éteint chez nous la dignité de l'homme, les affections sociales, les rapports des familles avec l'état, et des familles entre elles. Eh quoi! celui qui a détruit la patrie ose accuser un de ses plus illustres défenseurs d'avoir voulu la trahir, parce qu'il était venu concourir au grand œuvre de la délivrance générale! Te rappelles-tu qu'il défendait avec gloire la France contre les phalanges étrangères, tandis que tu servais lâchement les fureurs de nos bourreaux? Nous ne le connaissons que par ses services, par l'amour inaltérable qu'il a porté à ses concitoyens ; et toi, tu ne nous es connu que par tes brigandages, tes forfaits et ton affreux despotisme. Tyran, tu as prononcé ton arrêt, en inculpant d'une manière aussi odieuse l'homme de la France, celui dont elle attendait le repos, dont elle espérait le rétablissement de la seule famille à qui le ciel ait réservé le pouvoir de finir nos souffrances.

» O Moreau ! tes vertus étaient trop supérieures à ton siècle, pour qu'il fût digne d'en jouir long-

temps ! elles n'étaient pas même assez appréciées par tes concitoyens, pour qu'ils méritassent d'être sauvés par elles. Mais si ton ombre illustre plane encore au-dessus de ce pays que tu as tant aimé, et pour lequel tu viens de perdre la vie, elle a dû tressaillir de joie en voyant que ta mort a été un deuil général pour l'Europe, mais que nulle part le coup qui t'a frappé n'a retenti plus fortement, n'a fait tressaillir plus de cœurs, que dans cette France qui connaît tout ce que tu voulais faire pour elle ! »

Cette adresse, Sire, prouve jusqu'où va l'audace des partis, et je dois ajouter qu'elle est si analogue à l'état de l'opinion, qu'il est heureux pour la tranquillité publique que j'en aie prévenu la circulation.

Signé Rovigo.

N°. XLIX.

Appel aux Français.

Nota. — Cette adresse est recommandée par son auteur, dépourvu des moyens de la répandre, à l'homme courageux qui pourra la faire imprimer et circuler.

« Français !

» Vous êtes depuis douze années les jouets des illusions que le plus hypocrite des hommes vous a sans cesse présentées pour vous conduire au dernier degré de l'esclavage et de la dégradation. Aussi long-temps que les erreurs par lesquelles il vous a abusés ont été accréditées par de grands succès, on a pu concevoir que vous étiez soutenus dans votre soumission par l'espoir d'un meilleur avenir, et par la croyance qu'enfin arrivé au plus haut degré de puissance où jamais aucun mortel soit arrivé, votre tyran s'arrêterait pour prendre du repos et vous en donner à vous-mêmes. Mais depuis que ces erreurs doivent être cruellement dissipées, depuis que par votre crédulité et par ses entreprises insensées vous vous voyez réduits à un état de misère qui excite la pitié de ceux même qui ont le plus souffert de votre obéissance à ses volontés, quel motif peut vous retenir sous ses lois et vous justifier de les reconnaître? Est-ce le bien qu'il vous a fait, les améliorations qu'il vous

promet? Est-ce la puissance, la gloire qu'il vous a procurée comme nation? Voyez votre situation et jugez.

» Voilà douze années qu'il vous promet que la fin de chaque campagne sera pour vous l'époque de la paix, et cependant vous avez toujours vu une guerre en enfanter une autre, une agression succéder à une agression, et chaque victoire devenir le signal d'un nouveau combat!

» En supposant même qu'il n'étouffât pas parmi vous l'industrie, qu'il ne fît pas dans l'intérieur de la France la guerre au commerce et aux manufactures, qu'il ne détruisît pas graduellement l'agriculture, quel pays pourrait supporter le poids de tant de guerres successives? Quelle nation pourrait recruter sans cesse des armées que chaque année voit maintenant s'anéantir en grande partie? L'épuisement de la France serait, à la vérité, moins sérieux, moins douloureux, moins irréparable; mais tôt ou tard il la réduirait à un tel état de faiblesse, qu'elle deviendrait une proie facile pour ses ennemis. Loin de là, tout en dévouant la fleur de votre population à une mort certaine, il vous a privés encore de toutes les compensations qui pouvaient rendre vos souffrances moins cruelles et vos privations moins amères; il vous défend avec la même sévérité de communiquer avec les pays amis qu'avec les peuples dont il a provoqué contre vous la haine et la vengeance. Il n'a rien fait pour votre bonheur tandis qu'il en avait les moyens, et maintenant qu'il les a perdus par la plus coupable des imprévoyances, croyez-vous qu'il réalisera ses promesses! Oui, quand il vous promettait autrefois la paix et toutes les prospérités qui en sont la suite, il pouvait vous la donner sûre et honorable; mais aujourd'hui ce n'est plus par lui

qu'elle peut être rétablie, ce n'est plus de sa main que vous pouvez tenir ce bienfait. Ce n'est donc pas par le bien qu'il vous a fait, ni par celui que vous en espérez, que votre soumission à ses ordres peut être justifiée.

» Quant à la gloire qu'il vous a promise lorsqu'il vous salua du nom de grand peuple, a-t-il jamais voulu vous la procurer? Et peut-il maintenant la rétablir au point où elle était dans quelques époques de votre histoire? Toute la conduite de Napoléon prouve qu'il ne vous a jamais considérés que comme les instrumens de son ambition, et non comme les compagnons de sa gloire. Il vous a rendus esclaves pour faire de vous des soldats, il a cherché à éteindre parmi vous l'amour de la patrie, de la liberté, et tous les sentimens d'honneur qui vous caractérisaient autrefois, afin d'obtenir votre assistance pour réduire les autres peuples au même degré d'avilissement que celui où vous êtes parvenus sous son influence. Il vous a déshonorés pour vous rendre victorieux; il vous a asservis pour faire de vous des conquérans; et pourvu que les trophées sanglans qu'il a insolemment élevés au milieu de vous attestent aux races futures votre lâche tolérance et sa longue tyrannie, votre obéissance aveugle et les résultats qu'elle a produits pour sa propre élévation, peu lui importe que le nom français s'éteigne, et que des étrangers foulent aux pieds le territoire où vous aurez vécu.

» Rien dans toute l'administration de votre tyran ne prouve qu'il ait un instant entretenu l'idée de guérir les plaies que la révolution avait faites à la France. Dès le moment qu'il est arrivé au pouvoir, il a conçu l'extravagant projet de dominer le monde, et comme vous deviez être les instrumens immédiats et nécessaires de sa vaste ambition, il a dé-

truit parmi vous les partis enfantés par vos désordres civils, pour vous donner une impulsion uniforme, pour vous soumettre entièrement à sa volonté et à ses calculs. Ainsi ce bienfait apparent d'un repos intérieur que vous avez cru lui devoir, n'était qu'un moyen employé pour vous ôter entièrement la vie et l'action, et vous tenir plus sûrement dans sa dépendance.

» S'il eût voulu réellement vous faire jouir des suites de cet anéantissement des factions, il aurait dirigé ses vues vers le rétablissement des institutions qui vous avaient rendus heureux pendant tant de siècles; et sous les auspices d'une paix cimentée par la modération, il vous aurait fait rentrer dans la ligne sociale, dans la grande famille européenne. Mais combien tout cela était éloigné de ses vues! Les courts intervalles de tranquillité qu'il vous a procurés, n'avaient pour but que de recruter vos forces en faveur de ses projets, et de profiter, pour de grandes entreprises militaires, de l'effet heureux que le repos produit toujours sur une nation puissante et belliqueuse qui habite un territoire prospère. Lorsqu'il a cru que vous étiez propres à ses desseins, il n'a point calculé si en vous jetant de nouveau dans des guerres injustes, il n'interrompait pas d'une manière cruelle les progrès que vous faisiez vers un meilleur ordre de choses; il n'a vu, dans les améliorations qui s'étaient opérées parmi vous, que les nouvelles ressources qu'elles lui promettaient, que les trésors et les hommes dont elles lui permettaient de disposer.

» Au moins deviez-vous espérer qu'après avoir prodigué votre sang pour établir sa puissance et réaliser en grande partie ses vues extravagantes, que lorsqu'il s'était vu par vos efforts, votre constance et votre bravoure, l'arbitre presqu'absolu

des destins du continent, le temps serait enfin arrivé où il vous permettrait au moins de tomber dans ce repos qui naît de la lassitude et de l'épuisement; mais non : il avait établi sur vous son despotisme avec une rigueur qui lui permettait de disposer sans précaution comme sans prudence de votre population et de vos richesses, et dès ce moment, ne craignant plus vos ressentimens et se croyant assuré de votre inaltérable soumission, il ne vous a plus laissé de relâche et vous a sans cesse imposé de nouveaux sacrifices. Qui le menaçait lorsqu'il envahit l'Espagne, lorsque sous les dehors de l'amitié il assassina les Espagnols, lorsqu'il les traita avec un mépris qui révolta leur fierté, et avec une barbarie qui provoqua leur vengeance? Aussi la justice du ciel n'a-t-elle pas permis qu'il retirât les fruits de cet épouvantable attentat, et ses revers, ses immenses revers ont commencé du jour où il crut l'avoir consommé. Toutes ces forces sur lesquelles il se fondait ont couvert de leurs sanglans débris la terre qu'il était venu conquérir. Il avait juré de la rendre esclave; mais ceux qui l'habitent, ceux dont elle est la patrie, jurèrent à leur tour qu'ils protégeraient contre la rage de leurs bourreaux, leurs femmes, leurs enfans, leurs lois, les autels de leur sainte religion, les tombeaux de leurs ancêtres, les droits de leurs souverains, et l'Europe a vu comment ils ont tenu ce serment. Trompé par l'apathie simulée de cette nation, ignorant que partout où il y a des mœurs, il y a de la fierté et du courage; que quand un peuple offre encore sa physionomie particulière, il a aussi préservé son esprit national; le tyran du continent ne compta alors sur aucune résistance, et crut qu'il lui suffirait de quelques soldats pour châtier quelques mu-

tins : six cent mille hommes, qui ont couvert de leurs ossemens ce territoire qui repousse l'esclavage, ont prouvé combien ce farouche usurpateur avait manqué de prévoyance.

C'est ainsi que sont déçus les tyrans qui veulent se jouer aux nations. Ils sont tellement habitués à commander à des esclaves, qu'ils ne savent point par quels symptômes la résistance des peuples s'annonce, ni quelle en est la puissance quand elle éclate. Il entreprit la guerre de Russie avec la même imprévoyance, et sinon avec une frénésie aussi atroce, du moins avec des prétextes qui sont aussi peu fondés que ceux qui avaient déterminé son attaque contre les Espagnols. Il trouva une nation où il ne supposait trouver que des esclaves, et l'enthousiasme patriotique où il croyait voir le dernier degré de la dégradation morale. Français, que de larmes vous a coûté la méprise fatale de votre tyran, et cette opiniâtreté cruelle qui lui fit prolonger son séjour dans un pays qu'il croyait avoir conquis parce qu'il l'occupait! Vous vîtes revenir au milieu de vous, couvert de toutes les hontes de la fuite et de la défaite, celui qui quelques mois auparavant défiait Dieu et les hommes, qui parcourait la terre comme un fléau destructeur, qui abattait les trônes, qui prosternait les souverains et les nations dans la poussière et dans le sang!!! Ah! pourquoi ne lui demandâtes-vous pas alors de vous rendre compte de cinq cent mille victimes immolées dans l'espace de quelques semaines à l'ambition la plus effrénée? Pourquoi, lorsqu'il reparut avec toute la timidité d'un transfuge, ne lui retirâtes-vous pas les honneurs qu'il n'avait pu usurper qu'en s'environnant des prestiges de la victoire? Pourquoi lui permîtes-vous de souiller de sa présence le

palais des rois, et de poser encore sur sa tête dépouillée de gloire cette couronne qu'il disait avoir conquise par ses triomphes? Fallait-il que vous fussiez destinés à l'accepter encore pour maître dans une circonstance où rien ne justifiait ses prétentions à ce titre, où rien ne pouvait vous absoudre de le lui rendre?

» Si le malheur avait dû le corriger, s'il n'était pas le plus effréné des tyrans, il aurait cherché à cicatriser les plaies profondes qu'il a faites à la France; mais toujours insensible à vos misères, son retour parmi vous n'a fait que les augmenter; et sous prétexte de vous protéger contre des ennemis qui ne menacent que lui, contre des armées qui n'ont été rassemblées que pour l'arrêter dans sa carrière ambitieuse, on l'a vu envelopper presque tous les âges dans les mesures extravagantes qu'il a prises pour remplacer les innombrables victimes déjà sacrifiées à ses projets gigantesques. Mais c'en est fait: en vain il courtise la fortune, elle l'a abandonné; en vain il cherche à recouvrer sa renommée militaire, elle est éclipsée à jamais; et en voulant relever ce colosse de puissance sous lequel il voulait étouffer les libertés du genre humain, il sera écrasé par ses débris. L'insensé! tandis que des armées étrangères entrent sur votre territoire, il poursuit à trois cents lieues de vous ses sanglantes chimeres; et tandis que la ligne des Pyrénées est forcée, il s'obstine à garder celle de l'Elbe! Il ne craint pas de vous livrer sans défense aux haines, aux vengeances qu'il a allumées contre vous, aux représailles que pourraient justement exercer ces armées espagnoles, qui du haut des montagnes qui séparent les deux royaumes, contemplent d'un côté les ruines et les cadavres qui couvrent leur pays, et de l'autre vos campa-

gnes fertiles et vos demeures intactes. Mais rassurez-vous, Français, le guerrier qui a délivré le Portugal et l'Espagne ne vient point sur votre territoire pour y porter la désolation que votre tyran vous força de répandre dans tous les pays où vous l'avez suivi. La liberté vous est offerte: un seul mouvement de votre volonté suffira pour vous rendre à jamais le bonheur et le repos. L'Angleterre, qui a délivré tant de peuples du joug de l'usurpateur, et qui de tout temps a coopéré si noblement et si efficacement au succès de la cause commune, inscrira dans ses annales comme le plus beau jour de sa gloire celui où elle aura concouru à affranchir une nation qu'elle estime, du plus affreux des despotismes. Votre tyran a sans cesse calomnié ce grand peuple, parce que c'est le seul qu'il n'a jamais pu intimider ni séduire, le seul dont le bon sens apprécia toujours à leur juste valeur sa vaine gloire et ses odieux succès, qui donna des asiles à ses victimes, des secours à ses ennemis, et qui ne cessera de le combattre que quand il aura cessé de nuire. Le moment qui s'offre à vous, Français, ne se retrouvera jamais; vous pouvez en même temps conjurer les périls du présent, racheter les fautes du passé, et vous assurer les bienfaits de l'avenir. Souvenez-vous des siècles de repos et de gloire dont vous avez joui sous vos anciens maîtres, sous une famille qui mérita si bien le titre de la famille de France; comparez ces temps de bonheur à ce que vous avez éprouvé depuis qu'elle ne règne plus sur vous, à l'impitoyable tyrannie de l'étranger qui a mis toutes vos familles en deuil, et vous saurez ce que l'Europe attend de vous. »

Par un Français, ennemi des Tyrans et du Corse.

N°. L.

Lettre de Mademoiselle N., *à Madame* V., *à Vienne.*

Celui qui se charge de cette lettre accompagne un envoyé secret qui porte à notre auguste maître des propositions qui, dit-on ici, ne seront rejetées ni par lui, ni par ses alliés. Le succès de la mission m'importe peu, pourvu qu'elle me fournisse un moyen sûr de vous instruire de notre véritable position. Je partais pour Cherbourg avec notre adorable princesse, lorsque je vous adressai ma dernière lettre. Je n'ai jamais bien compris le motif de ce voyage, dans lequel nous n'avons reçu ni fêtes, ni félicitations, pour nous montrer sans doute que, seules, nous ne sommes rien, et qu'il n'y a que la présence de Napoléon qui anime tout et qui produit par-tout le mouvement et la joie. Je vis dans la rade de Cherbourg plusieurs jeunes gens très-bien mis qui étaient employés à des travaux de force; et sur ce que je m'étonnais qu'avec leur tournure et leur mise ils fussent réduits à une si pénible situation, quelqu'un me dit à l'oreille : « N'interrogez pas si inconsidérément, ne soyez pas si curieuse : ce sont des messieurs condamnés à travailler dans ce port toute leur vie, parce qu'ils ont eu des privautés avec les sœurs de l'Empereur. »

Ah! mon Dieu! m'écriai-je, sans faire attention

qu'on m'observait, comment cela se peut-il? ils sont plus de cent?

« Encore, me répondit la même voix, ne voyez-vous ici que ceux qui ont été surpris par l'Empereur lui-même. »

Quelle famille! ma chère : j'ai appris sur elle des horreurs que je ne puis croire que parce qu'on les lui attribue, et que je la crois capable des plus grands crimes.

Vous savez, ma chère, que Napoléon nous avait peintes dans ses journaux comme le suivant des yeux lorsqu'il nous quitta, et comme ayant donné en spectacle la douleur que nous causait son départ : ceci me rappelle ce mot d'une actrice des boulevards, qui, au moment où Orosmane lui disait : « Zaïre, vous pleurez. » lui répondit : « Je le crois bien, tu m'a mis le doigt dans l'œil. » C'est là, ma chère, en ôtant le ton trivial de la scène, le vrai tableau de notre position. Il venait de nous insulter grièvement, et il saisit le moment de la douleur que nous causaient ses injures, pour nous obliger à nous montrer en public, et pour hâter son départ. Cet homme a, ma chère, des ruses d'enfer. Cette supercherie vraiment diabolique nous dépopularisa entièrement, et personne ne fêta une princesse qui était supposée avoir versé des larmes pour l'affreux Napoléon. Accablées ainsi de l'indifférence publique, nous revînmes à Paris, où, malgré tout ce que les journaux vous ont dit de nos décrets, de notre gouvernement doux et humain, nous avons été condamnées à la plus profonde oisiveté, et je dirais à la plus entière solitude, si, par un de ces rafinemens qui n'appartiennent qu'au cœur pervers de Napoléon, celui-ci ne nous eût fait obséder, ou plutôt espionner par sa maîtresse en titre, la duchesse de M.......

Vous avez lu dans les journaux, ma chère, les

détails de notre marche triomphale au sénat. Ah ! si vous eussiez vu la pauvre princesse traînée lentement dans une voiture où personne ne l'apercevait (parce qu'on ne voulait pas que son abattement fût public), traînée, dis-je, au milieu d'une pompe ridicule jusqu'au lieu des séances de ce qu'on appelle ici les sénateurs, pour leur demander des conscrits contre son propre père ; hélas ! si vous aviez vu ce tableau de détresse, vous auriez été touchée jusqu'aux larmes. J'étais dans une des voitures de la suite, mais j'avais vu l'infortunée soulevée par quelques femmes et portée en quelque sorte dans le char triomphant orné pour son supplice. Le croiriez-vous, ma chère? elle a pu entendre, que dis-je? elle a entendu les réflexions chagrines de la populace, qui disait tout haut, qu'il était indécent qu'une archiduchesse d'Autriche allât demander une levée d'hommes destinée contre son père. Vous pensez que cette censure audacieuse me faisait frémir. Je n'ai pas demandé à la malheureuse princesse si elle en avait été affectée ; mais elle me dit en me revoyant après cette corvée désastreuse : « Ah ! ma chère Betzi (c'est le nom qu'elle aime à me donner, quoiqu'il ne soit pas le mien), quelle cérémonie ! quel trajet ! quel peuple ! quels propos ! Plutôt mourir que de recommencer ! »

Enfin, au milieu des sels qui soutenaient sa défaillance, des éventails agités autour d'elle pour qu'elle ne succombât pas à la fatigue et à la chaleur, je dirai presque à la honte, l'infortunée avait prononcé d'une voix basse et inarticulée un discours pour lequel les journaux du lendemain lui ont donné l'assurance et l'effronterie d'un Regnault de Saint-Jean d'Angely.

J'ai voulu, ma chère, rectifier vos idées sur les fourberies de Napoléon relativement à nous. Il me reste à vous raconter des choses qui acheveront le

tableau de notre position, et qui, j'espère, seront les dernières dont j'aurai à vous entretenir ; car un pressentiment secret me dit que nous sommes bien près d'une explosion, mais que la princesse et moi n'en serons pas atteintes, et que nous serons libres, rendues à la société, à l'honneur, que nous reverrons..... Ah ! mon Dieu, la tête m'en tourne. Ecoutez-moi.

Pendant l'absence du terrible Empereur nous avons été tenues dans la plus profonde ignorance des détails de la campagne, si ce n'est que lorsqu'il a eu ou supposé des succès contre les Autrichiens, il a pris un malin plaisir à nous en écrire lui-même, et à s'appesantir sur tout ce qui pouvait nous causer des sensations douloureuses. Mais en revanche nous trouvions des consolations dans les rapports secrets que nous recevions, et qui tous prouvaient qu'enfin nous verrions revenir notre tyran battu, fugitif, honteux, comme après la campagne de Russie ; et vous pensez que pour des cœurs autrichiens, cette perspective était mille fois plus flatteuse que les idées que nous inspirait son retour n'étaient alarmantes. Enfin il arrive sans fracas, et plus modestement encore que lors de sa fuite de Russie. J'étais dans le cabinet particulier de l'Impératrice ; tout-à-coup la porte de l'escalier dérobé qui y aboutit s'ouvre, et je vois le terrible Empereur qui entre comme un échappé de Charenton, les yeux hagards, la bouche écumante, et la démarche précipitée. Frappée de ce spectacle inattendu, et à peine convaincue de ce que je vois, je pousse un cri (ce que je n'aurais pas fait si j'avais été plus à moi).

« Catin, me dit-il en avançant sur moi le poing fermé, est-ce que je te fais peur ?

— Eh ! non, c'est la joie de revoir Votre Majesté.

être avec les ennemis de l'Etat. Madame, il faut que je voie vos papiers. (Il sonne.) Rovigo est-il là? (Et sur ce qu'on lui répond qu'il ne peut pas encore être arrivé de Paris, il s'avance vers la Princesse, et lui dit d'un ton assez calme :) « Madame, vous avez trop excité mes soupçons pour ne pas me donner les moyens de les dissiper ou de les confirmer. Ne me forcez pas à employer le ministère de Rovigo. Vous avez reçu des avis mystérieux, des bulletins particuliers, on vous a exagéré mes revers! C'est autant pour corriger vos idées à cet égard que pour satisfaire ce que je dois à la sûreté de l'état, que je me vois forcé à une recherche pénible que vous pouvez prévenir, et surtout pour laquelle je vous prie de ne pas me forcer à employer un tiers.

La Princesse se levant avec dignité, lui dit : « Voilà la clef de ma cassette : fouillez, examinez tout; mais si vous jugez à propos de vous avilir, je ne veux pas m'abaisser à être témoin de la honteuse extrémité à laquelle vous portent vos soupçons.

Napoléon, se recueillant en lui-même, paraît frappé de ce ton vraiment imposant, et rendant la clef qu'il avait d'abord saisie avec un empressement convulsif, il se retire sans proférer un seul mot. Je ne tardai pas moi-même à quitter la chère Princesse, qui paraissait si préoccupée que je n'osai pas l'interrompre dans ses rêveries. J'étais chez moi depuis deux heures, lorsqu'à minuit j'entends frapper un coup léger à ma porte, et une voix douce me dit d'ouvrir. C'était une des dames attachées à l'Impératrice, et une des plus dévouées à sa personne. « Petite, me dit-elle, il se trame quelque chose contre la Princesse, j'ai vu arriver Rovigo; après un moment de conférence avec Napoléon il a envoyé à Paris chercher un affidé : celui-ci vient d'arriver et a laissé voir quelques instrumens destinés à forcer

des serrures. L'Impératrice soupe avec son terrible époux ; je ne serais pas étonnée que celui-ci ne prolongeât le souper pour donner à Rovigo le temps de forcer la cassette où sont les papiers de notre maîtresse, car j'ai entendu une partie de la conversation de Napoléon à ce sujet. Viens dans le salon, c'est là que se tient le sabbat impérial, c'est-à-dire les conciliabules de Napoléon avec ses sacripans ; ce serait un grand hasard si de l'endroit où nous nous cacherons, et qui m'a servi à surprendre bien des secrets, nous ne parvenons à connaître celui-ci. »

Je suivis l'aimable curieuse, et bientôt je me trouvai dans le salon, et, à l'aide d'une lanterne sourde, nous découvrîmes une cheminée derrière laquelle mon guide me fit placer de manière qu'à travers une glace non étamée qui la garnit, nous pouvions voir ce qui se passait dans l'appartement. Presqu'aussitôt entrèrent Rovigo et son affidé, portant une cassette en fer que je reconnus pour être celle de ma maîtresse, et qu'ils avaient dû arracher du mur auquel elle était fixée par de fortes attaches. Ils s'occupèrent ensuite à forcer les serrures, ce qui fut l'affaire de quelques instans. Tout cela se passa dans le plus grand silence. Lorsque l'opération fut finie, Rovigo fit un signe à son complice qui se retira ; et lui-même, sans jeter un coup-d'œil dans l'intérieur de la cassette, s'assit en nous tournant le dos. Napoléon ne tarda pas à entrer et à courir, sans paraître même apercevoir Rovigo, vers la cassette ; il fit à son ministre un signe d'approbation en voyant qu'elle était forcée, et il en examina le contenu pendant que celui-ci l'éclairait avec deux bougies.

« Point d'impatience, dit Napoléon, procédons par ordre, que rien ne nous échappe. (*Il lit.*) « Lettre de mon auguste père..» Ah ! je la connais ;

il y a dix-huit mois que cela est écrit... « Protestations hypocrites d'amitié, de bonne foi. » Ah! comme j'y ai été pris. (Il continue l'examen.) Des cheveux! mais en voilà de toutes les couleurs; quelle variété! on croit être à la Salpêtrière un jour d'abattis.

Rovigo sourit; Buonaparté le regarde en lui disant : « Qu'en penses-tu, Rovigo?

— Sire! je pense que Votre Majesté a une manière bien originale de s'exprimer.

— Prends ces cheveux, je te les donne; tu les feras appendre dans le muséum des ganaches; je t'assure que la plupart ne dérogeront pas.

(Rovigo rit aux éclats, Napoléon semble être en belle humeur.)

— Des boîtes sans nombre, des portraits. Eh mais, voilà toutes les dynasties de l'Allemagne! Tels sont les doux passe-temps de la bénigne Marie-Louise. Elle se console au milieu de ces figures-là de celles qui lui déplaisent parmi nous. (Il continue ses recherches.) Comment donc, Rovigo, pas d'autre papier que cette lettre de l'auguste père? Je suppose que vous n'avez rien soustrait.

— Sire, j'ai exécuté vos ordres, j'ai fait ouvrir la cassette, et dès ce moment mes yeux s'en sont détournés.

— Y a-t-il un double fond?

— Non, Sire; mon agent l'a examinée en artiste, il n'y a rien de compliqué dans sa construction.

— Comment est Paris?

— Triste.

— Mécontent?

— Non, pas encore.

— Parle-t-on de nos revers?

— Avec précaution.

— S'en réjouit-on ?

— L'avenir est si chargé de pronostics fâcheux ou indéterminés, qu'on ne sait comment envisager le présent.

— Bien, cette inquiétude me sert. Pense-t-on aux Bourbons ?

— J'ai fait répandre que les Alliés les trouvaient trop doux pour gouverner les Français ; que, d'ailleurs, comme le démembrement de la France était l'objet de la guerre, les Bourbons étaient plutôt regardés comme un obstacle que comme un moyen.

— L'a-t-on cru ?

— On le croira si les Alliés, à mesure qu'ils avancent, persistent à garder là-dessus un silence qui, je dois le dire, est notre sauve-garde.

— Encore un mois de ce silence, et je demanderai la paix à la tête de 500,000 hommes. Je vais avoir tous les partis. Rovigo, ceci nous donne les moyens d'être sévères. L'opinion n'ayant aucun appui, découragée même par l'attente de l'invasion, ne sait à quoi s'attacher. Il faut la fixer à notre char avec des chaînes d'airain ; il faut l'écraser si elle résiste.

Rovigo, mettant la main sur son épée, dit : « Sire, commandez ; je vous immolerai même mes enfans, si Votre Majesté l'exige.

— Rovigo, je ne puis encore me donner de ces passe-temps-là, réservez vos offres pour des jours plus heureux.

Les deux confrères se séparèrent ensuite, et nous nous sauvâmes vers nos appartemens comme deux colombes effrayées. Adieu, attendez de moi une autre lettre.

N°. LI.

Discours d'un Sénateur dans la séance secrète du 16 Novembre.

« Oui, Sénateurs, s'il n'est permis à aucun de nous d'élever au nom de la patrie expirante une voix courageuse, de proclamer ses périls et nos devoirs, que nos séances soient secrettes; que notre lâcheté ne soit connue que par des adresses qu'encore on peut croire arrachées par la menace; que ce peuple qui peut-être s'abuse encore assez pour croire que nous le sauverons par quelqu'acte de vigueur, ne voie dans leurs honteux détails ni l'insouciance avec laquelle nous envisageons son affreuse position, ni l'empressement avec lequel nous servons les volontés de celui qui a appelé sur la France les vengeances et les représailles des autres peuples de l'Europe. Mais que dis-je? Sénateurs : pourquoi n'allons-nous pas, comme entraînés par un enthousiasme unanime, féliciter le triomphateur dans son capitole; courber nos têtes sous les vingt drapeaux dont il s'est fait précéder; et, paraissant croire les fables qu'il débite sur ses victoires, donner au moins notre crédulité comme une excuse de notre bassesse? Mais non, il ne convient pas aux projets de celui qui veut que l'état tout entier croule avec lui, que nous paraissions trompés par ses impostures. Il veut que rien ne pallie l'avilissement auquel il

nous réduit, et que, poursuivis de la haine des Français et de toute l'Europe, nous détournions pour un moment de sa tête coupable les imprécations dont bientôt elle va être surchargée. C'est ainsi qu'en fuyant le tigre irrité, le chasseur lui livre quelqu'ignoble proie pour tromper un instant sa furie. Cependant j'ai vu sur vos fronts l'empreinte de la douleur; j'aurais cru que les malheurs publics entraient pour quelque chose dans cette consternation qui depuis quelques jours est l'allure habituelle du Sénat; j'augurais de ce morne silence quelque méditation qui devait produire une résolution courageuse. J'ai été trompé, Sénateurs, vous pensiez à vos périls personnels quand je vous croyais occupés de ceux de notre patrie; et quand je vous supposais dans le recueillement, qui, quelquefois, précède, dans une assemblée délibérante, l'explosion du courage, vous songiez aux moyens de conserver vos places, en vous soumettant aveuglément aux volontés de celui de qui vous les tenez.

» Le sénat romain n'était arrivé à l'état d'avilissement dont l'histoire nous a conservé les révoltans détails, que par des causes morales, qui tôt ou tard agissent sur les corps délibérans, et par des gradations qui pendant long-temps empêchèrent qu'il ne présentât aux peuples la corruption profonde qui avait dénaturé en lui tous les pouvoirs de la volonté, de l'honneur et du patriotisme. Eh! bien, Sénateurs, il était réservé au siècle où nous vivons d'offrir le spectacle d'une assemblée formée des premiers hommes de l'état pour le talent, le courage, et pour l'influence qu'à diverses époques ils ont eue sur la marche des affaires publiques, subjuguée dans son origine, et montrant dans son berceau toute la lâche et muette complaisance

qui caractérisa la décrépitude du sénat romain. Nous n'avons rien su refuser à l'homme qui nous gouverne, comme si dès le moment de notre institution un pacte tacite s'était établi entre lui et nous, par lequel il ne devait mettre aucunes bornes à ses demandes, et nous, de notre côté, ne devions pas même nous en permettre l'examen avant de les lui accorder; enfin, comme si nous étions convenus qu'aussi long-temps qu'il nous laisserait nos places, il pourrait impunément disposer, sous l'autorité de notre nom et de nos décrets, de la vie et de la fortune de tous les Français. Si quelquefois une voix courageuse s'est élevée parmi vous, excitée par le sentiment des malheurs publics, elle a été accueillie par votre indifférence ou étouffée par vos murmures, comme si vous eussiez craint qu'aux yeux de l'homme qui nous gouverne ce ne fût un crime d'écouter même des opinions qu'on ne partage pas. Encore si tout ce qu'il a exigé de notre soumission s'était borné à lui livrer sans examen tous les hommes qu'il devait sacrifier à ses projets gigantesques, nous pourrions justifier notre faiblesse par sa tyrannie, et montrer que notre volonté n'a point de part aux actes qu'elle nous arrache: mais au tourment d'entendre tous les mensonges effrontés sur lesquels sont fondés les rapports par lesquels il insulte la nation qu'il opprime, se joint pour nous la honte de les approuver par nos adresses, quoique les faits dénaturés qu'ils contiennent ne nous laissent pas même l'excuse de la crédulité. C'est ainsi qu'après la désastreuse campagne de Russie nous allâmes lui répéter que les élémens, le climat, avaient seuls déconcerté les calculs de son génie, quoique nous fussions tous persuadés que les terribles incidens de cette catastrophe

avaient été tous produits par sa barbare opiniâtreté, son ignorance aveugle, et par cette insensibilité profonde qui lui fait sacrifier les hommes comme s'il n'appartenait pas à leur espèce, et comme s'il était leur ennemi naturel. C'est ainsi qu'après l'avoir vu revenir pour la seconde fois vaincu et fugitif, qu'après la connaissance que nous avions qu'il venait encore de sacrifier une nombreuse armée par cette même opiniâtreté, cette même ignorance qui avaient fait périr tant de braves au cœur de la Russie, nous n'avons pas rougi d'aller le féliciter de son retour, et de lui promettre le dévoûment d'un peuple qui l'abhorre !

» Lorsque des triomphes inouïs couronnaient des entreprises insensées, lorsque des succès constans semblaient absoudre Buonaparté du délire de son ambition, et le Sénat de l'excès de sa dépendance ; lorsque ce que nous accordions semblait devoir conduire à un résultat quelconque, soit que ce fût une paix signée sous l'influence du sabre, soit que ce fût un repos produit par la conquête entière du continent, nous avions un de ces prétextes qui, s'ils ne justifient pas la lâcheté, du moins l'expliquent. Mais aujourd'hui qu'il a essuyé des défaites irréparables, que par des fautes qui prouvent qu'il est le plus ignorant des soldats, il a non-seulement décomposé sa puissance et sa renommée, mais encore éminemment compromis la sûreté de la France, je vous le demande, Sénateurs, pour quel objet apparent lui accorderions-nous le nouveau tribut de sang français qu'il nous demande ?

» Est-ce l'Etat ou lui qu'il faut sauver ? L'Etat, nous le sauverons si nous voulons être fermes ; quant à lui, abandonnons-le à ses propres dangers, à la fata-

lité qui l'entraîne, et sachons séparer la destinée de la nation de la sienne.

» Son pouvoir sur nous n'a été fondé ni sur la volonté générale, ni sur les bienfaits que nous en avons reçus. Après l'avoir usurpé par la plus profonde hypocrisie, il l'a maintenu par le plus exécrable despotisme. Est-ce à nous à le lui conserver? à rendre la vie à cette main de fer qui s'est appesantie sur nous, et qui va bientôt être paralysée par le malheur? Il n'a usé de l'autorité que pour répandre parmi nous le deuil et le désespoir; il n'a point cherché à nous la rendre chère par des services, à l'établir sur notre amour et notre reconnaissance; il ne s'est fié qu'à lui seul pour la maintenir, croyant, dans sa folle présomption, qu'il était tellement au-dessus des hommes et des événemens, qu'il pouvait braver l'opinion des uns et l'instabilité des autres.

« Dès ce moment il n'y a plus de rapports entre lui et nous, et notre dépendance ne doit pas survivre à cette fortune qui écrasait ceux qu'elle n'éblouissait pas. Gardons-nous d'envelopper ce qui reste de notre population active dans le fracas de sa chute ou dans les convulsions de son agonie. Les secours que nous lui prêterions nous compromettraient cruellement sans le sauver. Son heure est venue, et nous devons contempler dans une immobilité solennelle, dans un silence religieux, le grand œuvre de la Providence. Chercher à suspendre sa vengeance quand son bras terrible est levé pour l'exercer, est une tentative aussi folle que sacrilége.

» Sénateurs, détachons le bandeau royal de cette tête dévouée, c'est le seul moyen que nous ayons d'expier la lâcheté avec laquelle nous lui avons permis de le ceindre.

» Mais si nous devons opposer à l'auteur de toutes nos misères une inaltérable fermeté, il ne nous faut

pas pour cela négliger les moyens de sauver l'état. Nous devons croire que ce n'est pas contre la France, si malheureuse et si opprimée, contre une nation torturée depuis vingt-quatre ans par tous les genres de despotisme, dont les vœux ont toujours été étouffés par la violence, et qui, dans les courts et rares instans où elle a pu manifester une volonté, a montré la plus vive indignation contre ses tyrans en bonnet rouge, ou vêtus de la pourpre royale, nous ne pouvons croire que ce soit contre les Français, plus malheureux que coupables, que les Souverains de l'Europe se sont armés. Sénateurs, si la générosité est le plus bel apanage de la souveraineté, nous devons nous confier dans celle des grands monarques qui ne se sont avancés avec des forces immenses vers nos frontières, que pour garantir à jamais la sûreté des leurs, et fixer le repos et le bonheur des peuples sur des bases antiques et révérées. Mais nous leur devons une preuve éclatante du désir que nous avons de seconder leurs vues, et de faire rentrer la nation française dans la grande famille européenne. Qui de vous n'a pas pressenti le moyen de salut qui nous est offert, moyen aussi prompt qu'efficace, aussi noble que puissant, et qui tout-à-coup nous retire d'un abîme de misères pour nous rendre toutes les prospérités auxquelles depuis si long-temps nous sommes étrangers ! Je parle à des Français qui tous ont vécu sous le régime doux et paternel de l'ancienne monarchie : en est-il parmi eux que l'idée de son rétablissement ne fasse pas tressaillir de joie et d'espérance ? en est-il un qui n'ait sur-le-champ nommé cette famille des Bourbons qui s'honora pendant si long-temps du titre touchant de *Famille de France*, *d'Enfans de France*, et qui le justifia toujours si bien par l'amour qu'elle portait aux Français ?

s'éteint, que mon étoile pâlit, enfin que ma chute est prochaine. Non, elle ne l'est pas. Je vais bientôt reparaître plus formidable que jamais....

(*Napoléon voit Maret faire un signe d'incrédulité.*)

En douteriez-vous?

— Sire, nous avons tous fait de grandes fautes, et il faudra toute la puissance de votre génie pour les réparer.

— Ceci est une flatterie dont je ne suis pas dupe. Vous parlez de mon génie afin de me reprocher mes grandes fautes. Personne ne m'a secondé. Je n'ai autour de moi que des traîtres, des lâches ou des imbécilles. En vain je les cerne de mes espions, je les tourmente de mon activité, je les éclaire de mon génie. Par-tout où je ne suis pas de ma personne, je suis vendu, méconnu, désobéi. Et vous, à quoi a-t-il tenu que vous ne laissiez entre les mains de l'ennemi tous les secrets de l'état? N'êtes-vous pas resté à Leipzick contre mes ordres? Et pour m'avoir désobéi, n'avez-vous pas été obligé de vous sauver à pied, suivi d'un domestique qui portait derrière vous le portefeuille de mes affaires étrangères? Vous aviez tellement perdu la tête, que vous portiez tous vos ordres sur votre poitrine, et que vous aviez sur votre tête votre chapeau à plumet, comme un jour de lever aux Tuileries. Tout cela nous donne du ridicule; et si jamais nous devenons ridicules, c'en est fait de nous et de notre empire. Je ne suis pas ridicule, moi. Je me suis sauvé à cheval après avoir forcé la jeune princesse de.... à me baiser la main, les larmes aux yeux, sur un balcon, en public. J'aime ces scènes-là, moi; elles prouvent que les princesses nous regrettent. J'ai obligé l'Impératrice à en faire autant à Mayence, quand je partis pour aller faire la guerre à son père. Elle parut sur un balcon; elle me suivait des yeux;

elle avait un mouchoir blanc à la main; elle faisait des gestes de douleur. Comment suis-je parvenu à faire jouer cette larmoyante comédie? C'est là mon secret, vous ne le saurez pas, Bassano; vous en feriez des gorges chaudes dans votre coterie.

— Sire, comment Votre Majesté peut-elle croire....

— Comment? croire: mais croyez-vous que je sois mal servi par ma police au point d'ignorer que chez votre secrétaire particulier, entouré d'une nuée de frondeurs, vous blâmez tout ce que je fais; que vous vous livrez à des lamentations sur les périls que j'accumule au-dessus de ma tête, sur les catastrophes dans lesquelles je vais vous envelopper? Croyez-vous que je ne sache pas que vous concertez les moyens d'échapper à notre situation solidaire? que vous avez envoyé une partie de vos fonds à la banque d'Angleterre, et que vous balancez pour votre asile entre Londres et Philadelphie? Hommes pusillanimes! hommes imprévoyans! Croyez-vous que je vous permettrai de chercher votre salut dans la fuite ou dans la trahison, et après avoir partagé ma fortune, de vendre à d'autres vos services et vos talens? Je sais bien à quoi tient votre fidélité. Elle tient à mes succès; elle chancèle avec mes revers; elle s'évanouit si une grande catastrophe me menace. Vous êtes comme des bêtes de somme, vous autres. Peu vous importe qui vous grimpe, pourvu qu'on vous nourrisse. Quelle insensibilité! Et j'aimerais les hommes! Et je m'attacherais à eux par les services qu'ils me rendent! Non; ils sont tous légers, ingrats, malfaisans. Ils se plaisent dans l'avilissement de ce qu'ils ont été forcés de respecter; dans la chute de ce qu'ils ont été obligés de craindre. Ah! Bassano, vous et vos pareils êtes bien vils à mes yeux. J'ai envie de vous absorber tous dans mon sénat. Vous me croyez donc bien près de ma ruine! Parlez....,

Parleras-tu ? Voyons quelle est ta pensée et celle de tes complices. Cruelle destinée d'un prince, d'un empereur, de n'avoir autour de lui que cette classe d'êtres amphibies, préparés à faire indifféremment le bien ou le mal, à servir tel ou tel maître ! Hélas! il n'y a que Vicence et Rovigo qui soient véritablement attachés à ma personne. Encore le premier ne tient fortement à moi, que parce qu'il a peur d'être pendu, si je succombe ; et l'autre, parce qu'il sait que la populace parisienne le mettrait en pièces, si mon existence cessait de le protéger. Je regretterais la vie, mais non pas le pouvoir. J'ai tout épuisé. Je suis rassasié de tout, excepté de vivre. Que ne suis-je avec mon trésor sur les bords de la Delaware, ou même sur ceux de la Tamise ! On me hait en Angleterre, je le sais. Eh bien ! je ne puis me rendre raison de ce pressentiment qui m'indique que je serais là plus en sûreté qu'ici. Car enfin, je suis tout au moins un être extraordinaire ; et à ce titre, je serais protégé là par l'opinion des uns et par la curiosité des autres.

Que j'aimerais à avoir des nuits paisibles! il y a si long-temps que je n'ai dormi sans agitation! Croyez-vous, Bassano, que l'on respecterait mes trésors à Londres, et qu'on n'y insulterait pas ma personne ?

— Sire, une négociation bien conduite pourrait vous garantir....

— Lâche! traître ! et tu me conseillerais de négocier avec ces Anglais fiers et triomphans, avec ces auteurs principaux de mes périls et de mes souffrances ; et après les avoir insultés, menacés, comme j'ai fait, de mendier près d'eux une protection pour moi et mes richesses ! Diras-tu maintenant que de vils projets ne t'occupent pas, et que tu ne serais pas prêt à me donner des conseils pusillanimes ? Que deviendrait

l'Etat, quel serait le sort de ma dynastie, si ma fermeté et ma présence d'esprit m'abandonnaient?

— J'allais répondre à une demande que m'a faite Votre Majesté, et flatter un vœu qu'elle avait exprimé ; mais l'impatience.....

— Eh ! qui pourrait écouter patiemment un lâche qui conseillerait à son Souverain de se déshonorer ? Sachez, Bassano, que je veux au moins sauver mon honneur.

— Votre Majesté parlait de mettre en sûreté son auguste personne et ses trésors.

— Moi, moi ! j'ai parlé de cela ? imposteur! tu insultes ton maître ! Eh ! qui pourrait m'inspirer de telles pensées ? Suis-je donc dans un état si désespéré que je n'aie plus d'autres ressources que la mort ou la fuite ?

— Sire, la prudence et des concessions peuvent encore raffermir la couronne sur la tête de Votre Majesté.

— Je ne veux rien céder. L'audace m'a toujours trop bien réussi pour que j'y renonce quand elle peut encore me sauver, en épouvantant mes ennemis. Cependant, comme ce que vous venez de me dire tient probablement à des plans concertés avec des gens renvoyés de mes conseils, je vous ordonne de vous expliquer, ma parole impériale vous garantit que vous n'encourrez pas mon indignation en me faisant ces aveux.

— Puisque Votre Majesté l'exige, je lui dirai la vérité sans détour ; nous sommes dans des circonstances où les mêmes périls nous plaçant respectivement sur un pied d'égalité, nous devons nous aider par dès conseils réciproques et des efforts communs.

— Trève de ton jargon métaphysique : je n'entends rien à cette égalité-là, je ne veux pas la souffrir, et

sachez, Bassano, qu'il n'y a que mes ordres qui puissent autoriser à me dire la vérité.

— Eh bien! Sire, je la dirai, pour vous obéir. Nous vous avions placé, Sire, à une grande hauteur; nous vous avions donné un grand pouvoir et d'immenses moyens; nous ne vous avons rien refusé de ce qui pouvait rendre la France glorieuse et prospère; comment se fait-il que vous, Sire, qui avez disposé de plus d'hommes, de trésors qu'aucun des gouvernemens qui ont précédé le vôtre, ayez accumulé sur vos Etats plus de périls, provoqué contre nous plus d'ennemis que jamais nous n'en avons eu à redouter dans le temps où notre effervescence révolutionnaire avait armé l'Europe entière pour nous subjuguer? Sire, tant de revers, une chute si profonde, après avoir atteint une élévation qui vous plaçait au-dessus de tant de soldats heureux, ont des causes qu'il est important que vous approfondissiez. La première cause de nos maux vient de ce que nous avons ignoré votre caractère; la seconde, de ce que vous ne vous êtes pas connu vous-même; et la troisième, de ce que vous ne connaissez pas les hommes pris collectivement. Nous crûmes, Sire, que vous aimiez la gloire, mais vous ne vouliez que de la renommée; que vous rétabliriez l'ordre, tandis que vous n'avez qu'établi l'esclavage; que rassasié des victoires, ainsi que vous l'écriviez vous-même quand vous étiez en Egypte, vous ne nous jetteriez point dans des guerres inutiles; que dans l'intérieur votre bras ferme contiendrait les factions, et qu'à l'extérieur votre réputation militaire nous ferait respecter des puissances; mais toute votre conduite a prouvé que la guerre était votre élément, que la destruction était un besoin pour vous, et que vous regardiez la France plutôt comme le passif instrument de vos plans immenses que comme l'objet de vos soins paternels. Nous

fûmes donc cruellement trompés, lorsque nous vous supposâmes les qualités indispensables pour faire notre bonheur, et les intentions nécessaires pour le vouloir. Vous crûtes, peut-être, vous-même, que vous aviez le pouvoir et la volonté de l'opérer (car ce n'est que par des gradations que vous êtes parvenu à ce degré de mépris pour la nature humaine, d'insensibilité pour ses souffrances, qui caractérisent unanimement votre administration); mais vous vous trouvâtes bientôt en opposition avec nos vœux et avec vos propres désirs. Vous vous enivrâtes de puissance aussitôt que vous fûtes parvenu à vous rendre indépendant de nous. Dès ce moment, tous vos actes ont porté un caractère gigantesque, qui dans le succès a été imposant, mais dans les revers ne paraît plus que ridicule. Parce que vous faisiez des choses extraordinaires, vous avez cru que vous iriez au-delà des bornes du possible, sans songer que vous vous briseriez avec fracas dès que vous voudriez les franchir. Si, lorsque vous vous êtes jeté dans la carrière que vous venez de parcourir, vous aviez pu écouter quelques conseils, nous vous aurions dit: « Vous vous croyez de l'élévation, vous n'avez que de l'effervescence; de l'énergie, vous n'avez que de la violence; de la constance, vous n'avez que de l'opiniâtreté; un coup-d'œil sûr qui n'est qu'une vue étendue, mais fausse, qui regarde toujours au-delà du but. En nous écoutant alors, peut-être auriez-vous gouverné avec succès, avec honneur, au milieu des applaudissemens et des bénédictions des peuples. Mais n'était-il pas aussi dangereux de vous conseiller que de vous menacer; mais votre instinct despotique ne vous a-t-il pas toujours fait confondre dans la même proscription les censeurs et les mécontens, les frondeurs et les traîtres?

Sire, vous ne connaissez la nature humaine que par son côté défavorable; vous aviez besoin de la mépriser pour l'avilir, et de la haïr pour l'opprimer; ensorte que vous n'avez jamais cherché à l'étudier sous un point de vue qui vous l'aurait rendue intéressante. De là est venu que vous avez commis les plus étranges méprises dans vos tentatives contre la liberté et l'existence de quelques peuples. N'ayant pas étudié l'histoire et ne connaissant que les événemens dont vous avez été le témoin, vous avez cru que tous les hommes étaient nés pour l'esclavage, et qu'il suffirait de la force pour les subjuguer. Sire, le caractère des peuples sommeille quelquefois pendant plusieurs années, pendant plusieurs siècles, mais il se manifeste tout-à-coup par des explosions formidables, dans les occasions mêmes qui semblaient devoir éteindre à jamais son énergie.

— Je crois, Bassano, que la peur des Cosaques vous a dérangé le cerveau; vous avez voulu être impertinent, vous n'avez été qu'absurde. Eh bien! dites à votre coterie que j'ai encore les moyens d'être terrible et que je le serai; que si j'ai commis des fautes, elles sont toutes marquées d'une empreinte de grandeur qui me rend encore imposant au milieu de mes périls; que je ne changerai rien à ma marche; que si j'ai été un tyran, je le serai encore; que si je succombe, ma chute ébranlera l'univers jusque dans ses fondemens; que je ne laisserai pas le temps à ceux qui se disent les auteurs de ma fortune, de s'attacher à celle d'un autre; que mon mépris pour les hommes s'est augmenté de tous les outrages que j'ai reçus d'eux depuis que je suis malheureux; et que, si ce sceptre de fer que j'ai étendu sur eux se raffermit dans mes mains, j'exercerai sur eux une vengeance qui épouvantera les siècles à venir. Adieu.

N°. LIII.

Napoléon et Regnault-d'Angely.

« Comte Regnault, je suis occupé, depuis hier, d'une pensée qui vous concerne. Comment se fait-il que je n'ai pas songé à vous faire duc, à vous donner un apanage en Allemagne? Personne n'a plus mérité que vous mes faveurs, car vous êtes l'orateur le plus effronté, et le menteur le plus impudent de mon Conseil d'Etat. Quoique vous soyez un assez pauvre écrivain, vous avez du trait, de la couleur, et surtout une bonne foi apparente qui ferait croire que vous êtes vous-même convaincu de ce que voulez persuader aux autres. Il me faudrait beaucoup d'hommes comme vous, sur-tout dans les circonstances fâcheuses où je me trouve. J'ai plus que jamais besoin de charlatanisme et de charlatans. C'est par des mensonges que j'ai fondé ma puissance, c'est par eux seuls que je puis soutenir ma fortune. Je vous ai appelé pour vous consulter sur le discours que je veux faire à mon Corps Législatif, que j'aurais licencié sans mes revers, mais que je conserverai jusqu'à ce que je n'aie plus besoin de gens pour me prôner dans les départemens. Combien cette dernière campagne a été fatale pour moi! J'allais simplifier mon gouvernement, supprimer les deux corps que je n'avais établis que pour satisfaire les imbécilles qui croient à la possibilité de maintenir en France un gouvernement représentatif. Je concentrais toutes

les attributions de la législation dans mon Conseil d'Etat; je ne communiquais plus à un public, que je méprise, les motifs de mes résolutions; enfin, après avoir été le plus causeur des souverains, le plus diffus des administrateurs, je devenais silencieux, je gouvernais dans le mystère..... Aujourd'hui tout est changé, et ayant encore besoin d'une espèce d'opinion publique pour triompher de mes dangers, il faut que, contre mon inclination, je paraisse la compter pour quelque chose. Comte Regnault, donnez-moi votre opinion sur ce que dois dire dans la situation actuelle.

— Sire, Votre Majesté pensera sans doute que le ton qu'elle prendra doit être assorti à sa situation: la nation françaiseest bonne; elle vous saura gré de l'associer en quelque sorte à votre infortune; vous pouvez tout obtenir de sa pitié.

— Sa pitié! Regnault, vous vous oubliez. Je veux tout devoir à la terreur que j'inspire. Je connais mieux que vous votre nation : si elle cessait de me redouter, elle me foulerait aux pieds, elle me déchirerait en pièces. Je suis despote par instinct et par calcul, je resterai despote par nécessité. Il me faut quatre cent mille hommes et quatre cent millions de plus que les autres années; croyez-vous que j'obtiendrai tout cela en faisant pitié? Non, non; j'augmente ma gendarmerie, je double le nombre de mes espions au moyen des douaniers qui restent sans emploi. Je veux faire trembler la France pour faire bientôt trembler l'univers. Il y a trois semaines que je me croyais sans couronne; mais puisque mes ennemis m'ont donné le temps de respirer, puisqu'ils se sont arrêtés sur les frontières du territoire sacré, comme si un pouvoir invisible les avait contenus, je suis de nouveau Roi, Empereur, potentat, et rendu à un sentiment

de confiance et de sécurité qui m'avait abandonné ; je vais reprendre dans l'univers la place qui m'est assignée par ma fortune et mon génie.

— Sire, vous venez de faire d'inspiration votre discours.

— Comte Regnault, vous êtes susceptible de donner dans les extrêmes. Vous me conseilliez tout-à-l'heure d'être lâche, et vous me proposez maintenant d'être impudent.

— Eh bien! je suppose que votre discours soit un mélange d'audace et de modestie, de confiance et de soumission, et que vos mensonges, sans être aussi effrontés qu'autrefois, soient tout aussi saillans.

— J'aime assez cette idée ; je veux même débuter par une de ces phrases inattendues qui frappent l'esprit des auditeurs d'autant plus vivement qu'elles forment un contraste parfait avec la position de celui qui les débite. Ainsi quand on croit que je vais avouer des défaites, je parlerai de mes victoires.

-- Sire, Votre Majesté connaît bien la nature humaine, et sur-tout ceux à qui elle parle.

-- Ecrivez, Regnault : « D'éclatantes victoires....

-- Ah! Sire, Votre Majesté ne jugerait-elle pas à propos de supprimer l'épithète; elle me paraît une grande dissonance.

-- C'est mon genre, à moi, j'aime les dissonances, elles font quelquefois autant d'effet en politique qu'en musique. Ecrivez : « ont illustré les armes françaises dans cette campagne. Vous voyez, Regnault, que je dis les armes françaises et non pas mes armes, comme je l'aurais dit autrefois. Mais ici je montre à la nation que je la compte pour quelque chose; elle en sera flattée.

— Je prends la liberté de proposer à V. M. un correctif à cette phrase qui me paraît trop géné-

rique. Ne serait-il pas mieux de dire *dans le commencement* de cette campagne. Cela rappellerait les victoires de Lutzen, de Bautzen, sans fixer l'attention sur la déroute de Leipsick.

— Vous mentez, Regnault, il n'y a point eu de déroute à Leipsick; c'est la journée des défections. Je ne veux pas parler de défaites, moi; j'attribue tout aux défections. Cela console mon amour-propre en me maintenant dans mon rang de premier capitaine de ces temps modernes. Et, dans le fait, si mes alliés m'étaient restés fidèles, ma marche n'eût été qu'une série de triomphes. Je suis maintenant éclairé par l'expérience. J'imiterai entièrement les Romains; je ferai tuer les Rois qui me feront la guerre, après les avoir montrés enchaînés à mon char triomphal. Je ferai des esclaves pour avoir des soldats; je n'enverrai plus de roi pour les gouverner; je les assujettirai au joug de fer de mes lieutenans que je déplacerai s'ils se laissent amollir par la pitié, ou que je condamnerai à mort s'ils s'avisent de faire cause commune avec eux. Je n'ai été content d'aucun des rois que j'ai créés; sans compter les rois de Saxe et de Bavière qui sont des monstres d'ingratitude, j'ai été sur le point d'être trahi par ceux que j'ai tirés de ma propre famille. Louis a préparé la révolution actuelle en Hollande par le scandale de sa résignation et la lâcheté de sa fuite. Si Murat n'est pas encore au nombre de mes ennemis, c'est qu'ils n'ont voulu ni de sa personne ni de ses propositions. Jérôme n'a été qu'un roi fainéant. Beauharnais est le seul qui m'ait bien servi, parce qu'il était dans une situation précaire. Ecrivez, Regnault: « La France serait en danger sans l'énergie et l'union des Français. »

— Votre Majesté ne croirait-elle pas qu'il se-

rait plus grand, plus noble, d'avouer franchement que la France est en péril? vous vous montreriez ainsi supérieur à vos revers.

— Regnault, ceci n'est pas pour les Français qui savent bien que j'entends par leur énergie et leur union, leur soumission passive obtenue par des moyens tour-à-tour perfides et violens. Cette phrase s'adresse à nos ennemis extérieurs qui, en voyant que tout paraît tranquille autour de moi, croiront effectivement que je suis soutenu par l'union et l'énergie de cette nation. Cette assurance imperturbable qui ne m'abandonne jamais lors même que la fortune me trahit, est une de mes meilleures sauve-gardes. Peu de personnes s'imaginent que lorsque j'ai l'effronterie de parler publiquement aux Français de leur union et de leur énergie, il n'y ait réellement parmi eux que beaucoup d'abattement, de lassitude, et que s'ils ne m'écrasent pas encore, c'est parce qu'ils ne savent à quelle espérance s'attacher, et qu'au-delà de mon existence ils voient le chaos. J'étais perdu si on leur avait proposé un point d'appui; et lorsque je considère qu'en gardant le silence le plus profond, le plus obstiné, sur l'existence et les droits de la seule famille que je craigne sur la terre, les cabinets qui me sont opposés ont comme obéi aux mesures que j'ai prises pour que, depuis douze ans, son nom ne fût pas même prononcé en Europe, j'ai senti que la fortune ne m'avait pas entièrement trahi. N'admirez-vous pas, comte Regnault, la profondeur de cette politique qui commande encore du sein des revers, et l'énergie de cette puissance encore prépondérante au milieu des ruines de son propre édifice. (*Regnault fait un salut profond.*) Regnault, j'aime ce silence, il annonce l'admiration, c'est le langage

cution de mes plans. Je sais que je faisais le malheur de la génération actuelle; mais combien de siècles de paix et de bonheur je préparais aux générations futures ! Il faut maintenant aux hommes une monarchie universelle, il faut que dans l'ordre moral et politique, comme dans l'ordre physique, tout soit assujetti à des lois stables, à une impulsion uniforme. Voilà le grand problème de la civilisation découvert. J'espère vivre assez pour l'exécuter. Vous savez, Regnault, que quand je feignais d'aller conquérir la Russie et que j'allais à Moscou, j'avais le projet de faire volte-face et d'aller me faire couronner empereur à Constantinople. J'avais avec moi tous les ingrédiens d'un couronnement. Maître ainsi des provinces méridionales de la Russie et du siége de l'empire Ottoman, maître d'un autre côté de la Courlande, de la Livonie et de la Pologne, je bloquais Pétersbourg à une distance de 500 lieues, et j'affamais le nord de la Russie. C'en était fait de cet empire. Mais j'en reprendrai la route, gardez vous d'en douter; et si je parviens à rassembler 500,000 hommes sur le Boristhène, ce sera pour venger l'honneur de mes armes d'une manière éclatante et irrévocable. Ecrivez : « Monarque et père, je sens ce que la paix ajoute à la sécurité du trône et à celle des familles. »

—Ah! Sire! ah! mon auguste maître, que cette phrase est belle ! qu'elle est heureuse! comme elle exprime bien ces deux titres dont l'un vous élève au-dessus de nous, et dont l'autre nous associe à vous ! Sire, toutes les grandes pensées viennent du cœur, et je commence à croire qu'on juge mal le vôtre quand on le croit sans chaleur.

—Regnault, vous vous échauffez comme un jeune homme. Non, il n'y a point là de palpita-

tions, point d'inspirations. *Il montre son cœur, et portant la main à son front, il ajoute:* C'est là qu'est le foyer de mes pensées, le cratère du volcan. Regnault, retirez-vous, le reste du discours n'est que des lieux communs, je vous charge d'en faire un commentaire enluminé.

N°. LIV.

Adresse à la Nation française.

Francais!

Enfin la vérité paraît au démon du mensonge' au plus fourbe et au plus hypocrite des hommes, l'unique sauve-garde qui lui reste contre les dangers qui le pressent de toutes parts. Mais toujours fidèle à son système de perversité, ce n'est pas pour adoucir vos souffrances ni pour abdiquer sa tyrannie qu'il a recours à un expédient si opposé à son caractère, il veut, en identifiant sa cause avec la vôtre, en vous persuadant que c'est autant vous que lui qu'on menace, vous faire égorger pour prolonger de quelques jours son horrible existence; il voudrait plus.... il serait heureux de s'éteindre dans le sang du dernier d'entre vous.

Il vous appelle à son secours, vous qu'il a trompés, tyrannisés, massacrés, avilis! Il vous nomme ses enfans, vous dont il a détruit toutes les jouissances, dont il a blessé toutes les affections, vous à qui chaque année il a enlevé vos propres enfans pour les dévouer à une mort certaine. Infortunés! dans l'âge où l'on n'a pas encore goûté les douceurs et les illusions de la vie, ils sont précipités dans les combats, ils reçoivent des leçons de meurtre, de rapine, ils ont sous les yeux l'exemple de tous les vices, le tableau de toutes les misères!

Si Buonaparte n'était pas le plus lâche des tyrans et le plus atroce des bourreaux, s'il était Français, s'il avait un cœur susceptible de quelqu'émotion, de quelque remords, il vous aurait dit : « Mon » ambition vous a causé plus de maux, coûté plus » de sacrifices que toutes les autres périodes de » votre révolution. Je n'ai songé qu'à augmenter » ma puissance, au lieu de guérir vos blessures ; » qu'à répandre la terreur de mon nom, au lieu » de vous remettre en paix et en harmonie avec » toutes les nations ; aujourd'hui que des revers » sans exemple ont puni une ambition qui ne » connaissait pas de bornes, aujourd'hui que je » suis sans espoir de rétablir la fortune de mes » armes, et sans moyen de faire votre bonheur, » je viens expier et les égaremens de mon orgueil » et les crimes de ma tyrannie, en renonçant pour » toujours aux projets extravagans et cruels qui » m'ont seuls occupé, et en vous donnant la liberté » de retourner sous les lois de vos anciens maîtres. » Si la franchise avec laquelle j'avoue mes forfaits, » si l'empressement avec lequel je les répare, » peuvent me valoir le pardon de votre Souverain » légitime et adoucir la juste horreur que je vous » inspire, je demande à retourner dans l'île qui » me vit naître, et à y finir dans les larmes et les » regrets une vie qui a été si fatale à l'humanité. » Français, ne vous souvenez de vos longues, de » vos cruelles souffrances, que pour bénir et con- » server l'autorité tutélaire qui les termina, et » éviter à l'avenir les excès qui les ont provo- » quées. »

Ce langage eût suspendu en un instant la vengeance qui plane sur la tête de votre tyran, et conjuré les fléaux dont vous menace encore l'opiniâ-

treté avec laquelle il cherche à prévenir son inévitable chute.

Mais sans élévation, sans générosité, sans même aucun des élans qui dans les momens de péril ont caractérisé les hommes les plus redoutables à l'humanité, il se montre dans cette circonstance comme dans toutes celles où il a dévoilé son égoïsme et sa lâcheté; il se prépare à tenter un dernier effort dans lequel il sacrifiera impitoyablement tout ce qu'il aura pu rassembler sous ses bannières déshonorées; et ensuite, si, comme tout le présage, il ne réussit pas, vous le verrez s'enfuir comme il le fit, à Mantoue, en Egypte, à Marengo, à Moscou et à Leipsick. O Français! le voilà cet homme que de vils flatteurs appelaient le protégé de Dieu, l'homme nécessaire, l'envoyé de la Providence, celui à l'ambition duquel six royaumes ne pouvaient suffire; le voilà ce héros au-dessus de tous les héros! Ce simulacre de gloire est maintenant dépouillé des prestiges de la victoire; eh bien! que trouvez-vous en lui qui justifie les titres qu'on lui a prodigués; ses insolentes prétentions et votre longue obéissance? Qu'attendez-vous pour le charger d'autant d'opprobres qu'il vous a accablés de misères? Est-ce la crainte ou la pitié qui vous retient? Que craignez-vous d'un homme qui lui-même tremble pour sa vie, et que la fortune vous livre désarmé? Quelle pitié pourriez-vous éprouver pour un monstre qui depuis tant d'années vous a dévoués à tant de fléaux, à tant de souffrances, et qui n'a jamais paru compâtir à vos maux que pour avoir les moyens de les augmenter? Hâtez-vous d'expier aux yeux de l'Europe le tort étrange (nous ne dirons pas impardonnable, parce que sa tyrannie surpassa toutes les tyrannies) de l'avoir si long-temps servi. Couvrez de fange les

abeilles de son manteau impérial; chargez-le d'autant d'ignominie qu'il avait étalé de splendeur; et que sur la tombe de d'Enghien, si impitoyablement assassiné par lui, expire le dernier rayon de sa grandeur usurpée; oui, que sur cet endroit consacré s'exécute le supplice de ce monstre qui dans ce seul forfait eut l'art de réunir tous les attentats qui peuvent être commis contre Dieu, les hommes et l'ordre social.

Encore quelques jours, et peut-être il ne sera plus temps pour vous de tenter l'effort qui aujourd'hui peut vous sauver; encore quelques jours et votre coopération, que dis-je? votre complicité, ayant rendu à l'usurpateur quelques moyens de reparaître sur le champ de bataille, lui donneront ceux de traiter avec vos libérateurs, et en légitimant son usurpation de justifier aux yeux de l'Europe votre esclavage; encore quelques jours, et votre opiniâtreté à le servir irritant peut-être les alliés et les dispensant des égards qu'ils croyaient devoir à une nation à qui ils supposaient la volonté d'être libre, vous livrera à tous les fléaux de la conquête. Français, la grande réaction européenne, depuis si long-temps provoquée par les attentats de votre tyran, n'a jusqu'à ce jour menacé que sa tête dévouée; mais craignez de provoquer contre vous par votre inaction ou par la plus étrange perversité dont jamais une nation ait été coupable, tous les fléaux de la conquête. Ah! si, vous refusant à la liberté qui vous est offerte, à votre délivrance qui est encore l'objet des vœux et des efforts de l'Europe, vous appeliez son courroux sur votre pays et ces représailles terribles dont elle a droit d'user contre vous, mais auxquelles elle a si généreusement renoncé jusqu'à ce jour, je vous annonce, Français, que vous serez les objets du mépris de l'univers

et de l'horreur des générations qui, après vous, naîtront sur ce sol esclave et peut-être dévasté. Oui, la postérité dira : « Après avoir éprouvé » tous les égaremens de la licence ils se sont sou- » mis successivement aux fureurs des tyrans po- » pulaires et aux caprices sanguinaires d'un » despote. Après avoir renversé un gouvernement » à qui l'on pouvait reprocher quelques abus, » mais qu'on ne pouvait accuser d'aucun de ces » systèmes pervers qui compromettent constam- » ment la vie, la liberté, la fortune des sujets, » ils n'ont pas su en établir un autre sur des » bases solides; et tous ceux auxquels ils ont » obéi depuis ont existé contre leur volonté, et se » sont soutenus par la persécution ou par la tyran- » nie. Après avoir laissé égorger sous leurs yeux » un prince qui n'eut avec eux que le tort de ne » vouloir pas qu'ils fussent punis de leurs éga- » remens, qui aima mieux abandonner sa tête » aux factieux qui les dominaient que de répandre » le sang de ceux en qui il voulait voir encore ses » sujets et ses enfans, ils ne se sont pas plus » montrés dignes d'un meilleur sort par leurs » repentirs qu'ils ne l'avaient été de la liberté » par l'énergie qui la recouvre et la sagesse qui » la conserve. Déchirant leur propre sein dans » leurs emportemens révolutionnaires, c'est » contre eux seuls qu'ils ont été terribles, sans » jamais avoir opposé aux deux tyrannies qu'ils » ont laissé élever successivement, l'effervescence » redoutable qui leur a été si funeste ainsi qu'à » l'Europe. Deux fois ils ont eu, pour terminer » la longue, l'affreuse crise de leur révolution, » de ces occasions inattendues que la Providence » offre aux peuples pour leur montrer qu'elle » veille sans cesse sur eux : eh bien ! ils n'ont

» pas su les saisir, ils les ont même rejetées loin
» d'eux, comme si leur ame était façonnée aux
» misères de l'esclavage. Lorsque la chute de
» Robespierre opérée au moment où ce monstre
» paraissait commander sans résistance et régner
» sans rivaux, vint les arracher à cette lâche sou-
» mission qui les avait rendus d'abord ses instru-
» mens dociles, et ensuite les victimes résignées
» de sa tyrannie, ils ne profitèrent point de cet
» événement extraordinaire pour s'affranchir, et
» ils retombèrent presque volontairement sous
» la méprisable autorité du directoire. Trompés
» ensuite par le plus astucieux des hommes, sub-
» jugués par le plus inexorable des despotes, ils
» purent long-temps offrir pour excuse de leur
» inaltérable obéissance, la tyrannie profondé-
» ment organisée qui pesait sur eux, et les succès
» inouis qui chaque jour donnaient à leur op-
» presseur, avec un nouvel éclat, de nouvelles
» forces et de nouveaux moyens ; mais lorsque
» par des circonstances presque miraculeuses, le
» pouvoir de ce monstre n'a plus demandé
» qu'un effort de leur volonté pour être brisé
» dans ses mains, lorsque par une générosité
» sans exemple, l'Europe qui pouvait s'armer
» pour venger ses injures ne s'est armée que pour
» les aider à reconquérir leurs droits, qu'ont-ils
» fait ? Ils se sont rangés sous les bannières du
» tyran que l'enfer avait vomi au milieu d'eux
» comme un instrument de vengeance et de
» destruction ; ils se sont associés à ses crimes
» en protégeant son existence, ils ont autorisé son
» despotisme en l'arrachant à la punition qui ne
» menaçait que lui seul ; et indignant l'Europe
» par leur lâcheté perverse, ils se sont volontai-
» rement dévoués aux courroux des peuples qui

» ne voulaient d'abord que les appeler au par-
» tage des bienfaits de la paix et de l'indépen-
» dance. »

Non, Français, vous ne souffrirez pas qu'un jour votre mémoire soit ainsi accusée par la postérité, ni votre nom flétri par l'histoire. Un seul acte de votre volonté peut en un instant changer vos destinées et vous rendre un repos, un bonheur auxquels depuis vingt-cinq ans vous êtes étrangers ; faites un pas et vous sortez de l'abîme pour entrer dans une contrée riante et fertile, et vous retrouver sous un soleil régénérateur. Serez-vous les seuls qui au milieu du réveil de toutes les nations menacées ou subjuguées par votre tyran, rejeterez les bienfaits que vous offre le rétablissement de vos anciens maîtres ? Voyez la Hollande accueillir avec ivresse cette famille qui régna sur elle, entendez les acclamations unanimes de ce peuple naturellement si froid, et jugez, par ses transports, de quel prix serait aussi pour vous le retour d'un gouvernement légitime qui en un instant guérirait toutes vos plaies, terminerait toutes vos misères. Les nations redevenues libres vous crient : « Imitez-nous, et nous deviendrons amis; rappelez l'ancienne famille qui, pendant tant de siècles, régna sur vous, et vous serez heureux. Ne nous forcez pas à envelopper dans un châtiment qui ne menace que l'ennemi implacable de l'humanité, la nation que le despotisme seul a pu armer contre nous. Ne nous forcez pas à chercher dans votre esclavage ou dans votre affaiblissement une garantie que nous désirons tenir de votre volonté et trouver dans votre bonheur. Français, rétablissez les Bourbons, c'est le seul moyen de terminer vos maux et de calmer nos ressentimens.

Votre tyran vous dit que le retour de cette famille sera le signal des plus terribles vengeances et de la plus affreuse réaction. Eh ! les Bourbons furent-ils jamais cruels ! Ah ! détrompez-vous, Français ! les seules injures dont ils se plaignent sont celles que vous avez éprouvées ; les seules souffrances qu'ils se rappellent sont celles qui vous ont été infligées par vos tyrans révolutionnaires ; enfin les seuls ressentimens qu'ils conservent sont contre le monstre qui, après vous avoir torturés pendant tant d'années, essaye encore aujourd'hui avec un art infernal de vous entraîner dans sa chute.

N°. LV.

Lettre de Mademoiselle N. *à Madame* V. *à Vienne.*

Ah ! ma chère, je ne puis bien définir ce que j'éprouve ; est-ce de la crainte ? est-ce de la joie ? je crois que c'est un mélange de toutes deux. Notre auguste maître s'avance vers nous comme s'il venait pour nous délivrer. Voilà ce qui me remplit d'espérances ; mais, d'un autre côté, les regards farouches que le terrible Napoléon nous lance quelquefois, me font frissonner, et élèvent dans mon triste cœur de fâcheux pressentimens sur le sort de notre chère princesse et sur le mien. Quel tableau présente maintenant le palais qu'il habite ! Non, l'enfer n'est pas comparable à ce que j'ai sous les yeux. Je m'étais bien doutée, à tout ce que j'avais vu auparavant, que Napoléon n'était pas un homme ; aujourd'hui je suis convaincue que c'est un démon, et même de la plus mauvaise espèce. L'expression de sa figure qui, même lorsqu'il était heureux, était assez effrayante, est devenue hideuse depuis qu'il prévoit sa chute prochaine. On y voit toutes les passions qui l'agitent, toutes les tortures qui le déchirent ; il semble qu'on lui ait arraché le cœur pour le mettre sur son visage.

On croit avoir épuisé la peinture de toutes les souffrances quand on a représenté les damnés au milieu des flammes éternelles ; mais les damnés ont appartenu à l'humanité, ils en conservent encore

quelques traces dans leurs traits et même dans leurs cris douloureux ; au lieu que Napoléon, dépouillé à peu près du masque extérieur qui lui donnait quelque ressemblance avec l'homme, donne une idée de Satan lorsque, du fond des enfers, il lève les yeux vers le ciel pour contempler la place d'où il est tombé, et le bonheur qu'il a perdu. J'ai souvent pensé, en voyant les animaux féroces, qu'ils avaient dans leurs yeux quelque chose du feu de l'enfer; hé bien, je crois cela plus fortement encore lorsque ceux de Napoléon se fixent sur moi.

Imaginez qu'il est devenu tout-à-fait maniaque et même idiot.

Il se lève brusquement pour se rasseoir plus brusquement encore.

Il marche tout à coup comme un insensé, et s'arrête ensuite immobile comme une statue.

Il veut parler, et il ne laisse échapper que des sons rauques et inarticulés.

Il lève les yeux, paraît suivre quelque chose qui flotte dans le vague, et tout-à-coup reportant ses regards vers la terre, il semble considérer un objet dont la chute l'étonne ou l'intimide.

Il appelle, les uns après les autres, tous ses ministres, et quand tour-à-tour ils se présentent devant lui, il les regarde avec étonnement, et fait de la main un signe pour les renvoyer.

Il prend une plume comme s'il voulait écrire un ordre; il sonne un de ses gens pour le porter, et lorsqu'il veut tracer quelque chose sur le papier, le souvenir ou la pensée lui échappe, il secoue la tête d'un air chagrin, et oublie jusqu'à l'homme qu'il a appelé.

Il attache à son côté un sabre énorme, il garnit sa ceinture de quatre pistolets qu'il charge et amorce, il se promène un instant ainsi armé, et semble dé-

fier tout l'univers; mais bientôt il se dépouille de ses armes, remplace le sabre par un bâton, les pistolets par des plumes à écrire, et prend un triste plaisir à se voir ainsi accoutré.

Dans un autre moment il fait ouvrir le grand appartement où est son trône, et s'y montre revêtu des habits qu'il portait le jour de son couronnement; mais à peine a-t-il monté un des degrés du trône, qu'il se retire avec effroi et reparaît avec le costume d'un lieutenant d'artillerie, considérant avec complaisance l'épaulette parfilée qui, autrefois, caractérisait ce grade.

Pendant la nuit sa manie est plus effrayante. Il sonne avec fracas, ordonne qu'on aille éveiller l'Impératrice, qu'on la lui amène, et lorsqu'il la voit, il lui dit froidement : « Pardon, Madame, je croyais qu'on vous avait enlevée. » Ensuite, quand tout le monde s'est retiré, il sonne de nouveau, fait mander madame Montesquiou, et s'avançant vers elle le poing levé, il lui demande son fils d'un ton menaçant : « Qu'as-tu fait, lui dit il, de mon Roi de Rome? Où est le Roi de Rome? Sais-tu qu'il est l'unique espoir de ma dynastie? Alors, oubliant pourquoi il a fait appeler la gouvernante de son fils, il s'écrie d'un ton douloureux : « Ma dynastie! ma dynastie!... Insensé! comment puis-je espérer de fonder une dynastie, moi, le fils d'un greffier d'Ajaccio, moi, le rejeton de la galante Létitia, moi qui ai reçu l'aumône de la main des Bourbons, moi qu'ils ont fait élever par charité! Je serai pendu pour cette prétention-là! Pendu! et par qui? Qui osera porter la main sur l'oint du Seigneur? Ah! oui, ils respecteront bien ce titre-là! Ils me traiteront comme un intrus, comme un voleur, un assassin. J'ai commis un meurtre horrible, d'autant plus horrible qu'il était inutile. Ce meurtre-là me pèse sur le cœur, il

pèse sur ma tête... Qu'on aille chercher Defermont.» Celui-ci arrive avec deux registres. « Voyons, lui dit-il, l'état du trésor public. Quoi! la dépense excède aujourd'hui la recette de cinq millions; pourquoi cela ?

— Sire, les habillemens des nouvelles levées, l'approvisionnement subit de plusieurs places fortes...

— Pourquoi payer? On fait des réquisitions à la pointe de la baïonnette; on donne des bons qu'on ne paie point; on fait des promesses qu'on ne remplit pas. Comment faisait-on du temps du comité de salut public ?

-- Sire, on ne peut plus employer les mêmes moyens; votre armée toute entière n'y suffirait pas. Il ne faut pas que Votre Majesté se dissimule le véritable état des choses : ce qu'autrefois les Français accordaient passivement, sans espoir d'être payés, ils le donnent aujourd'hui avec répugnance même contre de l'argent; ils disent hautement : « A quoi servira tout cela ? A prolonger une résistance inutile, à retarder une chute inévitable, à faire tuer sans fruit beaucoup d'hommes, à irriter nos ennemis... »

— Disent-ils cela ? Et la police le souffre ? et ces misérables n'ont pas expié leur audace par la mort? Où sont donc mes commissions militaires ?

— Sire, la police a bien peu d'activité; ses agens sont irrésolus, ils n'osent exciter des haines contre lesquelles ils croient que le gouvernement ne peut plus les défendre.

— Qu'on les fusille.

— Sire, à peine trouve-t-on des gens qui consentent à être juges, et d'autres qui veulent être bourreaux.

— J'en trouverai, moi. Voyons vos états de conscription : combien d'hommes depuis hier ?... Comment! mais cela va en décroissant. Defermont, je

veux des hommes, je veux de l'argent; il me faut un milliard et huit cent mille soldats. Ecrivez cela à mes commissaires, et revenez demain. »

Ce que je vous dis là, ma chère, se raconte hautement dans le palais. Comme tous les délateurs ont maintenant la bouche fermée par la crainte, comme les espions ont perdu leur activité, chacun est très-communicatif. On distribue même ce qu'on appelle des nouvelles à la main, dans lesquelles on rend compte du véritable état des choses. Voici le bulletin qu'on distribuait hier :

« Napoléon, malgré la folie dont il est atteint et les terreurs qui ont donné à son activité le caractère d'une impatience enfantine, et à ses conceptions tout le vague de l'impuissance, n'a pas perdu cet instinct de fourberie, ces ruses adroites qui l'ont autrefois si bien servi. Les troupes qu'il a passées en revue hier sont les mêmes que celles qui ont défilé devant lui toute la semaine, on a seulement eu soin de leur donner un nouvel uniforme. Ceci est pour rassurer les Parisiens, et tromper l'ennemi qui s'approche. La Banque de France a été requise non-seulement de livrer tout l'argent comptant qu'elle a dans sa caisse, mais encore tous les billets qui lui sont rentrés, et que, selon ses réglemens, elle devait annuller à la fin de ce mois. Elle a refusé; mais la nuit dernière, Savary, déguisé en brigand (costume qui lui va à merveille), et quelques autres scélérats de son espèce, ont dévalisé la Banque et les voitures; qui portaient leur pillage, ont pris le chemin des Tuileries. C'est ainsi qu'on met à exécution le nouveau plan de finances.

» Napoléon a fait mander inopinément le conseiller d'état D......, qu'il soupçonne d'entretenir des intelligences avec les mécontens de l'intérieur, et lorsque celui-ci est entré dans le cabinet particu-

lier, il lui a sauté brusquement au collet, en lui disant : « Coquin, tes papiers ? » Il l'a fait ensuite fouiller devant lui. On prétend qu'on a trouvé sur lui des lettres qui ont tellement excité la rage de l'Empereur, que celui-ci voulait l'envoyer fusiller sur-le-champ dans les fossés de Vincennes. Bertrand, qui est maintenant l'homme en crédit, est parvenu à apaiser son maître, et a même emporté dans sa poche les papiers suspects que nous espérons être en état de publier dans quelques jours.

» L'Impératrice a beaucoup pleuré avant-hier; on suppose que l'Empereur l'a forcée d'écrire à son auguste père une lettre qui ne s'accorde pas avec le respect filial qu'elle porte à ce souverain. Ce qui rend cette conjecture vraisemblable, c'est la conversation qui a précédé ce sacrifice fait à la terreur plutôt qu'à l'amour, et qui a été recueillie par un huissier de service qu'on soupçonne être R.....

» Madame, a dit Napoléon en abordant la Princesse avec assez de gravité, l'Empereur votre père poursuit ses projets sacriléges contre moi, contre vous, contre notre fils chéri. Vos devoirs d'épouse, vos devoirs de mère encore plus sacrés, vous obligent à chercher à arrêter sa marche, et même à vous mettre avec moi à la tête de mes bataillons. Vous connaissez l'histoire, mais peut-être n'avez-vous pas lu avec assez d'attention les traits de dévoûment conjugal qu'elle offre à notre admiration. La magnanime Arie s'immole la première pour donner à son époux l'exemple d'une mort courageuse, et lui remettant froidement le poignard dont elle s'est frappée, elle lui dit : « Pétus, cela ne cause aucune douleur. » La fidèle Artémise s'enferme dans le tombeau de Mausole, son époux. Sémiramis...... (*Ici l'Empereur a hésité.*) Sémiramis, non, ce n'est pas Sémiramis. Enfin, Madame, plus

votre situation est éminente et plus vous devez aux contemporains et à la postérité l'exemple d'un grand dévoûment. La femme d'un héros, d'un grand souverain, ne doit pas laisser succomber son époux sans s'unir hautement à son sort, s'envelopper dans sa chute, et même s'ensevelir sous les débris du trône qu'elle a partagé.....

» L'Impératrice paraissait vouloir faire quelques observations; mais Napoléon lui faisant signe de ne pas l'interrompre, il continua ainsi :

» Je sais bien, Madame, que dans la cour efféminée et polie où vous êtes née, ces maximes sont reléguées parmi les rêveries de l'antiquité, et que le dévoûment conjugal y est traité de chimère. Mais vous êtes à ma cour impériale, où ceux qui m'appartiennent doivent être capables de tous les genres d'héroïsme. Je suis un héros, Madame, j'appartiens à l'histoire, je plonge dans la postérité; tout ce qui se rapporte à moi doit être empreint d'une teinte d'immortalité. S'il fallait choisir entre votre père et moi, s'il fallait nous sauver l'un ou l'autre, parlez, Madame, pour lequel des deux seriez-vous prête à vous dévouer?

— » Il me semble que je dois d'abord le sacrifice de ma vie à celui de qui je l'ai reçue.

— » Fadaises que tout cela, Madame, sentimens vulgaires! un père n'est rien pour une souveraine; elle appartient à l'Etat qui l'adopte, au Prince qui l'associe à son trône. Et votre fils! et mon fils! et le Roi de Rome n'a-t-il pas des droits exclusifs sur votre cœur? Madame, il faut écrire à votre père que s'il avance encore de quelques lieues sur le territoire français, vous viendrez, à la tête de mes bataillons, exposer votre sein à ses coups, et que ce n'est qu'en passant sur votre corps qu'il arrivera à moi...... (Ici Napoléon s'étant aperçu qu'il n'était pas seul avec

l'Impératrice, est entré dans une violente rage, et a chassé à coups de pied ceux qu'il avait oublié de renvoyer d'un signe de tête, ce qui est le seul moyen qu'il emploie pour chasser son monde quand il n'est pas en fureur.)

» Napoléon a offert à Roustan le ministère de la police pendant son absence; mais celui-ci ne se sentant pas assez tigre pour ces fonctions terribles, a refusé, Savary reste. »

Tel est, ma chère, le genre des bulletins dont presque tous les jours on amuse notre curiosité, depuis qu'on redoute moins le terrible Empereur, ah! oui, bien terrible, je vous jure. Imaginez que ce matin, me trouvant par hasard sur son passage, il s'est avancé vers moi d'un air riant en apparence, et m'a dit d'un ton forcément doucereux : « Eh bien! Lisbeth a-t-elle reçu des lettres de Vienne pour la féliciter sur son prochain retour dans sa chère patrie? » Et ensuite me jetant un regard menaçant, grinçant des dents, et mettant son poing à deux doigts de ma figure, il a ajouté : « Non, s.... Autrichienne, tu n'iras pas dans ta ville de Vienne, tu resteras ici, tu n'en sortiras jamais; je ne suis pas encore renversé; je ne suis pas encore mort; je le prouverai dans quinze jours. »

Je suis presque tombée en défaillance, et je crois en vérité que j'en serais morte, si un des secrétaires qui suivait cet homme effrayant n'eût profité de sa brusque disparition pour me donner quelques secours. J'ai beaucoup remercié ce Monsieur; il m'a regardé avec attendrissement; voilà notre connaissance faite, il me dira bien des choses.

Adieu, ma chère, plaignez-moi, félicitez-moi selon que vous verrez les événemens tourner selon nos vœux.

Paris, 6 janvier.

N°. L V I.

Les trois Rois, ou le Conciliabule de Joseph, Louis *et* Jérôme.

La scène est aux Tuileries.

Joseph. --- Mes frères de Hollande et de Westphalie, enfin voilà Napoléon parti ; nous pouvons nous voir sans exciter son inquiétude, et nous parler sans craindre son espionnage. Il m'a fait venir la veille de son départ, et quittant avec moi ce ton de réserve et même d'aigreur qui a toujours caractérisé l'accueil qu'il m'a fait depuis mon retour, ou plutôt ma fuite d'Espagne, il m'a dit :

« Il a convenu à mes calculs de paraître vous laisser dans l'oubli, de vous condamner à une espèce de disgrace aussi long-temps que j'ai pu espérer de reprendre mon ancienne influence en Espagne, en y rétablissant temporairement le Roi Ferdinand ; mais aujourd'hui que cet espoir s'est évanoui, je veux vous rendre quelqu'éclat, et vous charger même durant mon absence de me remplacer dans quelques occasions.

« Vous sentez bien que l'Impératrice n'a qu'une autorité nominale, et que, quoique vous soyez loin d'avoir les qualités d'un souverain, j'aime mieux me confier à vous qu'à elle ; car enfin, vous êtes de la famille, nous sommes frères, et d'ail-

leurs vous avez régné. Que vous vous soyez conduit bien ou mal sur le trône, il ne vous en reste pas moins une habitude de dignité, de représentation qui commande le respect. On peut bien nous ôter nos couronnes ; mais on ne peut effacer ce caractère indélébile de souveraineté qui reste à ceux qui les ont portées.

» Les chances de la fortune sont maintenant contre nous; il est possible que vous vous trouviez appelé à déployer un grand courage. Sachez tout braver pour ne rien faire d'indigne de moi ni de votre rang; c'est par l'énergie que nous nous sauverons; c'est par la présence d'esprit dans le danger que nous nous montrerons à la hauteur de nos destinées. Si quelque mouvement éclate dans Paris, si quelques cris séditieux s'y font entendre, si même un parti annonce l'intention de rétablir l'ancienne famille, ne craignez pas de monter à cheval, de vous montrer à la multitude mutinée. Un roi présent est plus imposant qu'une famille absente et presqu'oubliée.

» Si dans un de ces momens décisifs, vous pouvez trouver dans votre cerveau une idée frappante, un mot heureux, cela ferait plus d'effet que des baïonnettes. Cependant comme je ne vous crois pas susceptible de trouver, comme je l'ai fait si souvent, de ces phrases qui étonnent la pensée et écrasent quelquefois le commun des hommes sous l'influence d'un grand caractère, je crois que vous ferez bien, en cas d'émeute, de vous entourer d'une force imposante, toujours assez considérable pour n'être pas déployée sans effet. Mon frère d'Espagne, vous êtes enclin à la pitié, mais songez qu'ici il y va de votre sûreté, de la mienne, du sort de toute notre dynas-

tie, et que, dussions-nous sacrifier la moitié de Paris, que dis-je? Paris tout entier et ses beaux édifices et ses nombreux habitans, à la nécessité de nous maintenir ou de nous sauver, il ne faudrait pas balancer un instant : hésiter serait un crime de lèze-majesté!

» J'avoue qu'en songeant aux chefs-d'œuvre de tout genre que cette grande cité contient, aux magnifiques édifices que j'y ai fait construire ou achever, j'ai hésité sur le parti à prendre en cas qu'elle fût menacée d'être occupée par l'ennemi. Mais je me suis reproché bientôt ces scrupules pusillanimes, et je me suis dit : « Eh quoi! n'es-tu plus cet implacable Napoléon qui n'a jamais reculé devant ce que les ames vulgaires appellent crimes, forfaits, attentats, devant ces actes de rigueur et de cruauté que les succès justifient, que les dangers commandent, et qui sont des armes terribles qu'il n'est permis qu'aux grands hommes, aux héros, de manier!

» J'ai craint un moment, en éprouvant cette étrange hésitation, que mon caractère ne fût plus de la même trempe, et qu'il n'eût été courbé par le malheur; mais je me suis rassuré en sentant bouillonner dans mon sein cette indignation que j'ai toujours éprouvée contre tout ce qui m'arrêta dans ma marche impétueuse, cette haine implacable que j'ai toujours vouée aux hommes quand ils ont refusé de me servir ou quand il a fallu les sacrifier à mes projets. Aussitôt que vous en recevrez l'ordre, vous ferez filer avec la plus grande promptitude les voitures chargées de mon trésor des Tuileries; vous mettrez à couvert mon roi de Rome, que je n'aime que parce que je lui léguerai le soin de continuer ma tyrannie, et l'Impératrice, que je ne ménage que pour m'en servir

comme d'un *palladium* contre l'Autriche ; et ensuite, sans vous inquiéter ni de nos parens, ni de nos partisans, ni de nos serviteurs, vous donnerez le signal aux incendiaires que j'ai fait organiser par Savary, et Paris n'offrira plus que des ruines aux souverains qui viendraient pour y recouvrer les dépouilles de l'Europe. . . . .

» J'ai vu Moscou en flammes ; c'était un beau spectacle, un coup-d'œil digne d'un conquérant ! Vous verrez Paris consumé, je vous envie cette jouissance ; ceux qui sont nés pour recréer, se plaisent dans la destruction. D'ailleurs, la misère nous donnera des soldats : tout ce qui échappera voudra se battre. Ce grand sacrifice nous sauvera.

» Nos prédécesseurs révolutionnaires disaient : « Périsse l'univers, plutôt qu'un principe ! » Ma devise à moi est : « Que tout l'univers soit anéanti, pourvu que je plane sur ses ruines ! » Je vous dis tout ceci, mon frère d'Espagne, pour vous échauffer de ce feu qui m'anime, pour vous communiquer un peu de ce grandiose qui m'élève au-dessus de l'humanité et me rend sans pitié pour les souffrances que je lui inflige. . . . . . .

» J'ai eu un faible pour vous du moment où je vous ai vu braver l'opinion lorsque vous avez été sur le trône. Vous n'avez pas dissimulé vos goûts, ce qui annonce toujours du mépris pour les hommes, et je crois vraiment qu'avec un peu plus d'énergie vous pourriez dans certains cas me remplacer. Louis est un poltron, Jérôme ajoute l'imbécillité à la poltronnerie. (Louis et Jérôme s'écrient en même temps : « Ah ! le monstre ! ah ! le scélérat ! ah ! le Caïn ! »)

Je pensais comme vous, mes frères, en l'entendant me débiter ces horribles maximes, et me citer le scandale des vices auxquels malheureusement je suis sujet, comme un titre à sa confiance et à son

amitié. Vous pensez que je me suis bien gardé de donner aucun signe de désapprobation, et qu'occupé du soin de vous sauver, vous et moi, des suites de la grande catastrophe qui se prépare, je ne lui ai pas montré toute l'horreur que m'inspirait la mission dont il me chargeait. Ce qui doit nous occuper maintenant, c'est le parti à prendre dans ces circonstances périlleuses pour échapper, soit à la fureur populaire qui bientôt se tournera contre tout ce qui porte le nom de Buonaparté, soit aux vengeances que les alliés seraient tentés d'exercer sur la famille de Napoléon après sa fuite ou sa mort.

MONOLOGUE.

Le Roi Louis. — Il n'est que trop vrai que sans avoir pris part aux crimes de ce monstre, que les ayant même cordialement détestés et publiquement désapprouvés, je serai enveloppé dans l'horreur générale qu'il inspire, dans la terrible punition qui le menace. Marié par lui contre mon gré, couronné par ses ordres malgré mes répugnances, je n'ai voulu ni de la femme qu'il m'avait donnée, ni de la couronne dont il m'avait imposé le fardeau, et cependant l'opinion me place sans doute parmi ces êtres lâches et dépravés qui reçoivent sans murmure des mains d'un tyran une femme flétrie et un sceptre usurpé.

Une séparation ouverte, une renonciation authentique n'ont pas suffi pour m'ôter le nom d'un mari lâchement complaisant, et la réputation d'avoir été un des dociles instrumens du despotisme. Ah! pourquoi le ciel m'a-t-il fait naître le frère de cet homme qui flétrit tous ceux qu'il favorise, qui avilit tous ceux qu'il élève ?

Quelle étrange destinée est la nôtre! Obscurs ha-

bitans d'une île qui n'est connue que par les désordres qui l'ont agitée ; nés pour végéter et mourir dans une condition plus que médiocre, nous ne sommes portés par la fortune à une hauteur inconnue, à un rang inespéré, que pour éprouver des misères mille fois plus grandes, des souffrances mille fois plus cruelles que si nous eussions été les êtres les plus abjects de la terre. Nous n'avons été revêtus de la pourpre royale que pour être les tristes objets des persécutions d'un frère inhumain, des imprécations des peuples qu'il nous a forcé d'opprimer, et la risée de l'Europe qui ne sait pas ce que nous a coûté notre élévation.

Ne trouvant pas le bonheur parmi mes entours, ni dans la haute situation où j'étais placé, je l'ai cherché dans des rêves. Je me suis créé un monde à moi, j'ai imaginé des êtres selon mon cœur ; j'ai fait un roman.

O Hermogine ! ô toi dont l'idéale perfection ne sera jamais réalisée chez les mortels ; toi en qui j'ai représenté la femme telle que je la conçois ; toi que j'ai douée des vertus les plus douces et les plus héroïques, d'une sagesse si profonde, de connaissances si étendues, de talens si enchanteurs ; toi que j'aime comme Pygmalion aimait la statue qui était l'ouvrage de ses mains ; ah ! pourquoi ai-je eu le funeste avantage de te peindre si parfaite ! Je ne puis songer à toi sans être agité d'un doux frémissement, mais non pas sans éprouver le vif, l'éternel regret de ne voir jamais ton être fantastique revêtu de formes réelles !

(*Ici le Roi Louis a été tiré de sa distraction par un éclat de rire du Roi Jérôme, qui a dit à son frère :*)

« Mon frère de Hollande, vous avez trouvé le moyen d'égayer un sujet bien triste. Il est donc vrai

que vous êtes l'auteur de cet étrange roman de *Marie, ou les Peines de l'Amour!* et ce caractère si pédantesque, et même si invraisemblable, d'Hermogine, a été tracé par vous! En vérité, je commence à croire que, dans la dispensation de ses bienfaits, la nature vous a rendu aussi absurde qu'elle a fait Napoléon atroce. Ce roman-là est venu compléter la réputation de notre famille. Je n'ai jamais vu plus d'invraisemblances accumulées dans deux volumes.

Vous faites promener vos héroïnes en bateau sur des montagnes, sans doute par allusion à l'arche de Noé.

Vous faites danser en 1789, à La Haye, Duport, qui, à cette époque, pouvait bien être âgé de deux ou trois ans.

Votre Hermogine est une pédante froide et ridicule, qui, trop pure pour se marier, oublie cependant son rôle virginal, au point de donner à Marie les instructions ordinaires que reçoivent les jeunes filles au moment de devenir épouses.

Votre Marie est une bégueule qui refuse d'appartenir à son époux aussi long-temps qu'elle l'estime, et qui lui accorde tout dès qu'elle ne peut plus se dissimuler ses vices.

Votre duc d'Aost est une mauvaise caricature de Lovelace, et je dois vous dire que, malgré votre amour pour les divinités idéales, vous êtes par fois trop graveleux. Pigault-Lebrun, mon bibliothécaire, avait fait de ce roman une analyse, ou plutôt une parodie très-plaisante, que j'allais faire insérer dans mon *Moniteur westphalien*, pour amuser les bons Hessois, lorsque j'ai appris que vous étiez le coupable auteur de cette rapsodie.

Louis. — Il vaut encore mieux écrire de mauvais ouvrages que tenir une mauvaise conduite. Le temps que j'ai employé à écrire un roman dans lequel,

au moins, il n'y a que des intentions vertueuses, vous l'avez honteusement consacré à la dissipation et à la débauche. Vous n'avez donné à vos peuples que le scandale de vos mauvaises mœurs, vous en faisiez même parade, et vous aviez organisé une espèce de diligence pour vous amener régulièrement des objets nouveaux de Paris, et renvoyer ensuite dans cette capitale ceux dont se lassait votre insouciance.

Joseph. — Mon frère de Hollande, ne parlons pas de mœurs; vous oubliez que quand j'étais en Espagne, je passais ma vie entre ma cave et mon sérail. Cependant les événemens m'ont forcé à devenir sage: j'ai laissé ma cave à Madrid, et licencié mon sérail aux pieds des Pyrénées. Mais nous oublions l'objet qui nous rassemble, et je propose que, pour en venir à un résultat utile, nous appellions Siméon, le ministre de mon frère de Westphalie, et que nous suivions le conseil qu'il nous donnera.

Jérôme. — Siméon est un peureux.

Joseph. — « Nous sommes dans une situation où la peur conseille peut-être mieux que le courage. »

Siméon est mandé. Il arrive, et après avoir entendu l'objet pour lequel on l'a appelé, il répond de la manière suivante :

« Messieurs.....

Jérôme s'écrie : « Comment donc, maître Siméon, est-ce que vous nous refusez le titre de Majesté ?

Siméon. — Le titre que je vous donne vous indique d'avance le conseil que vous allez recevoir de moi.

(Jérôme venant à lui avec emportement, lui dit : « Tu me donneras le titre de Majesté, ou je te destitue. »)

Siméon. — Je suis déjà un ministre sans fonctions,

puisque vous êtes un monarque sans royaume; les événemens qui vous ont renversé, vous ont ôté les moyens de me destituer.

Jérôme se tournant vers ses frères, s'écrie: « Est-ce que nous nous laisserons insulter par ce tartuffe que je n'ai jamais pu souffrir, parce qu'il était délégué par Napoléon pour me tenir en tutelle? Je voudrais être encore roi pour vingt-quatre heures, afin de le punir de l'obsession dans laquelle il m'a tenu, et de son insolence actuelle.

Siméon, sans paraître remarquer cette boutade, reprend ainsi : « Qu'importe que je vous donne ou que je vous refuse un titre dont la fortune vous a privés, et que certainement elle ne vous rendra pas? Vous avez fait un beau rêve; vous êtes éveillés; en vain vous auriez encore recours au sommeil, il ne vous rendrait pas les mêmes illusions. Celui qui voulut faire de vous des rois contre le vœu de la nature, contre la force des habitudes, contre l'influence de l'éducation, a prouvé dans ces prétentions-là, comme dans beaucoup d'autres, qu'il ignorait entièrement l'histoire. Aussi, au lieu de contracter dans le rang suprême les vertus, les qualités, la dignité qui commandent le respect des peuples, la plupart des rois qu'il a faits y ont puisé au contraire de nouveaux vices, parce qu'ils ne l'ont envisagé que comme un moyen de satisfaire leurs passions. Et s'il m'est permis de chercher parmi vous, Messieurs, des preuves à l'appui de cette assertion, je dirai.....

(*Ici tous s'écrient :* « Siméon, des conseils, et non des personnalités. »)

Siméon continue : « Je parle ici de vous, Messieurs, comme en parlera l'impartiale histoire; et pour vous montrer que vous devez renoncer à jamais à l'espoir, à la prétention de recouvrer vos couronnes, j'ai dû d'abord vous prouver que vous ne

aviez pas les porter. Quel que soit le résultat de la crise actuelle, mon sort ne variera pas, et les événemens me transmettront aux Bourbons comme ils m'avaient donné à Buonaparté. Nous autres, gens de travail, nous servons ceux qui nous emploient, comme l'animal qui, sans s'inquiéter de celui qui le monte, marche tant qu'on le nourrit. La garantie de notre existence se trouve dans le besoin qu'on a de nous; nous sommes fidèles sans être attachés. Mais vous, Messieurs; votre rôle est fini, vos places sont occupées, et les souverains de l'Europe n'auront certainement jamais recours à vous pour monter sur les trônes qu'ils relèvent. Ceci me conduit naturellement à vous proposer, tandis que votre sort paraît encore douteux, de le fixer, en renonçant à jamais à toute espèce de prétentions sur les États que vous avez gouvernés, et en priant les souverains légitimes d'excuser l'audace qui vous a fait asseoir parmi eux, rejetant le tout sur la tyrannie de Napoléon, qui ne vous aurait pas plus pardonné de refuser d'être rois, qu'à un conscrit d'être soldat. Voici à-peu-près comme je conçois cette déclaration :

« Nous, soussignés, Joseph, Louis et Jérôme
» Buonaparté, soi-disant rois d'Espagne, de Hol-
» lande et de Westphalie, confessons que nous avons
» été coupables de lèze-majesté, en acceptant un
» titre auguste auquel nous n'avions aucun droit;
» et pénétrés de honte et de remords, nous deman-
» dons humblement pardon de cet attentat aux lé-
» gitimes souverains de l'Europe, et nous nous
» soumettons avec la plus entière résignation au châ-
» timent qu'il leur plaira de nous infliger, espérant
» que Leurs Majestés Impériales et Royales daigne-
» ront cependant considérer que nous avons presque
» toujours été les instrumens involontaires de la

» tyrannie de notre frère, et qu'intérieurement nous
» nous trouvions indignes d'un si haut rang, ce qui
» est prouvé par la conduite que nous avons tenue
» pendant que nous l'avons occupé. »

(*Après avoir entendu avec assez de résignation ce projet d'amende honorable, les trois ex-rois se sont retirés brusquement, laissant Siméon incertain s'ils adopteraient ou non le parti qu'il venait de leur conseiller.*)

N°. LVII.

Instructions verbales de Napoléon à Caulaincourt.

Vous entendez, Vicence, point de ces hauteurs que vous avez montrées en Russie, beaucoup de prévenances, d'attentions, de ces marques de politesse, de déférence, si prononcées, qu'on ne puisse les repousser sans être d'une incivilité brutale. J'aurais pu choisir un négociateur plus habile que vous, mais je ne pouvais en trouver un qui convînt davantage à mes projets. Traiter avec vous dans un moment où l'on pourrait me forcer à vous substituer un individu moins mal famé, c'est reconnaître qu'on s'inquiète peu des crimes que j'ai pu commettre pour affermir mon pouvoir, et qu'on ne voit dans ceux qui ont été mes complices que les instrumens de ma politique, et non des misérables à étouffer à raison de leur atroce ou lâche complaisance. D'ailleurs, en envoyant celui que toute l'Europe accuse du meurtre d'un des rejetons les plus illustres de la famille des Bourbons, siéger avec les plénipotentiaires des souverains auxquels on doit supposer l'intention de la rétablir, je montre que je les insulte même au sein de mes revers, et qu'en vain on attend d'eux cette restauration. C'est par ces circonstances que jamais ma sagacité n'a laissé échapper, et que j'ai toujours su employer avec autant d'adresse que d'effronterie, que j'ai souvent déterminé d'avance le sort d'une négocia-

tion avant même qu'elle ne fût entamée. Négocier avec moi, c'était déjà, de la part des puissances, me tendre une main secourable dans l'abîme où je suis tombé; mais consentir à vous admettre dans le congrès, c'est décider aux yeux de l'Europe la question du rétablissement des Bourbons, et montrer qu'elle n'est qu'occasionnelle, secondaire, et même à-peu-près oubliée. Que m'importent les projets qu'on peut avoir en réserve, le parti qu'on croit pouvoir tirer des événemens pour m'opposer cette famille? Il me suffit pour le moment de détruire l'effet que l'espoir de son rappel pourrait avoir sur l'esprit d'une partie des Français, et que n'étant pas divisés entr'eux ni séparés de moi par cette perspective, ils se prêtent passivement aux grandes mesures que je prends pour me sauver. Ne voyez-vous pas, Caulaincourt, que par l'habitude que j'ai prise de blesser les bienséances, j'ai acquis la faculté de ne pas même m'y conformer lorsque tout semble concourir à me forcer à une marche plus modérée. Toute ma carrière est marquée par des tentatives si audacieuses contre ce que les hommes respectent, que maintenant encore j'inspire une espèce d'effroi secret à ceux qui ont les moyens de m'abattre, ce qui a donné à leur marche une espèce d'hésitation dont j'ai su profiter. C'est ainsi que lorsque les alliés sont arrivés sur le Rhin, et qu'ils étaient prêts à franchir une des limites naturelles de mes états, ils se sont recueillis, comme si la nouveauté de la tentative les étonnait, et arrêtés, comme si, avec d'immenses moyens de succès ils ne se croyaient pas encore assez forts. J'étais perdu, si, après la bataille de Leipsick, recueillant toutes leurs forces disponibles, et organisant sans relâche des réserves pour les soutenir, ils avaient pénétré dans le cœur de la France

J'étais alors sans courage, parce que je me voyais sans ressources présentes; j'étais sans plans, sans calculs, parce que les données et les matériaux me manquaient; je n'aurais pas même eu le temps de sauver mes trésors et les élémens de ma dynastie...... Je demandais à la fortune deux mois de relâche : la fortune, ou plutôt mes ennemis me les ont donnés. Et vous savez, Caulaincourt, ce que votre maître peut faire dans deux mois! Ils le savaient eux-mêmes, lorsqu'après m'avoir vu retourner en France, seul avec vous, laissant derrière moi quatre cent mille morts ou prisonniers, et des généraux malades ou découragés, j'ai reparu tout-à-coup à la tête d'une armée nombreuse, soutenue d'une artillerie immense et assez forte pour gagner coup sur coup deux batailles. Voilà ce qu'ils savaient, voilà ce qui devait leur prouver que dans un pays qui fait la guerre avec succès depuis plus de vingt ans, dont toute la population mâle, depuis vingt-cinq ans jusqu'à quarante, a à-peu-près porté les armes, je trouverais encore des ressources extraordinaires, surtout si on me laissait le temps de recourir à mes moyens ordinaires de terreur et de séduction, et si on n'opposait à mon usurpation ni des droits légitimes ni des prétentions rivales. Quatre-vingt mille hommes marchant en masse comme l'avant-garde d'une armée immense dont tous les élémens existaient dans le voisinage du Rhin, pouvaient venir me détrôner dans Paris, et ne me laisser d'autre parti que de me jeter dans la mer. Changez les rôles, et mettez-les dans la position où je me trouvais il y a trois mois, auraient-ils échappé après la bataille de Leipsick? Se seraient-ils sauvés par Erfurt, auraient-ils gagné, en fuyant, la bataille d'Hanau, et recueilli des trophées qui ont rendu presque

problématique aux yeux des Français l'immense défaite que j'avais essuyée ? Vicence, je ne désespère pas de me retrouver un jour en état de reprendre le cours de mes vastes projets.

J'étais perdu si, dans un congrès de tous les souverains de l'Europe, j'avais été solennellement déchu de tous mes droits à la couronne de France, et condamné sous peine de mort à l'abdiquer. Cet acte de vigueur aurait donné une haute idée de la persévérance des alliés dans leurs plans, et aurait soulevé contre moi une grande partie de la France. Je ne suis pas aimé, Vicence ; vous n'êtes pas aimé non plus, et c'est ce qui m'attache à vous. Je déteste les gens qui cherchent à se rendre populaires : j'approuve, je protége ceux qui se rendent odieux pour me servir, parce qu'ils n'ont de refuge que dans ma fortune et d'appui que dans mon existence. Si on avait su tirer parti de cette haine, je me serais trouvé sur-le-champ réduit à quelques hommes qui ne restent autour de moi que parce que l'horreur qu'ils inspirent les empêche d'être des transfuges, et qu'après moi ils n'ont que la perspective de la potence. Puisqu'on ne nous a pas poursuivi eux et moi comme des bêtes fautes, puisque les désastres de l'Allemagne et la dévastation de la Russie n'ont pas été des motifs suffisans pour nous mettre à jamais hors de la loi des nations, j'ai lieu de croire que ce n'est que la politique des souverains et non leur indignation qui me poursuit, et que si j'obtiens quelques succès militaires, on y verra moins les fléaux qu'ils pronostiquent encore à l'Europe, qu'un prétexte qui expliquera pourquoi on traite avec moi, et qui justifiera aux yeux des nations indignées l'origine de ma conservation. Pour me conformer de mon côté à cette étrange bénignité de la part de

mes ennemis, je suis décidé, Vicence, à céder beaucoup, à restreindre extrêmement les limites du grand empire, pour en conserver la partie vivace et les élémens régénérateurs. La confédération germanique n'était qu'une superfétation politique dont moi seul pouvais tirer quelque parti, et qui dans les mains de mes ennemis leur sera plus embarrassante qu'utile. J'ai jeté là des racines que j'y retrouverai quand je serai assez fort pour reprendre l'exécution de mes vastes projets; quant à l'Autriche, elle ne m'y remplacera jamais. J'ai offert à tous ces petits princes accoutumés à être traités par elle avec mépris, des perspectives de considération et d'agrandissement vers lesquelles leurs regards seront toujours fixés, car de tous les sentimens le plus aveugle c'est l'ambition. On veut m'ôter mes forteresses de première ligne; hé bien, je les cède. Elles tomberont dans mes mains le jour où je serai assez fort pour recommencer mes incursions en Allemagne. M'a-t-on vu attaquer beaucoup de forteresses? Non, je n'ai jamais essayé de prendre que celles qui m'étaient nécessaires pour soutenir mes flancs lorsque j'avais beaucoup étendu le front de mon armée, ou lorsque je m'étais un peu trop porté en avant. Tout cela tombe par les événemens de la guerre.

Les trompettes de la victoire ont la même puissance que celles dont le son fit crouler les murs de Jéricho. Il est inutile de parler de l'Espagne; c'est un pays divisé, dans lequel j'introduirai, quand il me conviendra, tous les élémens de la guerre civile. Je mets Ferdinand en liberté et je lui fais nommer un ministre au congrès; je l'enverrai même, s'il le faut, au quartier général des alliés. Une fois intronisé en Espagne, il aura contre lui les partisans du gouvernement représentatif,

les grands qui n'ont pas voulu figurer à la farce de Bayonne, et que j'ai traités comme vous savez; les partisans de son père, les créatures de sa mère. S'il parvient à se maintenir malgré ces nombreux opposans, je le marie à la princesse Zénaïde, fille de mon frère Joseph, et alors je suis plus maître des Espagnes que si ce dernier y régnait. Enfin, si le roi Ferdinand m'échappe, j'ai encore en réserve le vieux Roi dont je ferai un personnage attendrissant, et qui, réclamant ses droits, aura l'appui d'une partie de ses anciens sujets, le mien et celui de quelques autres puissances à qui je saurai faire persuader que l'indépendance de l'Espagne, son isolement de la France dépendent de son rétablissement. Quant à l'Italie, la Bavière y fera établir un apanage pour le vice-roi qui y est assez aimé, et qu'il suffira de maintenir dans une petite principauté pour me donner les moyens de la conquérir un jour toute entière. J'étais inquiet sur Naples, je craignais qu'on n'en exigeât la restitution complète et immédiate. Mais, admirez ici, Vicence, toute la profondeur de mes combinaisons! Murat m'abandonne, se ligue contre moi, rassemble trente mille hommes qu'il fera manœuvrer bénignement contre le vice-roi dont cette ruse préservera l'armée, et ensuite dans les négociations il ne sera pas question d'enlever à mon frère Joachim le royaume de Naples, qui de cette manière restera dans ma famille...... . . . . . .

Maintenant, Vicence, allez, partez, je vous donne les trois plus habiles cuisiniers de la France; donnez les meilleurs vins; observez les meilleures formes. Si vous réussissez, je porte le dernier coup à l'Europe; je vous nomme mon ambassadeur à Londres. . . . .

. . . .

N°. LVIII.

Instructions écrites de Buonaparte à Caulaincourt.

Vous pouvez montrer plus d'assurance, moins de liant ; mais il n'est pas encore temps d'être insolent. Mes bulletins doivent vous indiquer les gradations qu'il faut suivre avant de reprendre le ton qui nous a si long-temps réussi. Ne répandez pas cependant encore avec affectation les nouvelles qui me sont favorables, et surtout n'y ajoutez pas des commentaires arrogans. Il en sera temps lorsque nous serons plus sûrs d'échapper aux immenses périls qui nous entourent, et dont jusqu'à ce jour je n'ai suspendu la terrible action que par la rapidité extraordinaire de mes manœuvres et une activité qui me tuera, si par mes succès je n'obtiens pas quelque repos.

Vous souvenez-vous, Vicence (et il ne sera pas hors de propos de le mentionner dans vos conversations particulières avec les ministres), qu'en arrivant à Francfort je dis à plusieurs petits princes de la Confédération, qui venaient en tremblant apprendre de moi ce qu'ils avaient à espérer : « J'ai fait une grande faute en restant trop longtemps à Dresde ; mais je m'obstinais à croire que les Autrichiens que j'avais si bien battus le jour que je m'étais trouvé en contact avec eux, se dégoûteraient de la coalition. J'ai été battu à Leipsick, parce que plusieurs de mes meilleurs généraux

n'ont pas fait leur devoir, parce que mes alliés m'ont abandonné dans la chaleur de l'action et ont rompu par là ma ligne sur plusieurs points importans; enfin, parce que mes troupes épuisées par les privations, alarmées par la défection des étrangers, ont plié contre mon attente, car si je ne comptais pas sur leurs forces, je comptais sur leur courage. Mais, ai-je ajouté, je battrai les alliés en France, parce que je connais leur tactique et qu'ils n'ont pas un général à m'opposer.

Vous savez, Vicence, jusqu'à quel point j'ai réalisé ces prophéties, que ceux qui ne connaissaient ni mon caractère ni mes ressources regardèrent alors comme des rodomontades.

Mes ennemis encore tout indignés des tentatives gigantesques que j'avais faites contre eux, encore tout effrayés de m'avoir vu reparaître dans les plaines de Lutzen et de Bautzen avec une armée formidable, lorsqu'on croyait que je cacherais ma honte dans Paris, ont eu l'intention, non de me détruire, mais de diminuer ma puissance au point que je ne fusse jamais ni menaçant ni dangereux pour eux. N'ayant qu'un but mixte, ils n'ont pu avoir cette fermeté de résolution, cette persévérance d'action, cet ensemble de vues sans lesquelles on ne peut accomplir un grand, un immense dessein. S'ils avaient voulu irrévocablement, uniquement, mon annihilation totale, ils n'auraient eu en vue que ce seul objet; ils ne se seraient point arrêtés aux mesures intermédiaires; toutes celles qu'ils auraient employées auraient eu cette vigueur, cet ensemble, cette rapidité qui assure le succès de toute entreprise, qui subjugue toutes les passions, parce qu'elle les entraîne toutes avec elle, et qui commande à toutes les volontés, parce qu'elle les confond toutes dans une ambition com-

mune. La Russie qui venait de devoir son salut à l'énergie sauvage d'une population en qui je ne croyais point de patriotisme parce qu'elle manque de lumières, la Prusse qui se trouvait subitement ranimée, sauvée par mes revers, voyaient peut-être d'abord leur sécurité future dans mon anéantissement; mais quand il s'agit de vengeance, les ames généreuses n'ont que des velléïtés; et dès que les deux souverains qui avaient contre moi les plus justes et les plus récens sujets de ressentiment, se furent liés à un autre pouvoir qui a toujours fait passer ses projets d'agrandissement avant ses projets de vengeance, il fut convenu facilement qu'il valait mieux m'affaiblir que de me détruire, et me châtier que de me détrôner. Dès ce moment le but de la coalition étant vague et indéterminé, ses principes n'étant pas fermement établis, elle a dû être tourmentée par le choc de volontés qui sont dirigées les unes par la passion, les autres par la politique, par cette opposition de désirs, dont les uns, dépourvus d'ambition, ne cherchent que la sécurité, et dont les autres s'attachant aux malheurs publics, comme les vautours aux débris des batailles, n'ont vu jamais que des territoires à conquérir ou à recouvrer dans les crises quelconques que l'Europe a essuyées depuis bien des années.

Vous pensez bien, Vicence, que ce n'est pas à mes ennemis que je voudrais dévoiler le vice de leur alliance; mais je veux bien que vous y soyez initié, afin que vous connaissiez comment on peut fomenter les élémens de sa décomposition.

L'accession de l'Autriche à la coalition lui donna une apparence numérique, imposante, mais sans ajouter à sa force réelle; elle l'assujettit à un principe graduel de déviation qui à chaque pas l'a éloi-

gnée de son premier objet. Tel sera toujours le résultat d'associations politiques entre des puissances chez lesquelles les jalousies du voisinage ne peuvent être éteintes que par une abnégation totale de leurs prétentions réciproques et de leurs vues personnelles. Lorsque cherchant par quels moyens je pourrais encore entraîner sous mes drapeaux les Français découragés, épuisés, mécontens, je lus la proclamation de Francfort, je repris courage; je devinai mes ennemis, leurs plans, la dose d'énergie dont ils étaient pourvus, et la politique équivoque par laquelle ils étaient dirigés; je discernai bien promptement l'oscillation de deux volontés, dont l'une tendait (en ne désignant que moi comme seul objet de la guerre) à exciter les Français contre moi, ou du moins á me priver de leur coopération spontanée, et dont l'autre ne m'appliquant pas ouvertement les vues ultérieures de la coalition, se proposait de les modifier ou de les étendre, selon que les événemens seraient plus ou moins favorables. Je vis bien promptement que cet appel benin à une nation qui ne peut plus être ranimée que par des émotions fortes, ne la sortirait point de son apathie; que cette distinction métaphysique entre la France et son chef, faite par des puissances victorieuses, serait inintelligible pour les uns, et exciterait les doutes et les soupçons des autres; enfin que cette générosité avec laquelle on proclamait qu'il était de l'intérêt des autres puissances de conserver dans la plénitude de son pouvoir et dans une grande partie de ses agrandissemens celle qui, depuis vingt ans, fait trembler l'Europe et la désole depuis dix, paraîtrait aux uns une grande faute politique si elle était réelle, aux autres une grande maladresse si elle n'était qu'affectée, et à tous au moins une déclaration superflue.

A leur place j'aurais dit aux Français : « Nous voulons détruire Napoléon parce qu'il est notre ennemi et le vôtre ; nous vous présentons à sa place les Bourbons parce qu'ils sont nos égaux et qu'ils furent vos bienfaiteurs. Nous ne vous dirons pas : choisissez entr'eux et lui, parce qu'on ne peut balancer entre la tyrannie et la légitimité. Si vous nous assistez, vous serez encore une grande et puissante nation ; si vous faites cause commune avec le fléau des peuples et des rois, malheur à vous. » Et ensuite, Vicence, avec quelle irrésistible énergie j'aurais poursuivi ce but que heureusement mes ennemis n'ont osé ni annoncer ni entrevoir !

Tout ceci vous explique, Vicence, les intérêts divers que vous avez à mettre tantôt en contact, tantôt en opposition, et comment vous pouvez neutraliser les haines qui me menacent personnellement, en montrant à ceux qui les éprouvent qu'elles ne sont ni soutenues ni partagées par une puissance dont la défection leur serait maintenant plus funeste que sa coopération ne leur a été utile. Pour bien sentir la position actuelle de nos affaires, pénétrez-vous bien de ceci : il y a deux mois que nous implorions la paix, aujourd'hui nous la demandons, peut-être la dicterons-nous dans peu. Réglez-vous sur les chances, sur les probabilités, sur les événemens ; ne semblez instruit de rien, ne parlez point de leurs défaites ni de mes exploits ; mais sachez, en cas de quelqu'incident grave qui change la face des choses pour ou contre moi, prendre un parti définitif, et consentir ou refuser selon que vous serez ou commandé ou encouragé par les circonstances. Je ne crains plus qu'un seul événement et qu'un seul homme, mais cet événement sera suffisamment

différé pour que j'aie pu en précipiter un autre qui au moins le balancera; mais cet homme arrive au milieu des préventions qui naissent de sa situation relative et de mes intrigues. Sa voix ne sera pas entendue, elle sera étouffée par le bruit de mes victoires.

Ceci, Vicence, n'est que le préambule de mes instructions; les idées pratiques, les observations locales suivront de très-près cette première missive.

Adieu, Caulaincourt, je vous dirais : faites des vœux pour mes succès, si je pouvais vous indiquer quelle puissance supérieure vous devez implorer pour moi. A tout hasard, adressez-les au diable, cela ne peut me nuire.

N....

N°. LXIX.

Suite des Instructions écrites de Buonoparte à Caulaincourt.

..... Après avoir ainsi, pour toujours, attaché les Français à ma dynastie, je reprendrai le cours de ces vastes projets qui n'ont échoué que parce que j'ai voulu en hâter trop l'exécution. Je rentrerai, il est vrai, dans cette vaste carrière de régénération avec moins de moyens que ceux que je possédais; mais cela m'obligera de graduer mes tentatives, et n'ayant pas la même surabondance de forces, je n'aurai pas la même impétuosité d'action. Toutes mes guerres ont été systématiques; c'est ma position encore plus que mon ambition qui les a produites. Mon élévation au trône ayant donné un tout autre aspect à la majesté souveraine, lui prépare nécessairement une origine différente de celle qu'elle a eue depuis des siècles. Jusqu'à moi, la royauté a reposé sur des droits reconnus et établis; depuis que je l'ai obtenue par d'autres moyens, il faut ou que mon trône s'écroule, ou que les autres se modèlent sur lui. Cette grande crise politique devient encore bien plus nécessaire depuis que j'ai vu et le souverain auquel je me suis associé par les liens du sang, et les rois qui tenaient à moi par mes bienfaits et par des traités, tourner contre moi leurs armes, et me poursuivre avec un acharnement qui n'est pas ordinaire entre des puissances que la politique seule excite les unes contre les autres.

Et ici je dois vous observer, Vicence, que dès que les passions personnelles influent sur les motifs de la guerre, il faut que le pouvoir qu'elles menacent cherche d'abord à se garantir de leur effervescence, mais qu'ensuite il ne peut trouver de sécurité qu'en dispersant à jamais le foyer qui les a alimentées. Nouvellement placé au rang des têtes couronnées, j'ai cru que je devais sur-le-champ jouir parmi elles de toute la supériorité que me donnaient mes conquêtes, mes talens et les forces immenses dont je disposais. J'ai cru qu'il suffirait, pour établir cette prééminence, de forcer la plus orgueilleuse de toutes les maisons souveraines, celle chez laquelle le titre impérial est le plus ancien, à renoncer à ses antiques prérogatives, et à restreindre à ses Etats héréditaires l'exercice de sa souveraineté et le titre qui la caractérise. Ainsi l'Empereur François, abandonnant son titre d'Empereur d'Allemagne, ne prit que celui d'Empereur d'Autriche.

Mais les événemens ont prouvé que mes prétentions avaient été trop bornées; que d'anciennes familles ne pouvaient coexister avec la mienne, et qu'il n'y avait qu'une transfusion complète du pouvoir dans d'autres familles illustrées par moi, qui pût assurer le repos de l'Europe et la stabilité de mon trône.

L'hommage même que j'ai rendu aux préjugés des peuples et aux prétentions des dynasties légitimes, en prenant une épouse parmi ces dernières, a diminué aux yeux de l'Europe ma considération et mon importance. On a vu qu'il manquait quelque chose à mes droits et à ma dignité, et que je cherchais à y suppléer en empruntant d'une autre famille l'éclat et la consistance que je ne pouvais trouver ni dans les prétendus suffrages des Français, ni dans une longue série de triomphes. Dès ce moment, j'ai tou-

jours décliné, et les ménagemens que j'ai été obligé d'avoir pour mes récentes liaisons de famille, ont répandu dans ma politique une indécision, et dans ma marche une timidité, qui ne s'accordaient ni avec ma fortune ni avec mon système.

Cet état de gêne et d'indécision doit cesser, et toutes mes pensées se dirigeront désormais vers ce but unique, invariable, *la destruction des anciennes dynasties, auxquelles j'en substituerai qui seront entièrement dans ma dépendance.* Peut-être même me déciderai-je à ne pas donner aux familles souveraines des droits héréditaires, et ferai-je dépendre leur existence politique de ma volonté et de celle de mes successeurs. Pour exécuter cette grande pensée, il me faudra au moins cinq ans de loisirs, car je ne veux plus rien précipiter, quelle que puisse être à l'avenir la surabondance de mes moyens.

La paix étant conclue, je vais être obligé de cacher le mécanisme de la grande régénération politique que je médite. J'exécuterai en conséquence, avec une exactitude scrupuleuse, tous les articles, quelque durs qu'ils soient, du traité, afin que, de leur côté, les puissances n'aient aucun prétexte pour ne pas remplir les conditions qu'elles-mêmes auront prescrites. Je serai privé de quelques places fortes; mais j'organiserai dans leur intérieur un parti qui me les livrera, lorsqu'il me conviendra de les recouvrer; et vous savez, Vicence, si dans ce genre mes artifices ont jamais échoué; d'ailleurs, quelle puissance n'auront-ils pas dans des villes françaises garnisonnées par des troupes étrangères?

Vicence, j'aurai des vêpres siciliennes; j'aurai une Saint-Barthélemy : je ferai égorger à un signal donné tous les soldats ennemis dont la présence souillera les murs de mes bonnes villes. On m'imposera des contributions que je payerai avec une résignation

exemplaire et une ponctualité édifiante, mais aussi avec l'intention de les recouvrer au centuple, et de réduire au dernier degré de misère les Souverains et les peuples qui auront eu l'audace d'en profiter. Je serai obligé de diminuer mon état militaire; mais, dans un pays où l'éducation de la jeunesse est toute militaire, où les hommes, jusqu'à l'âge le plus avancé, ont presque tous porté les armes, combien il me sera facile, par de simples réglemens municipaux, de préparer de loin l'organisation d'une armée formidable, d'en former les cadres d'avance, et ensuite d'y ranger en quelques mois tous les élémens dont elle doit se composer! Si la Prusse, dont les forteresses étaient occupées par mes troupes, dont le territoire était peuplé de mes soldats et de mes agens, a pu, sous l'action de ma surveillance et de mon autorité, rassembler une armée formidable, que ne pourrai-je pas faire en ce genre avec l'adresse supérieure et l'activité irrésistible que je possède? Et mes alliés secrets dans la confédération du Rhin! Et les mécontentemens que je saurai répandre parmi les peuples qui n'auront pas vu réaliser les espérances qu'on leur a données, et qui, insensibles aux améliorations qui leur auront été procurées, songeront davantage à ce qui leur manque qu'à ce qu'ils ont recouvré!...

Ah! Vicence, quels avantages extraordinaires possède un Souverain qui ne compte pour rien les conventions sociales, qui ne sait rien ménager, rien respecter, et qui ne regarde les hommes que comme des abstractions nécessairement absorbées par ses calculs!

Qui pourra s'opposer alors à mes préparatifs, et qui osera arrêter ma course impétueuse? Sera-ce la Prusse, que la jalousie de l'Autriche aura resserrée dans des territoires disproportionnés avec l'armée

qu'elle doit entretenir et le rôle qu'elle doit naturellement jouer en Allemagne ? Non ; cette puissance verra peut-être alors avec une secrète satisfaction les dangers qui menaceront sa rivale beaucoup trop agrandie pour la sûreté de ses voisins.

Sera-ce la Russie, qui ne reprendra plus les armes que pour se battre, par habitude, avec les Turcs, et qui, ne prévoyant de long-temps aucune invasion, ne pourra de long-tems effacer les misères produites par celle que j'y ai dirigée en personne?

Sera-ce le corps germanique, dont les points d'appui sont trop éloignés pour qu'il soit en état de résister même à une incursion des troupes françaises, et au sein duquel on se sera bien gardé d'élever un royaume capable de lui servir de premier moyen de défense et d'opposer un premier boulevard à nos agressions ?

Enfin, sera-ce l'Autriche, qui, se fiant sur la réduction de notre état militaire, aura à peine des forces suffisantes pour garnir cette surabondance de territoire dont la paix qui va se conclure va sans doute la doter ?

Vous me direz, Vicence, que les puissances connaissent mon activité ; qu'elles me surveilleront d'un œil si jaloux que, devinant le but de tous mes mouvemens, elles les feront avorter dès le principe. Eh ! auront-elles sur mes frontières des forces toujours prêtes à m'arrêter ou à m'attaquer ? Mais alors l'état de paix serait aussi pénible et aussi dispendieux pour elles que l'état de guerre. Croyez-vous d'ailleurs que ces cabinets qui ont prédit que je serais sans armées lorsque je m'évadai de Moscou, qui m'ont supposé découragé, perdu, anéanti, lorsque je m'échappai de Leipzick, que tous ces prétendus hommes d'état qui s'obstinent à me juger d'après une mesure ordinaire et des données communes, ne croiront pas

m'avoir mis pour long-temps, si ce n'est pour toujours, hors d'état d'être menaçant ou dangereux ?

C'est dans l'ignorance où l'on est de mon caractère que résident mes moyens de force et de salut. On ne veut pas prévoir les miracles que peut produire un homme qui, à une profonde dissimulation, unit la plus grande audace, qui n'est jamais plus redoutable que quand il ne donne aucun signe d'existence, et dont l'activité fait vibrer en un seul instant toutes les fibres du corps politique, comme toutes les cordes d'un instrument résonnent sous la main savante d'un musicien. Je connais les hommes de mon siècle, Vicence, et je l'ai prouvé par l'habileté avec laquelle j'ai façonné ceux qui me servent. Très-peu ont trompé mon attente, un plus petit nombre encore a manqué de zèle pour mon service, et aucun ne m'a trahi. Que ne peut pas oser un Souverain qui, tout en dédaignant de se faire aimer et même d'exciter la reconnaissance, n'a trouvé ni un traître dans ceux qu'il emploie, ni un assassin parmi ceux qu'il opprime! . . . .

Voyons maintenant, Vicence, dans quelle situation relative la paix place les puissances, et les avantages qu'elle leur procure, si elles la concluent avec moi.

De tous les pouvoirs qui sont en guerre avec moi, l'Angleterre était le dernier qui devait songer à compromettre la prépondérance et le rang dont il jouit, dans un congrès où ses avantages peuvent lui être disputés, où les droits auxquels il prétend peuvent lui être contestés, non pas seulement par moi, mais aussi par les autres parties contractantes. Il est bien évident que n'ayant que des concessions à faire et des restitutions à proposer, que devant s'attendre à voir la question de son influence maritime (question si délicate pour elle) discutée avec assez d'in-

dépendance et même d'animosité, la Grande-Bretagne ne devait s'aventurer qu'avec la plus grande précaution dans la réunion des intérêts continentaux.

Vainqueur, je n'aurais jamais pu l'amener à une telle démarche; son cabinet aurait exigé quelques garanties préliminaires, il aurait voulu sur-tout que tous ses alliés fussent reconnus et admis : mais aujourd'hui ses plénipotentiaires sont arrivés sans condition. L'Espagne, la Hollande, la Suède, ne sont nullement représentées, et j'ai pu, avant même que le congrès ne fût ouvert, obtenir d'un des ministres britanniques une déclaration explicite rélativement aux prétentions maritimes de l'Angleterre et à la manière dont elle veut disposer de ses conquêtes.

Ainsi, dans un congrès rassemblé pour mettre à jamais des limites à ma puissance et pour m'imposer les conditions les plus dures auxquelles on puisse soumettre un monarque vaincu, j'ai le plaisir secret de voir la fière Albion céder en partie ce que je voulais obtenir par mon système continental, assujettir ses droits à des limites convenues, à une définition précise, rendre sans compensation des conquêtes arrosées du sang de ses soldats, et n'obtenir en échange de tous ses sacrifices qui, je dois le dire, vont au-delà des bornes d'une générosité sage et prudente, qu'une paix dont elle n'avait pas besoin, et qui, en la remettant dans l'état où elle était avant l'immense prépondérance qu'elle a acquise par la guerre, lui fait perdre jusqu'au renom qu'elle doit à ses brillans succès, et ne l'admet plus que comme accessoire dans les transactions continentales.

J'avoue, Vicence, qu'en voyant cette étrange

erreur politique, j'ai senti mon cœur un peu soulagé, et j'ai commencé à croire que c'était au sein même de mes infortunes et de mes revers que m'était réservée la jouissance de voir les Anglais cédant leurs avantages pour un simulacre de paix, échangeant leurs lauriers contre un fantôme de prospérité, et recevant, sans s'en douter, la loi des puissances qu'ils soudoyent et de l'ennemi dont eux seuls ont ruiné la fortune. L'Angleterre obligée par l'état de ses finances et par le vœu de sa constitution, de réduire des deux-tiers ses armemens maritimes, et de moitié sa belle armée de terre, ne peut pas exiger des autres puissances qu'elles désarment dans la même proportion, qu'elles retranchent un seul vaisseau de leurs flottes, ou un seul régiment de leurs armées; d'où il résulte que tandis qu'elle s'affaiblit, l'Europe Continentale conserve tous ses avantages, et peut, en combinant ses forces navales, résister à des prétentions que la nécessité et d'autres périls plus imminens avaient pu seuls lui faire tolérer.

Le premier effet de la paix sera sans doute d'ouvrir de grands débouchés aux manufactures anglaises; mais leur activité n'est-elle pas déjà portée au plus haut point où elle puisse aller, et des spéculations gigantesques n'exposent-elles pas plus les capitalistes, que celles dont les gains sont positifs et les retours assurés? L'esprit d'entreprise est dangereux pour le commerce, lorsqu'il passe certaines bornes et lorsqu'il est provoqué par des circonstances fortuites et passagères. L'Allemagne sera inondée de denrées coloniales et de marchandises anglaises; mais l'Allemagne épuisée dans quelques parties, appauvrie dans toutes, n'est plus une mine sûre

et féconde à exploiter pour le commerce anglais, qui trouvera de grandes difficultés à y recouvrer ses capitaux assez promptement pour alimenter l'activité effervescente de ses manufactures. L'Autriche, qui a besoin de rétablir ses finances, mettra sur ces marchandises des droits qui en rendront le débit moins facile, et qui provoqueront la concurrence des manufactures du pays. La Russie, qui verra une disproportion désavantageuse entre ses exportations diminuées par les réformes de la marine anglaise, et ses importations augmentées autant par ses besoins que par les calculs de ses négocians, cherchera à mettre à son commerce avec l'Angleterre des entraves qui le lui rendent moins onéreux. Chaque puissance, rendue aux considérations de son intérêt local et personnel, sera alors naturellement portée à restreindre ses rapports avec un pays dont tous les efforts et toutes les spéculations tendent à rendre les autres tributaires de son industrie. Le système continental que j'avais imaginé pour ruiner l'Angleterre, et que j'aurais en grande partie établi dans les divers Etats de l'Europe, si je n'avais voulu faire le monopole des marchandises et denrées que je leur défendais de recevoir directement; ce système a laissé des racines plus profondes qu'on ne le pense, par la nécessité où il a mis presque tous les pays de chercher dans leur industrie et dans les productions de leur sol de quoi suppléer aux privations qu'il leur imposait.

C'était une grande pensée, Caulaincourt, que ce système continental; il m'avait servi à tromper, à dépouiller, à envahir l'Europe: j'y reviendrai, mais avec plus de prudence et moins d'effronterie.

Vous voyez donc, Vicence, que l'Angleterre,

en intervenant dans une paix dont elle n'est pas l'arbitre, et qui ne lui impose que des sacrifices, perd la prépondérance prodigieuse que sa persévérance dans la guerre et ses immenses succès lui avaient acquise; qu'elle restreint ses droits maritimes par cela même qu'elle les définit et qu'elle en règle l'usage; qu'elle diminue ses moyens de les faire triompher s'ils étaient attaqués; enfin que, bien loin d'ajouter à la prospérité de son commerce, elle le verra diminuer par la concurrence ou péricliter par d'aventureuses spéculations.

Les autres puissances, en faisant la paix avec moi, raffermissent mon trône sans obtenir pour elles la sécurité qu'elles attendent de leurs succès. Ce n'est pas un cordon laissé sur mes frontières, ce ne sont pas des garnisons confinées dans mes places fortes, qui les protégeront contre mes entreprises. Je suis militaire, je suis un prince entreprenant à qui rien ne coûte pour réaliser un projet, que rien n'intimide, que rien n'arrête, je gouverne une nation dont j'ai subjugué l'indocilité, et à qui je n'ai laissé que son ardeur guerrière. Voilà leurs périls, voilà mes moyens. Peut-être ne me rendra-t-on les prisonniers qu'on m'a faits qu'après que j'aurai rempli certaines conditions, payé des contributions considérables; mais si je satisfais à tout cela, je recouvre, tant de l'Angleterre que de la Russie, de la Prusse et de l'Autriche; trois cents mille hommes qui me serviront à venger les injures que j'aurai reçues et à recouvrer les trésors qui m'auront été ravis.

Ah! si jamais je rentre en Autriche, dans cette ville de Vienne que j'ai deux fois épargnée, je jure de me venger d'une manière qui épou-

vantera les contemporains et la postérité! J'organiserai le pillage des Etats héréditaires avec une profondeur de calcul, une effronterie de brigandage inconnues jusqu'à ce jour. Je vous mettrai, Vicence, à la tête de la commission extraordinaire de représailles que je nommerai à cet effet. Je ne livrerai point cette grande opération à la fureur ou à la rapacité du soldat. Je veux y procéder systématiquement, avec ordre, avec sang-froid. La torture appliquée à propos, des supplices sagement gradués, m'aideront à découvrir tous les trésors cachés. Je ne veux pas, Vicence, laisser une seule pièce d'argent, un seul effet précieux dans les Etats héréditaires. Je ferai plus, je brûlerai tous les parchemins sur lesquels repose l'orgueil de l'antiquaillerie nobiliaire de ces pays-là, et ce ne sera pas le moindre chagrin que j'aurai causé à ces ganaches autrichiennes. J'en veux moins aux autres états; mais ma politique me fera faire à leur égard ce que ma vengeance exécutera dans ceux de mon beau-père.

Maintenant, Vicence, prenez dans toutes vos conversations, dans toutes vos notes, le contre-pied de ce que je viens de vous confier, et vous trouverez tout ce que vous avez à offrir d'illusions et de mensonges, pour réussir dans votre négociation.

Signez, signez à tout prix.

N.

N°. LX.

Dialogue entre le Moniteur secret *et le* Moniteur.

Le Moniteur. -- Eh bien ! collégue, vous vous disposez sans doute à consigner dans vos pages jusqu'ici passablement mensongères, l'histoire de la restauration, et à venir prêcher ouvertement à Paris les doctrines que jusqu'à ce moment vous n'avez présentées que sous le voile de l'allégorie ? Je suis sûr que, dans l'effervescence de vos vœux, dans l'exagération de vos espérances, vous croyant déjà le journal officiel de la monarchie légitime, vous vous préparez à obtenir sur les bords de la Seine un peu plus de succès que vous n'en avez acquis sur les bords de la Tamise. Je vous le dirai de bonne foi, collégue, je vous ai cru le cerveau un peu malade, jusqu'au moment où les désastres que nous avons éprouvés en Russie ont donné plus de consistance à vos prédictions et fait paraître votre censure moins impertinente. Probablement, profitant du privilége que nous autres journaux nous arrogeons d'avoir tout prévu, vous allez vanter votre perspicacité et déclarer qu'il n'est rien arrivé que vous n'ayez annoncé ?

Le Moniteur secret. — Odieux propagateur de mensonges, servile instrument du plus abhorré des despotes, qui t'a inspiré la hardiesse de m'aborder, et sur-tout de m'interroger sur mes vœux et mes projets ?

Le Moniteur. — Collégue ! votre fierté justifie

mes conjectures, un commencement de prospérité vous tourne la tête, et vous vous croyez le droit de m'insulter parce que des circonstances inespérées semblent menacer mon existence et confirmer la vôtre. J'aurais cru que l'habitude d'appartenir à un parti vaincu vous aurait donné un peu de modestie, et sur-tout que, connaissant de combien d'événemens j'ai été le jouet, de combien de partis j'ai été l'organe et l'instrument, vous auriez plutôt plaint ma destinée, qu'accusé ce qu'il vous plaît d'appeler ma lâcheté. Je n'ai pas comme vous, choisi ma position; et s'il y a quelque mérite dans l'usage que vous avez fait de votre liberté, je ne suis pas aussi criminel qu'on le pense dans la facilité avec laquelle je me suis laissé entraîner par le torrent des événemens et l'emportement des divers meneurs révolutionnaires.

Le Moniteur secret. —Non, rien ne justifie cette indifférence perverse au milieu des malheurs publics, cette servile obéissance pour les brigands qui ont triomphé et succombé tour-à-tour depuis le commencement de la révolution. Loin d'ici, coupable panégyriste de l'anarchie et du despotisme, va terminer ta carrière dans la fange où tu naquis et partager la catastrophe de la tyrannie dont tu fus si long-temps le lâche adulateur.

Le Moniteur. — Vous devez penser, collégue, que je sais dévorer un affront, et que connaissant le principe de votre indignation, c'est moins à moi que j'en rapporte les insultes qu'à ceux qui m'ont successivement employé ou plutôt dominé. Votre franchise m'intéresse ; et dussiez-vous m'accabler de nouvelles injures, je ne veux pas que vous perdiez le fruit de ma bonne volonté ni les conseils de mon expérience. Vous avez tout l'enthousiasme du jeune âge, toute la confiance que donne la certitude

de servir une bonne cause; mais vous ne devez entretenir ni des espérances aussi exagérées ni des opinions aussi absolues. Raisonnons froidement, écoutez-moi d'abord, chassez-moi ensuite si cela vous convient. Je ne veux pas avoir passé inutilement le détroit, et je souhaite que cette circonstance soit utile à un collégue que j'estime, malgré sa brusquerie. J'ai vingt-cinq ans d'existence, vingt-cinq ans sont vingt-cinq siècles, sur-tout pour un journal dans les temps où nous vivons; vous devez montrer plus de respect à la vieillesse.

Le Moniteur secret paraissant s'adoucir, le Moniteur prend un ton de familiarité, et dit en jetant les yeux sur un article commencé : Ah! ah! collègue, ceci est de notre compétence, vous permettez? *Il lit tout haut :* « Depuis que nous avons entrepris la tâche de démasquer Buonaparté dans les divers essais dont ce journal est composé, nous n'avons jamais été plus voisins de la voir terminée par la chute et probablement le supplice de ce monstre dont l'existence a pesé si cruellement sur l'humanité. Déjà pressé de toutes parts, ses périls viennent encore d'augmenter par l'enthousiasme avec lequel le Midi de la France est spontanément retourné sous l'empire de ses maîtres légitimes. L'Est a donné auparavant les mêmes gages de loyauté, et bientôt l'Ouest et le Nord suivant un si grand exemple, ne laisseront aux souverains alliés que le soin d'applaudir aux généreux efforts que vont tenter les Français pour venger sur leur tyran les fléaux dont il les a rendus les instrumens et les victimes. Nous l'avons toujours dit : la France ne pouvait pas aimer le joug d'un étranger, elle ne pouvait pas être volontairement soumise à son affreux despotime, et au sein même de ses désordres et de ses misères

on l'a toujours vue, chaque fois qu'elle à pu manifester ce vœu, diriger ses regrets vers ses maîtres légitimes. Cette opinion ne nous a pas été inspirée par les glorieuses circonstances qui viennent de la justifier, mais nous l'avons manifestée, il y a plusieurs années, de la manière suivante... *Bien, Collégue, je vous approuve, un Journaliste doit autant qu'il le peut se citer lui-même, cela lui donne un vernis de prophétie et un air de consistance.*

« L'histoire des révolutions nous apprend que » les pouvoirs despotiques qui naissent des divisions » des peuples ou de leur corruption, se montrent » d'abord avec tous les caractères de la force, mais » qu'ensuite ils s'usent par leur propre violence et » se perdent par leurs propres excès. Dans la ra- » pide période de leur existence, ils brillent comme » ces météores qui éclairent quelquefois l'horizon » de feux semblables à ceux du soleil, mais qui n'en » ont ni la lumière pure ni la chaleur vivifiante. » Dieu permet qu'à de certaines époques les » hommes soient châtiés ; mais il ne les a pas dé- » voués sur la terre à des maux sans fin ; et puisque » au milieu de leurs peines, il leur laisse l'espérance, » c'est pour leur indiquer qu'il est un terme à sa » colère. On a vu peu de dynasties nouvelles s'af- » fermir lorsque la famille qu'elles prétendent rem- » placer n'a laissé après elle que des souvenirs glo- » rieux et touchans, lorsqu'elle vit dans de nom- » breux rejetons et que l'usurpateur est un tyran. » La mémoire du grand Roi n'est point éteinte dans » le cœur des Français, non plus que celle du meil- » leur des souverains inhumainement assassiné sous » leurs yeux. C'est de ce mélange d'admiration » pour le siècle de Louis XIV, et de pitié profonde » sur le sort de Louis XVI, que se composent les

» regrets qui s'attachent à la famille des Bourbons
» et les vœux qui la rappellent. Ces sentimens ne
» s'éteindront jamais, ils résisteront à toutes les
» persécutions, ils défient la rage et la puissance
» de l'usurpateur, ils se déchaîneront un jour avec
» violence contre ces prétentions impies, contre
» cette famille étrangère qui n'a apporté aux Fran-
» çais pour apanage que sa honte et ses vices..... »

Le Moniteur. — « Tout cela est un peu lourd. Vous auriez dû faire un tableau animé de la scène de Bordeaux, parsemer cela d'anecdotes vraies ou fausses qui en augmentent l'intérêt, indiquer des députations qui n'ont pas existé, rapporter des discours qui n'ont pas été prononcés, énumérer une force armée qui n'est encore formée qu'en projet, enfin renforcer le tout de pronostics heureux qui charment l'imagination de ceux pour lesquels vous écrivez. Permettez-moi d'opposer à votre article celui que j'ai préparé sur le même sujet, quoique dans un sens bien différent, puisqu'il est destiné à être soumis à notre Empereur, lorsqu'il lui conviendra de donner connaissance de cet événement. Eh bien! n'allez-vous pas froncer le sourcil? ne faut-il pas que je fasse mon métier? ne suis-je pas encore le journal officiel de Napoléon?

Il lit :

« Les Anglais profitant de l'affaiblissement momentané de l'armée d'Espagne, ont fait jusqu'à Bordeaux une trouée qui leur coûtera cher lorsqu'ils se verront forcés à la retraite; ce qui va bientôt leur arriver, dès que les maréchaux ducs de Dalmatie et d'Albuféra, qui ont opéré leur jonction, se trouveront en état de reprendre l'offensive par les renforts qui leur arrivent de toutes parts. L'entrée de l'armée anglaise à Bordeaux a été signalée par un événement qui mériterait à peine

d'être mentionné, s'il ne montrait à quels artifices le gouvernement britannique a recours pour tromper la multitude. Quelques insensés soudoyés par l'or de cette nation ont imaginé de faire entrer dans cette ville un individu qu'ils ont supposé être le duc d'Angoulême, ils l'ont ensuite conduit à la cathédrale, où ils ont forcé le clergé à chanter un *Te Deum*, et ils ont terminé cette orgie en le montrant le soir au théâtre, où des applaudissemens gagés l'ont assez vivement accueilli. Rien de plus grossier que cette ruse. Toute l'Europe sait que le duc d'Angoulême est mort, il y a six ans, à Mittau, et qu'il n'existe plus, de toute l'ancienne dynastie, que le duc d'Orléans, marié à une Bourbon de Naples, et le comte de Lille, que les Anglais retiennent prisonnier dans un château. Les habitans de Bordeaux, ni aucun membre des autorités constituées, n'ont pris aucune part à cet acte de déception qui appartient en entier aux Anglais et à quelques gens sans aveu, artisans de désordres et de révoltes, qu'ils traînent à leur suite pour en faire le même usage que des fusées de Congrêve. Tout le Midi de la France est indigné de cette tentative séditieuse, inouïe dans l'histoire des nations, et l'Empereur reçoit chaque jour, ainsi qu'on peut s'en convaincre, en lisant les adresses ci-après, des protestations d'attachement et de fidélité, de la part des pays occupés par l'ennemi, et que celui-ci représente comme le foyer de la contre-révolution.» — Permettez, collègue, que je vous lise une de ces adresses, qui, vous le verrez bien, a été fabriquée dans notre atelier de mensonges :

Adresse d'un grand nombre d'habitans du département de la Haute-Garonne à S. M. l'Empereur et Roi.

Sire!

« L'ennemi vient d'avoir recours à un artifice
» trop grossier pour qu'il puisse tromper le juge-
» ment, égarer la loyauté de vos fidèles sujets du
» département de la Haute-Garonne. Comment
» a-t-il pu croire que le nom d'une dynastie qui
» n'existe plus, et si heureusement remplacée par
» celle que Votre Majesté a fondée sous les aus-
» pices de la gloire, parviendrait à dissoudre tous
» les liens d'amour et de reconnaissance qui nous
» attachent à votre auguste personne et à votre gou-
» vernement paternel ! Cette tentative, Sire, est le
» signal de la ruine de l'ennemi, elle a donné plus
» d'unanimité et d'énergie à nos efforts, et nous
» avons tous juré de venger l'outrage qu'on a fait
» à notre loyauté. Nos conscrits, dont ces troupes
» ennemies empêchaient le départ, se sont jetés
» dans les bois, dans les montagnes, et vont par
» des routes détournées rejoindre les armées vic-
» torieuses de V. M. Allez, leur avons-nous dit,
» porter aux généraux de S. M. l'assurance que,
» tandis qu'ils s'avanceront contre l'ennemi, nous
» ne serons pas oisifs dans l'œuvre de notre déli-
» vrance ; dites-leur que nos cœurs sont avec eux
» et que bientôt nos bras les seconderont. Jurez
» de revenir vainqueurs et de ne poser les armes
» que quand vous aurez purgé le territoire fran-
» çais de la présence de l'ennemi. Ils l'ont juré,
» Sire, et ils rempliront leur serment : nous rem-
» plirons aussi le nôtre, qui est de mourir plutôt

» que de céder à la voix de l'imposture et de » manquer à la fidélité que nous devons à V. M. » et à son illustre dynastie. » *(Suivent trente mille signatures d'individus tous propriétaires ; on les trouvera dans un des supplémens du Moniteur.)*

Le Moniteur secret. — J'avoue que ce que vous venez de me lire excède en impudence tout ce qui a été publié jusqu'à ce jour dans vos feuilles vénales et décriées. Mais qui tromperez-vous? La voix des peuples crie plus haut que toutes les proclamations mensongères du tyran. Elle demande aujourd'hui de toutes parts la punition de Napoléon ; elle sera terrible, exemplaire ; son existence n'est prolongée de quelques jours que pour rendre sa chute plus complète, que pour le montrer à l'univers dénué de tous ces moyens de puissance qui l'ont rendu si formidable ; et bientôt écrasé sous les roues de ce char triomphal qu'il a promené au milieu des nations éperdues, il n'offrira plus à leurs yeux qu'un cadavre horriblement mutilé.

Le Moniteur. — Tout ceci me semble assez prophétique, et je suis presque tenté de préparer d'avance les imprécations dont j'accablerai la mémoire de Napoléon lorsqu'il aura éprouvé le sort terrible que vous lui présagez. Nous nous reverrons, vous m'avez presque converti à votre opinion, et je commence à croire que Napoléon touche à une grande catastrophe, et j'espère d'être à portée d'en donner bientôt les détails au public, ainsi que je lui communiquai dans le temps ceux du supplice de Robespierre, que j'avais servi et adulé ainsi que son prédécesseur Napoléon. Je vous montrerai dans peu l'article que j'aurai écrit par anticipation sur ce sujet, car les événemens ne me prennent jamais au dépourvu....

N°. L X I.

Le Moniteur du 31 mars supprimé.

(Publié à Londres le 10 avril.)

Rambouillet, le 30 mars. — Hier nous avons vu arriver l'Impératrice et son fils, le Roi de Rome: cet auguste enfant avait un air de tristesse sans abattement, qui prouve en même temps toute la sensibilité et la noblesse de son cœur. Que ne doit-on pas attendre de cet illustre rejeton du plus grand des héros, en voyant se développer en lui d'une manière si précoce des qualités qui prouvent qu'un jour il suivra cette maxime si consolante pour les peuples, quand elle est la règle de conduite de leurs souverains: *Homo sum, nihil humani à me alienum puto!*

Bureau de Police, Section des Journaux.

— L'article suivant sera inséré dans le *Moniteur* de demain, par ordre de son Excellence le ministre de la Police.

(Signé) PATRICE.

« L'Empereur a fait cette nuit sa jonction avec le corps qui protège Paris. Le résultat de ce mouvement rapide sera la délivrance de la capitale et l'annihilation de l'ennemi. S. M. doit coucher ce soir aux Tuileries. Elle a ordonné qu'on préparât des tentes

pour sa garde dans les jardins du Palais. Ce soir Paris verra ses libérateurs et saluera son souverain. La terrible canonnade qu'on a entendue sur les hauteurs de Belleville et de Montmartre n'a causé d'autre sensation dans la capitale que l'intérêt que ses habitans éprouvent naturellement pour tant de braves qui se battent pour tout ce que l'homme a de plus cher et de plus précieux.

» On ne connaît pas encore les détails de cette brillante affaire dans laquelle le roi des Espagnes s'est conduit avec un sang-froid et un courage qui ont fait l'admiration de l'armée. On a amené toute la journée un grand nombre de prisonniers, entr'autres le ministre russe Nesselrode, le comte de Pars, aide-de-camp du prince Schwarzenberg, et le comte Orloff, aide-de-camp de l'Empereur Alexandre.

» On dit qu'une colonne entière de l'ennemi, qui s'était trop avancée, se trouvant cernée, a demandé à capituler. Ainsi ces fiers ennemis qui venaient nous dicter insolemment des conditions, sont obligés d'en solliciter de notre générosité qui leur permettent de faire retraite. C'est le passage de cette colonne sur le boulevard intérieur qui a fait répandre le bruit que l'ennemi s'étoit emparé des hauteurs de Montmartre et des redoutes qui défendent la capitale de ce côté.

» Les élèves de l'Ecole polytechnique ont rivalisé d'ardeur avec les vétérans qu'on leur avoit associés pour la manœuvre du canon. Ceux-ci, la plupart privés d'un bras ou d'une jambe, ont mis une agilité surprenante dans toutes leurs évolutions; et les élèves, qui sont pour la plupart des enfans de l'âge de dix à douze ans, ont servi les batteries avec un zèle, une habileté, un coup-d'œil qui donnent les plus grandes espérances pour la sûreté

des postes qu'ils sont chargés de défendre. C'est ainsi que les deux extrémités de la vie s'unissent pour protéger nos foyers.

» Il y a eu hier une séance extraordinaire du Sénat, dont l'objet étoit, dit-on, de recevoir les détails de la brillante affaire de la journée, et de nommer une députation pour complimenter S. M. I. à son entrée dans Paris, et lui donner le titre si doux pour son cœur de Sauveur de l'Empire et de Libérateur de la Capitale. »

Le Secrétaire du Sénat au Rédacteur du Moniteur. - Je vous transmets l'adresse du Sénat, telle qu'elle a été envoyée par le gouverneur, et sur laquelle les sénateurs n'ont pas même délibéré.

SIRE,

C'est aux portes de Paris, de cette capitale délivrée par vous de l'ennemi qui insultait ses murs, que votre Sénat a cru devoir venir exprimer à Votre Majesté la reconnaissance dont tous les Français sont pénétrés, en voyant par quelle infatigable activité, par quelle suite d'opérations savantes, de tentatives hardies, de manœuvres qui étonnent la pensée, vous avez forcé un ennemi supérieur en nombre, à une honteuse retraite. Rentrez, Sire, dans cette ville heureuse de vous posséder, où V. M. ne peut faire un pas sans trouver des souvenirs ou des monumens qui attestent les grands services que vous lui avez rendus, dans cette ville que vous avez une fois délivrée de l'anarchie, et qu'aujourd'hui vous avez préservée d'une invasion étrangère.

Ah! Sire, que nous serions heureux, si Votre Majesté venoit enfin se reposer au sein de sa capitale, de ses immenses et glorieux travaux, et jouir

de tout le bonheur qu'elle aura rendu à un peuple qui a reçu de V. M. tous les genres de bienfaits! C'est à vous, Sire, que nous devons la gloire d'être la première nation de l'Univers. Votre règne a répandu sur nous un éclat qu'il n'a pas été au pouvoir de la fortune de ternir; et si un moment elle a semblé vous abandonner, votre main ferme l'a ramenée avec une force irrésistible sur des étendarts qu'elle ne quittera plus. Nous savons, Sire, tout ce que V. M. a voulu faire pour nous rendre la paix : nous savons en même temps que V. M. s'est exposée au péril de se sacrifier elle-même et de nous sacrifier tous, plutôt que de rester sur un trône sans gloire. Nous n'avons jamais douté du parti que prendrait V. M. dans une telle alternative, et croyez, Sire, qu'avec vous, nous nous serions ensevelis sous les ruines de l'Empire, plutôt que de consentir à en voir une seule des parties intégrantes aliénée.

Ministère de la Police générale. — Hier des groupes nombreux se sont formés dans plusieurs places de la capitale. Des émissaires de l'ennemi ont cherché à profiter de cette circonstance pour en faire des instrumens de désordre en les agitant par des promesses mensongères ou par des cris séditieux que la plume se refuse à transcrire, mais qui n'a produit d'autre effet que de donner à l'immense majorité l'occasion de montrer sa loyauté et son enthousiasme pour notre illustre souverain Des cris de *Vive l'Empereur* ont aussitôt retenti dans les airs; jamais Paris n'a présenté un plus beau spectacle d'union et de dévouement. Habitans de la capitale, continuez à vous montrer fidèles à un souverain qui vous a fait tant de sacrifices, et dans quelques jours vous l'entendrez vous dire,

avec cet accent qui part du cœur : Parisiens, je suis content de vous. »

Spectacles. — La jolie bluette du *Cosaque à Paris*, ou *Croyez cela et buvez de l'eau*, a été hier répétée avec le plus grand succès. Les applaudissemens de plusieurs milliers de spectateurs semblaient faire écho avec les canons de la victoire qu'on avait entendus durant toute la journée. A la fin de cette pièce on a jeté sur le théâtre un écrit dont le public a demandé la lecture. Un des acteurs l'a pris; et sans avoir la présence d'esprit d'en parcourir d'avance le contenu, il en a lu le détail qui commençait par ses mots :

« Babauds! tandis que vous assistez à un spectacle préparé par votre infame gouvernement pour vous tromper sur vos dangers, les vengeurs de l'Europe entrent triomphans dans la capitale.... Les murmures de l'audience n'ont pas permis de continuer, et toutes les fâcheuses impressions que cette annonce avait répandues dans les esprits, ont été bientôt détruites par le commissaire de police de l'arrondissement, qui est monté sur le théâtre et a annoncé sur son honneur, qu'il venait de voir le roi Joseph rentrer aux Tuileries avec tous les signes de la joie, et donner l'ordre de préparer les appartemens de l'Impératrice et du roi de Rome, qui allaient arriver de Rambouillet. »

OUVRAGE NOUVEAU.

De la Stabilité des Dynasties fondées par les Héros. Un volume in-8°. Imprimé sur Papier à la Royale, publié par Matey, libraire.

En attendant que nous donnions l'analyse de la partie historique de cet ouvrage dans laquelle l'au-

teur a prouvé jusqu'à l'évidence que les dynasties sur lesquelles la marche des siècles a eu l'influence la moins destructive, sont celles qui ont eu pour fondateurs des hommes dont le génie et les exploits subjuguant toutes les volontés, ne permettent point qu'il s'introduise dans leur organisation des élémens discordans, nous nous contenterons d'en citer la dédicace qui est adressée à Madame Mère,

MADAME,

C'est à la mère d'un héros qui rassemble en lui toutes les qualités de ceux qui, avant lui, ont parcouru la carrière de la gloire, que je prends la liberté de dédier un ouvrage destiné à établir par la réunion de toutes les preuves historiques les plus incontestables, que l'édifice élevé par son génie sera aussi immortel que sa renommée. Eh ! en supposant que la plus profonde sagesse n'en eût pas jeté les bases, n'en trouverait-il pas d'assez solides dans l'amour et la reconnaissance de tous les peuples qui doivent à votre auguste fils la régénération de leur existence politique ? etc.

Au Rédacteur du Moniteur universel.

MONSIEUR,

Vous avez bien voulu me promettre qu'en faisant dans votre feuille la première mention de mon ouvrage, vous inséreriez la dédicace que j'en ai faite à la mère de Napoléon, qu'hier encore j'étais autorisé à appeler Madame Mère. D'après les changemens extraordinaires qui viennent d'avoir lieu, et ceux qui se préparent, je crois qu'il est prudent

de changer le titre de l'ouvrage et la dédicace que je vous prie d'insérer dans la forme suivante :

De l'Instabilité des Dynasties fondées par les Tyrans.

C'est à la mère du plus affreux des tyrans, d'un monstre qui rassemble en lui l'instinct malfaisant de tous les tyrans qui l'ont précédé dans la carrière du crime, que je dédie un ouvrage destiné à établir par la réunion de toutes les preuves de l'histoire, qu'un édifice fondé sur des attentats inouis, sur la violation de toutes les lois divines et humaines, s'écroule bientôt sous les vices de sa construction et sous le poids de l'indignation des peuples, etc.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Fin de la Table.

